This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

600015990U

GALERIE
D'ORLÉANS.

PARIS, IMPRIMERIE DE GAULTIER-LAGUIONIE, HÔTEL DES FERMES.

NOTICES HISTORIQUES

SUR

LES TABLEAUX

De la Galerie

de S. A. R.

Mgr. le Duc d'Orléans,

PAR J. VATOUT.

TOME QUATRIÈME.

PARIS.

1826.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

AVIS

AUX LECTEURS.

La magnifique galerie de S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans offrant une grande variété dans les tableaux, j'ai essayé de reproduire cette même variété dans le texte. A cet effet, j'ai tantôt évoqué la muse de nos anciens poètes, tantôt invoqué celle des écrivains qui de nos jours honorent le plus le jeune parnasse français. J'espère que les lecteurs me sauront gré d'avoir mis sous leurs yeux cette sorte de mosaïque littéraire.

TABLEAUX-SUJETS.

CATALOGUE
DES TABLEAUX.

Deuxième Partie.

TABLEAUX-SUJETS.

Galerie du Palais-Royal.

N° 1.

Abel de Pujol.

JULES-CÉSAR

SE RENDANT AU SÉNAT LE JOUR OU IL Y FUT ASSASSINÉ (1).

1819.

DIMENSION des TABLEAUX.

hauteur 54 pouces.
largeur 66 pouces.

La victoire de Pharsale et la mort de Pompée avaient rendu César maître de Rome et du monde;

(1) LISTE DES PERSONNAGES, EN COMMENÇANT PAR LA DROITE, EN REGARDANT LE TABLEAU.

Licteur.
Casca.

mais non content d'être le premier citoyen de sa patrie, ce héros aspire à la royauté. Cette imprudente ambition, en réveillant le souvenir des Tarquins, arme le bras d'un autre Brutus. Tout ce qui reste de républicains à Rome conspire contre César. Ni l'éclat de ses vertus, ni sa clémence, ni les lauriers de cinquante batailles, rien ne peut l'absoudre du crime de vouloir opprimer la liberté. Les conjurés l'accusent sourdement dans Rome d'affecter l'orgueil des rois, d'en rechercher le titre (1), de souffrir que ses amis

---

Cimber.

Brutus Decimus.

Jules-César.

Trois conjurés.

Marc-Antoine, soutenant Calpurnie, qui s'évanouit en voulant retenir César.

Un conjuré.

Un esclave, tenant la liste des conjurés, et arrêté par un d'entre eux, qui lui met la main sur la bouche.

Junius Brutus.

Cassius.

Conjurés.

Suivante de Calpurnie.

(1) Un jour que César rentrait dans Rome, ses favoris lui donnèrent le nom de roi. Le peuple en murmura; César prit habilement son parti; il rejeta ce titre, mais il se retira tout chagrin de voir que le peuple ne l'avait pas contredit lorsqu'il se déroba à cette adulation. Quelque tems après, pendant la fête des Lupercales, Marc-Antoine qui était consul s'approcha de lui, et voulut mettre le diadême sur sa tête. Un petit nombre de gens apostés

couronnent publiquement ses statues (1) ; de mépriser enfin la majesté du sénat (2). Après avoir disposé les esprits à la vengeance, ils prennent jour, et attendent César au sénat pour l'immoler. Mais Calpurnie avait fait un rêve sinistre; César était superstitieux (3) ; il fait consulter les

---

applaudirent, mais le peuple ne les imita point ; César repoussa Marc-Antoine ; et le peuple fit retentir le forum de ses applaudissemens.

(1) « On mit des diadêmes à la tête des statues de César. Deux « tribuns du peuple firent ôter ces diadêmes, informèrent contre « ceux qui avaient les premiers donné à César le titre de roi, et les « menèrent en prison. Le peuple les en bénit et les suivit avec des « cris de joie. »

(2) Un jour que le sénat avait voté des honneurs presque divins à César, il se rendit auprès du dictateur pour lui présenter le décret. César était dans le vestibule du temple de Vénus. Il ne se leva point devant la députation du sénat. Ce fut un des plus grands crimes que les conjurés firent valoir contre lui. Plutarque dit que César s'excusa de cette incivilité qu'il attribue « à la crainte d'un « éblouissement causé par le mal caduc. » Dion Cassius ne fait pas mention de ces excuses : il raconte que dans ce moment César, tourmenté de la plus embarrassante colique, n'osa pas se lever. « Serait-il vrai, demande Bayle, que la destinée de ce grand homme « ait dépendu d'un petit désordre de ses boyaux ? »

(3) César, dans toutes les circonstances qu'il regardait comme importantes, prenait soin de consulter les entrailles des victimes, et les autres oracles de la discipline augurale. Il ajoutait foi aux songes, aux présages. C'est un prodige qui lui fit passer le Rubicon ; c'est sa confiance dans sa fortune qui le rassura sur la barque, au milieu d'une tempête. Il avait un formulaire de prière qu'il récitait trois fois dès qu'il avait pris place dans sa litière. « Il en usait ainsi

entrailles des victimes, et comme elles n'annonçaient rien de favorable, le dictateur paraissait décidé à ne point aller au sénat, lorsqu'un des conjurés, alarmé de cette résolution, vient le trouver et lui dire : « Eh quoi ? que penseront « vos ennemis s'ils apprennent que vous attendez, pour venir régler les plus importantes affaires de la république, que votre femme fasse « de beaux songes ? » César rougit de sa faiblesse; et malgré les pleurs de Calpurnie, il se rendit au sénat où il fut assassiné l'an de Rome 709; il expira sous vingt-trois coups de poignard.

Shakespear, dans son Julius César, acte II, scène II, a reproduit les terreurs de Calpurnie. Voltaire a imité cette scène dans le troisième acte de sa *Mort de Çésar :*

DOLABELLA ET CÉSAR.

DOLABELLA.

Le sénat, par ton ordre, au temple est arrivé;
On n'attend plus que toi, le trône est élevé.
Mais si César croyait un citoyen qui l'aime,
Nos présages affreux, nos devins, nos dieux même,
César différerait ce grand événement.

CÉSAR.

Quoi ? lorsqu'il faut régner, différer un moment!
Qui pourrait m'arrêter, moi ?

« (dit Pline) pour se procurer un heureux voyage, depuis que sa voi« ture avait failli à verser. »

DOLABELLA.

Toute la nature
Conspire à t'avertir par un sinistre augure ;
Le ciel qui fait les rois redoute ton trépas.

CÉSAR.

Va, César n'est qu'un homme, et je ne pense pas
Que le ciel de mon sort à ce point s'inquiète ;
Qu'il anime pour moi la nature muette,
Et que les élémens paraissent confondus,
Pour qu'un mortel ici respire un jour de plus.
Les dieux du haut du ciel ont compté nos années,
Suivons sans reculer nos hautes destinées.
César n'a rien à craindre.

DOLABELLA.

Il a des ennemis,
Qui sous un joug nouveau sont à peine asservis.
Qui sait s'ils n'auraient point conspiré leur vengeance ?

CÉSAR.

Ils n'oseraient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CÉSAR.

Tant de précautions contre mon jour fatal
Me rendraient méprisable, et me défendraient mal.

DOLABELLA.

Pour le salut de Rome il faut que César vive ;
Dans le sénat, au moins, permets que je te suive.

CÉSAR.

Non : pourquoi changer l'ordre entre nous concerté ?
N'avançons point, ami, le moment arrêté.
Qui change ses desseins découvre sa faiblesse.

DOLABELLA.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confesse ;
Ce nouveau mouvement dans mon cœur est trop fort.

CÉSAR.

Va, j'aime mieux mourir que de craindre la mort.

N° 2.

Ablaux.

CADMUS

COMBATTANT LE DRAGON.

1817.

hauteur 22 pouces.
largeur 17 pouces.

Cadmus, qui pour les siens a craint quelque disgrace,
Se plaint de leur retard et marche sur leur trace.
D'un lion qui tomba sous ses vaillantes mains
Ses flancs ont revêtu la dépouille aux longs crins :
Son bras armé d'un dard porte encore une lance;
Mais plus que tous les traits ce bras est sa défense.
Il suit dans la forêt les traces de leurs pas;
Il arrive, il les voit, victimes du trépas;
Il voit le monstre affreux, redoublant ses morsures,
Sucer avidement leurs sanglantes blessures :
« Compagnons, c'est pour moi que vous périssez tous;
Mais je veux vous venger ou périr avec vous. »

Il dit, et, soulevant une roche pesante,
De ses bras réunis l'impulsion puissante
La lance en tourbillon qui rassemble à la fois
La force du héros et la force du poids.

Ce choc eût fait crouler la plus forte muraille :
Le serpent, sur son dos ceint d'une triple écaille,
Reçoit l'énorme poids, et n'en est pas blessé.
D'un airain écailleux tout son corps cuirassé
Du roc qui rebondit repousse la blessure.
Mais, malgré l'épaisseur de sa vivante armure,
Bientôt d'un trait plus sûr il se sentit percé.
Par la main du héros le javelot lancé
Vole au monstre, lui porte une atteinte invincible,
Et le fer, pénétrant son épine flexible,
Perce l'os qui résiste, et descend dans son flanc.
L'ennemi tortueux qui voit couler son sang,
De douleur, en sifflant, sur son dos se replie,
S'élance sur le dard, le mord avec furie,
Le brise entre ses dents, aigrit encor ses maux :
Mais le fer meurtrier s'enracine en ses os.
Sa blessure l'irrite; une rage écumeuse
Gonfle et remplit de fiel sa gueule venimeuse.
Son écaille d'acier qui se dresse et frémit
Rase en se hérissant la terre qui gémit.
De son vaste gosier la profonde caverne
Exhale en noirs poisons les vapeurs de l'Averne.
Tantôt il se recourbe en longs cercles divers;
Tantôt, tel qu'un long mât, redressé dans les airs,
Sur les arbres qu'il brise il se roule, il s'élance :
Un torrent dans sa chute a moins de violence.

Le héros qui l'esquive, et ne l'évite pas,
Pour mesurer ses coups recule quelques pas,

Sous sa peau de lion se cache et lui présente
De son fer alongé la pointe menaçante.
Le dragon furieux se jette sur l'acier;
Il le mord, il le ronge; et ses dents, son gosier,
Sur le fer qui le blesse émoussent leur morsure:
Des gouttes de son sang ont rougi la verdure.
Mais l'atteinte est légère: et son col souple et fier
Trompe, en se repliant, le redoutable fer.
Le héros sur le monstre avec fureur s'élance.
Au moment qu'il recule, il le suit, il s'avance,
Le presse, et, le serrant contre un chêne noueux,
S'alonge, et de sa lance il les perce tous deux.
Le dragon tortueux se roule autour du chêne;
De ses nœuds écaillés il l'ébranle, il l'enchaîne;
Sur le tronc, sur le dard, il veut venger sa mort;
Et l'arbre, en se courbant, gémit sous son effort.

De St.-Ange.

N° 3.

Tableaux.

UNE JEUNE PAYSANNE ROMAINE

SE FAISANT DIRE LA BONNE AVENTURE PAR UNE SORCIÈRE.

1820.

C'était un jour de fête.... Avec l'ombre du soir, hauteur 22 pouces. largeur 17 pou. 1/4.
Au pied de mon bel arbre, en cercle vint s'asseoir
Ce groupe voyageur de femmes étrangères
Qui lisent l'avenir sur la main des bergères,
Et savent expliquer les emblêmes changeans
Des cartons colorés, sous leurs doigts voltigeans.
Tout-à-coup une voix dont la douceur caresse :
« Venez, je suis Norma, Norma l'enchanteresse.
« N'en croyez pas mes traits de jeunesse éclatans,
« Car mes traits sont trompeurs, bergère... J'ai cent ans;
« Et l'ange Adonaï dont je fus rencontrée
« Jadis grava son nom sur ma couronne ambrée.
« Mon art en jours heureux change les jours d'ennuis;
« Venez, j'expliquerai les songes de vos nuits :
« Voyez-vous ce rameau d'avelines dorées?
« Il ramène au bercail les brebis égarées.
« J'ai de doux talismans, j'ai des philtres vainqueurs;

« L'anneau d'azur me dit les secrets de vos cœurs,
« Et me montre éclairés d'une flamme inconnue
« Les larcins du bocage au miroir de la nue. »

Lorsqu'un jeune serpent couché dans le vallon
Darde les feux légers de son triple aiguillon,
Roule en nombreux anneaux sa robe diaprée,
Redresse avec orgueil une crête empourprée,
Et sous un beau soleil promène au sein des fleurs
De ses écailles d'or les mobiles couleurs;
La belette échappée aux mousses de l'yeuse,
La timide belette, ondoyante et soyeuse,
Se livre d'elle-même au reptile brillant
Qui fixe sur ses yeux un œil étincelant:
Ainsi de mes refus Norma victorieuse
M'attirait doucement séduite et curieuse.
Mais ô terreur! sitôt que soumise à ses vœux
J'eus de mon front sans voile écarté les cheveux;
Sitôt que j'eus permis que sa bague azurée
Ornât ma main timide à ses regards livrée,
Elle pâlit, trembla.... puis, me cachant ses pleurs:
« Laisse-moi, jeune abeille, et retourne à tes fleurs....
« Que le ver du mûrier s'enveloppe avec joie
« Des fils aëriens de son trésor de soie;
« Qu'il s'enchante à tramer son merveilleux réseau :
« Je ne lui dirai point qu'il se creuse un tombeau! »

Elle dit et dans l'ombre, à travers nos campagnes,
Rejoignit, en fuyant, ses magiques compagnes.

Alex. Soumet.

N° 4.

Baltard.

PAYSAGE.

1818.

hauteur 68 pouces.
largeur 96 pouces.

Le peintre a placé dans ce paysage d'imagination Adonis qui vient d'être tué par un sanglier (1). Nous empruntons aux Lettres sur la mythologie le récit des amours et des malheurs du jeune et beau favori de Vénus :

« Déjà le printems s'était réfugié dans l'île de Chypre, et l'automne cédait à l'hiver l'empire du reste de la terre; Mars revenait couvert de lauriers, et se flattait de retrouver Cypris en quartier d'hiver. Mais l'accueil glacé qu'il reçut de Vénus fit évanouir ses espérances.... Aussitôt le dieu jaloux jure la perte d'Adonis; il lui souffle la fureur des combats, et allume dans son cœur la soif des dangers. Adonis ne respire plus que la guerre; il brûle d'affronter les bêtes féroces.

(1) La figure d'Adonis est peinte par Gérard.

Cette belliqueuse audace brille dans ses yeux, anime son teint, et lui donne une grace nouvelle. Jamais Vénus ne l'a tant aimé, jamais elle n'a tant craint pour ses jours. « Mon cher Adonis, « lui dit-elle, d'où vous vient cette folle témérité? « préférez-vous Diane à Vénus qui vous chérit? « Cessez de combattre les monstres, vous êtes fait « pour de plus douces victoires. Hélas! mon rang « m'appelle aujourd'hui à la cour de Jupiter; je re- « viendrai bientôt; je ne vous quitte qu'en trem- « blant. Ah! si je vous suis chère, ménagez vos « jours et vivez pour celle qui n'aurait pas même « la consolation de mourir après vous. » A ces mots elle l'embrasse avec tendresse.

« Mais à peine son char s'envole vers l'Olympe, que Mars lui-même se présente sous la forme d'un sanglier : ses crins hérissés, sa gueule menaçante, ses yeux étincelans, réveillent l'ardeur impétueuse d'Adonis. Il oublie Vénus, s'oublie lui-même, part comme la foudre, atteint le monstre et le perce d'un trait. Le monstre furieux se retourne, fond sur le jeune chasseur, le terrasse et lui enfonce dans l'aîne sa dent meurtrière. Adonis tombe baigné dans son sang. Zéphir porte à Vénus le dernier cri de son cher Adonis; Vénus y répond, et soudain ses colombes, d'un vol précipité, redescendent. La déesse éperdue court à travers les rochers et les ronces, déchire son

édifice pour le relever, on trouva dans un tombeau de pierre le corps de ce guerrier qui avait aux jambes des bottines de cuir doré, et une inscription qui portait ces mots :

« Hîc JACET VIR BONÆ MEMORIÆ, ODO, FUNDATOR HUJUS ECCLESIÆ. »

Ce monument est d'une architecture gothique; on y fit dans le siècle dernier de grandes réparations et beaucoup d'embellissemens ; c'est aujourd'hui une des paroisses de Paris.

Le poète Chapelain, mort en 1714, fut inhumé dans cette église.

R. S.

N° 6.

Belmont (Mlle Sarrazin de).

CLAIR DE LUNE.

1819.

hauteur 29 pouces.
largeur 36 pouces.

« . . . De Diane au ciel l'astre vient de paraître.
« Qu'il luit paisiblement sur ce séjour champêtre!
« Éloigne tes pavots, Morphée, et laisse-moi
« Contempler ce bel astre aussi calme que toi.
« Cette voûte des cieux mélancolique et pure,
« Ce demi-jour si doux levé sur la nature,
« Ces sphères qui, roulant dans l'espace des cieux,
« Semblent y ralentir leur cours silencieux;
« Du disque de Phébé la lumière argentée,
« En rayons tremblotans sous ces eaux répétée,
« Ou qui jette en ces bois, à travers les rameaux,
« Une clarté douteuse et des jours inégaux;
« Des différens objets la couleur affaiblie,
« Tout repose la vue et l'ame recueillie.
« Reine des nuits! l'amant devant toi vient rêver;
« Le sage, réfléchir; le savant, observer.
« Il tarde au voyageur, dans une nuit obscure,
« Que ton pâle flambeau se lève et le rassure:

« Le ciel d'où tu me luis est le sacré vallon,
« Et je sens que Diane est la sœur d'Apollon (1). »

Mademoiselle Sarrazin de Belmont a placé dans ce paysage Servilien qui, rappelé dans sa patrie après un long exil, vient déposer les restes de sa femme Fulvie dans le tombeau de ses ancêtres.

---

(1) Lemière, poème des Fastes.

N° 7.

Bertin.

PARC DE NEUILLY.

VUE DU PAVILLON ET DE LA GRILLE DU PONCEAU.

1822.

hauteur 23 pouces.
largeur 29 pouces.

Le château de Neuilly, originairement bâti par M. d'Argenson, ministre de la guerre sous Louis XV, était devenu tour à tour depuis cette époque la propriété de M. de Sainte-Foix, de madame de Montesson, de M. le prince de Talleyrand, d'un banquier hollandais, de Murat, du domaine extraordinaire, lorsqu'en 1819, par suite d'un échange avec la couronne, il passa dans les mains de S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans. Ce prince en a fait sa résidence favorite; il a pris soin de l'agrandir par de nombreuses acquisitions, de l'embellir par d'immenses travaux. Les jardins qu'il a dessinés lui-même offrent partout un aspect enchanteur, soit par les diverses fabriques disposées avec goût dans le parc, que baignent les eaux de la Seine; soit par la fraîcheur perpétuelle des gazons; soit par la beauté des

arbres et la riche variété des arbustes ; soit enfin par l'élégance des serres où les fleurs les plus rares retrouvent sous l'influence d'une chaleur artificielle l'éclat et le parfum qu'elles devaient aux bienfaits du soleil natal. Non content d'avoir rendu la terre docile à ses vœux dans ce beau séjour, le prince a fait sur les eaux de riantes conquêtes ; et des îles créées à sa voix charment les regards par leur masse de verdure, et deviennent par leur fraîcheur de délicieuses promenades.

Dans le lointain du tableau de M. Bertin, on aperçoit le Mont-Valérien (1). M. le comte Boissy d'Anglas, dans son poème si gracieux de Bougival, a consacré les vers suivans à cette montagne sainte :

« Valérien ! salut ! Tu portes jusqu'aux cieux
« De la foi des chrétiens le signe précieux.
« Tu rappelles d'un dieu le touchant sacrifice,
« Et la clémence mise au lieu de la justice.
« Ah ! puissent cet exemple et ce grand souvenir
« N'être pas repoussés des siècles à venir !
« Puissent les rois, de Dieu les terrestres images,

(1) Ce mont a pris son nom, selon les uns, d'un Gaulois d'origine romaine appelé Valerianus Sévérus; selon d'autres, de Valérien, père de l'empereur Galérius. On y bâtit d'abord une chapelle, qui fut tour-à-tour occupée par divers anachorètes. En 1634, il s'y établit une congrégation sous le nom de *prêtres du calvaire:* les lettres-patentes expédiées sur cet établissement furent confirmées par Louis XIV. On y faisait des pélerinages qui, suspendus pendant plusieurs années, ont repris leur cours.

« Sentir que du haut rang les plus saints avantages
« Sont de pouvoir unir à son autorité
« La vertu qui pardonne et la tendre bonté.
« Et que d'aspects divers présente ce rivage!
« Les plus riches palais auprès d'un ermitage :
« Ici tout parle aux sens, de pleurs, d'austérités;
« Là, de jeux, de plaisirs, d'aimables voluptés.
« Ici c'est le mépris des richesses humaines;
« Là c'est l'ardent amour de ces faveurs mondaines....
« Ah! ce n'est pas ainsi que Bruno, que Rancé,
« Pour apaiser le ciel qu'ils croyaient offensé,
« Placèrent le berceau de leurs saintes pratiques!
« Ce fut sur des rochers, sous des forêts antiques;
« C'était là qu'ils cachaient au reste des mortels
« De leur saint repentir les actes solennels.
« La piété ne veut qu'un abri solitaire;
« Les fêtes de Saint-Cloud sont trop près du Calvaire. »

P. P.

N° 8.

Bidault.

VUE DE SAN GERMANO,

DANS LE ROYAUME DE NAPLES.

1813.

hauteur 18 pouces.
largeur 20 pouces.

San-Germano, situé à cinquante milles de Naples, dans la terre de Labour, reconnaît pour son premier fondateur *St.-Bertario*, martyr, qui, l'an 884 de l'ère chrétienne, fut massacré par les Sarrasins pendant qu'il prêchait dans l'église du monastère de Saint-Sauveur, près de la ville actuelle de San-Germano.

Les fréquentes incursions de ces peuples, qui avaient assis leurs tentes près du fleuve de Garigliano, forcèrent le petit nombre d'habitans de la cité naissante à abandonner leurs demeures; les travaux ne furent repris qu'à l'époque de la conquête des Normands, par les soins d'Atenulfo, abbé de Monte-Cassino. Cette cité reçut de rapides accroissements, et devint en peu de tems une des plus remarquables de la province de la terre de Labour. Les principaux édifices y sont

consacrés au culte de Dieu, ou occupés par des corporations religieuses. C'est là qu'est né l'historien Riccardo, qui fut secrétaire de l'empereur Frédéric II, et, par cela même, à portée d'éclaircir, dans les annales du royaume de Naples, plusieurs faits qui étaient demeurés ensevelis dans une profonde obscurité.

Non loin de San-Germano, on aperçoit les ruines de l'antique cité de Cassino, que l'on prétend avoir été bâtie par les Sabins. Tombée au pouvoir des Romains, elle devint la retraite des soldats légionnaires, qui, après avoir bien servi leur pays, venaient s'y reposer des fatigues de la guerre, aux frais de l'état. Cet asile du courage et de la vieillesse ne fut point respecté par les Vandales; la flamme et le fer détruisirent Cassino; un théâtre, le Colisée, un ancien temple, sont les seuls débris échappés à la fureur des Barbares; et le voyageur les interroge avec un sentiment mêlé de tristesse et d'admiration.

Dans des tems plus modernes, le mont Cassino a été célèbre par l'abbaye à laquelle il a donné son nom. Elle fut fondée l'an 529 de l'ère chrétienne par saint Benoît. Pendant les guerres qui désolèrent l'Italie, un grand nombre de personnes cherchèrent un refuge dans cette pieuse retraite, et l'enrichirent de tous les trésors dérobés au pillage. La dévotion des fidèles ajouta

de si grands biens à ces premiers dons, que Zoton, premier duc de Bénévent, saccagea l'abbaye pour s'emparer de ses richesses. Les moines, contraints à fuir, ne se réunirent que plus tard à la voix de Grégoire II, pour réédifier Monte-Cassino. Le prince de Lombardie, le pape Zacharie, l'empereur Lothaire I^er^, se disputèrent le soin de le doter, de l'embellir, de le combler d'honneurs; mais c'était autant d'appâts pour la conquête. L'abbaye fut une seconde fois pillée sous les comtes de Capoue. La piété publique répara encore ce désastre. L'empereur Conrad confirma à Monte-Cassino le titre de premier chapitre de l'ordre de Saint-Benoît, en Europe, que ses prédécesseurs lui avaient donné; les princes normands y ajoutèrent de nouvelles prérogatives; enfin le pape Jean XXII mit ses abbés au rang des évêques.

La partie la plus belle et la plus somptueuse de ce royal monastère, c'est l'église. On y entre par trois portes : celle du milieu est admirable. Elle est bâtie en pierres du monte Cassino, dans lesquelles sont incrustées trente-huit tables de cuivre où sont écrits en lettres d'argent les noms de tous les biens que possède l'abbaye. L'intérieur est décoré de magnifiques peintures. On y remarque aussi la bibliothéque, le réfectoire, les archives et la tour de Saint-Benoît, où sont trois petites chambres que l'on dit avoir été ha-

bitées par saint Benoît. Ces chambres renferment des tableaux des premiers peintres, des Raphaël, des Guido, des Dominicain, des Jules Romain, des Lanfranco, des Salvator Rosa. En un mot, l'abbaye de Monte-Cassino est la plus célèbre du royaume de Naples, soit à cause de ses richesses, soit parce qu'elle a été le séminaire des papes, et la retraite de plusieurs souverains ; soit parce que l'école de Salerne lui a dû au onzième siècle sa première impulsion ; soit enfin parce que dans tous les tems elle a honoré la république des lettres (1).

---

(1) Parmi les moines de cette abbaye qui ont cultivé les lettres, on remarque au rang des historiens, Auxperto, P. Diacono, Desiderio, Oderisio, Amato, Leone et Marsicano.

R. R.

N° 9.

Bidault.

VUE DE LA CATARACTE DE NIAGARA,

DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE (1).

1819.

« La cataracte de Niagara est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Érié, et se jette dans le lac Ontario ; sa hauteur perpendiculaire est de 144 pieds. Depuis le lac Érié jusqu'au Saut, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide ; et au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrens se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La Cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous qui pend avec tous ses arbres sur le cahos des ondes. La masse du fleuve

hauteur 27 pou. 1/2.
largeur 41 pouces.

(1) Ce tableau a été donné à M. le duc d'Orléans par S. A. R. mademoiselle d'Orléans, sa sœur.

qui se précipite au midi s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs : celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. L'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrâsement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles entraînés par le courant d'air descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajoux se suspendent par leurs longues queues au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans et des ours (1). »

Le peintre a placé sur le devant du tableau M. le duc de Montpensier, prenant une vue de la cataracte, ce qu'il fit effectivement en 1797. Près de lui sont ses deux frères, M. le duc d'Orléans et M. le comte de Beaujolois, ainsi que Beaudoin, le seul domestique qui les ait accompagnés dans leur voyage d'Amérique. Les autres personnages sont des sauvages du Canada.

On a vu, par les mémoires du duc de Mont-

(1) Châteaubriant.

pensier, que ce prince languissait avec son frère le comte de Beaujolois dans les prisons de Marseille, lorsque le Directoire mit pour prix à leur liberté la condition que le duc d'Orléans quitterait l'Europe. Le duc d'Orléans, heureux d'adoucir les souffrances de ses frères, partit de Hambourg le 24 septembre 1796, et le 21 octobre il était à Philadelphie. C'est là que le duc de Montpensier et le comte de Beaujolois vinrent le rejoindre, et c'est dans un de leurs voyages au sein des États-Unis que les trois frères visitèrent la célèbre chute de Niagara. Le duc de Montpensier, qui cultivait les arts avec succès, a fait de cette chute une vue dont il se proposait, avant qu'elle fût commencée, de faire hommage à mademoiselle d'Orléans, sa sœur, ainsi qu'on le verra dans la lettre qu'il écrivait à cette princesse, le 14 août 1797, de Philadelphie.

« J'espère que vous aurez reçu les lettres que « nous vous écrivîmes de Pittsbourg, il y a près « de deux mois; nous étions alors au milieu d'un « grand voyage que nous venons de terminer, il « y a quinze jours. Il a duré quatre mois; nous « avons fait, pendant cet espace de tems, mille « lieues, et toujours sur les mêmes chevaux, ex- « cepté les cent dernières lieues que nous avons « faites, partie par eau, partie à pied, partie sur « des chevaux de louage, et partie en stage ou

« voiture publique. Nous avons vu beaucoup de « sauvages, et nous sommes même restés plusieurs « jours dans leur pays ; ce sont en général les « meilleures gens du monde, excepté lorsqu'ils « sont ivres ou excités à la colère. Ils nous « ont reçus à merveille, et notre qualité de « Français à beaucoup contribué à cette bonne « réception, car ils aiment infiniment notre na- « tion. Ce que nous avons vu de plus intéressant « après eux, a certainement été la cascade de « Niagara, vers laquelle je vous mandais de Pitts- « bourg que nous allions nous diriger; c'est le « spectacle le plus imposant, le plus majestueux « que j'aie jamais vu ; sa hauteur est de 137 pieds, « et son volume d'eau est immense, puisque c'est « le fleuve Saint-Laurent qui se précipite tout en- « tier en cet endroit ; j'en ai pris une esquisse, « et je compte en faire une gouache que ma chère « petite sœur verra sûrement chez notre tendre « mère ; mais elle n'est pas encore commencée, « et me prendra beaucoup de tems, car ce n'est « en vérité pas un petit ouvrage.

« Pour vous donner une idée de la manière « agréable dont on voyage en ce pays, je vous « dirai, chère sœur, que nous avons passé qua- « torze nuits dans les bois, dévorés par toutes « sortes d'insectes, souvent trempés jusqu'aux « os, sans pouvoir nous sécher, et n'ayant pour

« toute nourriture que du lard, quelquefois un « peu de bœuf salé et du pain de maïs; indé- « pendamment de cela, quarante ou cinquante « nuits dans de mauvaises cabanes où nous de- « vions coucher sur un plancher composé de bû- « ches bien inégales, sans parler des humeurs et « des *grogniasseries* des habitans qui nous fer- « maient quelquefois la porte au nez, ou dont « l'hospitalité était souvent bien maussade: non, « jamais, je le déclare, je ne conseillerai un sem- « blable voyage à qui que ce soit; cependant nous « sommes loin de nous repentir de l'avoir fait, « puisque nous en avons rapporté tous trois d'ex- « cellentes santés, et nécessairement quelques « connaissances de plus.

« Adieu, sœur bien chérie, bien aimée, bien « tendrement aimée: recevez les embrassemens « de trois frères dont les pensées sont conti- « nuellement à vous. »

A. B.

N° 10.

Blondel.

PHILIPPE-AUGUSTE.

AVANT LA BATAILLE DE BOUVINES.

1819.

hauteur 30 pouces.
largeur 40 pouces.

Ferrand, comte de Flandre, uni au comte de Boulogne, avait levé l'étendard contre Philippe-Auguste : ce prince s'avança sur les terres de Flandre, et, selon l'expression de son historien (1), *il les ravagea royalement, les dévastant à droite et à gauche par des incendies.* Une ligue se forma contre le monarque français : l'empereur Othon en fut déclaré le chef : cent cinquante mille hommes marchèrent sous ses ordres, « précédés d'un « aigle d'or, reposant sur un dragon fait avec « tant d'art qu'il paraissait s'animer, s'enfler au « souffle du vent, agiter une longue queue dans « les airs, ouvrir une gueule terrible, et menacer « avec les dents (2). » Mahaud, comtesse d'Ar-

(1) Guillelmus Armoricus. (Guillaume le Breton.)

(2) Dom Calmet, Histoire de Lorraine.

toise, tante du comte de Flandre, avait consulté une magicienne sur les événements de cette campagne : elle lui répondit « qu'il y aurait une sanglante bataille ; que le roi y serait foulé aux « pieds des chevaux ; que son corps ne serait « point enseveli, et qu'après la victoire, le comte « de Flandre entrerait en grande pompe dans « Paris (1). » La journée de Bouvines expliqua cet oracle. C'était le 25 juillet 1214, un dimanche. On se faisait alors un scrupule de combattre dans les jours consacrés au Seigneur (2), et Philippe-Auguste, fatigué de la route et du poids de ses armes, se reposait à l'ombre d'un frêne, à côté d'une église consacrée à Saint-Pierre. Tout à coup on vient l'avertir que les troupes ennemies se mettent en mouvement : il se lève, entre dans l'église, adresse à Dieu une courte prière ; mange un peu de pain, boit un verre de vin, et demande ses armes (3) ; et comme s'il soupçonnait des traîtres dans son armée, ou s'il pensait qu'il était nécessaire de frapper les imaginations, et d'exalter les courages par quelque acte solennel,

(1) Histoire de Philippe-Auguste, 1702.

(2) Pour rassurer la conscience des soldats, le roi fut obligé de leur dire « que les Machabées, ces hommes chéris de Dieu, n'avaient pas fait de difficulté de combattre le jour du sabbat. »

(3) Rigordus, *De rebus gestis Philip. Augusti.*

il fait apporter à la vue de ses soldats l'autel sur lequel on venait de célébrer la messe, y dépose son sceptre et sa couronne, et s'écrie : « Sei-« gneurs françois, et vous tous valeureux soldats, « qui estes prêts d'exposer vostre vie pour la dé-« fense de cette couronne, si vous jugez qu'il y « en ait quelqu'un parmy vous qui en soit plus di-« gne que moy, je la lui cède et la résigne volon-« tiers, pourveu que vous vous disposiez à la con-« server entière, et à ne la pas laisser démembrer « par ces excommuniés. » On ne répond à ce discours que par des acclamations et des cris de *vive Philippe-Auguste, vive le Roi! que la couronne lui demeure à jamais* (1)! et toute l'armée se prosterne aux genoux du monarque qui lui donne sa bénédiction. Les prêtres entonnent les psaumes (2), les trompettes sonnent, le roi monte à cheval, et tel est l'enthousiasme, que la charge commence sans même attendre l'oriflame qui dans les combats devait précéder les autres drapeaux. Autour de Philippe-Auguste se trouvaient rangés

(1) Mézeray, Histoire de Philippe-Auguste.

(2) Derrière Philippe se plaça Guillaume le Breton son chapelain, à qui nous devons une relation très-curieuse de cette bataille; le Breton, de concert avec un autre clerc, ne cessa de chanter des psaumes pendant tout le combat, quoique sa voix, nous dit-il lui-même, fût souvent entrecoupée par les larmes et les sanglots.

(*Histoire des Français, par Simonde de Simondi.*)

les plus vaillans chevaliers de l'armée française, le duc de Bourgogne, Mathieu de Montmorency, Guillaume de Bac, Barthélemy de Roye, Girard de Trie, Pierre Tristan, Pierre de Meauvoisin, et Guillaume de Garlande. Guérin, chevalier du Temple, évêque élu de Senlis, présidait à la bataille, et semblait se multiplier partout où l'expérience devenait nécessaire. « Il était là, rapporte le président Hénault, *non mie pour combattre : mais pour admonester les barons et les autres chevaliers à l'honneur de Dieu, du roi et du royaume, et à la défense de leur propre seigneur* (1). » Le choc des deux armées fut terrible ; « les fantassins allemands, avec leurs petites lances et leurs crochets, entraînèrent Philippe à bas de son cheval : ils l'auraient tué si la main divine et l'excellence de son armure ne l'avaient protégé. Galon de Montigny, Mareuil et Pierre Tristan dégagèrent le roi, qui remonta sur son cheval avec une légèreté que l'on ne lui

(1) L'évêque de Beauvais se trouvait aussi à cette bataille. Il avait été fait prisonnier dans un combat, l'épée à la main, et livré à Richard, roi d'Angleterre, qui l'avait resserré dans une étroite prison. Rendu à la liberté, sans avoir perdu le goût des armes, il devint seulement plus circonspect : de peur de verser du sang, il ne portait plus d'épée, mais une massue de fer avec laquelle il assommait les ennemis. Salisbery, à la bataille de Bouvines, fut ainsi renversé de son cheval par le scrupuleux prélat.

« croyait point... L'empereur Othon ne tarda pas « à être exposé au même danger. Pierre de Meau- « voisin saisit la bride de son cheval, Gérard « Scropha le frappa d'un couteau à la poitrine ; « comme il voulait redoubler, le cheval d'Othon, « en se cabrant, reçut le coup à la tête ; blessé « mortellement à l'œil, il tourna sur lui-même « et prit sa course du côté par où il était venu. « L'empereur nous montrant ainsi le dos, le roi « dit aux siens : *Vous ne verrez plus sa face « d'aujourd'hui* (1). »

La fuite d'Othon décida du sort de la bataille. Les comtes de Flandre et de Boulogne, après la plus vigoureuse résistance, furent faits prisonniers ; le retour de Philippe-Auguste à Paris fut une marche triomphale ; Ferrand entra à la suite du roi en *grande pompe*, mais bien différente de celle dont l'orgueil de la comtesse Mahaud s'était flatté depuis la trompeuse promesse de la magicienne. Il était chargé de chaînes, sur un chariot attelé de deux chevaux, et le peuple chantait autour de lui :

« Deux ferrands bien ferrés,
« Traînent Ferrand bien enferré. »

La victoire de Bouvines est une de ces grandes

(1) Guillaume le Breton.

époques de la gloire nationale qui doivent naturellement animer le pinceau des artistes et la muse des poètes. Guillaume le Breton composa, sous les yeux de Philippe-Auguste, son poème de *la Philippide;* un de nos académiciens vient de publier un poème de Philippe-Auguste; enfin, M. Bert, littérateur distingué, a fait recevoir au second théâtre Français une tragédie d'Agnès de Méranie (1), dont une scène retrace si fidèlement le tableau de M. Blondel, que j'ai prié ce poète de me permettre de la placer ici. Son amitié de collége n'a pu me refuser cet avantage et ce plaisir.

PHILIPPE-AUGUSTE.

. . . . . .

. . . . . .

Venez, écoutez-moi, Français, et répondez.
Ai-je mal soutenu l'éclat de la couronne?
La voici! j'y renonce et je vous l'abandonne.
S'il en est parmi vous un plus digne que moi,
Elle est à lui, qu'il règne et devienne mon roi.
(Il dépose la couronne sur l'autel.)
Eh bien! je vous attends : couronnez le plus digne.
Est-ce le Bourguignon que votre choix désigne?
Nommerez-vous Thibaut, Dreux ou Montmorency?
Déclarez-vous, Nevers, et vous, Lamarche, aussi.

(1) Madame la marquise de Montesson fit aussi une tragédie d'Agnès de Méranie, qui fut représentée sur son théâtre à la Chaussée-d'Antin, en 1784. On attribuait secrètement les vers de cet ouvrage à Lefèvre, lecteur du duc d'Orléans, grand-père du duc actuel, et auteur de *Dom Carlos*.

Avancez, Lusignan, parlez, comte de Flandre (1)...
On se tait. N'ose-t-on la donner ou la prendre,
Cette couronne? Eh quoi! dans un si grand danger,
Faute d'assez de cœur, craint-on de s'en charger?
Des chagrins qu'elle enferme on sait la violence,
On les fuit... Non, j'explique autrement ce silence.
Au prix dont en ce jour il faudrait l'acheter,
Il n'est aucun Français qui daignât l'accepter.
Par de glorieux soins nous l'avons anoblie;
On ose nous l'offrir sans honneur, avilie,
Et nous n'en voulons pas!... Non, non: unissons-nous,
Rendons-la digne encor de la France et de vous.
Quiconque dans son cœur a le droit d'y prétendre,
Avant de la saisir, qu'il songe à la défendre;
Et que chacun admis à me la disputer,
Se montre en la sauvant digne de la porter.
Lâche qui la flétrit et veut la rendre esclave!
Marchons, et triomphans, couronnons le plus brave.

---

(1) L'auteur a cru pouvoir supposer dans sa tragédie que le comte de Flandre n'avait pas encore consommé sa trahison.

A. S.

N° 11.

Bonnard.

ENTRÉE

DE L'ANCIEN PALAIS DE LA RÉPUBLIQUE DE FLORENCE.

1822.

hauteur 40 pouces.
largeur 32 pouces.

L'auteur de ce tableau, pour donner plus d'intérêt à sa composition, a mis sous nos yeux une de ces scènes qui rappellent les variations politiques auxquelles les partis livrèrent si souvent la république de Florence : c'est un prisonnier d'état rendu à sa famille. La tour du palais servait quelquefois de prison. C'est là, qu'en 1433, dans la chambre nommée l'Alberghettino, fut enfermé Cosme de Médicis, dont l'immense popularité avait alarmé la jalousie de Rinaldo, et les sollicitudes farouches des Républicains. Cosme était persuadé que l'on voulait le faire périr : aussi pendant quatre jours il ne mangea qu'un peu de pain dans la crainte d'être empoisonné. Malavoti, à la garde duquel il était confié, s'étant aperçu

de ce soupçon : « Cosme, lui dit-il, vous vous « laissez mourir de faim par la crainte du poison; « c'est me faire outrage de croire que je prêterais « les mains à une pareille infamie. Jamais je ne me « souillerai du meurtre de personne; ne perdez « donc pas courage, prenez la nourriture qui vous « est offerte; conservez vos jours pour vos amis et « votre patrie, et afin de bannir toute défiance de « votre cœur, je veux que nous mangions des mê- « mes mets ensemble. » Ces paroles ranimèrent Médicis, qui se jeta les larmes aux yeux dans les bras de Malavoti. Quelques jours après il trouva moyen d'inspirer au Gonfalonier des sentimens plus humains, en lui faisant remettre mille ducats; il fut seulement exilé à Padoue; et un an plus tard, par un de ces retours de fortune si communs dans les tems de factions, Rinaldo fut banni, et Cosme de Médicis fut rappelé à Florence. « Rarement un citoyen retournant en triom- « phe dans sa patrie après une glorieuse victoire « (dit Machiavel) reçut des marques aussi écla- « tantes d'affection, rencontra un aussi immense « concours de peuple, que Médicis revenant de « son exil : tous les citoyens, se précipitant sur « son passage, le saluaient d'une voix unanime « du nom de bienfaiteur du peuple et de père « de la patrie. »

M. M.

N.° 12.

Bouhot.

VUE EXTÉRIEURE

DU JARDIN DE LA MAISON DE BEAUMARCHAIS A PARIS.

1817.

La maison que Beaumarchais avait fait bâtir à grands frais, et à laquelle il avait donné son nom, n'existe plus aujourd'hui : c'était un édifice élégant, construit à l'extrémité du boulevard Saint-Antoine, sous la direction de l'architecte Lemoine. Les pièces les plus remarquables étaient la salle à manger et le salon. La salle à manger était décorée d'une frise ornée de griffons, modelée sur celle du temple antique d'Antonin et Faustine, à Rome. Au devant de la croisée s'élevait une grande coupe de forme étrusque d'où sortait un jet d'eau. Une lanterne pratiquée au fond du salon éclairait cette pièce dont la cheminée, faisant face à la croisée, répétait la vue du jardin, du boulevard et de la côte de Ménil-Montant.

hauteur 21 pouces
largeur 34 pouces.

Le salon était décoré de six portes en glaces ornées de frises en camaïeux, et dans l'intervalle desquelles étaient huit tableaux de sites champêtres et de ruines peints par Robert.

Le jardin, planté à la manière anglaise, était composé avec beaucoup de goût. A l'extrémité s'élevait un pavillon dédié à Voltaire; il était décoré à l'extérieur d'un portique de deux colonnes doriques, au-dessus duquel on lisait cette inscription : « Il ôte aux nations le bandeau de l'er-« reur. »

Sur la partie supérieure du jardin s'étendait une espèce de lac, dont l'eau, fournie par la pompe de Chaillot, alimentait des fontaines et des bassins dans la partie basse des jardins.

Ces jardins avaient été dessinés par Bellanger.

C'est dans cette maison que Beaumarchais, sans infirmité, sans maladie, et dans toute la vigueur de son esprit, mourut subitement le 19 mai 1799.

G. S.

N° 13.

Bouhot.

INTÉRIEUR D'UNE COUR DE ROULAGE,

DANS LA RUE SAINT-DENIS, A PARIS.

1817.

Le peintre a placé pour personnages dans son tableau un facteur de la poste qui remet une lettre à une jeune servante de la maison.

hauteur 20 pouces.
largeur 17 pouces.

N° 14.

Bouhot.

GRAND ESCALIER DU PALAIS-ROYAL.

1818.

hauteur 22 pouces.
largeur 27 pouces.

Ce tableau représente le grand escalier du Palais-Royal, tel qu'il était à l'époque où ce palais fut rendu à M. le duc d'Orléans actuel. Il existe, dans la galerie de S. A. R., un autre tableau peint par Truchot, qui représente ce même escalier débarrassé des boutiques qui en obstruaient l'entrée et en masquaient la beauté.

On ne trouvera peut-être pas sans intérêt que nous retracions ici l'historique, généralement peu connu, du Palais-Royal, depuis sa fondation jusqu'à nos jours.

En 1629, le cardinal de Richelieu, jaloux d'attester sa magnificence, fit construire un palais qui prit le nom de Palais-Cardinal. La place dite aujourd'hui du Palais-Royal, était occupée par l'hôtel de Sillery, qui fut acheté et démoli par ordre de Richelieu. Le Château-d'Eau était le

corps-de-garde des gardes du cardinal; car on sait qu'à l'exemple du cardinal de Lorraine, il avait obtenu de Louis XIII la faveur d'avoir des gardes, dont l'ordre était « de ne l'accompagner « pas seulement jusque dans le Louvre, mais « même de ne pas le quitter à l'autel, et de mê- « ler ainsi l'odeur de la poudre à canon et de la « mêche parmi l'odeur de l'encens et des autres « parfums sacrés.» En 1636, Richelieu fit donation de ce beau monument à Louis XIII. Cet acte fut confirmé par cette clause du testament de ce ministre : « Je déclare que j'ai donné à la couronne « mon grand hôtel que j'ai fait bâtir sous le nom « de Palais-Cardinal, ma chapelle d'or, enrichie « de diamans, mon grand buffet d'argent ciselé, « et un grand diamant que j'ai acheté de Lopès.» On voit qu'il régnait dans cet asile une pompe vraiment royale. Le cardinal, qui aimait et protégeait les arts, y avait aussi formé une galerie de tableaux et de portraits, dont il reste un catalogue historique, composé par M. de Vulson, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi (1659). C'est en regardant les tableaux de cette galerie, que Louis XIII fut surpris riant, à la nouvelle que Richelieu se mourait dans la chambre voisine (1).

(1) Mémoires de Montrésor.

Après la mort de ce grand ministre, Louis XIII vint habiter le Palais-Cardinal, qui prit alors le nom de Palais-Royal, et qui servit aussi de résidence à Louis XIV, pendant la régence d'Anne d'Autriche (1). Ce monarque, par lettres-patentes registrées au Parlement, le 13 mars 1693, céda le Palais-Royal en augmentation d'apanage à Philippe de France, duc d'Orléans, son frère unique. Le régent y fit sa résidence; mais son fils cessa de l'habiter, pour se retirer à l'abbaye de Sainte-Geneviève (aujourd'hui collége de Henri IV), qui lui doit sa précieuse bibliothèque : c'était celle du Palais-Royal. Louis-Philippe, duc d'Orléans, succéda en 1752 à son père, dont il ne partageait pas les goûts monastiques. Le Palais-Royal, dont il n'avait pas quitté le séjour, brûla en grande partie en 1763 avec la salle de spectacle bâtie par Richelieu : le prince confia à deux architectes le soin de la reconstruire; *Moreau* fut chargé de l'Opéra et de la façade; *Contant*, du palais et de l'intérieur. Cette association de deux talens rivaux ne fut pas sans quelques nuages. Dès que l'un, par exemple, ménageait un jour, l'autre avait aussitôt l'attention d'élever un mur ou une colonne pour l'intercepter. Néanmoins,

(1) Louis XIV encore enfant tomba dans le bassin du Palais-Royal, et faillit à s'y noyer.

au milieu de cette lutte, on vit s'élever le beau monument qui a effacé le Palais-Cardinal. C'est *Contant* qui fit le grand escalier peint par Bouhot. Louis-Philippe, duc d'Orléans, qui dès l'année 1773 s'était retiré à la Chaussée-d'Antin, donna le Palais-Royal en 1780 à Louis-Philippe-Joseph, son fils. L'Opéra brûla une seconde fois en 1781; mais les bâtimens du palais furent épargnés par l'incendie. *Louis*, architecte, bâtit les galeries de pierre dans l'intérieur du jardin, et plus tard le Théâtre-Français, salle incombustible, construite en pierres, fer et pots, et ouverte en 1791. Après la révolution, le Tribunat tint ses séances au Palais-Royal. Lorsque le Tribunat fut dissous, Napoléon songea à établir la Bourse dans cet édifice; mais, après une visite qu'il y fit avec M. Fontaine, son architecte, il renonça à son projet. Enfin, en 1814, le Palais-Royal a été rendu au duc d'Orléans, qui n'a été effrayé ni des nombreux obstacles à vaincre, ni des énormes dépenses à faire pour achever ce beau monument.

P. P.

N° 15.

Bouton.

INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE DU CALVAIRE,

DANS L'ÉGLISE DE SAINT-ROCH, A PARIS.

1817.

hauteur 20 pouces.
largeur 16 pouces.

L'église de Saint-Roch a été bâtie sur l'emplacement de l'ancien hôtel Gaillon : elle fut commencée en 1653 sur les dessins de J. Lemercier, alors premier architecte du roi. Ce fut Louis XIV qui en posa la première pierre, dans laquelle on plaça deux médailles dont l'une portait l'effigie de ce prince, l'autre celle d'Anne d'Autriche, et toutes les deux, aux revers, l'image de St.-Roch, avec cette inscription : *Domino Jesu Christo per crucem salvatori!* Discontinué et repris plusieurs fois, cet édifice fut enfin achevé dans le dix-huitième siècle. Le grand portail qui donne sur la rue Saint-Honoré fut construit le dernier par Jules Robert de Cotte, intendant général des bâ-

timens du roi, et directeur général de la monnaie et des médailles, d'après les dessins de Robert de Cotte son père, premier architecte de Louis XIV et de Louis XV : la première pierre en fut posée le 1^er^ mars 1736. Les figures sculptées par Claude Framin, de l'académie royale de sculpture, représentaient en deux groupes les quatre pères de l'église avec leurs attributs : les armes du roi qui ornaient le fronton, et la croix qui le surmontait, étaient de la main du même sculpteur. Ces figures, ces armes, cette croix ont été détruites pendant la révolution. L'église est composée d'une nef et de trois chapelles, celle de la Vierge, celle de la Communion et celle *du Calvaire*. Cette chapelle que M. Bouton a représentée, est une espèce de rotonde coupée que l'on a ajoutée depuis à l'église. Elle offrait plusieurs groupes de figures qui composaient des scènes intéressantes. On y voyait un Jésus crucifié, et la Madeleine éplorée au pied de la croix, par Anguier. Ce groupe était placé au haut de la montagne. Deux soldats préposés à la garde du Christ occupaient l'un des côtés. Du bas de la montagne on montait à ce calvaire par deux portes taillées dans le roc (1). On s'est efforcé de réparer autant qu'il a

(1) Description historique de la ville de Paris par Piganiol de la Force. Tableau historique et pittoresque de Paris par M. de Saint-Victor.

été possible les ravages que la révolution a faits dans cette église ; et M. Deseine, statuaire, membre de l'ancienne académie, a exécuté un très-beau groupe du Christ au tombeau qu'on a placé dans la chapelle du Calvaire (1).

Ce noble dévouement du fils de Dieu, et l'aspect de son tombeau dont les ombres mystérieuses ont enveloppé les destinées du ciel et de la terre, rappellent et le majestueux parallèle du fils de Sophronisque et du fils de Marie, et l'allocution sublime de Lusignan à Zaïre, et les inspirations éloquentes du génie du christianisme. Nous avons cru devoir citer comme moins généralement connu le beau discours de l'ange Michel à Adam, traduit du Paradis perdu de Milton par l'abbé Delille.

« C'est peu : le ciel attend une grande victime.
Homme faible ! qu'es-tu pour racheter ton crime ?
De l'immense rançon qu'attend le roi des rois
Le fils de l'Éternel peut seul porter le poids.
De la mort qui t'est due il subira la peine ;
A ce prix seulement, de la nature humaine
Le crime héréditaire un jour peut s'expier.
Un dieu sera puni pour te justifier.
L'amour divin pouvait effacer ta souillure ;

(1) Cette église renfermait plusieurs tombeaux de personnages célèbres, et entr'autres celui de Pierre Corneille. Il avait disparu dans nos tempêtes politiques : c'est Mgr le Duc d'Orléans qui l'a fait rétablir.

Mais pour subir ta peine il prendra ta nature;
De crimes, de malheur et de honte chargé,
Juge des nations, lui-même il est jugé,
Et d'une infame croix souffrant l'ignominie,
Doit la mort aux ingrats qui lui devront la vie.
A son dernier soupir la terre a répondu,
Le ciel est apaisé, Satan est confondu;
Et faisant du péché disparaître la trace,
Chaque goutte de sang est un fleuve de grace.
C'en est fait, il succombe, il meurt : mais le trépas
Long-tems dans le tombeau ne le retiendra pas.
La troisième aube à peine a commencé d'éclore,
Son cercueil s'est ouvert. Plus brillant que l'aurore
Il sort; de ses regards partent des traits de feu :
Il descendit mortel, il se relève en Dieu.
L'enfer frémit de rage, et la terre, de joie;
Et la mort en grondant a relâché sa proie.
Il dompte le trépas : un paisible sommeil,
Qui bientôt a fait place à son brillant réveil,
N'était qu'un doux passage à la vie immortelle.

. . . . . .

Le peuple d'Abraham, des dons du ciel comblé,
Au chemin du salut n'est point seul appelé :
Tous les enfans d'Adam, tous les peuples du monde
Viendront puiser la foi dans la source féconde.
Le Christ mourra pour tous; le sauveur des mortels
Aura partout son temple et partout ses autels;
Et, marchant dans la voie où la lumière brille,
Les peuples ne seront qu'une immense famille. »

N° 16.

Bouton.

VUE PERSPECTIVE

DE L'ESCALIER QUI CONDUIT A LA PISCINE DE SILOE, PRÈS JÉRUSALEM.

(*Point sur bois, 1820.*)

hauteur 5 pouces.
largeur 3 pouces.

« En descendant de la montagne de Sion, du « côté du levant, nous arrivâmes à la vallée, à la « fontaine, et à la piscine de Siloë où Jésus-Christ « rendit la vue à l'aveugle. La fontaine sort d'un « rocher; elle coule en silence, *cum silentio*, se- « lon le témoignage de Jérémie, ce qui contredit « un passage de saint Jérôme : versant ses eaux « comme la fontaine de Vaucluse, tantôt les rete- « nant et les laissant couler. Les lévites répandaient « l'eau de Siloë sur l'autel à la fête des tabernacles, « en chantant: *Haurietis aquas in gaudio de fon-* « *tibus salvatoris.* Milton invoque cette source,

« au commencement de son poème, au lieu de la « fontaine Castalie :

Or if Sion hill,
Delight thee more, and Siloa's brook that flow'd
Fast by the oracle of God :

« Beaux vers que M. Delille a magnifiquement « rendus :

Toi donc qui, célébrant les merveilles des cieux,
Prends loin de l'Hélicon un vol audacieux :
Soit que, te retenant sous ses palmiers antiques,
Sion avec plaisir répète tes cantiques ;
Soit que, chantant le jour où Dieu donna sa loi,
Le Sina sous tes pieds tressaille encor d'effroi ;
Soit que, près du saint lieu d'où partent ses oracles
Les flots du Siloë te disent ses miracles :
Muse sainte, soutiens mon vol présomptueux !

« Les uns racontent que cette fontaine sortit « tout-à-coup de la terre pour apaiser la soif d'I- « saïe, lorsque ce prophète fut scié en deux avec « une scie de bois, par l'ordre de Manassès : les « autres prétendent qu'on la vit paraître sous le « règne d'Ézéchias, dont nous avons l'admirable « cantique :

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant !

« Selon Josèphe, cette source miraculeuse cou- « lait pour l'armée de Titus, et refusait ses eaux « aux Juifs coupables. La piscine ou plutôt les

« deux piscines du même nom sont tout auprès « de la source ; elles servent aujourd'hui à laver « le linge comme autrefois, et nous y vîmes des « femmes qui nous dirent des injures en s'en- « fuyant. L'eau de la fontaine est saumâtre et assez « désagréable au goût : on s'y baigne les yeux en « mémoire du miracle de l'aveugle-né. »

Chateaubriand.

Itinéraire de Paris à Jérusalem.

N° 17.

Bruandet.

PAYSAGE DE COMPOSITION.

(Peint sur bois.)

hauteur 14 pouces.
largeur 17 pouces.

Que d'objets rassemblés dans un frais paysage!
Le fleuve en son heureux passage
Réfléchit de ses bords la fertile beauté,
Et baigne de ses eaux lentement fugitives
Tous les monts de verdure élevés sur ses rives.
Que le ciel est serein! quel calme dans les champs!
Que ces sites sont doux! que ces lieux sont touchans!
O puissante nature! ô grande enchanteresse!
Tout ce que j'aperçois m'attache et m'intéresse;
L'arbre de ces vergers, dont les rameaux féconds
Courbent leurs fruits pendans sur l'ombre des gazons,
Et le saule incliné sur la rive penchante,
Balançant mollement sa tête blanchissante;
Le pavot effeuillé par le souffle des vents,
Et ce pâle rideau de peupliers mouvans,
Ces sentiers, ces détours qu'ombrage la charmille,

Dans ce nid suspendu cette jeune famille....
Assis auprès de ce ruisseau
Qui tombe d'une grotte et fuit dans la prairie,
Je sens naître dans moi la vague rêverie
Qui suit les erreurs de son eau.

La Harpe.

N° 18.

Catel.

VUE DE LA PROMENADE DE LA MARINE,

A PALERME.

1821.

Cette promenade est le rendez-vous de toutes les élégances, de tous les gens à la mode. C'est là que l'on vient tous les soirs respirer le frais et jouir du magnifique spectacle de la mer qui se colore des derniers feux du jour.

hauteur 24 pouces.
largeur 37 pouces.

On voit, à côté de la Marine, le jardin de la Flore qui est pour Palerme ce que le Jardin des Plantes est pour Paris.

R. R.

N° 19.

Clérian.

INTÉRIEUR D'UNE ÉGLISE.

1819.

hauteur 24 pouces.
largeur 24 pouces.

On voit au milieu de cette église un tombeau près duquel pleure une femme : ce tombeau, c'est celui du duc d'Orléans, assassiné en 1407 par le duc de Bourgogne; cette femme, c'est Valentine de Milan, sa veuve, qui, les yeux remplis de larmes, vient promettre aux mânes de son malheureux époux de venger sa mort..... Inutile serment !... La cour, trop faible alors pour punir le crime, transigea avec le meurtrier; et Valentine en mourut de chagrin.

R. R.

N° 20.

Couder.

LA MORT DE MASACCIO.

1817.

L'école de Florence était encore dans l'enfance de l'art, lorsqu'un peintre parut, qui, le premier, donna à ses figures du mouvement, de l'éclat, de la vie: ce peintre fut Masaccio, appelé aussi Maso, ou Thomas Guidi *di San-Giovanni*, du lieu de sa naissance, situé dans le Valdarno, près de Florence. On ne s'accorde pas sur l'année où il vint au monde. *Vasari* prétend qu'il naquit en 1417; il cite à l'appui de son assertion cette épitaphe:

hauteur 33 pouces.
largeur 24 pouces.

Masacci Florentini ossa
Toto hoc teguntur templo,
Quem natura fortassis invidiâ mota
Ne quandoque superaretur ab arte,
Anno ætatis suæ XXVI,
Proh! dolor! iniquissimè rapuit (1).

(1) « Ce temple renferme les restes de Masaccio de Florence. La

Comme il mourut en 1443, s'il n'avait que 26 ans, il serait, en effet, né en 1417; mais Baldinucci prouve plus authentiquement que ce peintre était né en 1402, et qu'il ne fut enlevé à la vie qu'à l'âge de quarante-deux ans.

Les nombreux travaux de Masaccio donnent une autorité nouvelle à cette dernière opinion. Il fut élève de Masolino da Panicale : il avait cette constance à l'étude, ce désintéressement des frivolités de la vie, cette unité de volonté vers un même but, sans laquelle il n'y a ni supériorité ni talens créateurs. Le mérite de ses premiers ouvrages, parmi lesquels on remarqua le tableau de sainte Anne, dans l'église de Saint-Ambroise de Florence, lui acquit la bienveillance et l'amitié de Côme de Médicis. Les troubles survenus dans cette république le déterminèrent à se rendre dans la cité classique des beaux-arts. C'est là, c'est à Rome que grandit sa réputation. Il peignit *la fondation de l'église de Sainte-Marie-Majeure*, dans la basilique de ce nom : Boniface VIII l'avait aussi chargé de peindre la façade de l'église de Saint-Jean ; mais instruit que Côme de Médicis, rappelé de l'exil, venait de rentrer à Florence, il retourna

---

nature jalouse, craignant d'être vaincue par l'art, l'enleva sans pitié *dans sa vingt-sixième année.*

auprès de son protecteur et de son ami. Masolino da Panicale était mort : Côme fit confier à Masaccio les travaux dont ce peintre avait obtenu l'exécution. La chapelle des Brancacci, dans l'église des Carmes à Florence, fut décorée de ses plus brillans ouvrages. Dans *le baptême de saint Pierre*, la figure que le froid semble faire frissonner est célèbre dans l'histoire de l'art. Le groupe d'*Adam et Ève* est si gracieux que Raphaël n'a cru mieux faire que de se l'approprier dans les loges du Vatican.

Masaccio était encore occupé à peindre à fresque cette chapelle, lorsqu'il fut atteint d'un mal subit et violent qui l'emporta dans la force de l'âge et du talent. On croit généralement qu'il fut empoisonné et qu'il mourut victime de la jalousie de ses rivaux. Ce peintre célèbre fut enterré sans pompe, dans l'église des Carmes à Florence, en 1443 ; aucun souvenir ne fut alors gravé sur sa tombe ; on rendit une justice tardive à sa gloire. Ce ne fut que long-tems après sa mort que la pierre sous laquelle il reposait fut couverte d'épitaphes en son honneur. Annibal Caro lui a consacré ces vers :

Pinsi, e la mia pittura al ver fu pari ;
L'attegiai, l'avvivai, le diedi moto,
Le diedi affetto. Insegni il Bonarotto
A tuti gli altri, e da me solo impari.

Fabio Segni a également composé à sa louange des vers latins où, dans l'exaltation de ses regrets, il s'écrie que *la peinture*, *la gloire*, *le soleil*, *tout périt avec Masaccio.*

Le tems a détruit ou altéré presque tous les ouvrages de ce grand peintre. Il existe de lui au palais Pitti *un portrait de jeune homme.* Le musée du Louvre possède de cet artiste un dessin à la plume, dont le sujet est le Christ sur la croix entre les deux larrons. On voit aussi dans la galerie de M^sr^ le duc d'Orléans une tête peinte sur bois que l'on attribue à Masaccio.

Cette mort prématurée, si éloquemment représentée par M. Couder, reporte involontairement le souvenir sur les pertes qui viennent d'affliger en France tous les amis des arts. Les noms de Truchot, de Léon Pallière, de Michallon, de Géricault, de Girodet, viennent malgré moi se placer sous ma plume et se confondre dans le juste et douloureux hommage que j'adresse à Masaccio, en lui appliquant ces beaux vers de l'abbé Delille sur la mort de Raphaël :

« Ah ! jeune infortuné !.... Vain espoir, il n'est plus,
« Et ses nobles travaux restent interrompus.
« En vain, se soulevant à son heure dernière,
« Il tourne encor vers eux sa mourante paupière ;
« En vain, pour achever son ouvrage naissant,

« Il reprend en ses mains son pinceau languissant ;
« Il meurt... Courez, portez à son ombre chérie
« Ces fleurs, ces frêles dons, emblêmes de sa vie! »

M. M.

N° 21.

Couder.

LE DUC D'ORLÉANS

DONNANT UNE LEÇON DE GÉOGRAPHIE DANS LE COLLÉGE DE REICHENAU, EN 1793.

1818.

hauteur 33 pouces.
largeur 43 pouces.

Le duc d'Orléans (alors duc de Chartres), proscrit en France après la bataille de Nerwinde, avait cherché un asile en Suisse ; mais cette terre de l'hospitalité n'avait été féconde pour lui qu'en persécutions. Un Français, le général Montesquiou, membre de l'assemblée constituante, qui, décrété d'accusation pendant qu'il commandait l'armée des Alpes, avait obtenu des Cantons l'autorisation de résider à Bremgarten, accueillit dans cette retraite le duc d'Orléans. Comme il ne pouvait, sans inconvénient pour lui-même comme pour ce Prince, le garder auprès de lui : « Vous n'avez, « lui dit-il un jour, d'autre parti à prendre que « celui d'errer dans les montagnes, de ne séjour-

« ner nulle part, et de continuer cette triste ma-
« nière de voyager jusqu'au moment où les cir-
« constances se montreront plus favorables. Si la
« fortune vous redevient propice, ce sera pour vous
« une Odyssée dont les détails seront un jour re-
« cueillis avec avidité. » Le duc d'Orléans partit ; et seul, à pied, presque sans argent, forcé de cacher partout son nom et sa naissance, il erra dans la Suisse et dans les Alpes, luttant sans cesse contre la fatigue et la pauvreté; mais ses faibles ressources étant totalement épuisées, il revint à Bremgarten où M. de Montesquiou lui fit part de l'idée qu'il avait conçue de le placer comme professeur au collége de Reichenau, à deux lieues de Coire, sur les bords du Rhin. Ce château, qui était devenu un collége, appartenait à MM. Aloyse Jost de Saint-Georges, Bavier, et de Tscharner. Le général Montesquiou connaissait M. Jost: il lui recommanda de garder le secret. Le duc de Chartres, alors âgé de 22 ans, arriva à Reichenau sous un nom supposé. Examiné en forme par tous les chefs du collége, il fut unanimement admis, et pendant huit mois (jusqu'au mois de juin 1794) il enseigna, sans être reconnu, dans cet honorable asile, la géographie, les mathématiques, et les langues étrangères.... Oui, Prince,

« Dépouille du malheur la livrée importune!
« A la voix du talent rappelle la fortune :

« Viens, un docte lycée invoque ton secours.
« Mentor de la jeunesse, au printems de tes jours,
« Prends le compas d'Euclide et mesure la terre ;
« Parle aux enfans du Rhin la langue de Voltaire ;
« Dévoile à leurs regards les secrets de Newton,
« Ou les charmes du Tasse ou l'éclat de Milton ;
« Sur le globe avec art guide leur ignorance,
« Et crains de te trahir en leur montrant la France ! (1) »

---

(1) Dans le tableau, le Prince explique à deux élèves le rapport d'une carte géographique avec le globe terrestre. Son doigt s'arrête sur la France, et l'émotion que lui causent les souvenirs qui s'offrent à sa pensée le jette dans une forte rêverie qui semble interrompre sa leçon. Ces deux élèves, les plus âgés du collége, étaient un Allemand nommé Merkel, fils du bourguemestre de Ravensburg, et un Italien, M. Rugié, natif de Milan. Sur la gauche du tableau est M. Aloyse Jost de Saint-Georges, ancien officier aux gardes suisses de France. Derrière lui est M. Juvenal, professeur italien qui gronde son fils, ce qui lui arrivait souvent ; au centre est la table commune des élèves au haut de laquelle préside un vieillard respectable, M. Nesenmann, directeur du collége, que le duc d'Orléans a fait représenter sous les traits de M. Henrion de Pensey, actuellement chef de son conseil, auquel M. Nesenmann ressemblait un peu. Au bas de la table est M. Rusterholz, un autre professeur du collége, qui est vu par derrière. Le duc d'Orléans a beaucoup regretté que l'ordonnance du tableau n'ait pas permis d'y placer M. de Tscharner, alors bourguemestre de Coire, de qui il était connu pendant son séjour dans le collége, et qui lui a rendu des services dont il a conservé une juste reconnaissance.

N° 22.

Couder.

LA VICTOIRE DE MARATHON

ANNONCÉE DANS ATHÈNES.

1819.

Les Perses, ayant déclaré la guerre aux Athéniens, s'avançaient au nombre de trois cent mille hommes vers Marathon, petite ville située sur le bord de la mer. Athènes ne put réunir que dix mille hommes pour s'opposer à cette invasion, quoiqu'il ne fût resté dans la ville que les vieillards, les femmes et les enfans. Dix chefs devaient commander tour-à-tour l'armée des Athéniens. Mais l'amour du bien public l'emportant sur les rivalités personnelles, chacun de ces chefs se démit de ses droits en faveur de Miltiade. Le combat fut rude et opiniâtre; le nombre accabla d'abord les Grecs; cependant ils parvinrent ensuite à force de courage et de persévérance à mettre

hauteur 54 pouces.
largeur 66 pouces.

les Perses en déroute ; et les ayant poursuivis jusqu'à leurs vaisseaux, ils détruisirent même une partie de leur flotte. Loin de prévoir un tel succès, on désespérait dans Athènes du salut de la patrie, et ce fut lorsqu'on s'attendait à devenir la proie des ennemis de la Grèce, qu'on y vit arriver un jeune guerrier athénien tellement épuisé de fatigue, qu'en s'écriant : « Nous sommes vain-« queurs, » il tomba aux pieds des magistrats, et mourut à l'instant.

* * *

N° 23.

Crépin.

VUE DU CAP-NORD.

1819.

En 1795, le duc d'Orléans, à qui l'état politique de l'Europe ne laissait point d'asile, se rendit à Hambourg où il comptait s'embarquer pour l'Amérique; mais l'espoir d'une avance de fonds dont on l'avait flatté n'ayant point été réalisé, il résolut d'employer le peu de moyens qu'il avait alors à sa disposition, à parcourir la Scandinavie.

hauteur 33 pouces.
largeur 45 pouces.

« Il part, et vers le nord hérissé de frimas,
« Visite tour-à-tour les sauvages climats
« Où le métal guerrier, arbitre des batailles,
« Enveloppe la terre et ronge ses entrailles;
« Ceux où Wasa cachait ses pas aventureux (1),

(1) Proscrit par Christiern et poursuivi par les soldats de ce tyran, Gustave Wasa se dirigea vers la Dalécarlie où, caché sous des habits grossiers, il travailla dans les mines pour subvenir à son existence. Le duc d'Orléans se reposa dans la ferme qui avait recueilli ce roi.

« (Jeune alors comme lui, comme lui malheureux !)
« Cette cité propice à l'œil de l'astronome (1);
« Ce Cap où le Lapon, triste abrégé de l'homme,
« Dépouille et livre au feu de ses sombres fourneaux
« La renne aux pieds légers qui guidait ses traineaux. »

C'est le 24 août 1795 que le duc d'Orléans arriva au Cap-Nord (2). Ce prince et le comte Gustave de Montjoie sont représentés sur le devant du tableau, accompagnés de M. Bernhof, ministre luthérien de la paroisse de Maas-oen (Mosseu) dans l'étendue de laquelle se trouve le Cap-Nord. Ils sont vêtus d'une sorte de tunique qu'ils portaient constamment dans ce voyage, selon l'usage des matelots norwégiens qui appellent ce vêtement *une Koufte*. Holm (3) est assis auprès d'eux, et Baudoin (4) plume un oiseau sur le bord du bateau dans lequel ils sont venus. Les matelots de ce bateau sont des Lapons pêcheurs. Les rochers du devant du tableau sont ceux de *Knuskenes* (5)

---

(1) Tornéo. C'est là que Maupertuis fut envoyé pour mesurer un degré du méridien sur le cercle polaire.

(2) Ce Cap est situé dans l'Ile de Mager-Oen, à l'extrémité septentrionale de la Norwège, dans la latitude de 71° 40'.

(3) Holm était un garçon perruquier islandais, que le duc d'Orléans avait pris à Drontheim pour lui servir d'interprète.

(4) Baudouin avait été le palefrenier du prince à l'armée : il l'a suivi dans ses voyages. C'est lui qui figure aussi dans le tableau du mont Saint-Gothard par Horace Vernet.

(5) Le nom de *Knuskenes* vient de *Knuske*, qui signifie *amadou*

qui donnent leur nom à la baie qui les sépare du Cap-Nord. On voit dans le lointain un vaisseau qui s'était assez approché du Cap-Nord pour le reconnaître, et qui continue sa route vers l'est.

---

en norwégien, parce qu'on en trouve beaucoup dans cette baie et sur ces rochers où la mer jette un grand nombre de sapins et de troncs d'arbres venus des grands fleuves de l'Asie.

N° 24.

Crépin.

SAUVETAGE

DE L'ÉQUIPAGE DE LA GABARE L'ALOUETTE,

NAUFRAGÉE PRÈS DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE EN 1816.

1822.

hauteur 14 pouces. largeur 17 pouces.

Le 6 juin 1816, à 5 heures du matin, la gabare du Roi l'Alouette, commandée par M. Rigodil, lieutenant de vaisseau, faisant route pour Bourbon, entra dans un banc de brume qui lui cachait la côte occidentale du cap de Bonne-Espérance dont il s'estimait à 15 lieues au sud, et peu après fit côte sur une pointe de rochers formant l'extrémité méridionale de la baie des Éléphans. Deux canots expédiés pour explorer la baie et trouver un point à débarquement, à l'approche du rivage sont submergés et jetés à la côte en pièces. Le capitaine, jugeant par-là de la difficulté de l'opération, prit le parti de faire approcher à bonne distance du rivage la chaloupe portant environ

70 personnes, marins et passagers, femmes ou enfans, et l'y ayant fait mouiller et prendre son cablot par derrière, il se dévoua au salut de tous, et accompagné de quelques matelots d'élite, il s'abandonna aux vagues dans une yole pleine d'eau, pour aller porter à terre une corde restée amarrée sur le devant de la chaloupe, et qui devait servir à la tirer à terre au signal qui lui serait fait de filer son cablot. Le tableau représente l'Alouette donnant la bande au large, et couverte par les lames qui déferlent sur elle. Sur le point d'atteindre la côte, la yole portant le capitaine est enlevée par une lame énorme, et, roulée sur la plage, y est mise en pièces : les hommes qu'elle portait sont sauvés par ceux précédemment débarqués, et par leurs soins bientôt rappelés à la vie.

Revenu à lui, le capitaine, profitant d'un moment favorable, fait le signal convenu, et à l'aide de la corde portée à terre par lui, parvient à y échouer la chaloupe presqu'à sec et à débarquer tout le monde.

* * *

N° 25.

Drolling.

INTÉRIEUR DE LA MAISON DE DROLLING,

RUE DU BAC, A PARIS (1).

(*Peint en 1813, exposé au Musée en 1814.*)

hauteur 34 pouces.
largeur 27 pouces.

Drolling (Martin), né à Obergheim, près de Colmar, le 19 septembre 1752, mort à Paris le 16 avril 1817, est un des nombreux exemples de l'ascendant irrésistible d'une vocation qui, malgré toutes les circonstances, dirige notre destinée vers un but que la nature semble nous avoir imposé. Sans fortune et sans autre secours que les leçons d'un peintre en voitures, de Schelestadt, il conçut pour la peinture une passion dont rien ne pouvait le détourner, et qui lui faisait désirer impatiemment une occasion de venir à Paris. Elle ne tarda pas à se présenter. Drolling

(1) Cette maison faisait partie du couvent de la Visitation.

avait un oncle à Strasbourg; on l'envoya auprès de lui pour étudier, mais au bout d'une année, toujours tourmenté du besoin de voir Paris, n'ayant ni amis ni recommandation, parlant à peine le français et possédant 12 francs pour tous frais de voyage, il se mit en route pour la capitale, sans avoir même prévenu ses parens, qu'il savait être opposés à son goût pour les arts. Dans une semblable position, la carrière était pour lui hérissée de difficultés; il sut en triompher par son courage. Greuze lui donna quelques conseils d'amitié; sa constance fit le reste : Drolling a été lui-même le créateur de son talent, l'artisan de sa célébrité. Ses principaux ouvrages sont Maison à vendre, le Messager, le petit Commissionnaire, l'Intérieur de la maison de la rue du Bac, le Marchand forain, la Marchande d'oranges, la Laitière, la Marchande de pommes, la Cuisine, la Salle à manger, et la Maîtresse d'école de village : c'est le dernier, et sa famille l'a conservé comme sa plus belle couronne.

Un fils et une fille qu'il a eus de L. Élisabeth Belot, sa seconde femme, et qui ont hérité de son talent, adoucissent par leurs succès la perte que les arts ont faite dans M. Drolling.

A. A.

N° 26.

Drolling.

LA MARCHANDE DE POMMES.

1815.

hauteur 20 pouces.
largeur 17 pouces.

Cette paysanne qui vient de tomber sur la neige ne se doute pas que son panier renferme le fruit le plus célèbre de l'antiquité; celui qui a eu sur l'univers la plus terrible et la plus vaste influence. Car enfin, si Dieu, dans sa colère, précipita du ciel nos premiers parens; si proscrits, déshérités de ces beaux jardins où leur vie, pure comme un beau jour de printemps, s'écoulait, au milieu des fleurs, dans l'innocence et dans la joie, ils sont descendus dans cette vallée de larmes où les attendaient, pour eux et pour leur postérité, la misère, la douleur et la mort, c'est que, séduite par un serpent mystérieux, Ève osa goûter une pomme! Si du monde chrétien nous passons au monde païen, la pomme nous appelle soit dans le jardin des Hespérides où le bras d'Hercule terrassa un

formidable dragon, soit sur le mont Ida, où trois déesses se disputent le prix de la beauté. Les assises sont présidées par un berger. Le paon de Junon paraît trop orgueilleux, le hibou de Minerve trop sombre; c'est la colombe de Vénus qui emporte la pomme. Les femmes, à plus forte raison lorsqu'elles sont déesses, pardonnent difficilement les injures faites à leurs attraits; et la vengeance de l'épouse de Jupiter et la coquetterie de Pallas entraînèrent la chute de Troie et les malheurs d'Enée. Mais si la pomme a ces grandes catastrophes à se reprocher, elle a aussi des droits à notre reconnaissance. Les ruines deviennent quelquefois un autel pour le génie; et c'est sur les débris fumans d'Ilion qu'Homère alluma le flambeau de son immortalité; et l'esquif sur lequel le fils d'Anchise emportait ses pénates arriva tout éclatant de gloire en Italie sous les auspices de Virgile. Ainsi la pomme du mont Ida a fait éclore les deux plus grandes merveilles de la poésie.

La pomme n'est pas moins chère à la liberté. Il n'est pas un habitant de l'Helvétie à qui sa vue ne rappelle le triomphe de Guillaume Tell, et la chute de la tyrannie. C'est une pomme encore qui a révélé l'attraction à Newton; enfin c'est la pomme qui console une de nos plus belles provinces de l'absence de Bacchus, et son nectar fut l'Hippocrène de l'auteur de Cinna.

La pomme offre des variétés dont le goût ou l'esprit font tour-à-tour usage. La pomme d'apis sert de comparaison pour la fraîcheur d'une vierge de quinze ans; les rides de la pomme de rainette offrent un parallèle que la galanterie épargne aux fronts que le temps a sillonnés; le mauvais acteur redoute la pomme cuite; le friand aime la pomme fondue entre les murailles onctueuses d'une *Charlotte* de Thomas (1), ou emprisonnée sous le réseau délicat d'une *Sultane* d'Achard (2).

S'il fallait suivre l'enchaînement immense des causes, des effets, des imitations, on ne tarirait pas sur tout ce que les mœurs, les sciences, les lettres, les arts, depuis la création du monde jusqu'à nos jours, doivent à ce fruit si fécond à la fois en malheurs et en bienfaits.

---

(1) Fameux pâtissier.

(2) Célèbre confiseur.

Q. Q.

N° 27.

Ducis.

MADAME DE LA VALLIÈRE

ET MADAME DE THÉMINES

DANS LE COUVENT DE LA VISITATION, A CHAILLOT.

1814.

Sous les murs du couvent, dans l'étroit cimetière,
A l'heure où les ramiers commencent à gémir,
Où les filles de Dieu n'osent pas s'endormir
De peur de manquer la prière;
Deux femmes, tristement assises sur la pierre,
Se disaient de leurs cœurs les douloureux secrets.
L'astre des nuits, à travers les cyprès,
De la plus jeune éclaire les saints voiles;
Et, sur l'autre attachant ses rayons indiscrets,
D'un long tissu doré fait briller les étoiles.

hauteur 29 pouces.
largeur 24 pouces.

Sous le bandeau sacré des sœurs du repentir
La première a caché sa blonde chevelure;
L'autre, que l'élégance a pris soin de vêtir,

Des fêtes de la cour a gardé la parure.
Le vent, qui rafraîchit la brûlante saison,
Fait frissonner ses vêtemens de soie;
Et sur le funèbre gazon
De son riche manteau la pourpre se déploie.

Ces femmes, que le monde et le ciel séparaient,
Confondaient les accens de leur voix douloureuse;
Une seule était malheureuse,
Et pourtant toutes deux pleuraient.
Ainsi d'un cœur aimant la pitié vive et tendre
Partage nos chagrins avant de les comprendre.

La plus triste accusait l'amour de ses malheurs;
Et des tombeaux voisins les ombres indignées
S'étonnaient qu'on osât exprimer des douleurs
Qui de la mort n'étaient point nées,
Près d'une tombe dont les fleurs
N'étaient pas encore fanées.

« En vain de l'amitié vous m'offrez les secours;
« En vain dans ma raison on me croit affermie;
« Non, loin de ses regards je dois finir mes jours,
Disait la pénitente à son heureuse amie.
« J'ai juré de le fuir; Dieu reçut mes sermens.
« Hélas! ce faible cœur qu'un souvenir alarme,
« S'il revoyait l'ingrat qui cause ses tourmens,
« A souffrir près de lui trouverait trop de charme!

« Ah! ce cœur dans la tombe est descendu vivant,
« Et les austérités de ce sombre couvent
« D'un criminel regret ne m'ont point préservée.
« En vain de pleurs amers je me suis abreuvée.
« Quand des sœurs du Carmel je vins suivre la loi,
« J'espérais que son nom, si cher à la patrie,
« Ne retentirait plus dans mon ame flétrie;
« Mais le bruit de sa gloire arrive jusqu'à moi.
« Tout me rend au péril dont je m'étais sauvée;
« Ce lieu même, où je viens l'oublier aujourd'hui,
« M'ordonne de prier pour lui.
« Par mille souvenirs je m'y vois éprouvée :
« Le pauvre en le nommant réclame mon appui,
« Et sur l'aumône enfin son image est gravée.

« Oui, jusqu'au moindre objet, tout combat mes efforts:
« Cet emblême de sa puissance,
« Ce lys si pur, me rappelant mes torts,
« Redemande à mon cœur sa première innocence,
« Et son parfum est un remords!
« Mais comment de l'aimer pouvais-je me défendre,
« Alors qu'un peuple entier partageait mon amour;
« Lorsque sans cesse il me fallait entendre
« Le riche, l'indigent, le louer tour-à-tour;
« Quand la Religion, à l'Éloquence unie,
« Créait pour l'éclairer des chefs-d'œuvre nouveaux;
« Quand le chantre inspiré, le sage, le héros,
« Attendaient son regard pour prix de leur génie?

« Toi, dont chacun bénit les nobles sentimens,
« Fallait-il donc que ton ame si belle,
« Sans pitié, sans remords, trahît tous ses sermens,
« Et pour moi seule, hélas! se montrât si cruelle?
« A l'amour qui brisa nos liens pour jamais,
« A ce parjure affreux toi-même n'osais croire,
« Et ma rivale, encor doutant de sa victoire,
« Apprit par ma douleur à quel point tu l'aimais!

« Va, ces tendres aveux j'ai su les reconnaître :
« C'étaient les mêmes soins, c'était la même voix,
« C'était la même ardeur que je voyais renaître,
« Et rien n'avait changé que l'objet de ton choix;
« Profanant sous mes yeux nos plaisirs d'autrefois,
« Et de mes souvenirs détruisant tous les charmes,
« Cruel, tu n'avais plus un regard pour mes larmes!
« Ainsi celui qu'on aime au prix de son devoir
« Est le vengeur des torts dont il fut le complice ;
« Il commence ici-bas notre éternel supplice,
« Et Dieu, pour nous punir, lui remet son pouvoir!

« Mais un espoir me reste en ma misère extrême :
« Non, la postérité ne me confondra pas
« Avec ces cœurs impurs qui, cédant sans combats,
« N'adoraient en Louis que son pouvoir suprême,
« Puisqu'à force d'amour j'ai retrouvé l'honneur,
« Et que son épouse elle-même
« M'avait pardonné mon bonheur.

« Ah! sans ta cruauté je t'aimerais encore!
« Toi seul de tant d'amour pouvais être vainqueur;
« A mes maux je devrai le pardon que j'implore,
« Et tu m'ouvres le ciel en déchirant mon cœur!

« Et toi, dont si souvent j'ai pleuré la naissance,
« Mes remords sont mes droits à ta reconnaissance.
« Oui, le jour où, soumise à de moins tristes vœux,
« Le bouquet nuptial ornera tes cheveux,
« Ma fille, tu plaindras ma pénitence amère;
« Et lorsque, loin de moi, les devoirs les plus doux
« Enchaîneront ta vie à l'amour d'un époux,
« Tu pourras sans rougir lui parler de ta mère! »

Alors on entendit résonner le beffroi;
La pénitente sœur, qu'un noble espoir seconde,
Plus calme, regagna sa retraite profonde;
Et son amie alla, dans le palais du roi,
Retrouver en pleurant les délices du monde.

Delphine Gay.

N° 28.

Duclaux.

CHAISE DE POSTE

ARRÊTÉE PAR DES VOLEURS AU POINT DU JOUR.

1817.

hauteur 21 pouces.
largeur 31 pouces.

Cette scène de voleurs se passe en Italie où les routes, dit-on, ne sont pas toujours sûres. Il est vrai qu'un grand nombre de voyageurs, persuadés qu'un brigand ou deux sont *obligés* dans un voyage de Rome à Naples, ne manquent jamais d'interjeter cet épisode dans leurs récits. Le brigandage, toutefois, paraît organisé avec art, notamment dans la Calabre où quelques chefs de bande se sont fait une terrible réputation. Rien n'est sacré pour eux, et s'il faut en juger par le révérend personnage que M. Duclaux a représenté dans la chaise de poste, la pourpre romaine n'impose pas même un saint effroi à cette gendarmerie de Satan.

A. D.

N° 29.

Fontaine.

VUE DE L'ARC DE TITUS, A ROME (1).

1793.

L'arc triomphal dont on voit les écoles à Rome, au pied du mont Palatin, sur la voie qui conduit du Campo Vaccino au Colisée, près de l'église de Santa Francasca Romana, a été érigé par le peuple et le sénat romains à la gloire des empereurs Vespasien et Titus, après la défaite des Juifs, l'entière conquête de la Judée et la destruction de Jérusalem. Cet édifice mémorable, le plus ancien des monumens de conquête que Rome moderne et l'Italie ont pu conserver, paraît, selon le texte de l'inscription de l'attique, sur la place du côté du Colisée, et selon celle qui est rapportée par Lucio

hauteur 17 pouces.
largeur 14 pouces.

(1) Ce tableau est de M. Fontaine, le célèbre architecte, qui en a fait hommage à S. A. R. M. le duc d'Orléans.

Les figures sont de M. Lethiers.

Fanno dans la description des antiquités de Rome, avoir été commencé dans les dernières années du règne de Titus et terminé quelque temps après sa mort. Il était situé dans le plus beau quartier de l'ancienne Rome, près du palais des Césars, sur la voie sacrée, dans la partie qui aboutissait au forum romanum, à peu de distance du temple de la Paix, du Colisée, du Septizonium de Septime-Sévère, et au milieu des plus célèbres monumens de cette capitale du monde.

L'analogie de l'arc de Titus et sa grande ressemblance avec les deux arcs élevés en l'honneur de Trajan, le premier à Bénévent dans la septième année du règne de cet empereur, le second à Ancône environ deux ans après, ont fait croire à plusieurs que l'arc de Titus, construit à peu près dix-huit ans plus tôt, avait servi de modèle pour l'érection de ces derniers. D'autres ont pensé que ces trois édifices également admirés, et dans lesquels on retrouve des perfections de détails qui attesteraient les recherches de leurs auteurs, sont l'ouvrage d'un seul et même architecte.

Quoi qu'il en soit, voulant ajouter à ces conjectures des observations moins incertaines, il est facile de reconnaître que ces monumens de conquête, dont l'ancienne Rome nous a laissé un grand nombre d'exemples en Italie, en France, et en Espagne, se distinguent dans leur composi-

tion architecturale par trois modes ou partis entièrement différens. L'un, comme les arcs de Titus et de Trajan, présente une seule ouverture ou entrée triomphale avec des colonnes sur les faces principales; l'autre, comme les arcs de Septime-Sévère et de Constantin, une grande ouverture principale au milieu pour le triomphateur, et deux petites de côté pour le peuple et les assistans, avec des colonnes isolées portant des statues, entre chaque division. Le troisième, comme l'arc de Janus, une seule ouverture sans colonnes sur les faces.

Parmi les arcs à une seule ouverture avec colonnes, celui de Titus est le plus vanté. Il l'emporte sans contredit sur les arcs de Septime-Sévère et de Constantin, par le bon goût des ornemens et la perfection des bas-reliefs qui le décorent. Mais il leur est inférieur dans la disposition architecturale, et surtout dans les proportions des différentes parties qui constituent son ensemble. Il est construit en pierre dite travertine, avec des revêtemens en forts blocs de marbre blanc arrêtés entre eux par des crampons de bronze. Les quatre colonnes qui décorent les faces principales sont de l'ordre composite, que les anciens appelaient l'ordre triomphal. Les corniches, les frises et la voûte de l'arc sont enrichies de sculptures, de bas-reliefs et d'ornemens du meilleur

goût. Le caisson au centre de cette voûte représente l'apothéose de Titus. Le bas-relief sur le côté de la face à droite, au-dessous de l'arc, en allant vers le Colisée, représente la marche triomphale de l'armée, apportant à Rome, pour être déposées dans le temple de la Paix, les dépouilles des vaincus, parmi lesquelles on distingue le chandelier à sept branches, l'arche d'alliance, le vase qui contenait la manne, et d'autres signes de victoire. On voit sur la face opposée la statue de Titus, placée sur un quadrige, recevant les honneurs du triomphe, et couronnée par la Victoire. Orose rapporte à ce sujet que l'empereur Vespasien et Titus son fils, vainqueurs de la Judée, ayant obtenu ensemble les honneurs du triomphe, un aussi mémorable événement fut pour les Romains, après les trois cent vingt triomphes dont précédemment la ville de Rome avait été honorée, un spectacle admirable et jusqu'alors inconnu.

A la suite de tant de prospérité, les édifices dont l'ancienne Rome était ornée ayant éprouvé pendant la décadence de l'empire les ravages des tems et les fureurs des barbares qui, à plusieurs reprises, ont envahi l'Italie, l'arc de Titus, dépouillé de tout ce que la cupidité avait pu lui enlever, tomba vers le dixième siècle dans la possession de la famille Frangipani qui, pendant

les tems désastreux du régime féodal, s'en était emparée. C'est alors que la tour carrée en briques qui s'élève au-dessus de l'attique a été bâtie pour en faire une forteresse.

Sixte-Quint, en 1472, fit restaurer un grand nombre d'édifices antiques qui tombaient alors en ruines, et entr'autres l'arc de Titus.

La hauteur du sol de l'arc de Titus, le seul de tous les monumens de Rome qui ait éprouvé un exhaussement aussi peu considérable, en comparant son niveau avec celui du temple de Jupiter Stator, de l'arc de Septime-Sévère, et de tous les autres monumens qui environnaient le forum, a donné matière à des recherches, à des conjectures qui, sur ce sujet comme sur tant d'autres de même espèce, n'ont jusqu'ici produit rien de bien satisfaisant.

Pirro Ligario, livre xv, dit que l'empereur Gratien, trois siècles après l'érection de l'arc de Titus, fit enlever et transporter de Rome à Constantinople les quatre chevaux de bronze qui formaient son couronnement. Ces chevaux, dont la destinée est singulière, repris par les Vénitiens dans l'Hippodrome où ils les trouvèrent lorsqu'ils furent maîtres de Constantinople, ont été placés sur la principale entrée de l'église de St.-Marc, à Venise, d'où, en 1796, ils ont été de nouveau enlevés pour venir à Paris augmenter le nombre

des trophées qu'une longue suite de succès et de victoires avait acquis, et que dix-huit ans plus tard, après des revers sans exemples, il a fallu restituer aux vainqueurs.

Les voyages des chevaux de bronze, les aventures, les événemens dont les différentes translations qu'ils ont éprouvées les ont rendus témoins, ont été racontés par eux-mêmes en 1807, dans une petite brochure de quelques feuilles qui a été lue alors avec le plus grand intérêt.

Production des plus beaux tems de la Grèce ancienne, ces chevaux, dont Pirro Ligario fait mention, décoraient originairement le sommet d'un temple à Corinthe. Leur beauté, leur perfection les avait rendus célèbres; la réputation dont ils jouissaient fit tort à leur repos, et dans les guerres des peuples ils devinrent plus d'une fois la proie des vainqueurs dont, après avoir couru le monde, ils partagèrent les revers. Transportés ensuite de l'arc de Titus dans l'Hippodrome à Constantinople, puis à Venise, sur la porte principale de l'église de Saint-Marc, dans les dépôts du Musée de Paris, sur les piédestaux de la grille qui ferme les entrées latérales de la grille de la grande cour du palais des Tuileries, ils n'étaient pas encore parvenus, lorsqu'ils racontèrent leurs aventures, sur le sommet de l'arc de triomphe de la place du Carrousel, où

depuis, en 1808, ils ont été attelés au char dans lequel Napoléon ne voulut jamais permettre que son image reçût les honneurs du triomphe.

On peut croire qu'étant maintenant retournés, après dix-huit ans d'absence, dans le lieu d'où ils avaient été tirés pour venir en France, historiens fidèles, sans passions, sans préjugés, les chevaux de Corinthe ajouteront un jour à leurs premiers récits ceux de l'étonnante catastrophe dont leur retour à Venise, et tant d'autres restitutions, ont été le prix. Ils diront sans doute quels maux peuvent produire l'ambition et la fureur des conquêtes, en rappelant encore les grandes vicissitudes humaines auxquelles ils ont été contraints de prendre part; certes, ils inviteront les vainqueurs, quelles que soient les faveurs dont la fortune peut être prodigue à leur égard, ils les inviteront à garder de la modération dans les succès, et à ne jamais oublier qu'un jour à leur tour ils peuvent être vaincus; enfin, autorisés par les grands exemples du passé, ils conseilleront aux peuples obligés de faire la guerre d'imiter la sagesse des Siciliens qui, pour ne pas éterniser les haines, avaient arrêté que jamais chez eux les monumens de triomphe ne seraient construits en matières durables.

***

N° 30.

Gaſsies.

INTÉRIEUR

DE LA TOUR DE L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE,

PRÈS DE CALAIS.

1822.

hauteur 18 pouces.
largeur 14 pouces.

Cette église, d'un style gothique, fut achevée, dit-on, vers le milieu du quatorzième siècle, après le départ d'Édouard, roi d'Angleterre, auquel les citoyens de Calais opposèrent une si vigoureuse résistance et un dévouement si sublime.

N° 31.

Gérard.

LES TROIS AGES.

Sans soin du lendemain, sans regrets de la veille, hauteur 41 pouces. largeur 53 pouces.
L'enfant joue et s'endort, pour jouer se réveille;
Trop faible encor, son cœur ne saurait soutenir
Le passé, le présent et l'immense avenir.
A peine au présent seul son ame peut suffire.
Le présent seul est tout, un coin est son empire,
Un hochet son trésor, un point l'immensité,
Le soir son avenir, un jour l'éternité.
Mais l'homme tout entier est caché dans l'enfance;
Ainsi le faible gland renferme un chêne immense.
Par l'ardeur de ses sens le jeune homme emporté
Dévore le présent avec avidité;
Mais il ne peut fixer sa fougue vagabonde:
Plein des brûlans transports dont son cœur surabonde,
Il déborde, pareil à l'élément fumeux
Qui croît, monte, et répand ses bouillons écumeux;
Devance l'avenir, entend de loin la gloire,
Appelle à lui les arts, les plaisirs, la victoire,

Rêve de longs succès, rêve de longs amours,
Et d'une trame d'or file en riant ses jours.
Age aimable! âge heureux! ton plus bel apanage,
Ce n'est donc point l'amour, la beauté, le courage,
Et la gloire si belle, et les plaisirs si doux;
Non : tu sais espérer; ce trésor les vaut tous.
L'âge mûr, à son tour, solstice de la vie,
S'arrête, et sur lui-même un instant se replie,
Et tantôt en arrière, et tantôt devant soi,
Se tourne sans regret ou marche sans effroi.
Ce n'est plus l'homme en fleur nous faisant des promesses;
C'est l'homme en plein rapport déployant ses richesses.
Ses esprits ont calmé ses bouillons trop ardens;
Sa prudence est active, et ses transports prudens.
Ses conseils sont nos biens, sa sagesse est la nôtre,
La moitié de sa vie est la leçon de l'autre,
Et sur le tems passé mesurant l'avenir,
Prévoir, pour sa raison, n'est que se souvenir.
Hélas! telle n'est point la vieillesse cruelle;
Elle n'attend plus rien, on n'attend plus rien d'elle.
Si la raison encor lui permet de prévoir,
C'est des yeux de la crainte, et non plus de l'espoir.
Voyez ce chêne antique! en son âge encor tendre,
Dans les champs paternels il aimait à s'étendre;
Chaque jour plus robuste et plus audacieux,
Il plongeait dans la terre et s'élançait aux cieux;
Mais quand l'âge a durci sa racine débile,
Dans la terre marâtre il languit immobile,
Et voilà la vieillesse! adieu les grands desseins,

Adieu l'amour, les vœux, l'hommage des humains!
Pour le soleil couchant il n'est point d'idolâtre;
Déplacé sur la scène, il descend du théâtre;
Alors, n'attendant rien, ni du tems ni d'autrui,
Il revient au présent, se ramène sur lui.
Que dis-je? le présent est un tourment lui-même.
Il se rejette donc vers le passé qu'il aime;
Il cherche à consoler par un doux souvenir
Et la douleur présente et les maux à venir;
Et même lorsqu'il touche à l'extrême vieillesse,
Quelque ombre de bonheur charme encor sa faiblesse.
Du festin de la vie où l'ont admis les dieux
Ayant goûté long-temps les mêts délicieux,
Convive satisfait, sans regrets, sans envie,
S'il ne vit pas, du moins, il assiste à la vie (1).

R. Delille.

(1) A la manière dont les personnages se trouvent groupés dans le tableau, on devine que la pensée du peintre a été de faire sentir que la femme est le lien de tous les âges comme elle en fait le charme et la consolation.

N° 32.

Gérard.

DAPHNIS ET CHLOÉ.

1822.

hauteur 21 pouces.
largeur 17 pouces.

Et là-dessus survint l'hyver, plus fâcheux que la guerre à Daphnis et à sa Chloé; car incontinent la neige tombant en grande abondance, couvrit les chemins et enferma les laboureurs en leurs maisons.

Mais Daphnis et Chloé, se souvenant des plaisirs passés, comme ils s'entrebaisaient, comme ils s'entrebrassaient, et de leurs joyeux passe-tems emmi ces champs et ces prairies, toute nuit soupiraient en grande peine sans pouvoir dormir, attendant la saison nouvelle ne plus ne moins qu'une seconde vie après la mort. Chaque fois qu'ils trouvaient sous leur main la panetière dont ils soulaient tirer leur manger, cela leur mettait deuil au cœur; apercevant la sébile où ils étaient coutumiers de boire l'un après l'autre, ou bien la flûte qui était un don d'amourette, jetée à terre

quelque part sans que l'on en tînt compte, cela renouvelait leur regret. Si priaient aux nymphes et à Pan qu'ils les délivrassent de ces maux, et leur remontrassent enfin, à eux et à leurs bêtes, le soleil beau et clair, et quand faisant ces prières aux dieux, cherchaient quelqu'invention par laquelle ils se pussent entrevoir. Chloé de soi n'y eût sçu que faire, et aussi n'avait guère moyen ; car celle qu'on estimait sa mère était tout le jour après elle, lui montrant à carder la laine, et à tourner le fuseau, et lui parlant de la marier: mais Daphnis, comme celui qui avait plus de loisir et plus de sens aussi que la fillette, trouva pour la voir une telle finesse :

Devant le logis de Dryas, tout contre le mur de la cour, étaient deux grands myrtes et un lierre; les myrtes bien près l'un de l'autre et quasi joints par le pied, tellement que le lierre les embrassant tous deux, et s'étendant en guise de vigne sur l'un et sur l'autre, y faisait une manière de loge fort couverte, tant les feuilles étaient épaisses et tissues, s'il faut ainsi dire, les unes avec les autres; pardedans pendaient force grappes noires, comme raisins à la treille; à l'occasion de quoi y avait toujours, mêmement l'hyver, grande multitude d'oiseaux qui lors ne trouvaient rien ailleurs, force merles, force grives, force ramiers, force bisets, et de tous autres oiseaux aimant à manger

grains de lierre. Daphnis sortit de la maison sous couleur d'aller tendre à ces oiseaux, ayant plein son bissac de fouaces et de gâteaux de miel, et portant aussi, afin qu'on le crût mieux, de la glu et des collets. La distance de l'une des maisons à l'autre était environ d'une demi-lieue, et la neige, non encore durcie par le froid, lui eût fait avoir bien de la peine, n'eût été qu'amour passe partout et franchit le feu, l'eau, la neige, voire même celle de la Scythie. Daphnis fit le chemin tout d'une course, et arrivé devant la demeure de Dryas, secouant la neige qu'il avait aux pieds, tendit ses collets, englua de longues verges, puis se mit en aguet là auprès épiant quand viendraient les oiseaux et à l'aventure Chloé.

Or quant aux oiseaux, il en vint grande compagnie, et en prit tant qu'il avait assez à faire à les amasser, à les tuer, et à les plumer, mais de la maison ne sortait personne, homme ni femme, ni coq, ni poule: ains se tenaient tous au-dedans clos et cois au long du feu : dont le pauvre Daphnis était en grand émoi d'être venu si mal à point et à heure si malheureuse. Si osa bien penser de trouver un prétexte pour tout droit entrer léans, discourant en lui-même quelle couleur serait la plus croyable. « Je viens quérir du feu.—Comment? « N'avez-vous point de plus proches voisins! — Je « demande du pain.—Ton bissac est plein de vivres.

« Du vin. — Il n'y a que trois jours que vous « avez fait vendanges.—Le loup m'a poursuivi.— « Et où en est la trace ? — Je suis venu chasser « aux oiseaux. — Que ne t'en vas-tu donc après « que tu en as assez pris ? — Je veux voir Chloé. » Telle chose ne se pouvait bonnement confesser à un père et à une mère. Ainsi n'y avait-il pas une de toutes ces occasions-là qui ne portât quelque soupçon. « Mieux vaut, disait-il, que je m'en aille. « Je la reverrai au printems : non cet hiver, puis- « que les dieux, comme je crois, ne veulent pas. » Ayant fait en lui-même ces devis, et serrant jà ce qu'il avait pris de grives et autres oiseaux, il s'en allait partir. Mais comme si expressément amour eût eu pitié de lui, voici ce qu'il avint.

Dryas et sa famille à table, le pain et la viande toute prête, chacun entendait à boire et à manger, et cependant un des chiens de la bergerie, voyant qu'on ne se donnait point de garde de lui, happe un lopin de chair et s'enfuit hors de la maison ; de quoi Dryas courroucé, pour autant mêmement que c'était sa part, prend un bâton et court après. En le poursuivant, il vint à passer au long de ce lierre où Daphnis avait tendu ses gluaux, et le vit, comme il chargeait déjà sa prise sur ses épaules, prêt à s'en retourner ; et sitôt qu'il l'aperçut, oubliant chair et chien : Dieu te gard', mon fils, s'écria-t-il ; puis le vient accoler

et baiser, le prend par la main et le mène en sa maison.

Quand ils se virent l'un l'autre, à peine qu'ils ne tombèrent tous deux, de grande aise qu'ils eurent. Ils se forcèrent toutefois de se tenir sur leurs pieds, s'entr'appelèrent, se donnèrent le bonjour, et se baisèrent, ce qui leur fut comme un étai et appui qui leur vint à point pour les engarder de tomber.

Ayant ainsi Daphnis contre son espérance vu, et davantage ayant baisé sa Chloé, s'assit auprès du feu et déposa sur la table ses grives et ses ramiers, contant à la compagnie comment, ennuyé de tant demeurer à la maison, il s'en était venu chasser aux oiseaux, et comment il en avait pris aucuns avec des collets, d'autres avec des gluaux, ainsi qu'ils venaient aux grains de lierre et de myrte. Ceux de la maison le louèrent grandement de son bon esprit, et le prièrent de manger à bonne chère de ce que le mâtin leur avait laissé, commandant à Chloé qu'elle leur versât à boire, ce qu'elle fit bien volontiers, à tous les autres premièrement, et puis à Daphnis le dernier; car elle faisait semblant d'être fâchée contre lui, de ce qu'étant venu si près, il s'en était voulu aller sans la voir ni parler à elle; et néanmoins, avant que lui présenter à boire, elle but un trait en la tasse, puis lui bailla le demeurant, et lui, encore

qu'il eût grand soif, but lentement et à longue haleine, pour en avoir tant plus de plaisir (1).

(1) Pastorales de Longus, traduction d'Amyot, revue et corrigée par Paul-Louis Courier.

N° 33.

Gérard (L. A.).

VUE DU PONT DE NEUILLY.

1821.

hauteur 20 pouces.
largeur 26 pouces.

En 1606 il n'existait encore qu'un bac, appartenant aux religieux de St.-Denis, pour traverser la Seine sur le point où a été construit, depuis, le pont de Neuilly; mais l'accident qu'y éprouva Henri IV détermina ce monarque à faire construire cette même année un pont en bois qui prit le nom de *pont Henri*. Ce prince revenait de St.-Germain, accompagné de la reine, de la princesse de Conty, de mademoiselle de Montpensier et du duc de Vendôme. A peine furent-ils arrivés à Neuilly que les chevaux entraînèrent la voiture dans la Seine, assez avant pour que le roi et les personnages qui l'accompagnaient eussent infailliblement péri, sans les prompts secours de MM. Delisle-Rouhot et La Chataigneraie. A peine le roi fut-il soustrait au

danger, qu'il rentra lui-même dans la Seine pour sauver la reine qui déjà avait bu un peu d'eau. Ce fut à cette occasion que la marquise de Verneuil, alors objet des soins du roi, ayant appris cet accident, s'écria : « Si j'avais vu ce spectacle, comme je me serais mise à crier : *La reine boit!* »

Le pont de bois élevé par ordre de Henri IV croûla au bout de trente-deux ans; on y replaça des bateaux pour le réparer; et Louis XIII fit don du péage, durant trente ans, à la demoiselle de Hautefort, pour laquelle il avait un amour si pur et si pacifique; Louis XIV continua cet avantage à cette demoiselle, devenue duchesse de Schomberg. Ce ne fut que le 22 septembre 1772 qu'on acheva, sur les dessins de Perronnet, le superbe pont que l'on voit aujourd'hui à Neuilly : Louis XV le traversa ce même jour, et ce fut une fête publique dont plusieurs gravures du tems nous ont transmis l'image. On y remarque, non sans quelque surprise, que les îles du pont que M. le duc d'Orléans semblait avoir conquises sur la Seine, existaient dès cette époque et occupaient la même place qu'aujourd'hui.

A. P.

N° 34.

Gilbert.

NAVIRES COURANT DEVANT LE VENT.

1822.

hauteur 13 pouces.
largeur 21 pouces.

« Regardez ce vaisseau destiné pour Neptune,
Favori de la gloire ou cher à la Fortune,
Qui doit braver un jour, navigateur hardi,
Ou les glaces du nord, ou les feux du midi.
Quelle majestueuse et fière architecture!
Le calcul prévoyant dessina sa structure;
Dans sa coupe légère, avec solidité,
Il réunit la force à la rapidité.
Emporté par la voile et dédaignant la rame,
Le chêne en est le corps et le vent en est l'ame.
L'aimant fidèle au pôle et le timon prudent
Dirigent ses sillons sur l'abyme grondant.
L'équilibre des poids le balance sur l'onde;
Son vaste sein reçoit tous les trésors du monde;
La foudre arme ses flancs; géant audacieux,
Sa carène est dans l'onde et ses mâts dans les cieux.

Long-tems de son berceau l'enceinte l'emprisonne;
Signal de son départ, tout-à-coup l'airain tonne :
Soudain, lassé du port, de l'ancre et du repos,
Aux éclats du tonnerre, aux cris des matelots,
Au bruit des longs adieux mourans sur les rivages,
Superbe, avec ses mâts, ses voiles, ses cordages,
Il part, et devant lui chassant les flots amers,
S'empare fièrement de l'empire des mers. »

R. Delille.

N° 35.

Gilbert.

COMBAT

DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA POMONE

CONTRE LES FRÉGATES ANGLAISES L'ALCESTE ET L'ACTIVE.

1822.

hauteur 18 pouces.
largeur 29 pouces.

La division française, composée de trois frégates, *la Persanne*, *la Pauline* et *la Pomone*, fut rencontrée en 1811 par trois frégates anglaises.

La Persanne ayant obtenu liberté de manœuvre, se sépara de la division. Elle fut poursuivie par une des frégates ennemies, *l'Unité*, à laquelle elle ne se rendit qu'après un long et glorieux combat.

Le 29 novembre 1811, à une heure, *la Pomone* et la frégate ennemie *l'Alceste* commencent le combat.

Les premiers coups de canon de *la Pomone* font tomber le grand mât d'hune de *l'Alceste*, qui s'éloigne pour s'en débarrasser.

L'autre frégate ennemie, *l'Active*, vient couvrir *l'Alceste*, et l'action s'engage très-vivement entre elle et *la Pomone*.

La Pauline attaque *l'Alceste*, et la combat pendant vingt minutes seulement.

L'Alceste abandonnée par *la Pauline* vient se joindre à *l'Active*, et toutes deux, après avoir combattu *la Pomone* pendant *deux heures*, la forcent à amener son pavillon.

La Pomone, avant d'amener, avait tenté trois fois d'enlever *l'Active* à l'abordage. Elle ne pouvait plus manœuvrer et se voyait abandonnée par *la Pauline*. Son grand mât et son mât d'artimon étaient tombés, et celui de misaine, qui est tombé un quart-d'heure après, était entièrement dégréé. La roue de son gouvernail était brisée. Presque toute l'artillerie de ses gaillards avait été démontée par le feu de l'ennemi et par la chûte de ses mâts. Elle avait quatre pieds d'eau dans la cale, et dans sa position, qu'il lui était impossible de changer, elle ne pouvait plus tirer un coup de canon sur l'ennemi.

La Pomone a perdu dans cette glorieuse action dix hommes tués; son capitaine et vingt-sept hommes de l'équipage ont été blessés.

Elle a dû à la position de la frégate ennemie, *l'Active*, de n'avoir point éprouvé une plus grande perte. Cette frégate était sous le vent, et

l'inclinaison de sa batterie a fait porter dans la mâture de *la Pomone* une grande partie de ses coups.

L'active a eu cinquante hommes tués ou blessés. *L'Alceste* en a eu vingt-neuf.

La première a éprouvé des avaries qui l'ont obligée à retourner en Angleterre pour se réparer.

M. Rosamel est maintenant contre-amiral, et commande la station des mers du Sud.

* * *

N° 36.

Granet.

LAVEMENT DE PIEDS D'UN CAPUCIN

DANS LE COUVENT DE LA PLACE BARBERINI, A ROME.

1819.

hauteur 26 pouces.
largeur 36 pouces.

Ce tableau représente une salle basse du couvent des Capucins situé sur la place de Barberini à Rome. Ce couvent fut érigé par le cardinal François Barberini, capucin, frère du pape Urbain VIII. L'église de ce monastère était ornée de tableaux du plus grand prix, peints par Le Guide, André Sacchi, Pietre de Cortone, Le Dominicain, etc., etc.

Cette congrégation, que M. Granet semble affectionner dans ses compositions si originales et si vraies, appartient à l'ordre des Franciscains fondé par St.-François d'Assise, et dont la règle fut approuvée en 1210 par le pape Innocent III. Ces religieux avaient pour principe *qu'ils ne pou-*

vaient rien posséder, pas même en commun, dont ils fussent absolument les maîtres et dont ils pussent disposer à leur volonté. Ils erraient de ville en ville, vivant de la charité des fidèles, souvent sans asile et presque sans patrie.

On retrouvera sans doute ici avec plaisir un fragment où l'un des plus célèbres écrivains de notre époque fait connaître plusieurs des pénibles devoirs auxquels leur règle les avait soumis : « Était-il quelque chose qui pût briser l'ame, « quelque commotion dont les hommes, ennemis « des larmes, n'osassent se charger, de peur de « compromettre leurs plaisirs? c'était aux enfans « du cloître qu'elle était aussitôt dévolue, et sur- « tout aux pères de l'ordre de St-François; on sup- « posait que des hommes qui s'étaient voués à la « misère devaient être naturellement les héraults « du malheur. L'un était obligé d'aller porter à « une famille la nouvelle de la perte de sa for- « tune; l'autre, de lui apprendre le trépas d'un « fils unique. Le grand Bourdaloue remplit lui- « même ce triste devoir : il se présentait en silence « à la porte d'un père, croisait les mains sur sa « poitrine, s'inclinait profondément, et se retirait « muet comme la mort dont il était l'interprète. »

L'ordre des Franciscains a produit des hommes célèbres par leur science et leur vertu, et a donné à l'Église un grand nombre de cardinaux et d'é-

vêques, et cinq papes, dont deux, Sixte-Quint et Clément XIV, sont au rang des plus illustres pontifes.

C. Delavigne.

N° 37.

Granet.

SAINT PAUL, PRISONNIER,

PRÊCHANT DANS LES SOUTERRAINS DU THÉATRE DE MARCELLUS, A ROME.

1814.

hauteur 24 pouces.
largeur 18 pouces.

C'est l'apôtre des gentils, le plus sublime interprète du christianisme naissant, Saul le persécuteur, et Paul le martyr; il naquit dans la seconde année de Jésus-Christ, d'une famille juive et pharisienne, à Tarse, petite ville de Cilicie, admise au rang de cité romaine.

Après avoir étudié les lettres grecques florissantes dans sa patrie, il fut envoyé par son père à Jérusalem, pour s'instruire auprès des plus savans docteurs de la loi mosaïque. Le fanatisme cruel, qui dans Jérusalem surtout acharnait les juifs contre les disciples de l'Évangile, saisit l'ame ardente de Paul. Il revint en Cilicie tout rempli des fureurs de la synagogue et des dures leçons

de la secte pharisaïque. Il y retrouva ces germes de christianisme que le souffle de la parole divine dispersait à la fois dans tous les lieux du monde. Bien qu'il fût occupé d'une industrie lucrative, qu'il fit construire et vendît des tentes pour les voyageurs, il servit avec un zèle assidu la persécution suscitée contre les premiers chrétiens de ces provinces d'Asie. On sait qu'il gardait les manteaux des hommes qui lapidèrent saint Étienne. On le vit, ministre de cette tyrannie religieuse que les juifs exerçaient sous la domination romaine, poursuivre, arrêter, faire battre de verges ses compatriotes soupçonnés de christianisme. Il partit de Tarse pour Damas, afin d'y porter les mêmes rigueurs : mais le ciel attendait là cet impétueux génie, qui méritait d'être enflammé par la charité plutôt que par la haine.

Soit l'agitation naturelle d'un grand esprit, soit le remords de ses violences, l'admiration, ou la pitié pour les victimes de ses premières fureurs, le jeune persécuteur des chrétiens de Cilicie est tout-à-coup frappé d'une lumière nouvelle, sur la route même de Damas. Il est ébloui d'une apparition miraculeuse qui lui montre Jésus-Christ et lui fait entendre cette voix : « O Saül! pourquoi me persécutes-tu? » Il sort chrétien de cette extase ; et arrivé dans la ville qu'il voulait ensanglanter, il se jette aux pieds des chrétiens dont

il venait faire des martyrs. Accueilli par eux, il est baptisé par Ananias, et rejetant le nom de Saül entaché par les souvenirs de son zèle persécuteur, il reçoit celui de Paul que devaient sanctifier les miracles de son courage et de sa foi.

Missionnaire aussitôt que néophyte, Paul convertit tous ceux qu'il a touchés du feu de ses paroles. Il vient prêcher le Christ jusque dans la synagogue de Damas. En butte à la fureur des juifs de cette ville, il est sauvé par le zèle des chrétiens, et se rend à Jérusalem pour s'y faire reconnaître par les premiers disciples. Il est reçu avec autant d'étonnement que de joie, et revient dans sa patrie marqué du caractère de l'apostolat. Les livres saints renferment l'histoire ou les monumens de ses innombrables travaux; et la critique savante s'est attachée plus d'une fois à constater le rapport et la liaison des récits évangéliques et des épîtres qui nous montrent saint Paul tour-à-tour à Jérusalem, à Tarse, à Antioche, dans l'île de Chypre, en Lycaonie, où le peuple le prit pour Mercure, à cause de son éloquence; en Macédoine, en Illyrie, à Athènes où il annonça le Dieu inconnu devant l'Aréopage; à Corinthe, métropole de la Grèce; à Éphèse où il fonda, comme dans toutes les villes qu'il avait parcourues, l'Église et la société chrétiennes.

Les voyages de Paul dans ces lieux et dans beau-

coup d'autres; ses prédications, ses périls, ses captivités sous la main des juifs et des gentils, ses efforts pour apaiser les schismes des églises nouvelles, et pour séparer de plus en plus la loi chrétienne de la souche judaïque, embrassent la plus grande époque du christianisme naissant.

Paul vint deux fois à Rome, d'abord chargé de fers, et envoyé par le gouverneur romain de Jérusalem pour être jugé par l'empereur. Cet empereur était Néron. « Nous sommes fiers, a dit « Tertullien, que notre proscription ait commencé « sous les auspices d'un tel consécrateur : quicon- « que le connaît peut comprendre qu'une chose « condamnée par Néron était sans doute quelque « grand bienfait pour le genre humain. » On sait par les récits de Tacite les épouvantables cruautés qu'il exerça contre les chrétiens.

Toutefois Paul ne fut pas compris dans la première de ses persécutions. Il paraît même qu'il prêcha librement sa foi, et qu'il eut des partisans et des disciples jusque dans le palais de l'empereur. Il repartit de Rome pour aller de nouveau visiter ses églises de Grèce et d'Asie. Mais étant revenu dans Rome, avant la fin du règne de Néron dont la fureur contre les chrétiens se ranimait par accès, dans les intervalles de sa cruauté contre le reste des hommes, Paul, qui continuait à

prêcher dans les retraites de l'église naissante, subit enfin le martyre.

La puissance de sa parole est visible dans la grande œuvre de l'église primitive. Nul homme, parmi les chrétiens, n'eut plus d'enthousiasme et de magnanimité.

« Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, « avec cette locution rude, avec cette phrase qui « sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la « mère des philosophes et des orateurs; et malgré « la résistance du monde, il y établira plus d'é- « glises que Platon n'y a gagné de disciples par « cette éloquence qu'on a crue divine; il prêchera « Jésus-Christ dans Athènes, et le plus savant de « ses sénateurs passera de l'Aréopage en l'école de « ce barbare; il poussera encore plus loin ses con- « quêtes; il abattra aux pieds du Sauveur la ma- « jesté des faisceaux romains en la personne d'un « proconsul, et il fera trembler dans leurs tribu- « naux les juges devant lesquels on le cite. Rome « même entendra sa voix; et un jour cette ville, « maîtresse du monde, se tiendra bien plus ho- « norée d'une lettre du style de Paul, adressée à « ses citoyens, que de tant de fameuses harangues « qu'elle a entendues de son Cicéron.

« Une puissance surnaturelle se mêle à l'auguste « simplicité de ses paroles. De là vient une vertu « plus qu'humaine qui ne flatte pas les oreilles,

« mais qui porte ses coups droit au cœur. De même « qu'on voit un grand fleuve qui retient encore, « coulant dans la plaine, cette force impétueuse « qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire « son origine; ainsi cette vertu qui est contenue « dans les épîtres de saint Paul conserve dans la « simplicité même de son style toute la vigueur « qu'elle apporte du ciel d'où elle descend. » Est-il besoin de dire que ce portrait incomparable, image agrandie de l'éloquence de Paul, fut tracé par Bossuet? Le plus sublime des orateurs pouvait seul retrouver l'inspiration du plus puissant des apôtres; et la pensée de saint Paul ajoutait même au génie de Bossuet.

Villemain.

N° 38.

Granet.

VUE INTÉRIEURE

DE LA VILLA MÉCÈNE, A TIVOLI.

1820.

hauteur 27 pouces.
largeur 23 pouces.

On voit dans ce tableau le corps de Vitellozo Vitelli, seigneur de la Citta di Castello, qui fut étranglé le 31 décembre 1502 par les ordres de César Borgia, duc de Valentinois, neveu d'Alexandre VI. Un religieux lit des prières pour le repos de son ame.

Voici comment M. Sismonde Sismondi, au chapitre CL de son *Histoire des républiques italiennes*, raconte cet assassinat :

« Le 31 décembre 1502, César Borgia, duc de « Valentinois, partit de Fano à la tête de ses trou- « pes, et arriva le même jour à Sinigaglia, où il « avait donné rendez-vous à tous les capitaines « des troupes confédérées. Vitellozo Vitelli, sei- « gneur de la Citta di Castello, Paul Orsini, Fran-

« çois Orsini, duc de Gravina, et Oliverotto, vin-
« rent sans armes à sa rencontre. Il les reçut avec
« grande distinction et les consigna à des gentils-
« hommes chargés de leur servir de cortége et de
« ne pas les quitter. Ils descendirent de cheval
« tous ensemble au logis préparé par le duc; mais
« les quatre capitaines y étaient à peine entrés,
« qu'ils furent arrêtés, et le soir même César Bor-
« gia fit étrangler Vitellozo et Oliverotto. Il atten-
« dit ensuite jusqu'au 18 janvier (1503) pour
« faire subir le même sort aux deux Orsini. »

N° 39.

Granet.

MORT DE JACONE.

1820.

hauteur 14 pouces.
largeur 17 pouces.

Jacone, peintre siennois, vivait dans le 16e siècle. Il avait de brillantes dispositions pour la peinture, et plusieurs tableaux d'église qu'il fit à Florence attestent un talent qui n'avait besoin que d'être cultivé pour assurer à leur auteur une place distinguée parmi les peintres de cette école: mais Jacone était paresseux, quoique très-pauvre, et le peu d'argent qu'il gagnait, il le perdait dans les débauches. « Il faisait partie (dit Vasari) d'une « association qui rappelait les *Pourceaux d'Épi-* « *cure*. Les initiés vivaient comme des bêtes; ils « ne se lavaient ni les mains, ni la figure, ni la « tête; ils ne se faisaient pas la barbe, ne faisaient « leur lit qu'une fois tous les deux mois, n'avaient « d'autre table que le carton qui renfermait leurs « dessins, ne se servaient pas de verres et bu-

« vaient à la bouteille. Cette vie leur paraissait « la plus belle vie du monde. » Elle ne pouvait conduire Jacone à la fortune : aussi, malgré quelques travaux dont il fut chargé, notamment à Cortone, où il peignit deux beaux tableaux à l'huile, dans l'église de Notre-Dame, il vécut dans la misère; et seul, infirme, sans secours, il mourut d'épuisement et de faim l'année 1553, sur un grabat, dans un petit réduit qu'il occupait dans une ruelle de la ville de Sienne, dite Codarimessa.

R. R.

N° 40.

Granet.

MORT DE SAINT ANTOINE.

1821.

hauteur 40 pouces.
largeur 30 pouces.

Saint Antoine, patriarche des cénobites, naquit en 251 au village de Come, près d'Héraclée, dans la Haute-Égypte. Resté maître, à dix-huit ans, d'une fortune considérable, il médita ces paroles de J. C. adressées au jeune homme de l'Évangile : « Vendez ce que vous avez, donnez-le aux pau-« vres, et vous aurez un trésor dans le ciel; » il vendit ses terres, en distribua le prix aux pauvres et se retira dans le désert. Là, un cilice recouvert d'un manteau de peaux de brebis attaché par une ceinture formait son vêtement; les ruines d'un vieux château, sur le sommet d'une montagne, étaient sa demeure; six onces de pain, un peu de sel et quelques dattes étaient sa nourriture; son compagnon, que l'on voit dans le tableau, est trop connu pour qu'il soit utile de le

nommer. Les tentations que le démon fit éprouver à saint Antoine, sous toutes les formes, dans sa solitude, sont célèbres dans l'antiquité ecclésiastique : il sortit victorieux de tous ces combats. La réputation de sa sainteté attira auprès de lui de nombreux disciples et lui valut l'amitié de Constantin-le-Grand, qui le traitait de *père*. Saint Antoine, sentant sa fin approcher, se retira sur le sommet de sa montagne avec ses deux plus chers disciples, Macaire et Amathas. Il leur recommanda d'enterrer son corps comme les anciens patriarches, de garder le secret sur le lieu de sa sépulture et d'envoyer son manteau à saint Athanase, afin de prouver par là qu'il mourait dans sa communion. « Adieu, mes enfans, leur « dit-il ensuite, Antoine s'en va; il n'est plus avec « vous! » C'est ainsi qu'il expira paisiblement l'an 356, à l'âge de cent cinq ans.

R. R.

N° 41.

Gros.

DAVID

CHARMANT LA MÉLANCOLIE DE SAÜL.

1822.

hauteur 6o pouces.
largeur 85 pouces.

DAVID.

Le voilà ce roi conquérant!
La terre devant lui semblait manquer d'espace;
Le Seigneur le renverse et passe.
Priez, peuple: Dieu seul est grand!
Le voilà sans appui, sans flatteurs, sans cortége,
Sans que son glaive le protége,
Perdu dans la nuit du trépas.
De ses prospérités je cherche en vain le nombre,
Le char de son triomphe est passé comme une ombre.
Il avait dit à Dieu: Je ne vous connais pas!
Seigneur, viens séparer le pécheur de son crime;
Assez de ce géant tu courbas la hauteur;
Tu frappas le triomphateur,
Relève, ô mon Dieu, la victime.

Elle a crié vers toi du fond de ses douleurs.
Même en nous punissant, tu nous chéris encore.
Lève-toi sur Saül, comme une douce aurore,
Et dis-lui : J'ai compté tes pleurs.
Que son ame renouvelée,
Du fond des tombeaux rappelée,
Se réveille en ton sein pour des jours de bonheur.
Grace ! Dieu tout-puissant ! que nos larmes l'obtiennent ;
La colombe a besoin des airs qui la soutiennent ;
Notre ame a besoin du Seigneur.

SAUL.

Quel réveil ! l'ange affreux contre Saül armé
A me quitter ainsi n'est point accoutumé.
Une voix consolante, et du ciel descendue. . .
Autrefois dans Rama je l'avais entendue.

JONATHAS.

C'est un ange de paix que Dieu daigne envoyer.

SAUL.

Saül en ce moment pourrait presque prier.

JONATHAS.

O céleste clémence ! ô bonté souveraine !

SAUL.

N'était-il dans mon cœur d'autre enfer que ma haine ?
Pourrais-je encor prétendre... Ah ! monarque insensé,
Quel pacte peux-tu faire avec le sang versé ?

DAVID.

Oui, ton Dieu veut ta délivrance,
Lorsque tu crains son abandon.
Au nombre des vertus il plaça l'espérance :

Sa justice toujours marche avec le pardon.
A peine le remords commence,
Que de la céleste clémence
Rayonne sur nos fronts le jour paisible et doux.
Sors de tes ombres éternelles,
Aigle tombé, reprends tes ailes:
Viens, laissons en fuyant ton crime loin de nous.
Viens, Saül, l'esprit saint, qui m'enlève à la terre,
Sur ta tête, à ma voix, ne descend pas en vain.
Déjà ton cœur se désaltère
Aux sources de l'amour divin.
Cet amour, immortelle flamme,
Lumière de la vie, existence de l'ame,
Manquait à tes jours ténébreux.
J'ai brisé ta chaîne fatale,
Tu dormais dans l'ombre infernale,
Tu te réveilles dans les cieux.

JONATHAS.

Vous voyez le pasteur de la sainte colline....

SAUL.

Ah! ne me prive pas de cette voix divine!
Jamais, depuis le jour où Saül, jeune encor,
En Galilée, au pied du chêne du Thabor,
Vit passer dans les airs trois anges de lumière,
Jamais des pleurs si doux n'ont mouillé ma paupière;
L'ineffable pardon vient d'être prononcé;
Mes maux ont disparu comme un songe effacé.
Dieu m'a cherché lui-même, et mon ame nouvelle
Semble se perdre en lui pour renaître immortelle.

JONATHAS.

Du géant philistin voilà l'heureux vainqueur,
Il dompta Goliath...

SAUL.

Il a changé mon cœur.
A son divin pouvoir qu'Israël rende hommage.
Mais, David, le bonheur dont tu nous peins l'image,
Est-il fait pour Saül?... Dans l'ombre de l'oubli
Faudra-t-il que mon nom demeure enseveli?
Ton Dieu m'a défendu la gloire, les conquêtes.

DAVID.

Les exploits de Saül sont chantés dans ses fêtes.
Vainement contre lui ton grand cœur se débat;
Saisis son étendard, viens diriger nos glaives,
Chacun de tes tourmens te prive d'un combat,
Lève-toi, Saül... Tu te lèves...
Contre vingt peuples menaçans
Ton nom seul a couvert nos villes alarmées;
Sur l'autel du Dieu des armées
L'ange exterminateur a porté ton encens.
Tu viens de rentrer dans ta gloire.
Ancien élu de la victoire,
Elle a reconnu son guerrier;
Son prestige encor t'environne;
La foudre, en frappant ta couronne,
Avait respecté ton laurier.

SAUL.

Tu l'emportes, David... oui, ce chant de victoire
Achève le prodige et me force d'y croire.

Viens, marchons au combat que ta voix m'a promis ;
Le réveil de Saül a besoin d'ennemis.
Tu chantais leur défaite, et je cours les abattre ;
On dirait à tes chants que tu m'as vu combattre.

Alex. Soumet.

N° 42.

Gudin.

MARINE.

1825.

hauteur 36 pouces.
largeur 45 pouces.

O mer, terrible mer, quel homme à ton aspect
Ne se sent pas saisi de crainte et de respect!
De quelle impression tu frappas mon enfance!
Mais alors je ne vis que ton espace immense;
Combien l'homme et ses arts t'agrandissent encor!
Là, le génie humain prit son plus noble essor.
Tous ces nombreux vaisseaux, suspendus sur ces ondes,
Sont le nœud des états, les courriers des deux mondes.
Comme elle, à son aspect, vos pensers sont profonds.
Tantôt vous demandez à ces gouffres sans fonds
Les débris disparus des nations guerrières,
Leur or, leurs bataillons, et leurs flottes entières.
Tantôt avec Linnée, enfoncé sous les eaux,
Vous cherchez ces forêts de fucus, de roseaux,
De la Flore des mers invisible héritage,
Qui ne viennent à nous qu'apportés par l'orage;
Éponges, polypiers, madrépores, coraux,

Des insectes des mers miraculeux travaux.
Que de fleuves obscurs y dérobent leur source!
Que de fleuves fameux y terminent leur course!
Tantôt, avec effroi, vous y suivez de l'œil
Ces monstres qui de loin semblent un vaste écueil:
Souvent avec Buffon vos yeux viennent y lire
Les révolutions de ce bruyant empire,
Ses courans, ses reflux, ces grands événemens
Qui de l'axe incliné suivent les mouvemens;
Tous ces volcans éteints qui, du sein de la terre,
Jadis allaient aux cieux défier le tonnerre;
Ceux dont le foyer brûle, au sein des flots amers;
Ceux dont la voûte ardente est la base des mers,
Et qui, peut-être un jour, sur les eaux écumantes,
Vomiront des rochers et des îles fumantes.
Peindrai-je ces vieux caps, sur les ondes pendans,
Ces golfes qu'à leur tour rongent les flots grondans;
Ces monts ensevelis sous ces voûtes obscures,
Les Alpes d'autrefois, et les Alpes futures,
Tandis que ces vallons, ces monts que voit le jour,
Dans les profondes eaux vont rentrer à leur tour?
Échanges éternels de la terre et de l'onde,
Qui semblent lentement se disputer le monde!
Ainsi l'ancre s'attache où paissaient les troupeaux;
Ainsi roulent les chars où voguaient des vaisseaux;
Et le monde, vieilli par la mer qui voyage,
Dans l'abîme des tems s'en va cacher son âge.

M. Delille.

N° 43.

Guérard.

PAYSAGE.

1819.

Cette vue est prise dans les environs de Grenoble.

hauteur 11 pouces.
largeur 14 pouces.

N° 44.

Guérard.

VUE DU CHATEAU DE NEUILLY (1).

1822.

(1) Voir ci-dessus la notice n° 7.

hauteur 23 pouces.
largeur 29 pouces.

N° 45.

Hersent.

GUSTAVE WASA,

A LA DIÈTE DE SUÈDE, EN 1560.

1819.

Monter au trône et savoir le défendre,
C'est réunir le courage au bonheur.
D'autres l'ont fait sans savoir en descendre;
Le vieux Gustave eut seul ce triple honneur.
C'est plus qu'un roi; c'est un héros, un sage
Voilà ses traits, sa simple majesté,
Ses bras tremblans, son corps brisé par l'âge,
Par la conquête et par la royauté.
La main d'Hersent qui traça son image
A rajeuni son immortalité.

CASIMIR DELAVIGNE.

hauteur 54 pouces.
largeur 66 pouces.

Gustave, fils d'Éric Wasa, duc de Grypsholm, issu des anciens rois de Suède, naquit en 1490 au château de Lindholm.

La vie aventureuse de ce prince réunit au charme du roman toute la dignité de l'histoire. On le voit élevé sous les yeux de Sténon-Sture, administrateur du royaume, s'indigner, dès ses plus jeunes ans, du joug oppresseur que Chris-

tiern II, roi de Danemarck, surnommé le *Néron du Nord*, veut imposer à la Suède, dont il se prétendait le maître en vertu du traité de Calmar, qui, à la fin du quatorzième siècle, avait uni les trois royaumes sous l'autorité d'un seul souverain. Gustave brûle de signaler son courage contre les Danois; il les défait au siége de Stœke qui révèle son audace et ses talens guerriers. Christiern a recours à la perfidie pour se débarrasser de ce dangereux adversaire. Il offre de se rendre en personne à Stockholm, mais il demande Érichson en otage. Gustave se rend avec cinq sénateurs au village de Kongshand qui avait été choisi pour lieu d'échange : Christiern, au mépris de tous les droits, les fait prisonniers et les emmène à Copenhague. Là, enfermé dans une tour du château, l'illustre captif apprend la mort de l'administrateur Sture, la tyrannie de Christiern, et les malheurs de la Suède. Tourmenté du désir d'affranchir son pays, il parvient à se procurer des habits de paysan, et, à l'aide de ce déguisement, il sort de sa prison, se réunit, à Fœnsbourg, à quelques marchands qui venaient de chercher des bœufs en Jutland, leur demande un emploi de garçon bouvier, et arrive ainsi, au mois de mai 1519, à Lubeck. Il s'adresse au sénat pour obtenir des secours; mais les sénateurs n'osant pas se déclarer contre le roi de Danemarck, Gus-

tave s'embarque pour Calmar ; il était sans suite, la garnison le reçoit en aventurier ; on va jusqu'à le menacer de le tuer s'il ne prend pas la fuite. Déguisé de nouveau en paysan, il passe à travers les lignes danoises, caché dans un chariot de paille, où la lance d'un douanier lui perce la cuisse ; il va demander un asile dans le couvent des chartreux de Grypsholm dont ses ancêtres étaient fondateurs : sur les refus de ces religieux il se retire en Sudermanie, chez un ancien domestique, qui lui apprend la mort de son père, et l'horrible massacre ordonné à Stockolm par le farouche Christiern, au milieu des fêtes de son couronnement (1). De là, prenant le chemin de la Dalécarlie, il s'enfonce dans les mines, y travaille comme le plus obscur ouvrier pour subvenir à son existence, cherche à faire passer dans l'ame de ces paysans l'horreur que lui inspire le tyran, se fait enfin connaître dans une fête à Mora. « Amis, leur dit-il, « verrons-nous encore long-tems les malheurs de « la patrie? Non : que l'on dise un jour : La Suède « était opprimée par un barbare ; la Suède allait « être perdue, les Dalécarliens parurent ; et la « Suède fut sauvée. » Son éloquence entraîne les paysans, ils s'arment, ils suivent Gustave : de ce

(1) Voir les détails de ce massacre dans l'histoire de Gustave Wasa, par M. D'Archenholtz.

moment, c'est un héros; sa vie n'est qu'un enchaînement de triomphes. Le joug danois est brisé; Gustave est élu en 1521 administrateur du royaume; en 1523, les états assemblés à Strengnœs le proclament roi; en 1542, à Ærebro, ils abolissent l'élection pour établir en sa faveur la loi de succession appelée *Union héréditaire*. En 1560, ce monarque, chargé d'ans et de gloire, convoque les états à Stockholm. S'étant fait conduire dans la salle où tous les ordres du royaume étaient réunis, il fit lire publiquement son testament, et fit jurer à ses enfans d'en maintenir l'exécution. Éric y était déclaré successeur au trône; Jean, possesseur de la Finlande; Magnus, de la Gothie orientale, et Charles, de la Sudermanie, avec la restriction que ces trois provinces, dont les deux premières étaient érigées en duchés, continueraient d'être fiefs de la couronne.

Cette lecture faite, Gustave remercia la nation de l'avoir élevé au trône et déclaré chef d'une nouvelle dynastie : « Depuis quarante ans que je « règne, leur dit-il, j'ai couru bien des dangers, « j'ai combattu bien des ennemis; mais je vous « jure par ces cheveux blancs et par ce front sur « lequel les chagrins et les inquiétudes ont creusé « de profondes traces, que la prospérité du « royaume a toujours été le but de toutes mes ac- « tions. Si j'ai fait quelque bien, c'est à Dieu seul

« qu'il faut en rendre graces ; si j'ai commis quel-
« ques fautes, n'en accusez que la faiblesse humaine,
« et daignez me les pardonner. Je sais que mon
« souvenir durera plus que ma vie, et qu'après ma
« mort mes actions seront portées au tribunal de
« l'équité et pesées par la justice. Je vous recom-
« mande l'obéissance à mon successeur, et la plus
« grande union entre vous. De là dépendront votre
« force et votre indépendance. Je sens, hélas ! à ma
« faiblesse, que je vous vois aujourd'hui pour la
« dernière fois, et que je vais paraître devant le
« roi des rois pour lui rendre compte de ma vie.
« Que vos prières me suivent auprès de lui ! Ne
« m'oubliez pas dans vos assemblées ; et quand
« mes yeux seront fermés, qu'aucun reproche
« de votre part ne trouble mon repos ni ma mé-
« moire ! »

En finissant ce discours, Gustave étendit les mains, donna sa bénédiction à ses enfans et à l'assemblée qui fondait en larmes ; et se retira, soutenu par les deux plus âgés de ses fils, aux cris mille fois répétés de *Vive Gustave*, *vive le plus aimé des rois !* Il mourut le 29 septembre suivant, à l'âge de soixante et onze ans.

Doué d'une noble et belle figure, et d'une éloquence mâle et persuasive, grand et fier dans le malheur et dans la pauvreté ; ami des arts chez une nation encore mal civilisée ; protecteur de

l'industrie et du commerce; grand capitaine et intrépide soldat; administrateur habile et bon législateur; vainqueur de l'étranger et sauveur de son pays; rien ne manque à l'éclat et à la gloire de Gustave Wasa; et c'est à l'ascendant de son génie que la Suède doit d'avoir pris rang parmi les puissances de l'Europe.

C. P.

N° 46.

Joannis.

PARC DE NEUILLY.

1823.

hauteur 23 pouces.
largeur 29 pouces.

C'est une vue de la pelouse et des saules devant la façade du château de Neuilly, du côté de l'Ouest. La Seine coule au bas de ces gazons toujours verts.

N° 47.

Laurent (J. A.)

JEUNE PAGE
SE PARANT DE VIEILLES ARMURES.

(*Peint sur bois.*)

Déjà cet enfant-chevalier a caché sous un casque sa blonde chevelure; et, l'épée à la main, il se dispose à tuer..... un épervier qui dévore une colombe.

hauteur 15 pouces.
largeur 11 pouces.

N° 48.

Laurent (J. A.)

CENDRILLON.

(*Point sur bois.*)

hauteur 16 pouces.
largeur 13 pouces.

Comme la belle Anna, quand la fête est passée,
Aime encor vers le bal à tourner sa pensée;
Comme un enfant pasteur, en gardant ses troupeaux,
Aime à cueillir les fleurs qui penchent sur les eaux;
Comme un soldat, la nuit, à son poste de guerre,
Aime à se souvenir du toit de son vieux père;
J'aime à me rappeler les récits fabuleux,
Les histoires de fée et les beaux contes bleux,
De mensonges charmans Iliade naïve,
Dont on berça long-tems mon enfance attentive.
Ces ogres, ces géans, ces nains tout rabougris,
Ces nécromans hideux par les veilles maigris,
Ces sylphides de l'air, leurs baguettes magiques,
Les philtres enchantés et les mots symboliques,
Quoique, de jour en jour, ce culte ingénieux
Tombe, avec les donjons qu'habitaient nos aïeux,

N'ont point encor perdu leur entière puissance
Sur mon esprit charmé d'un reste de croyance.
Je voudrais quelquefois redevenir enfant
Pour m'entendre conter la Belle au bois dormant.
Les crimes de Raoul et sa barbe azurée
M'épouvantent bien plus que les fureurs d'Atrée;
Et lorsque je reviens de la forêt, trop tard,
Que la nuit va venir et qu'un léger brouillard
Monte, en s'épaississant, du fond de la vallée,
Si dans l'ombre, tout seul, au détour d'une allée,
Je vois passer de loin l'enfant d'un bûcheron,
Je songe, en frémissant, au petit Chaperon
Qu'autrefois un vieux loup choisit pour sa pâture;
Ou d'un autre Poucet je rêve l'aventure,
Et crois déjà l'entendre appelant dans les bois,
Sans que personne, hélas! ne réponde à sa voix.

Mais, parmi ces récits, l'amour de mon jeune âge,
Il en est un surtout que j'aimais davantage,
Et dont le souvenir m'est resté plus chéri.
Je me surprends encor tout près d'être attendri
Des innocens malheurs de cette jeune fille,
Servante humiliée au sein de sa famille;
Des cendres du foyer empruntant son doux nom,
Et donnant quelque gloire au nom de Cendrillon.
Tandis que ses deux sœurs, chaque jour, dans la joie,
Avec leurs beaux habits de brocart ou de soie,
Étalaient aux galas, aux fêtes de la cour,
Cette sotte fierté que déteste l'amour;

Qu'elle était bien plus belle, assise près de l'âtre,
N'ayant d'autres atours que sa robe grisâtre,
Dont les plis se jouaient dans le brasier poudreux,
Et peut-être un ruban noué dans ses cheveux!

C'est ainsi, mon Anna, que secondant ta mère,
Tu me plais sous l'habit de simple ménagère:
Ta dot et ton trousseau seront minces, dit-on;
Est-ce un si grand malheur? Regarde Cendrillon:
La beauté, la candeur, les vertus de famille
Étaient le seul trésor de cette pauvre fille.
Eh bien! pour la venger, il a suffi d'un jour....
C'était un soir d'hiver, on dansait à la cour.
Cendrillon occupait sa place accoutumée,
Et rêvait au malheur de n'être point aimée;
Quelques pleurs s'échappaient de ses yeux lentement
Jusque dans le foyer tout rempli de sarment,
Et même, elle disait d'une voix étouffée:
« Hélas! j'ai cependant pour marraine une fée. »
Quand soudain.... Mais pourquoi d'un vers ambitieux
Gâter, en le brodant, ce récit gracieux?
Qui ne se souvient pas du magique attelage
Et du char élégant qu'escortait un beau page?
Qui n'est encor frappé de l'éclat des rubis
Et de l'or, parsemés sur les riches habits
Dont la fée, en donnant un seul coup de baguette,
Revêtit Cendrillon enchantée et muette?
Et qui de nous au bal, jeune ou vieux, ne la suit
En répétant tout bas son mot d'ordre, *minuit?*

Ainsi du bon Pérault les fictions aimables
Se gravent dans l'esprit en traits ineffaçables.
Homère des enfans, grace à ce doux succès,
Pérault a son laurier dans les lauriers français.
Sans doute il est modeste et n'arme point l'envie;
Quel poète, pourtant, une fois dans sa vie,
Quel poète n'a dit : Mes vers les plus heureux
Pourront-ils vivre autant que ces vieux contes bleux?

Saint-Valry.

N° 49.

Lecomte (H.)

CHATEAU DE NEUILLY.

1823.

hauteur 23 pouces.
largeur 29 pouces.

C'est la vue de la façade du côté du nord, prise devant le pavillon qu'habite son altesse royale mademoiselle d'Orléans. Cette princesse m'ayant un jour demandé quelques vers que j'avais composés sur Neuilly, dans une circonstance que devait d'abord célébrer Casimir Delavigne, je répondis à son altesse :

« Vous le savez : une plus noble lyre
« Devait chanter nos vœux reconnaissans :
« C'est cette lyre aux sublimes accens,
« Qui, dans l'éclat d'un généreux délire,
« A célébré la sainte liberté
« Se réveillant au roc des Thermopyles ;
« Les héritiers des Ajax, des Achilles,
« Brisant des Turcs le joug ensanglanté ;
« Ou ces guerriers, débris de notre gloire,
« A Waterloo trahis par la victoire,
« Mais attendus par l'immortalité.

« Comme sa muse aurait prêté de charmes
« Au doux portrait du sage de Neuilly ;
« Soit qu'assistant à ses premières armes,
« Elle eût chanté Jemmapes ou Valmy ;
« Soit qu'admirant son tranquille courage,
« Et dans l'exil et dans l'adversité,
« Elle eût souri de le voir ajusté
« D'un mince habit fatigué par l'orage !
« Comme elle aurait environné de fleurs
« Le saint autel d'un royal hyménée !
« De son pinceau les plus tendres couleurs
« Auraient paré la chaîne fortunée
« Qui du proscrit consola les douleurs.
« Le jeune auteur dont les Siciliennes
« Vivront toujours dans les cœurs attendris ;
« Celui qui sait enchanter tout Paris
« Par la beauté de ses Messéniennes,
« Aurait encore à ces tableaux brillans
« Associé la séduisante image
« D'une princesse à qui tout rend l'hommage
« Qu'on aime à rendre aux vertus, aux talens ;
« De cette sœur qui jadis de son frère
« A partagé l'exil et la misère ;
« Dont les bienfaits, dans des jours plus heureux,
« De l'indigence exaucent la prière ;
« Ou qui, gâtant ses chers petits neveux,
« Ne les punit qu'avec sa bonbonnière. »

Q. Q.

N° 50.

Lemasle.

INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE MINUTOLO,

DANS LA CATHÉDRALE DE NAPLES.

1822.

hauteur 87 pouces. largeur 66 pouces.

Le roi de Naples Robert avait, avant de mourir, marié sa petite fille Jeanne, son héritière, à André, frère du roi de Hongrie. Ce mariage, qui semblait devoir cimenter le bonheur de cette maison, en fit les infortunes. André prétendait régner de son chef; Jeanne, toute jeune qu'elle était (elle avait alors 18 ans), voulait qu'il ne fût que le mari de la reine. Un moine Franciscain, nommé frère Robert, qui gouvernait André, alluma la haine et la discorde entre les deux époux. Une cour de Napolitains auprès de la reine, une autre auprès d'André, composée de Hongrois, regardés comme des barbares par les naturels du pays, augmentaient la mutuelle antipathie. La fa-

meuse Catanoise, domestique et confidente de la reine, conçut alors le projet de faire périr André. Elle se concerta avec Louis, prince de Tarente, qui passait pour le favori de Jeanne; et le 18 septembre 1345, le roi fut assassiné, à l'âge de 19 ans, dans la ville d'Averse, dans l'antichambre de sa femme, et presque sous ses yeux; on le jeta par les fenêtres, et on laissa trois jours le corps sans sépulture. Tandis que la reine Jeanne, trahissant sa complicité par cet oubli du plus saint des devoirs, triomphait, au milieu de sa cour, d'un crime qu'elle devait bientôt récompenser par le don de sa main et de sa couronne (1), Ursillo Minutolo, gentilhomme et chanoine napolitain, fit conduire et ensevelir à ses frais, à l'archevêché de Naples, dans la chapelle de Saint-Louis, les restes de l'infortuné monarque. Une simple pierre les couvrait: ce fut, quelque tems après, François Capece, abbé de cette même chapelle, qui, noble émule de la générosité d'Ursillo, fit élever au roi André le mausolée de marbre qu'on y voit aujourd'hui.

La famille des Minutoli a une chapelle qui porte son nom dans la cathédrale de Naples. Elle est située à droite du maître-autel, et entourée des

(1) Elle épousa le prince Louis de Tarente, désigné par la voix publique comme le meurtrier d'André.

portraits de plusieurs anciens guerriers de cette race. On y remarque aussi trois superbes tombeaux, dont le principal est celui du cardinal archevêque Arrigo Minutolo. Ce monument, tout en marbre blanc, est soutenu par quatre lions et quatre colonnes ornées de bas-reliefs.

G. S.

N°. 51.

Leprince (Léopold).

PARC DE NEUILLY.

1822.

Vue du cours du petit bras de la Seine, à travers le parc de Neuilly, prise sur la grotte formant la tête de l'île de la Grande-Jatte.

hauteur 23 pouces.
largeur 29 pouces.

N° 52.

Leprince (Léopold).

L'ABRI CHAMPÊTRE.

hauteur 9 pouces
largeur 12 pouces.

Monde! que me veux-tu? laisse-moi vivre aux champs,
Et libre, sur ma lyre essayer mes accens.
L'existence au hameau n'est jamais importune;
Ses biens, rivaux heureux des dons de la fortune,
Accordent à nos vœux tout ce qu'ils ont promis:
La nature jamais n'a trompé ses amis,
Et souvent je la vois, complice généreuse,
Seconder en son sein ma main ambitieuse,
Lorsque dans mes essais, audacieux planteur,
J'espère du Brésil acclimater la fleur,
Le grenadier punique ou le simple laurose,
Le datura frileux, ou l'exotique rose,
L'olivier de la paix, le myrte des amours,
Le laurier.... monument de nos modernes jours.
Ne me bornant jamais à des loisirs frivoles,
Je suis un conquérant dans mes soins agricoles.

On n'est libre qu'aux champs : le simple citadin,
Esclave dans Paris, est roi dans son jardin.
Le joli mois de mai dans Bligny me ramène :
La ville dans son sein me retenait à peine.
De mes soins créateurs je reprends l'heureux cours :
J'embellis mon asile et j'orne ses entours.
Sans l'aide du compas, sans la toise sévère,
J'amène en mon enclos la grace irrégulière.
Déjà, sur les débris d'un art usurpateur,
On admire le charme et l'attrait séducteur
De ces groupes fleuris épars à l'aventure,
Désordre ingénieux qu'inventa la nature.
De l'uniformité les insipides lois
Après un long usage ont perdu tous leurs droits.
Le potager sans doute est un lieu bien vulgaire,
Mais il a des beautés pour le propriétaire.
Je jouis quand je vois réussir à mon gré
L'anachronisme heureux d'un fruit prématuré.
De plaisirs variés enrichissant sa vie,
Le sage agriculteur devient digne d'envie.

Ma verve dans les champs prend un nouvel essor.
Sous un jeune ébénier aux longues franges d'or,
Qui d'un temple de fleurs semble être le portique,
De ma cour villageoise est le trône rustique.
Là des travaux du jour le soir réparateur
Conduit de mes sujets le peuple voyageur :
Mes paisibles brebis aux toisons tributaires,
Mon mouton invalide et mes chèvres légères,

Mon jeune Bucéphale, ornement de mon pré,
Sa mère au regard fier, au pas plus mesuré.
Je vois de mes canards la flotte aventureuse,
Ma pintade imbécile, et ma poule chercheuse,
Guide de ses petits, vaine de leurs succès,
Et venant à mes yeux jouir de leurs progrès.
Ici d'oiseaux craintifs l'adoptive lignée
Par la poule couveuse est nuit et jour soignée.
Voyez de mes pigeons fidèles et fuyards
Les bataillons volans et les couples épars,
Ou des hôtes de l'air colosse magnifique,
Le paon resplendissant d'un luxe asiatique.

Aux trésors de la terre, à ses dons merveilleux,
Zéphyre vient unir ses bruits harmonieux.
Là, regrettant son fils, ma vache mugissante
Proclame dans les airs sa tendresse impuissante;
Ici le rossignol, précurseur des beaux jours,
Chante parmi les fleurs ses printaniers amours.
Ma chienne, autour de moi vagabonde et légère,
Semble à mes intérêts n'être pas étrangère;
Elle prévient mon geste, elle entend mon regard,
Et près de mes foyers revendique sa part.

Il est d'autres momens où ma tendresse active
Attend que de mon fils la voix jeune et naïve
Signale par des chants le retour de ses jeux.
Quittant son noir bouquin au style ténébreux,
Son papier barbouillé, sa pénible grammaire,

Et de mots ignorés le lourd dictionnaire,
Il vient me confier quelque nouveau plaisir,
Mystérieux objet d'un innocent désir.

Voilà quelques instans de mon heureuse vie.
Mon cœur a d'autres biens non moins dignes d'envie;
Mais sur ceux-là jetons un voile protecteur:
Trop d'éclat, trop de bruit pourraient nuire au bonheur.

C^te Anatole de Montesquiou.

N° 53.

Lescot (Mademoiselle).

FOIRE DE GROTTA FERRATA,

DANS L'ÉTAT ROMAIN.

1814.

hauteur 26 pouces.
largeur 32 pouces.

Des charlatans, montés sur des tréteaux, amusent de leurs lazzis, de leurs bouffonneries le peuple qui les écoute avec une joyeuse curiosité, tandis que quelques marchands cherchent à tenter la coquetterie des jeunes filles romaines par diverses étoffes qu'ils étalent à leurs yeux.

N° 54.

Malbranche.

PAYSAGE.

EFFET DE NEIGE.

1822.

N° 55.

Mauzaisse.

LAURENT DE MÉDICIS

ENTOURÉ DE SA FAMILLE ET DES HOMMES CÉLÈBRES DE SON TEMS (1).

1819.

C'est une heureuse pensée que d'avoir réuni dans un même tableau les hommes qui ont le plus honoré un siècle par les lettres, par les arts, par la guerre, autour de l'illustre protecteur qui se faisait gloire d'accueillir tous les genres de célébrité : c'est, pour me servir de l'expres-

hauteur 60 pouces.
largeur 81 pouces.

(1) Liste des personnages, en commençant par ceux qui sont à la gauche de Laurent, et finissant par ceux qui sont à la droite :

Leonardo da Vinci, peintre.

Michel-Angelo Buonarotti, peintre et sculpteur.

Tiziano Veccelli, peintre.

Federico Duca d'Urbino, général de l'armée confédérée contre les Vénitiens.

sion de Charles-Quint au Titien qui faisait son portrait, leur donner une seconde immortalité. Les Médicis, après avoir fait du commerce une puissance, et des richesses une souveraineté, étendirent leur influence salutaire et féconde, non-seulement sur la république de Florence qu'ils gouvernèrent, mais encore sur toute l'Italie, où leur munificence attira les savans et les philosophes grecs qui échappèrent à la barbarie des Turcs devenus maîtres de Constantinople en 1453. C'est ainsi que Calchondyle, Argyropile, Lascaris,

---

Demetrio Calchondyle, précepteur des enfans de Laurent de Médicis.

Bernardo Ruccellai, homme de lettres, et secrétaire de la république de Florence.

Madalena de' Medici, contessa Cibo.

Clarissa Orsini de' Medici.

Giulo de' Medici, duc de Nemours, frère de Laurent.

Giovanni Pico della Mirandola.

Lorenzo de' Medici.

Rafaele Sanzio d'Urbino.

Il cardinale Giovanni de' Medici, fils de Laurent, depuis Léon X.

Angelo Poliziano, chanoine de Florence, et précepteur des enfans de Laurent.

Giovanni Andrea Lascaris, Grec : il fait une lecture.

Luigi Ariosto.

Giovanni Argyropilo.

Felippo Strozzi.

Bartolomeo Scala.

Il Bramante.

Nicola Machiavelli.

apportèrent à Florence ce qui restait des antiques traditions des Platon et des Homère, les révélèrent à la jeunesse dans des chaires publiques, ou charmèrent les cercles les plus brillans par les sons harmonieux de la langue d'Isocrate et d'Euripide. A l'exemple de Côme son aïeul, Laurent de Médicis les admettait dans son intimité, leur confiait l'éducation de ses enfans, aimait à les réunir dans ses maisons de plaisance, qui devenaient le rendez-vous de toutes les notabilités. Là, sous les regardsde Clarisse des Ursins, femme de Laurent, et de la comtesse de Cibo sa fille (1), Frédéric, duc d'Urbin, qui passait à cette époque pour le plus habile guerrier de l'Italie, venait chercher dans le commerce des lettres une distraction aux fatigues des armes. On y voyait ce Philippe Strozzi qui, comme Caton, aima mieux se percer le sein que de survivre à la liberté qu'il n'avait pu rendre à sa patrie; ce comte Jean de la Mirandole, *homme presque divin*, comme l'appelle Machiavel, qui préféra le séjour de Florence où il se fixa à toutes les autres parties de l'Europe qu'il avait parcourues. Là, Julien de Médicis faisait aimer

(1) J. B. Cibo, qui fut depuis pape sous le nom d'Innocent VIII, avait été marié avant d'entrer dans les ordres : il sollicita l'alliance des Médicis, et obtint la main de la fille de Laurent pour son fils François Cibo. (*Machiavel. Rép. de Florence.*)

les douces qualités d'un cœur que devait bientôt percer le poignard des Pazzi; Bernard Ruccellai, allié des Médicis, se faisait distinguer par une élocution facile et pure qu'on retrouve dans ses écrits sur les guerres d'Italie; là, Barthélemy Scala, que son mérite porta aux premières charges de la république, provoquait des discussions littéraires dans l'espoir de l'emporter sur Ange Politien, auquel il ne pardonnait pas sa réputation, le nombre de ses disciples qui venaient de toutes les parties de l'Europe pour s'instruire à ses lumières, ni surtout la faveur d'élever Jean de Médicis, si justement célèbre depuis sous le nom de Léon X; là, Machiavel, seul avec son génie, méditait, sombre et rêveur, une de ces puissantes pages où, pour mieux inspirer l'amour de la liberté, il peint le despotisme sous de si sanglantes couleurs : l'Arioste lui-même ne pouvait le distraire de ses hautes pensées par la douce mélodie de ses vers.

Mais si les Médicis favorisaient les lettres et la poésie, ils n'accordaient pas aux beaux-arts une protection moins active. Florence s'embellit à leur voix de superbes édifices, dont le Bramante et Michel-Ange dirigèrent la construction; Léonard de Vinci, le Titien, Raphaël, les décorèrent de leurs chefs-d'œuvre..... C'est au milieu de ce cortége d'immortels, que cette fa-

mille de marchands, qui a gouverné une république, porté la tiare, et donné des souverains au plus beau trône de l'Europe, se présente aux regards de la postérité !

R. R.

N° 56.

Michallon.

VUE DES RUINES

DU THÉATRE DE TAORMINA.

1822.

hauteur 39 pouces.
largeur 51 pouces.

Ces débris solitaires, ces marbres ensevelis sous l'herbe, ces colonnes mutilées par le tems, sont les restes de l'ancien théâtre de Taormina (autrefois *Tauromenium*). Un morne silence règne dans cette enceinte qui jadis retentissait de la voix des arts et du bruit des fêtes. Ces portiques, ces amphithéâtres, où tout un peuple accourait en foule pour jouir de la magnificence des spectacles, ne sont visités aujourd'hui que par le voyageur dont la docte sollicitude interroge les antiques célébrités. Là, au lieu de cette armée de spectateurs qui frappaient l'air de leurs acclamations, il aperçoit d'un côté un pâtre qui garde ses troupeaux; de l'autre, un peintre qui,

l'œil attaché sur les ruines, cherche à faire revivre sous ses pinceaux leur imposante solennité. Le pâtre, dans sa stupide ignorance, s'étonne sans doute qu'un homme qui n'a pas des chèvres à conduire vienne errer au milieu de ces débris; et le peintre, avec son génie, s'empare de la présence du chevrier pour orner son tableau d'un contraste éloquent, et mêler un sentiment de vie à ces vastes dépouilles de la destruction.

Le théâtre de Taormina, construit sur un sol élevé et dominant la mer, conserve les vestiges de son antique forme; car l'amphithéâtre, c'est-à-dire le lieu où les spectateurs étaient assis, les gradins ou degrés, ainsi que les escaliers, étaient taillés dans le roc vif. Le reste de l'édifice était construit en briques de la plus grande forme.

A la sommité du rocher sont deux portiques sur le même plan, appuyés en dehors et en dedans par quarante-sept colonnes, et séparés par un mur de briques, lequel mur, encore existant, est percé de dix arcades en portiques, qui servaient d'entrée au théâtre. La cime de la montagne en dehors est presqu'égale au plan des portiques, de manière que l'on pouvait se promener tout autour sur le sommet du rocher, d'où l'on jouissait de la perspective la plus délicieuse, sur la ville et sur la campagne. C'était un site tel que *Vitruve* le désirait pour placer un théâtre, c'est-

à-dire sur un lieu élevé et sonore, *Ut in eo vox quàm clarissimè vagari possit.* De tout l'intérieur du portique et des gradins de l'amphithéâtre qui étaient en face de l'orient, la vue des spectateurs pouvait s'étendre de toutes parts sur la mer et sur les montagnes. Quant à ce second portique et à ce rang de colonnes dont on croit qu'il était terminé, on peut en douter, quoique l'on en voie une partie, et que les voûtes à droite et à gauche le laissent soupçonner.

Les spectateurs montaient aux portiques par des escaliers et des degrés qui vraisemblablement s'élevaient en pente du chemin jusqu'au sommet du rocher. Ces escaliers, prolongés à l'extrémité des voûtes, pouvaient fournir une entrée aux siéges les plus bas de l'amphithéâtre. De ces portiques on descendait ensuite sur tous les gradins, qui paraissent avoir pu être au nombre de quatorze, sans que l'on eût observé à ce théâtre ces sortes de divisions faites pour séparer les différens ordres de citoyens. Ces gradins, qui étaient ordinairement du double de la largeur des autres, se nommaient *Præcinctiones*, et se retrouvent sur tous les anciens théâtres des Romains.

Il n'y avait pas non plus de vomitoires, c'est-à-dire d'issues dans la partie basse de l'amphithéâtre qui devait être occupée par les cheva-

liers. L'on sent qu'il ne pouvait pas y en avoir, puisque les gradins étaient taillés dans le massif même du rocher. Il paraît, autant qu'on peut en juger par le peu qui subsiste encore, que chaque gradin avait en largeur le double de sa hauteur, et il y a lieu de penser qu'ils étaient recouverts de bois et de planches ; de là vient que les gradins qui entouraient l'orchestre étaient appelés *primum lignum*, pour désigner le premier rang des siéges.

Derrière le rang le plus élevé ou le plus éloigné de l'avant-scène, et autour de l'amphithéâtre occupé par le peuple, il y avait trente-six niches formées dans le portique intérieur, alternativement terminées les unes en demi-cercle, les autres en angle aigu : il est naturel de penser que ces niches étaient destinées à recevoir des statues dont les anciens faisaient beaucoup d'usage pour la décoration de leurs théâtres. On a cependant soupçonné d'abord que c'était peut-être dans ces niches que l'on plaçait les vases ou tonneaux d'airain que les Grecs et les Romains avaient coutume d'employer pour répercuter la voix et lui donner plus de force et d'étendue.

De chaque côté de l'édifice, au lieu où se terminent les gradins de l'amphithéâtre, c'est-à-dire aux deux extrémités de l'avant-scène, l'on voit les restes assez entiers de deux corps de bâti-

mens en constructions antiques. A ces deux édifices, presque de forme carrée, se joignent deux autres petits bâtimens de même forme, ayant seulement le quart de la grandeur des précédens. Ces dernières constructions, ainsi placées à l'extrémité des degrés de l'amphithéâtre, devaient beaucoup gêner la vue de ceux des spectateurs, qui étaient assis dans cette partie du spectacle soit en bas, soit en haut, et leur masquer entièrement la vue du théâtre, qu'ils ne pouvaient plus voir ni obliquement ni directement.

Les deux principaux corps de bâtimens, élevés aux deux côtés de l'avant-scène, étaient distribués en plusieurs chambres, et s'élevaient de deux étages, autant qu'on peut en juger par ce qui en reste aujourd'hui. L'on communiquait d'un côté à l'autre par le moyen d'un portique assez étroit qui conduisait sur la voûte entre le mur intérieur et extérieur de l'avant-scène.

Quant à l'intérieur même du théâtre, il était d'abord composé, en partant des derniers gradins destinés à recevoir les spectateurs, d'un espace plan et égal, ayant la forme d'un peu plus d'un demi-cercle. Cet espace était, dans tous les théâtres des anciens, divisé en plusieurs parties, savoir: *l'Orchestre*, *le Thimelen*, *le Proscenium* et *le Pulpitum*, en grec λογειον, qui formait la scène même.

Cette magnifique partie de l'édifice était décorée de trois portes ou arcades principales. La plus considérable, celle du milieu, devait être ornée comme celle d'un palais royal, *Aula regia:* les deux autres se nommaient *Hospitalia.*

Tout ce monument est maintenant en ruines; mais ce que l'on peut dire être et exister toujours de même, ce qui est toujours également beau, également admirable, c'est cette étendue de pays immense, c'est la mer, c'est l'Etna que l'on aperçoit du théâtre même.

S. S.

N° 5.

Michallon.

BAC DE NEUILLY

SUR LE PETIT BRAS DE LA SEINE, DANS L'INTÉRIEUR DU PARC.

1822.

Plusieurs ponts, entr'autres un pont de bateaux et un pont de fil de fer, sont jetés sur les divers bras de la Seine, pour faciliter les communications avec les îles. Le bac que l'on voit dans le tableau servait à transporter les voitures chargées des matériaux nécessaires aux constructions, ou quelquefois les produits agricoles de la grande île des Peupliers. Ce ne fut que peu de tems avant sa mort que Michallon vint à Neuilly pour peindre cette vue, et ce tableau est devenu d'autant plus précieux qu'il est le dernier qu'ait achevé son pinceau. Un de ses élèves, M. Siméon Fort, a consacré à la mémoire de son maître une élégie que nos lecteurs trouveront placée natu-

rellement à côté du dernier ouvrage de ce peintre, enlevé trop tôt aux arts dont il faisait l'espérance et déjà la gloire :

Doux espoir des beaux arts, soutien de notre école,
Toi dont le jeune front couronné de lauriers
Avait déjà souri devant le Capitole;
A peine de retour au sein de tes foyers,
Dans les bras d'un vieux père entouré de ta gloire,
La mort t'a donc frappé!... Ni tes nombreux succès,
Ni ton nom déjà cher aux filles de mémoire,
Rien n'a pu du destin adoucir les arrêts....
Hélas! dans une vive attente,
Comme l'abeille vigilante,
Tu revenais des champs chargé de ton trésor;
Déjà, reprenant son essor,
Ton brillant et fougueux génie
D'un chef-d'œuvre nouveau méditait l'harmonie;
Déjà la voix publique animait tes efforts...
Vain espoir!... la mort vient, et sa pâle figure
Ne suspend qu'à demi tes célestes transports.
Ainsi, lorsque les vents ramenaient la froidure,
Succombait Millevoye, au printems de ses jours.
Sa défaillante voix célébrait les amours,
Et, le regard mourant et la tête penchée,
Il saluait encor la feuille desséchée,
Et les tristes forêts, et les pâles côteaux.
Sans doute comme lui tu peignais la nature,
Et sur la toile encor, errans à l'aventure,
Tes pinceaux retraçaient ses fugitifs tableaux.
Quoi?... nous ne verrons plus sous tes doigts poétiques
Fumer au loin l'Etna, s'élever ces portiques (1)?...

(1) Vue de Taormina.

Ni, des Maures servant les coupables efforts,
Les rocs déracinés de leur affreuse masse
Arrêter de Roland la valeureuse audace,
Et grossir le torrent et de sang et de morts(1)?...
Non... Tout redit ta perte et pleure sur ces bords.
Déjà par les frimas la forêt dépouillée
De ses feuilles au loin a jauni la vallée;
L'horizon s'obscurcit de nuages épais,
Et bientôt, s'échappant de ses grottes profondes,
L'Aquilon de son souffle enchaînera les ondes...
Ah! ne fleurissez plus, bosquets sombres et frais,
Ruisseaux, cessez votre murmure;
Et toi, ravissante nature,
Viens d'un crêpe éternel voiler tes doux attraits:
Ton amant le plus vrai, sans art, sans imposture,
Qui te rendait si belle à nos regards émus...
Celui qui te ravit l'éclat de ta parure...
Michallon ne te verra plus.

---

(1) Mort de Roland.

N° 58.

Michallon.

VUE DE GROTTA FERRATA.

Grotta Ferrata est une petite ville des États-Romains, dans laquelle Michallon a choisi pour sujet de son tableau la vue d'un vieux château flanqué d'une tour et tapissé de lierre et de mousse.

hauteur 11 pouces.
largeur 16 pouces.

N° 59.

Michallon.

VUE DU PALAIS DE LA REINE JEANNE, A NAPLES.

hauteur 14 pouces. largeur 9 pouces.

« A l'extrémité du faubourg de Chiaia, et précisément sur le bord de la mer, on voit un palais très-considérable auquel on donne communément le nom de Palais de la reine Jeanne, quoique la forme et le dessin de l'architecture ne donnent pas lieu de croire qu'il ait été construit sous cette reine. Elle vivait dans le XIV• siècle, tems où les arts étaient le plus ignorés. Au reste, ce bâtiment est imposant par sa masse et par son étendue; mais il paraît n'avoir jamais été fini, ni même habité, et il est aujourd'hui comme abandonné. Quelques personnes pensent qu'il fut bâti par la femme d'un gouverneur de Naples, nommée Anna, que l'on a confondue avec la reine Jeanne; mais la vérité est que cet ancien édifice, vulgairement appelé Palais de la reine Jeanne,

fut bâti par une princesse de la maison Caraffa, nommée Ogni Anna. Il fut élevé vers la fin du dix-septième siècle, d'après les dessins de Cosmo, ainsi que celui de la Rocella qui en est très-voisin, et également situé sur le bord de la mer. Il ne fut jamais achevé ; ce qui lui donne depuis long-tems l'apparence d'une ruine tout-à-fait pittoresque (1). »

Le nom de la reine Jeanne rappelle de grands attentats et de grandes infortunes ; une première faiblesse la conduisit au crime. Égarée par l'amour qu'elle avait pour Louis, prince de Tarente, elle permit à ses favoris d'assassiner le roi son époux, André de Hongrie, qui fut étranglé dans la ville d'Averse, le 18 septembre 1345; et à l'exemple de Marie Stuart, elle épousa un an après ce même prince que la voix publique désignait comme le meurtrier d'André. Louis de Hongrie, frère de ce monarque, écrivit à Jeanne qu'il vengerait la mort de son frère sur elle et ses complices. Il marcha vers Naples par Venise et par Rome, faisant porter devant lui un étendard noir sur lequel on avait peint un roi étranglé. Il fait couper la tête à un prince du sang, Charles de Durazzo, complice du meurtre, et accuse juridiquement à Rome Jeanne, qui s'était

(1) Voyage pittoresque de Naples par de Saint-Non.

enfuie avec son nouvel époux dans ses états de Provence. Là, cette princesse va trouver le pape Clément VI dans Avignon dont elle était souveraine; elle lui abandonne sa ville et son territoire pour quatre-vingt mille florins d'or qu'elle ne reçut point. Pendant qu'on négocie ce sacrifice, elle plaide elle-même sa cause devant le consistoire, et le consistoire la déclare innocente. Clément VI, pour faire partir de Naples le roi de Hongrie, stipule que Jeanne lui paiera trois cent mille florins. Louis répond qu'il n'est pas venu pour vendre le sang de son frère, qu'il l'a vengé en partie, et qu'il part satisfait. « L'esprit de che-« valerie qui régnait alors, dit Voltaire, n'a pro-« duit jamais ni plus de dureté, ni plus de géné-« rosité. »

La reine, chassée par son beau-frère, et rétablie par le pape, perdit son second mari, et jouit seule du gouvernement pendant quelques années. Elle épousa un prince d'Aragon, Jacques, qui mourut bientôt après. Enfin, à l'âge de quarante-six ans, elle se remaria avec un cadet de la maison de Brunswick, nommé Othon. Son héritier naturel était un autre Charles Durazzo, son cousin, seul reste alors de la première maison de France-Anjou, à Naples (1). Elle l'adopta;

(1) Ces princes se nommaient ainsi parce que la ville de Durazzo, conquise par eux sur les Grecs, avait été leur apanage.

cette adoption et le grand schisme d'occident hâtèrent la mort malheureuse de la reine. Urbain VI qui était à Rome, et Clément VII qui résidait à Avignon, se disputaient la tiare avec fureur. Durazzo se déclara pour Urbain, Jeanne pour Clément. Urbain couronna Durazzo dans Rome, et excommunia et déposa la reine de Naples. Jeanne adopte Louis d'Anjou, frère du roi de France Charles V, pour l'opposer à Durazzo ; mais il arrive trop tard pour défendre sa bienfaitrice. Durazzo entre dans Naples ; Jeanne tombe entre ses mains. Pour colorer sa barbarie et son ingratitude, cet usurpateur se déclare le vengeur de la mort du roi André. Il consulte Louis de Hongrie, qui lui mande de faire périr la reine de la même mort qu'elle avait donnée à son premier mari. Durazzo la fit étouffer entre deux matelas, l'an 1382.

S. S.

N° 60.

Michallon.

VUE DE SUBBIACO.

hauteur 10 pouces.
largeur 17 pouces.

Subbiaco est une petite ville de l'État-Romain, près du Teverone ; le peintre a saisi l'effet pittoresque des montagnes qui l'environnent.

N° 61.

Michallon.

VUE DES GLACIERS DE GRINDELWALD,

DANS LE CANTON DE BERNE.

« De neiges, de glaçons entassemens énormes,
« Du temple des frimas colonnades informes,
« Prismes éblouissans dont les pans azurés,
« Défiant le soleil dont ils sont colorés,
« Peignent de pourpre et d'or leur éclatante masse,
« Tandis que, triomphant sur son trône de glace,
« L'hiver s'énorgueillit de voir l'astre du jour
« Embellir son palais et décorer sa cour. »
(J. Delille.)

hauteur 10 pouces.
largeur 15 pouces.

Le vallon de Grindelwald offre un de ces spectacles variés qui étonnent à la fois et charment les regards : il semble réunir toutes les saisons dans le même tems, tous les climats dans le même lieu. Ici la nature est riante : des prés toujours verts sont couverts de magnifiques troupeaux ; les côteaux sont décorés des plus jolis chalets ; tout respire la fraîcheur du printems et l'abondance et la gaîté ; là, la nature est sauvage et terrible ; des rochers inaccessibles, du haut

desquels roulent avec fracas des torrens fangeux, des masses de neige, des pyramides de glace, de noirs sapins tourmentés par les orages, déploient dans toute sa majestueuse horreur le sombre appareil des hivers. Les deux glaciers de Grindelwald ne sont pas celles de ces merveilles qui attirent le moins la curiosité des voyageurs. Le glacier inférieur, ou *Unter-Gletscher*, est placé entre deux montagnes (le Mettenberg et le Breiter-Eigher-Horn) qui sont très-hautes et hérissées d'aiguilles de rochers qui les couronnent comme d'un amphithéâtre d'architecture gothique. Pour aller au glacier supérieur, ou *Ober-Gletscher*, on prend sur la gauche du village de Grindelwald ; après avoir beaucoup monté, on passe le torrent de Bergelbach qui descend du Grimsel. Son aspect est imposant, ses glaces sont fort blanches, et ne sont pas salies par de la terre comme celles du glacier inférieur. Après avoir passé le vallon, et un bois de sapins et de melèzes, on parvient à l'ancienne marême ou enceinte du glacier. « Cette enceinte (dit M. de Laborde) a plus de « trente pieds de haut, et forme un talus rapide « pour arriver au glacier qui n'en est qu'à quel- « ques toises ; c'est un spectacle des plus extraor- « dinaires que de voir ces belles glaces au travers « des arbres, avant que d'arriver au glacier, et « de trouver l'été et l'hiver comme enchaînés ; de

« cueillir d'une main les violettes et les fraises, de « l'autre toucher des glaces (1). » L'Ober-Gletscher est entouré de montagnes fameuses par leur hauteur, entr'autres le Schreckhorn, *Corne de la Terreur*, auquel on donne 2,724 toises au-dessus de la mer. La base de ces glaciers est hérissée de pointes brillantes; leurs flancs, couverts d'une neige éternelle, bravent les feux du soleil dont ils réfléchissent l'éclat en iris de mille couleurs, et leurs sommets semblent s'élever au-dessus des nuages pour aller rendre hommage à celui qui les a placés sur la terre comme un des plus hardis et des plus brillans phénomènes de sa toute-puissance.

(1) Tableaux pittoresques de la Suisse.

N° 62.

Michallon.

VUE D'UNE CASCADE EN AUVERGNE.

hauteur 14 pouces. largeur 18 pouces.

J'aime ces jeux où l'onde, en des canaux pressée,
Part, s'échappe et jaillit, avec force élancée.
A l'aspect de ces flots qu'un art audacieux
Fait sortir de la terre, et lance jusqu'aux cieux,
L'homme se dit : « C'est moi qui créai ces prodiges. »
L'homme admire son art dans ces brillans prestiges.
Qu'ils soient donc déployés chez les grands, chez les rois:
Mais, je le dis encor : loin le luxe bourgeois
Dont le jet d'eau honteux, n'osant quitter la terre,
S'élève à peine et meurt à deux pieds du parterre!
Plus simple, plus champêtre, et non moins belle aux yeux,
La cascade ornera de plus sauvages lieux.
De près est admirée et de loin entendue
Cette eau toujours tombante et toujours suspendue;
Variée, imposante, elle anime à la fois
Les rochers et la terre, et les eaux et les bois.
Employez donc cet art : mais loin l'architecture
De ces tristes gradins où, tombant en mesure,

D'un mouvement égal les flots précipités,
Jusque dans leur fureur marchent à pas comptés.
La variété seule a le droit de vous plaire.
La cascade d'ailleurs a plus d'un caractère,
Il faut choisir. Tantôt, d'un cours tumultueux,
L'eau, se précipitant dans son lit tortueux,
Court, tombe et rejaillit, retombe, écume et gronde;
Tantôt, avec lenteur développant son onde,
Sans colère, sans bruit, un ruisseau doux et pur
S'épanche, se déploie en un voile d'azur.
L'œil aime à contempler ces frais amphithéâtres,
Et l'or des feux du jour sur les nappes bleuâtres,
Et le noir des rochers, et le vert des roseaux,
Et l'éclat argenté de l'écume des eaux.
Tableaux toujours puissans! eh! qui n'a pas de l'onde
Éprouvé sur son cœur l'impression profonde?
Toujours, soit qu'un courant vif et précipité
Sur des cailloux bondisse avec agilité;
Soit que sur le limon une rivière lente
Déroule en paix les plis de son onde indolente;
Soit qu'à travers des rocs un torrent en courroux
Se brise avec fracas : triste ou gai, vif ou doux,
Leur cours excite, apaise, ou menace, ou caresse.
De Vénus, nous dit-on, l'écharpe enchanteresse
Renfermait les amours et les tendres désirs,
Et la joie, et l'espoir précurseur des plaisirs.
Souvent, je m'en souviens, lorsque les chagrins sombres
Que de la nuit encore avaient noircis les ombres,
Accablaient ma pensée et flétrissaient mes sens,

Si d'un torrent voisin j'entendais les accens,
J'allais, je visitais ses consolantes ondes;
Le murmure, le frais de ses eaux vagabondes,
Suspendaient mes chagrins, endormaient ma douleur,
Et la sérénité renaissait dans mon cœur.

A. Delille.

N° 63.

Michallon.

VUE PRISE EN AUVERGNE

D'UNE RIVIÈRE COULANT SOUS DES ARBRES, AU PIED D'UN ROCHER.

Ondine,

OU LA NYMPHE DE L'EAU.

hauteur 13 pouces.
largeur 18 pouces.

Il est autour de nous des êtres invisibles
Nés d'un souffle idéal et cependant sensibles;
Le Sylphe transparent, qui, d'un vol gracieux,
Le soir, quand le jour meurt, semble chercher les cieux;
La vive Salamandre, aux ailes enflammées;
Le Gnome épouvantant les vierges trop aimées,
Et les jeunes Ondins, qui parmi les roseaux
Élèvent, en chantant, leur beau corps sur les eaux.
On dit que de nos maux ces êtres sont victimes,
Dès qu'ils nous sont unis par des liens intimes:
Or, voilà que des flots respirant la fraîcheur,
Le regard attentif, près du lac, un pêcheur
Écoutait ce chant faible, expirant sur la rive,
Qu'exhalait une voix inconnue et plaintive:

« J'habite au fond de l'eau dont j'adore le bruit ;
« Sur le cristal mouvant je repose la nuit.
« La perle et le corail, qui roulent avec l'onde,
« Couronnent dans le jour ma chevelure blonde ;
« Je dessine, en jouant au milieu des cailloux,
« Des traits que m'ont offerts mes songes les plus doux ;
« Et parmi les lis bleus, parmi les blancs narcisses,
« De l'essence des fleurs je goûte les délices.
« Aux rayons du soleil, sous la vague d'argent,
« Je vois courir l'azur du poisson diligent.
« Je gouverne par un sourire
« Tous les sujets brillans de mon brillant empire ;
« Et je veux te donner avec tout son pouvoir
« Mon anneau d'algue de rivière ;
« Viens, je t'épouserai quand les astres du soir
« Répandront dans les flots leur tremblante lumière ;
« Viens avec moi dans le creux du rocher,
« Sous la cascade qui s'épanche,
« Sous la poussière humide et blanche
« Où j'aime tant à me cacher.
« C'était là qu'un beau soir je m'étais reposée ;
« Mon image brillait dans la fraîche rosée ;
« Ta nacelle effleurait le bord silencieux ;
« Tu me vis, tu crus voir une étoile des cieux !
« Et, depuis ce moment, mon sort est de t'attendre ;
« Je cherche dans mes fleurs la trace de tes pas ;
« Je t'appelle de loin, j'ai besoin de t'entendre,
« Ta vie a des secrets que je ne connais pas.
« Viens, il faut que je t'appartienne

« Pour que mon ame en tout soit semblable à la tienne.
« Viens mêler ta tristesse à mes enchantemens:
« Je t'offre tous mes jeux, donne-moi tes tourmens.
« Je n'entends de soupirs, au milieu de ma joie,
« Que les soupirs légers que la brise m'envoie;
« Et lasse d'un plaisir qui revient chaque jour,
« Je désire les pleurs, je désire l'amour;
« Mon existence est douce, et ma vie est légère;
« Mais je suis au bonheur tout-à-fait étrangère.
« Malheureuse! Je n'ai jamais rien désiré,
« Je n'ai jamais souffert, je n'ai jamais pleuré. »

Elle pleura bientôt comme une sœur des hommes;
Bientôt, elle devint, hélas! ce que nous sommes;
Elle vécut long-tems de toutes nos douleurs,
Et trouva des poisons dans le parfum des fleurs.

T^te. Jules de Rességuier.

« J'habite au f
« Sur le crist
« La perle et l
« Couronnent
« Je dessine, (
« Des traits qu
« Et parmi les
« De l'essence
« Aux rayons
« Je vois cou
« Je gou
« Tous les suj
« Et je veux
« Mon
« Viens, je t
« Répandro
« Viens a
« Sou
« Sou
« Où
« C'était
« Mon
« Ta
« To
« F

Les brigands italiens sont une classe [illegible] qui forment entre eux une société [illegible] portent un uniforme ou un certain costume [illegible] désigne ouvertement leur profession. C'est sans doute dans l'intention de réhabiliter [illegible] qu'ils cherchent à se donner aux yeux du peuple une apparence militaire. L'habillement [illegible] riche de ces bandits est presque toujours pittoresque. Ils portent ordinairement des culottes brunes; leur poitrine est couverte de médailles religieuses. Leurs chapeaux à larges bords sont [illegible] de rubans de diverses couleurs. Leurs cheveux sont rassemblés sous des filets de soie. [illegible] de sandales de drap ou de cuir. Les [illegible] de leurs jambes avec des courroies extrêmement flexibles, leur permettent de grimper

c célérité dans les montagnes et de courir le
g des précipices. Un large ceinturon de cuir
de soie, garni de pistolets et de stylets, une
ıbine en bandoulière complètent leur équipe-
ıt; et un grand manteau, jeté négligemment
les épaules, sert à les garantir des orages, et
ıpose aussi leur lit quand ils bivouaquent dans
montagnes. Ils connaissent tous les endroits
ficiles et ils ont leurs retraites dans des forêts
ıraticables. « Assurés de la bonne volonté des
ıisérables habitans de ces contrées qu'ils ne
oublent jamais et qu'ils enrichissent quelque-
ıis, ces brigands (dit un voyageur) sont consi-
érés comme une sorte de *héros illégitimes* dans
es villages et même dans certaines villes fron-
ıières où ils vont vendre leur butin. »

C'est à cette classe d'hommes qu'appartenait Mazzocchi, que Michallon a peint, il y a quelques années, d'après nature dans les prisons de Rome. Ce brigand était célèbre par sa beauté, son adresse et ses exploits. Les voyageurs, qu'il avait visités lui-même avec un peu trop de familiarité lorsqu'il était libre, allaient le visiter à leur tour dans les fers par curiosité. La duchesse de Devonshire lui fit raconter ses aventures, et, charmée de son élocution et de la beauté de sa figure, elle lui laissa de l'argent pour soulager sa captivité.

Mazzocchi était fier de sa beauté. Un jour il ar-

rêta un jeune peintre qui, dans son amour pour les arts, s'était égaré dans les montagnes. Il n'avait pour tout équipage que son album ; mais il était attaché à un prince italien qui, dit-il à Mazzocchi, paierait sans doute sa rançon. « Commence « d'abord par faire mon portrait, lui dit le bri« gand. » Quand le portrait fut achevé : « Écris, « ajouta-t-il, à ton protecteur qu'il me faut 500 « écus romains pour ta rançon. » Le prince fit répondre qu'il n'avait pas dans le moment l'argent demandé; mais il envoyait une traite dont le montant devait être compté à quiconque ramènerait le peintre à Rome. « Que diable pouvons-nous « faire d'une lettre de change, dit Mazzocchi ? Il « me faut de l'or ou de l'argent. » Mazzocchi mit alors devant l'artiste une feuille de papier pour écrire de nouveau au prince. Lorsque le peintre eut fini la lettre, il prit le papier pour le plier, mais il trouva sur le côté opposé le portrait qu'il avait esquissé. Piqué de voir le peu de cas que l'on faisait de son ouvrage, il était au moment de le déchirer : « Arrête, s'écria Mazzocchi; je suis bien « aise que ce dessin aille à Rome pour que le prince « le voie; il prendra meilleure opinion de moi d'a« près la beauté de ma figure. » La lettre fut envoyée à Rome : la vanité faisait ainsi oublier à Mazzocchi le danger de livrer son signalement.

On raconte aussi que pendant une nuit d'orage

où la pluie tombait par torrens, il était en embuscade dans une gorge des Apennins. Un voyageur à cheval vient à passer. — La bourse ou la vie, lui crie Mazzocchi. « Hélas ! signor, j'ai bien peu « de chose, » et il lui remet un écu romain. « Fi « donc ! reprend le brigand, crois-tu qu'un homme « tel que moi sera venu par un pareil tems, dans « un pareil lieu, pour cette bagatelle ? Garde cet « écu, et prends ce sequin d'or que je te donne « pour achever ta route ; mais je t'en préviens : si, « à ton retour, tu n'as pas la bourse mieux garnie, « je te tue. » On assure que le voyageur revint par un autre chemin.

Lorsqu'il fut rendu à la liberté, Mazzocchi demanda la grace d'aller remercier un prince italien qui avait pris quelque intérêt à son élargissement. Le prince trouva piquant de donner un air de fête à la réception de Mazzocchi ; il invita beaucoup de monde. Ce fameux brigand conta ses aventures : on déplora les erreurs de sa jeunesse ; on admira son audace ; on applaudit à son éloquence ; on lui permit ensuite de se mêler aux jeux de la soirée. Tout le monde était enchanté d'avoir vu de si près, sans danger, celui qui avait fait trembler les États-Romains... Le lendemain, on s'aperçut que la maison du prince était dépouillée des plus beaux vases antiques ; et plus d'une dame romaine eut à regretter des bijoux, des ornemens que *le héros*

illégitime avait adroitement dérobés. Mazzocchi n'avait pu résister à une occasion si séduisante, et ramené par un penchant irrésistible vers *l'honnête* profession qu'il exerçait depuis sa jeunesse, il revola vers ces montagnes qui avaient été le théâtre de ses premiers exploits, et retrouvant ses anciens compagnons d'armes, il leur raconta, comme un titre à leur confiance et à leur amitié, la grande soirée du prince. Mais un vieux brigand, *le Rutile de la troupe*, pensant que l'air des prisons est funeste à la fidélité, et qu'un voleur n'est pas impunément admis chez un grand seigneur, soupçonna Mazzocchi de n'être plus qu'un traître, et, *en vrai Romain*, il l'immola à ce soupçon.

R. M.

N° 65.

Michallon.

L'ERMITE DE L'ILE D'ISCHIA.

hauteur 13 pouces.
largeur 9 pouces.

L'île d'Ischia est à l'entrée du golfe de Naples, à huit lieues de cette capitale. Ses montagnes, entr'autres l'Elpomeo, sont très-élevées; ses vallées, très-fertiles; ses bains chauds, très-renommés. C'est un doux et riant séjour, et M. de Lamartine lui a consacré une de ses Méditations, plus amoureuse et plus tendre sans doute que les rêveries du saint homme dont Michallon nous a transmis les traits :

« L'océan amoureux de ces rives tranquilles
« Calme, en baignant leurs pieds, ses orageux transports,
« Et, prenant dans ses bras ces golfes et ces îles,
« De son humide haleine en rafraichit les bords.

« Doux comme le soupir d'un enfant qui sommeille,
« Un son vague et plaintif se répand dans les airs :
« Est-ce un écho du ciel qui charme notre oreille ?
« Est-ce un soupir d'amour de la terre et des mers?

« Mortel, ouvre ton ame à ces torrens de vie ;
« Reçois par tous les sens les charmes de la nuit :
« A t'enivrer d'amour son ombre te convie ;
« Son astre dans le ciel se lève et te conduit.

« Celui qui, suspendant les heures fugitives,
« Fixant avec l'amour son ame en ce beau lieu,
« Oublirait que le tems coule encor sur ces rives,
« Serait-il un mortel ou serait-il un dieu?

« Et nous, aux doux penchants de ces verts Élysées,
« Sur ces bords où l'Amour eût caché son Éden,
« Au murmure plaintif des vagues apaisées,
« Aux rayons endormis de l'astre Élyséen,

« Sous ce ciel où la vie, où le bonheur abonde,
« Sur ces rives que l'œil se plaît à parcourir,
« Nous avons respiré cet air d'un autre monde,
« Elise!... et cependant on dit qu'il faut mourir! (1) »

(1) Fragment de la deuxième Méditation de M. de Lamartine.

* * *

N° 66.

Michallon.

UN MUSULMAN.

hauteur 13 pouces.
largeur 9 pouces.

Tout est encore loin d'avoir été aperçu ou publié sur les Turcs, qu'un écrivain moderne a définis *un peuple d'antithèses*. Je commence par le régime d'un ménage musulman. Il y a ordinairement, dans chaque maison turque un peu aisée, trois tables séparées, savoir, celle du chef de famille qui prend habituellement son repas seul; la table des enfans qui, par respect pour le père, ne mangent point avec lui, et celle de la femme qui vit isolée dans son appartement. Dans les harems où il y a plusieurs femmes, chacune d'elles a son couvert particulier, et toutes ces tables ne peuvent pas recevoir plus de quatre ou cinq personnes.

Le Turc divise sa nourriture en deux repas, et l'homme puissant qui vit dans la mollesse y ajoute dès le matin un léger goûter. Comme tous

sont dans l'habitude de se lever dès l'aurore, celui-ci, nonchalamment étendu dans l'angle d'un sopha, après son court namaz ou prière, frappe dans ses mains pour appeler l'esclave, qui lui apporte sa pipe. Il savoure à longs traits la fumée de ce nectar qu'il brûle avec des parcelles d'aloès, et reste sans parler, absorbé dans une profonde nullité. On l'arrache à cet état pour lui présenter une légère infusion de café Moka bouillant dans lequel le marc porphyrisé reste suspendu, et il le boit en aspirant doucement sur le bord de la tasse. Ses jambes croisées, sur lesquelles il est assis, lui refusent presque leur secours; il invoque les bras de deux domestiques pour se soulever. Ses vêtemens amples, le coussin sur lequel il existe, la volupté du harem, l'excès prématuré des plaisirs, l'ont énervé. Il dit, comme l'Asiatique son voisin : *Ne rien faire est bien doux ; mais mourir pour se reposer, c'est le bonheur suprême.*

La matinée de l'homme opulent s'écoule de cette manière, ou en roulant machinalement entre ses mains son *tchespi* (sorte de chapelet). Vers le milieu du jour on apporte le dîner. La plus grande simplicité règne dans le service ; on ne voit sur la table ni nappe, ni fourchettes, ni assiettes, ni couteaux. Une salière, des cuillers de bois, d'écaille ou de cuivre, et une grande ser-

viette d'une seule pièce qu'on fait circuler sur les convives, forment l'appareil. On distribue le pain coupé par bouchées, et on garnit le plateau de cinq à six plats de salades d'olives, de cornichons, de végétaux confits au vinaigre, et de confitures liquides. On apporte ensuite les sauces et les ragoûts, et le repas se termine par le Pilam. Quinze minutes suffisent pour se rassasier, et le repas est un travail pour l'indolent qui semble l'avoir fait en cédant à la nécessité, plutôt que par plaisir. Les boissons, dont on ne fait usage qu'après avoir mangé, sont l'eau et le scherbet qu'on présente à la ronde dans un verre de cristal qui est commun à tous les convives. Le vin, proscrit en apparence, ne se boit que dans les tavernes.

L'après-midi, le Turc passe son tems dans un keosk bien aéré. Celui qui habite les rives du Bosphore aime que sa vue plane sur les sites agréables de l'Asie, où reposent ses pères (1). Il contemple cette terre comme celle qui doit un jour servir d'asile aux Musulmans, *lorqu'une nation d'hommes blonds les aura chassés d'Europe* (2). Il s'enivre d'odeurs, des vapeurs de la

(1) Les Turcs riches de Constantinople se font ordinairement enterrer en Asie.

(2) Idée populaire que les Turcs regardent comme une prophétie.

pipe, et se rafraîchit avec le scherbet parfumé de musc que ses esclaves lui versent. Éloigné ensuite de toute société, il appelle ses femmes, et sans déposer rien de sa gravité, il leur commande de danser en sa présence.

Les Turcs n'ont, à vrai dire, ni spectacles ni fêtes. Les places seules sont couvertes de jongleurs qui font danser des serpens au son du tambour; des joueurs de gobelets, ou des meneurs d'ours. On trouve aussi dans les tavernes une espèce de danseurs appelés *yamakis*, qui sont des Grecs des îles de l'Archipel. Un Turc pris de vin, qui tombe dans la rue, et que la garde saisit, est condamné à la bastonnade; on récidive contre lui cette punition jusqu'à trois fois; après quoi il est réputé incorrigible, et reçoit le nom d'*ivrogne impérial* ou d'*ivrogne privilégié*. S'il est alors arrêté, on l'envoie, pour toute punition, dormir sur les cendres chaudes d'un bain.

Quand la justice déploie ses formes pour le châtiment de ceux qui sont condamnés, elle offre toujours un caractère atroce qui est propre aux peuples barbares. Une nuit, que je respirais l'air qui circulait dans le jardin des Sept-Tours où j'étais renfermé, le bruit du canon du hissar, parti du fond du canal, répété par les échos, frappa mon oreille. J'interrogeai les gardes qui veillaient autour de moi. Ils m'apprirent que cette

voix redoutable des combats annonçait au visir endormi dans son harem l'exécution de ses ordres. Quelques janissaires jugés coupables venaient de subir leur arrêt de mort; et leurs cadavres, jetés dans les courans rapides de la mer, roulaient déjà dans la Propontide. Le nombre des coups de canon avait désigné le nombre des condamnés.

Ce peuple n'appartient en rien à l'Europe que par la place qu'il y occupe encore. A Constantinople, on ne trouve pas un bureau de poste aux lettres; les rues ne sont désignées par aucune dénomination particulière; les habitans n'ont point de noms de famille; personne n'y sait son âge, puisque rien ne constate l'état civil. Là règnent l'oppression, la licence, le despotisme et l'égalité, le régime des lois et de la terreur; là on punit l'assassinat et on y applaudit. Assemblage de vertus et de vices, de principes et de barbarie, rien ne semble être à sa place à Constantinople, et la chose publique se soutient par le poids des années et des usages respectés.

E. Pouqueville.

N° 67.

Michallon.

hauteur 12 pouces.
largeur 8 pouces.

PAYSANNE ROMAINE (ASSISE).

N° 68.

Michallon.

hauteur 12 pouces.
largeur 8 pouces.

PAYSANNE ROMAINE FILANT AU FUSEAU.

N° 69.

Michallon.

hauteur 12 pouces.
largeur 8 pouces.

PAYSANNE ROMAINE.

N° 70.

Michallon.

VUE DU TEMPLE DE SÉGESTE, EN SICILE.

Commencé en 1822, non terminé.

Assis à l'ombre des colonnes de ce temple de Cérès ou de Vénus, si admiré et tant de fois dessiné, je m'inquiétais peu de savoir à laquelle de ces deux déesses il avait pu être consacré; je jouissais du charme d'une journée admirable que des milliers d'oiseaux célébraient à l'envi. Les éperviers sortaient en criant du faîte de l'antique édifice, et des lézards couleur d'émeraude quittaient les fentes de ces colonnes dorées par le soleil. Ce monument demeure comme le seul témoin de la piété et de la richesse de l'antique Ségeste. La rivale de Sélinonte dort comme elle dans la poussiere; le temps a effacé jusqu'aux inscriptions qui attestaient la haine réciproque de ces deux grandes cités.

hauteur 39 pouces.
largeur 51 pouces.

Ces fils religieux de la malheureuse Troie avaient donné les noms du Simoïs et du Scamandre à deux ruisseaux voisins du théâtre. Le temple de Ségeste a cinquante six pieds d'élévation : il est du même ordre, mais d'une forme moins pure que celui de Pœstum ; il est aussi d'une couleur moins chaude.

Après avoir dessiné ce temple avec soin et sans poésie, nous montâmes sur la colline où se voient les débris du théâtre. Il est évident que cet édifice, dont les murs d'appui ont quarante pieds de hauteur et dont on trouve encore les vomitoires, était entouré d'habitations ; des monceaux de pierres taillées se découvrent de toutes parts. On ne doit pas chercher ailleurs l'ancienne Ségeste : voilà l'emplacement de cette ville qui se vantait d'être la sœur de Rome !

Ch^te. de Forbin.

N° 71.

Monthélier.

INTÉRIEUR DE L'ATELIER DE PEINTURE

DE HENRI TRUCHOT.

On y voit ce peintre, que les arts regrettent, occupé à peindre le convoi d'Isabeau de Bavière, son dernier tableau.

hauteur 15 pouces.
largeur 19 pouces.

N° 72.

Oméganck.

UN MOUTON

BROUTANT LES FEUILLES D'UN ROSIER.

hauteur 10 pouces.
largeur 9 pouces.

N° 73.

Pallière (Léon) (1).

PROMÉTHEE

ENCHAINÉ SUR UN ROCHER ET LIVRÉ AU VAUTOUR.

1817.

hauteur 76 pouces.
largeur 98 pouces.

Prométhée, fils de Japet et de Clymène, une des Océanides, forma l'homme du limon de la terre. Minerve, frappée de la beauté de cet ouvrage, offrit à son auteur de contribuer à sa perfection. Prométhée, introduit dans l'Olympe par la déesse, y déroba le feu céleste pour animer sa figure d'argile. Jupiter devint jaloux du fils de Japet, qui, à son tour, le trompa en lui offrant un sacrifice, pour éprouver s'il était vraiment digne des honneurs divins. Il tua deux bœufs, et

(1) Mort à Rome, dans la fleur de son âge.

remplit une des deux peaux de la chair, et l'autre des os de ses victimes. Jupiter se trompa, et choisit la dernière. Résolu de se venger : « Fils « de Japet, s'écria-t-il, le plus rusé des mortels, « cachant le feu pour l'apporter aux hommes, « tu t'applaudis de m'avoir trompé ; tu en seras « puni, toi et les races futures ; les mortels joui- « ront du feu ; mais je leur enverrai un mal qui se « fera aimer, qui les séduira par des charmes puis- « sans, et les entraînera dans l'abîme (1). » Il ordonna aussitôt à Vulcain de former une femme du limon de la terre, de l'envoyer à Prométhée avec une boîte remplie de biens et de maux. L'adroit Prométhée, soupçonnant quelque piége, ne voulut recevoir ni la boîte ni Pandore qu'il fit épouser à son frère Épiméthée. Le maître des Dieux, outré de ce que Prométhée n'avait pas été dupe de cet artifice, ordonna à Mercure, ou, selon Eschyle, à Vulcain, de le conduire sur le mont Caucase, et de l'attacher à un rocher, où, un vautour devait lui dévorer le foie pendant trente mille ans. Il est probable qu'il y serait encore, si, trente ans après l'ordre de Jupiter, Hercule n'avait pas tué le vautour, qui était né de Typhon et d'Échidna. Les Athéniens avaient élevé

(1) Hésiode : *les Travaux et les Jours.*

à Prométhée, comme inventeur des arts, un autel dans les bosquets de l'Académie, et célébraient des jeux en son honneur.

G. S.

N° 74.

Picot.

L'AMOUR ET PSYCHÉ.

L'AMOUR S'ÉLOIGNE DE PSYCHÉ PENDANT SON SOMMEIL.

(*Peint à Rome en 1817.*)

PSYCHÉ A L'AMOUR.

hauteur 86 pouces.
largeur 107 pouces.

« Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crainte,
Et que s'il a quelque poison,
Une ame aurait peu de raison
De hasarder la moindre plainte
Contre une favorable atteinte
Dont tout le cœur craindrait la guérison!
J'ai senti de l'estime et de la complaisance,
De l'amitié, de la reconnaissance;
De la compassion les chagrins innocens
M'en ont fait sentir la puissance,
Mais je n'ai point encor senti ce que je sens.
Je ne sais ce que c'est, mais je sais qu'il me charme,

Que je n'en conçois pas d'alarme.
Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens charmer.
Tout ce que j'ai senti n'agissait pas de même,
Et je dirais que je vous aime,
Seigneur, si je savais ce que c'est que d'aimer.

L'AMOUR.

Vous ne me donnez pas, Psyché, toute votre ame.
Le tendre souvenir d'un père et de deux sœurs
Me vole une part des douceurs
Que je veux toutes pour ma flamme.
N'ayez d'yeux que pour moi qui n'en ai que pour vous.

PSYCHÉ.

Des tendresses du sang peut-on être jaloux?

L'AMOUR.

Je le suis, ma Psyché, de toute la nature;
Les rayons du soleil vous baisent trop souvent;
Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent:
Dès qu'il les flatte, j'en murmure.
L'air même que vous respirez
Avec trop de plaisir passe par votre bouche;
Votre habit de trop près vous touche,
Et sitôt que vous soupirez,
Je ne sais quoi, qui m'effarouche,
Craint parmi vos soupirs des soupirs égarés (1). »

---

(1) Psyché, acte III, scène III. Cette scène est du grand Corneille qui composa la pièce de concert avec Molière pour une fête destinée à Louis XIV.

« Une musique céleste se fit alors entendre : « une charmante voix chanta :

« Tout l'univers obéit à l'amour ;
Belle Psyché, soumettez-lui votre ame ;
Les autres dieux à ce dieu font la cour,
Et leur pouvoir est moins doux que sa flamme.
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien ;
Aimez, aimez, tout le reste n'est rien.

« Sans cet amour, tant d'objets ravissans,
Lambris dorés, bois, jardins et fontaines,
N'ont point d'appas qui ne soient languissans ;
Et leur plaisirs sont moins doux que ses peines.
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien ;
Aimez, aimez, tout le reste n'est rien. »

« Dès que la musique eut cessé, on dit à Psy- « ché qu'il était tems de se reposer. Il lui prit « alors une inquiétude, telle que les jeunes filles « l'ont d'ordinaire, le jour de leurs noces, sans « savoir pourquoi. Un moment après, celui qui « l'aimait arriva. On n'a jamais su ce qu'ils se « dirent (1).... »

« Dormez, Psyché, voici venir l'aurore :
Pour vous quitter l'Amour a fait un pas.

(1) Lafontaine.

La volupté qui s'enfuit de vos bras,
Tendre Psyché, vous la rêvez encore...
Jusqu'à ce soir ne vous réveillez pas (1). »

(1) Casimir Delavigne.

* * *

N° 75.

Regnier.

VUE

DE L'ÉTANG ET DU CHATEAU DE PIERRE-FONDS,

DANS LA FORÊT DE COMPIÈGNE.

1812.

Non loin des bords de l'Oise où Compiègne déploie
De son éclat récent le superbe appareil,
Ses berceaux de cytise et ses tentes de soie,
Et ses dômes rougis à l'horison vermeil,
Une sombre forêt, aux druides sacrée,
Se développe, immense, en un calme profond.
Au nord, une ruine en protége l'entrée;
Et tous avec orgueil parlent dans la contrée
Du vieux château de Pierre-Fond.

hauteur 25 pouces.
largeur 34 pouces.

Nous errions, elle et moi, sur ces débris antiques
Que la ligue et le tems ont sapés tour-à-tour;
Et le jour finissait, et les arceaux gothiques
Jetaient leur ombre au loin sur les bois d'alentour.

Elle était là, muette, et pensive, et plus belle;
Abaissant sa paupière, et sur sa main fidèle
Laissant tomber son front voilé par la douleur.
Moi j'étais à ses pieds, les yeux fixés sur elle,
Triste et pâle de sa pâleur.

Je lui disais pourtant : « Crois-moi, ma bien-aimée,
« Laisse tes beaux regards errer sur ces beaux lieux;
« Vois comme la nature, heureuse et ranimée,
« En suaves tableaux se déroule à nos yeux.
« C'est le beau mois de mai : ces fleurs t'en avertissent,
« Et leurs parfums si purs qui montent jusqu'à nous.
« De l'antique forêt les dômes reverdissent;
« Et ces frais églantiers, qui sur les tours grandissent,
« Jettent des fleurs sur tes genoux.

« Vois-tu là-bas Compiègne et sa pompe royale?
« La vierge de Schœnbrunn, pour des destins meilleurs,
« Naguère y vint chercher la tente nuptiale
« Où peut-être ont coulé ses prophétiques pleurs.

« Là Soissons, où Clovis de leur dernière gloire
« Aux Romains des Césars arracha les lambeaux;
« Où la France reçut, des mains de la victoire,
« Ses droits de nation qu'elle a rendus si beaux.
« Ici des prés, un lac, des groupes de chaumières
« Qu'adossaient aux remparts les vassaux d'autrefois,
« Comme le passereau, pour ses amours premières,

« Va suspendre son nid sous l'abri de nos toits.
« Mais l'ombre à chaque instant s'alonge avec mystère;
« Le soleil ne luit plus qu'au bout du long clocher;
« Tout se voile en silence... il ne vient de la terre
« Que les cris des oiseaux qui courent se cacher
« Dans les tilleuls du presbytère.

« Respirons librement cet air pur des beaux jours :
« Oh ! dérobe ton cœur à des alarmes vaines;
« En ce calme imposant laisse endormir tes peines,
« Et regarde les cieux qui consolent toujours. »

Mais elle, tout en proie à sa langueur mortelle,
Jetant autour de nous un œil presque égaré,
Et saisissant ma main : « Ce lieu te plaît, dit-elle :
« Avant trois mois j'y reviendrai.
« J'y reviendrai pour toi, la nuit jusqu'à l'aurore,
« Seule et sur ces débris je passerai long-tems :
« J'aurai comme aujourd'hui de longs voiles flottans,
« Mais je serai plus pâle encore.

« Près de toi, sans me voir, tu m'entendras marcher.
« Suis-moi, suis-moi toujours, et crains de m'approcher.
« Dieu défend, tu le sais, qu'ici rien nous rassemble;
« Il est un lieu pourtant où nous serons ensemble....
« J'y serai la première, et viendrai te chercher. »

Voilà ce qu'elle dit sur ces hautes ruines;

Et la cloche prochaine alors sonnait huit fois;
Et des vieux souterrains et des forêts voisines
S'échappaient, par moment, de lamentables voix.

Alexandre Guiraud.

N° 76.

Régnier.

VUE DE L'ENTRÉE DE LA CAVÉE,

DANS LE PARC DE SAINT-LEU.

hauteur 15 pouces.
largeur 12 pouces.

Le château de Saint-Leu-Taverny est une des plus belles demeures du canton de Montmorency. Il appartenait autrefois à M. le duc d'Orléans ; il est aujourd'hui au nombre des propriétés de M. le duc de Bourbon. La vue du château s'étend sur la charmante vallée de Montmorency ; les jardins et le parc sont dessinés avec goût, ornés de fabriques, et brillans de verdure et de fraîcheur.

R. R.

N° 77.

Réginier.

VUE PRISE DANS LES ENVIRONS DE RIOM,

EN AUVERGNE.

1822.

hauteur 22 pouces.
largeur 25 pouces.

Riom est une des plus jolies villes de l'Auvergne, et ses environs sont rians et fertiles. Cette ville s'honore d'être la patrie de Grégoire de Tours, d'Anne Dubourg, du père Sirmond, et de Danchet. Le sol de l'Auvergne a été heureux en hommes célèbres : c'est de là que sont sortis Pascal, Domat, Savaron, Marmontel, Thomas, et l'abbé Delille qui a adressé à la Limagne, où il était né, ces vers charmans que l'on relit toujours avec un nouveau plaisir :

« O champs de la Limagne ! ô fortuné séjour !
« Hélas ! j'y revolais après vingt ans d'absence :
« A peine le Mont-d'Or, levant son front immense,
« Dans un lointain obscur apparut à mes yeux,

« Tout mon cœur tressaillit; et la beauté des lieux,
« Et les riches côteaux, et la plaine riante,
« Mes yeux ne voyaient rien; mon ame impatiente,
« Des rapides coursiers accusait la lenteur,
« Appelait, implorait ce lieu cher à mon cœur.....
« Je le vis, je sentis une joie inconnue :
« J'allais, j'errais; partout où je portais la vue
« En foule s'élevaient des souvenirs charmans.
« Voici l'arbre témoin de mes amusemens;
« C'est ici que Zéphyr, de sa jalouse haleine,
« Effaçait mes palais dessinés sur l'arène.
« C'est là que le caillou, lancé dans le ruisseau,
« Glissait, sautait, glissait et sautait de nouveau.
« Un rien m'intéressait : mais avec quelle ivresse
« J'embrassais, je baignais de larmes de tendresse
« Le vieillard qui jadis guida mes pas tremblans,
« La femme dont le lait nourrit mes premiers ans,
« Et le sage pasteur qui forma mon enfance !
« Souvent je m'écriais : Témoins de ma naissance,
« Témoins de mes beaux jours, de mes premiers désirs,
« Beaux lieux ! qu'avez-vous fait de mes premiers plaisirs? »

M. S.

N° 78.

Régnier.

PARC DE NEUILLY.

1822.

hauteur 23 pouces.
largeur 29 pouces.

Vue du cours des deux bras de la Seine et de la tête de l'île de la Grande-Jatte, prise sur la queue de l'île du Pont.

N° 79.

Renoux.

RUINES DES CASEMATES

DU CHATEAU GAILLARD, PRÈS DES ANDELYS, (EURE) (1).

1822.

Le château Gaillard, près des Andelys, département de l'Eure, n'offre plus aujourd'hui que des ruines; mais il se recommande par des souvenirs historiques. M. Viennet, dans le treizième chant de son poème *inédit* de *La Philippide*, a consacré à la description de ce château des vers que nous nous empressons de révéler à nos lecteurs. C'est le moment où Blanche de Castille et Constance de Bretagne arrivent au camp de Philippe-Auguste.

hauteur 12 pouces.
largeur 15 pouces.

« Leurs yeux enfin découvrent la colline

(1) Ces ruines appartiennent à S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans.

« Que de sa tour et de ses bastions
« Château-Gaillard et protége et domine,
« Et les vieux murs de la cité voisine,
« Et des Français les nombreux pavillons.
« L'astre du jour, dont les rayons obliques
« Allaient s'éteindre aux gouffres de Thétis,
« Ne dorait plus de ses feux amortis
« Que les créneaux de ces tours magnifiques.
« Ce monument du règne de Richard,
« Comme sa gloire, attestait son génie;
« Mais la nature, avant son industrie,
« Avait fondé cet altier boulevard.
« A l'orient d'une plaine inféconde
« Que notre Seine, en son cours sinueux,
« Par trois côtés embrassait de son onde,
« Sur le revers d'un côteau spacieux,
« Sortait des flots une roche escarpée
« Dont les flancs durs et le front sourcilleux
« Comme une tour s'élevaient dans les cieux.
« L'art des humains semblait l'avoir coupée;
« Mais du côté que l'aurore éclairait
« Un autre mont en dominait le faîte.
« Entre les deux un vallon s'étendait,
« Et du rocher il isolait la crête.
« De son plateau de cailloux hérissé
« Le grand Richard aplanit la surface.
« Le roc vaincu par le pic et la masse
« Fut arrondi, fut ouvert en fossé,
« Et les débris de ce roc fracassé,
« En murs épais montant jusqu'à la nue,
« De ce plateau cernèrent l'étendue.
« Au pied du fort, près des murs d'Andely
« Qui de la Seine embellissaient la rive,
« Était une île, un bocage fleuri
« Que caressait son onde fugitive :
« Séjour tranquille où venaient les amours

« Chercher la paix, l'ombrage et le mystère.
« Mars les bannit de ce lieu solitaire.
« Des pieux aigus fermèrent ses contours,
« Et de créneaux, de tourelles chargée,
« En bastion cette île fut changée.
« Un double pont, sur le fleuve jeté,
« Joignit la plaine et l'île et la cité.
« Mais quand Philippe et ses bandes guerrières
« Vinrent cerner ces murailles altières,
« L'un de ces ponts aux flammes fut livré,
« Et de la plaine où flottaient nos bannières
« Château-Gaillard fut encor séparé.
« Le roi sourit d'une perte inutile;
« Et rassemblant des bacs et des radeaux,
« A deux cents pas de la ville et de l'île
« Par des crampons réunit ces bateaux;
« Dompta le fleuve, assura son passage;
« Et dans l'instant, ses tentes, ses drapeaux
« Eurent couvert l'un et l'autre rivage. »

Ce château ne servit pas toujours de théâtre à la guerre. La vengeance d'un de nos rois le changea d'abord en une prison; plus tard, en un lieu de supplice. C'est là que Marguerite de Bourgogne, première femme de Louis X, et Blanche, épouse de Charles-le-Bel, furent enfermées, après avoir été jugées et convaincues d'infidélité par arrêt du parlement, le roi (Philippe-le-Bel) y séant. Ces deux jeunes princesses s'étaient éprises d'amour pour deux frères gentilshommes normands, Philippe et Gautier d'Aulnay, et leurs désordres étaient devenus la fable de la cour. Le roi mit ces

deux gentilshommes entre les mains de la justice, qui punit d'une manière barbare l'affront qu'ils avaient porté dans la famille royale. « Les galans, « dit Mézerai, furent écorchés tout vifs, traînés « dans la prairie de Maubuisson nouvellement fau- « chée, mutilés, et puis décollés, et leurs corps « pendus par sous les aisselles au gibet. » Cependant Marguerite languissait depuis deux ans captive au château Gaillard, lorsque Louis *le Hutin* monta sur le trône en 1315. Il ne voulait point y faire asseoir à ses côtés une épouse adultère; il demanda à Charles Martel, roi de Hongrie, la main de sa fille Clémence, et pressé d'aplanir les obstacles que la vie de Marguerite apportait à cette nouvelle alliance, il fit étrangler cette princesse dans sa prison, et alla se faire sacrer à Reims.

Les débris du château Gaillard n'étaient pas, il y a quatre ans, entièrement inhabités. Une femme octogénaire y avait cherché un refuge. Sa chambre était une espèce de grotte formée dans le roc: son ménage ressemblait à celui de la vieille Baucis ; cependant je crois que s'il avait pris envie à Jupiter de venir la visiter, elle aurait été fort en peine de lui servir une oie à souper, car cette pauvre femme ne subsistait que des aumônes publiques. Nous lui fîmes quelques questions sur le lieu qui lui servait d'asile; mais elle n'a connu du château

Gaillard que ses ruines; elle ne racontait aux voyageurs que ses propres infortunes qui n'avaient rien de solennel; et l'ombre de la reine Marguerite n'avait jamais effrayé sa pensée, ni troublé son sommeil.

R. R.

N° 80.

Roëhn (A).

VUE

DU PETIT BRAS DE LA SEINE SORTANT DU PARC DE NEUILLY, PRISE DE LA POINTE DE L'ILE DE VILLIERS.

ON APERÇOIT DANS LE LOINTAIN LE CLOCHER DE SAINT-DENIS.

1822.

hauteur 23 pouces.
largeur 29 pouces.

« Saint-Denis, je te vois, montrant avec fierté
De ton antique tour le sommet argenté :
Ta vieillesse est auguste, et l'éclat de ta gloire
Naquit aux premiers jours de notre longue histoire.
Mille ans t'ont vu debout triomphant à la fois
Des hommes et du tems, des peuples et des rois.
Telles, au sein des mers, des roches blanchissantes
Bravent les vains efforts des vagues mugissantes ;
Ou tel le cèdre altier élève jusqu'au ciel
Sa tige impérissable et son front immortel.
La pauvreté pieuse y fonda l'humble asile
Où Denis aux Français enseigna l'évangile.

De la foi parmi nous ce fut là le berceau,
De quarante martyrs ce fut là le tombeau;
C'est là que de l'erreur chassant la nuit profonde,
La doctrine du Christ devint celle du monde.
Tes chefs voués à Dieu, mais les égaux des rois,
A des peuples soumis donnaient aussi des lois.
Leur crosse était un sceptre, et leur mitre suprême
Remplaçait sur leur front le royal diadême (1).
L'un d'eux, sortant du cloître, et sur le trône assis,
Gouverna nos aïeux sous le jeune Louis (2):
Contre ses agresseurs il protégea la France,
Du monarque et des lois rétablit la puissance;
Sous leur abri sacré plaça la liberté,
A l'homme méconnu rendit sa dignité,
Et sa main ralluma, pour des jours plus prospères,
Le flambeau du génie et celui des lumières;
Son nom parmi les rois se place avec orgueil,
Sa cendre à Saint-Denis partagea leur cercueil.
Et de tous ses hauts faits l'éclatante mémoire
Perce la nuit des tems et se montre avec gloire.

---

(1) Les abbés de Saint-Denis, surtout pendant les deux premières races, étaient des hommes très-puissans dans l'état et hors de l'état: c'était parmi eux que les rois choisissaient de préférence les dépositaires de leur confiance et de leur pouvoir. C'était dans leur maison qu'étaient élevés les héritiers présomptifs du trône, dans leur église qu'était la sépulture des rois, auprès de leur autel qu'était déposée l'oriflamme. Leurs archives étaient considérées comme celles de la couronne.

(2) Suger.

Et que de souvenirs se pressent à la fois!
Ces princes, ces héros, ces trois races de rois,
Semblent venir en foule assiéger cette enceinte,
Tour-à-tour vénérée, et désolée et sainte.
J'ai vu la chaire illustre, aigle brillant de Meaux,
Où tu parlais aux rois du bord de leurs tombeaux;
Ta parole sacrée et tes accens funèbres
Retentissent encor dans ces lieux de ténèbres;
Je t'entends, je te vois, inspiré par les cieux,
Consoler de Condé les mânes glorieux.
Henriette se meurt, et ta voix éclatante
Porte dans tous nos sens le trouble et l'épouvante;
De sa mère au tombeau tu deviens le vengeur,
Ton immortel pinceau flétrit leur oppresseur,
Et toujours vers Dieu seul ramenant nos pensées,
Tu rends à leur néant les grandeurs *terrassées*.
Mais ce néant vengeur au ciel n'a pas suffi,
Et la tombe des rois elle-même a péri.
Revenu dans ce temple, aux voûtes sépulcrales
En vain j'ai demandé les dépouilles royales;
Par son silence seul la mort a répondu,
Et dans ces tristes lieux, hélas! qu'ai-je revu?
De cercueils dispersés l'orgueilleuse poussière,
Des marbres sans douleur, des autels sans prière,
Un temple sans pontife, un tabernacle ouvert,
Des lévites en fuite et le lieu saint désert.
On m'a dit qu'une horde impie et sacrilége,
Du sépulcre outrageant l'auguste privilége,
Avait chassé les morts de leur lieu de repos;

Que des rois sans couronne et même sans tombeaux
Les débris dispersés, la cendre méconnue,
Avaient pour seul asile une terre inconnue;
Qu'Henri-Quatre, arraché du caveau solennel,
Avait ainsi deux fois reçu le coup mortel;
Que du grand Fénélon l'espérance et la gloire,
Ce prince, par ses soins, si digne de mémoire,
Auprès de son épouse, à côté de son fils,
Semblait sortir vivant du fond de ces débris;
Que Louis, conservant la grandeur souveraine,
Par un hasard sublime était près de Turenne,
Et qu'à ce noble aspect les brigands pleins d'effroi
Crurent voir le grand siècle entourer le grand roi,
Et fuyant du milieu de ces retraites sombres,
Parurent poursuivis par les royales ombres.....
A ces tristes récits, levant les yeux au ciel,
Je m'écriai : *Grand Dieu, toi seul es éternel!*

F^n Boissy d'Anglas.

deuil réveille dans le cœur de tous les mortels un peu de poussière fraîchement remuée !

Et moi, je passais dans ce village; et, au nom de Marie, une larme s'échappa de mes yeux, et je plaignis son frère.

A. D.

N° 82.

Roonmy.

VUE PRISE A GENESANO,

PRÈS LE LAC DE NÉMI, DANS L'ÉTAT ROMAIN.

DES PÉNITENS PORTENT UNE JEUNE FILLE EN TERRE.

1817.

hauteur 32 pouces.
largeur 43 pouces.

Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde, je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.....

Tems jaloux! se peut-il que ces momens d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours du malheur!

Eh quoi! n'en pourrons-nous au moins fixer la trace?
Quoi! passés pour jamais? quoi! tout entiers perdus?
Ce tems qui les donna, ce tems qui les efface
Ne nous les rendra plus!

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez: nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous que le tems épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes rians coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux!

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise : Ils ont aimé!

De Lamartine.

N° 83.

Bonnay.

VUE DU COLLÉGE DE REICHENAU,

DANS LE PAYS DES GRISONS (1).

1817.

hauteur 3o pouces.
largeur 4o pouces.

Ce fut dans ce collége que le duc d'Orléans, alors âgé de vingt ans, fut admis comme professeur, sous un nom supposé, au mois d'octobre 1793 (2). Le château de Reichenau, où le collége était établi, est situé au confluent du Vorder-Rhein et de l'Hinter-Rhein, qui prennent le nom de Rhin après leur jonction. Les ponts représentés dans le tableau avaient été construits par Grubenmann, célèbre charpentier d'Appenzel. Celui de gauche est sur le Vorder-Rhein, au-

(1) Cette vue a été faite à Paris, d'après une estampe du Voyage pittoresque de Laborde.

(2) Voir ci-dessus la notice du tableau de Couder, n° 21.

dessus de l'église du village de Damints, et plus haut encore dans les montagnes est la gorge appelée Kunckels, à travers laquelle passe le sentier qui conduit à Pfeffers. Le château de Reichenau, avec les bâtimens qui en dépendent, est entre les deux ponts. Celui de droite est sur le Rhin qui coule de là vers Coire. On ne voit point cette ville, qui est située à deux lieues de Reichenau, au pied de la montagne sur laquelle est un peu de neige.

Le duc d'Orléans est représenté sur le devant du tableau, le peintre ayant supposé qu'il visitait les lieux où dans l'exil il s'était fait un refuge honorable contre les vicissitudes de la fortune.

R. B.

N° 84.

Roonmy.

UN CAMP DE LAPONS.

1819.

hauteur 33 pouces.
largeur 45 pouces.

Au mois d'avril 1795, le duc d'Orléans était parti de Hambourg pour Copenhague, accompagné du comte Gustave de Montjoie. Un banquier de cette capitale, auquel il avait été particulièrement recommandé, non comme duc d'Orléans, mais comme un voyageur suisse, lui fit obtenir des passeports du roi de Danemarck, à la faveur desquels il pouvait voyager en toute liberté. Après avoir visité à Elseneur le château de Cronenburg et le jardin d'Hamlet, il passa le Sund pour se rendre en Suède, vit Helsunbourg, Gothembourg, remonta au lac Vener pour admirer les superbes cascades du fleuve des Goths à Trollhatton : prit ensuite la route de Norwège, séjourna à Friderikshall, tristement célèbre par la mort de Charles XII ; à Christiania, où les habitans lui firent

l'accueil le plus gracieux, sans le connaître ni même soupçonner son rang ; à Drontheim, où le baron de Krog, gouverneur, le combla d'égards. Pressé d'arriver à l'extrémité du continent vers l'époque du solstice, il longea la côte de Norwège jusqu'au golfe de Salten, et visita le Mahlstrom, malgré les dangers qui en défendent les abords curieux. Parti de Saltdalen, il voyagea à pied avec les Lapons, sur la crête des montagnes, jusqu'au Golfe de Tys (Tys-Fiord) ; arriva au Cap-Nord le 24 août 1795, et après s'être arrêté quelques jours dans cette contrée, à 18 degrés du pôle, il revint à Tornéo par la Laponie.

Ce tableau représente l'illustre voyageur dans un camp de Lapons. Le site est entièrement d'imagination ; cependant la montagne d'*Olmaiollo*, dans la Laponie de Pithea, ressemble beaucoup à celle que le pinceau de M. Ronmy a créée. On remarque dans cette composition tous les accessoires d'une habitation de Lapons. On y voit un troupeau de rennes, au milieu duquel les Lapons sont occupés à traire celles qui donnent du lait. On y voit aussi la tente ordinaire des Lapons, qui est formée par une couverture de *valmar*, roulée en cercle autour de quelques perches, en sorte que le feu se fait au milieu et que la fumée sort par le sommet de la tente. On remarque plus loin une habitation en pierre qui ressemble

à un four. C'est là ce que les Lapons appellent dans leur langue un *kodcki*. Cette habitation est percée par le sommet, comme la tente, pour laisser sortir la fumée. Enfin on y a représenté de petites baraques montées sur des perches, qui ressemblent à nos pigeonniers, et qui servent aux Lapons de dépôts de vivres pendant l'hiver. Il les élèvent ainsi au-dessus du sol, tant pour qu'elles ne soient pas ensevelies dans les neiges, que pour que les bêtes ne puissent pas y grimper. Elles ne sont accessibles qu'aux ours qui cassent les perches pour les faire tomber, et qui les écrasent ensuite pour s'emparer de la viande sèche qui s'y trouve.

N° 85.

Roonmy.

D'après le conte de Turpin de Crissé.

VUE DU CHATEAU DE L'ŒUF A NAPLES.

(VUE DE JOUR.)

1819.

Ce château a reçu son nom de sa forme ovale: il est bâti sur une petite île que Pline appelle Mégare, et qui paraît avoir été détachée du promontoire de Pizzo-Falcone par un tremblement de terre. On n'y voit plus de traces de la maison de Lucullus; mais les restes de ses viviers sont encore visibles sous les eaux de la mer. Dans des tems plus modernes, les moines de St.-Bazile y élevèrent un couvent avec une église dédiée au Sauveur. Le roi Guillaume I^er^ y fit construire un château qui demeura imparfait. L'empereur Frédéric II le réédifia d'après les dessins de l'archi-

hauteur 12 pouces.
largeur 15 pouces.

tecte Nicolas Pisano, et y tint une assemblée générale du parlement. Ce château sert aujourd'hui de caserne à l'infanterie.

R. R.

N° 86.

Bonnay.

CHATEAU DE NEUILLY.

VUE DE LA FAÇADE ET DE LA TERRASSE DU CÔTÉ DE LA RIVIÈRE.

1822.

Le peintre a placé sur le devant du tableau le duc d'Orléans et sa famille : hauteur 23 pouces. largeur 29 pouces.

« Que j'aime aussi te voir, dans tes brillans jardins
« Où plus d'un arbrisseau fut planté par tes mains,
« Où, pour les embellir, ta vaste bienfaisance
« D'un peuple d'ouvriers devient la providence,
« Oublier les grandeurs, et de Cincinnatus,
« Modeste, retracer les modestes vertus !....
« C'est là que pour chanter son illustre Mécène
« Ma muse interrogeait les échos de la Seine :
« Je t'offre le laurier que sa main a cueilli,
« Et je suspends ma lyre aux bosquets de Neuilly (1). »

(1) Fragment d'une épître au duc d'Orléans.

R. R.

N° 87.

Sablet.

UN GREC.

LE FOND DU TABLEAU REPRÉSENTE UNE VILLE ASIATIQUE DANS UN EFFET DE NUIT.

hauteur 13 pouces.
largeur 11 pouces.

O Grec! puisse le ciel te rendre une patrie!
Puisses-tu l'affranchir sans le secours des rois,
Et trouver dans le sein des lois
Un abri contre l'anarchie!
Grand peuple, j'ai prédit ton réveil glorieux;
J'ai chanté le premier ta gloire renaissante,
Quand de la liberté mourante
Les défenseurs, traités de factieux,
Devant la ligue triomphante
Baissaient un front silencieux.
Tu sommeillais encor dans les fers de Byzance,
Et ma muse, du Pinde éveillant les échos,
T'appelait à l'indépendance.
Tu m'as bien répondu, nation de héros!

Ta gloire apres sa mo[illegible]
La liberté te compte au [illegible]
Ceux qui t'osaient blâme[illegible]
Et l'exemple qu'au mon[illegible]
Sera dans l'avenir [illegible]

---

(1) Le poème des Parga a [illegible]
de la Grèce.

[illegible]

DE LA CHAMBR[illegible]

[illegible]

N° 89.

Schnetz.

UN PASTEUR DE L'ÉTAT ROMAIN.

(*Peint à Rome en 1822.*)

hauteur 60 pouces.
largeur 42 pouces.

Ce vieux pâtre, couvert de haillons, assis dans la campagne de Rome, sur un débris tombé peut-être d'un arc de triomphe, ou arraché à la tombe d'un héros, semble être placé là comme une de ces pensées qui viennent attrister les fêtes de l'imagination, ou comme une de ces leçons qui sortent des ruines pour attester le néant de toutes les gloires humaines :

Vainement, Rome, tu m'appelles
Pour me montrer avec orgueil
De tes ruines immortelles
Et les souvenirs et le deuil;
Mon ame avec respect contemple
La terre où dorment les Césars,

Et s'incline devant le temple
Des dieux, des vertus et des arts....
Mais que, parmi ces grandes ombres,
A l'aspect de ces vieux débris,
Le passé sous des couleurs sombres
Se représente à mes esprits!
Cette souveraine du monde,
En exploits jadis si féconde,
Qu'a-t-elle fait de ses lauriers?
Où sont ces terribles guerriers
Qui pesaient sur toute la terre?
Et vous, tribune solitaire,
Qu'avez-vous fait de Tullius
Terrassant Verrès, Clodius,
Sous les foudres de la parole,
Tandis que loin du Capitole,
Ce tribunal des nations,
Sur les ailes de la victoire
L'aigle des vieilles légions
Portait les foudres de la gloire?....
J'interroge, et ma faible voix
Se perd dans un vaste silence.
Oui, tout dans cette enceinte immense
Des siècles a subi les lois:
Le tems n'a pas moins frappé l'homme
Que les ouvrages de ses mains,
Et dans ce qui reste de Rome
On ne trouve plus de Romains.

Des illusions poétiques
Le voyageur désenchanté
Voit de ses pompes magnifiques
Le peuple-roi déshérité:
La chèvre errant en liberté
Bondit sous ces mêmes portiques
Où passaient, dans les jours antiques,

Les dépouilles des nations;
Et le pâtre, en son ignorance,
S'endort avec indifférence
Sur la tombe des Scipions!

F. R.

N° 90.

Schnetz.

MARIA GRAZIA.

(*Peint à Rome en 1822*).

M. Schnetz, étant à Rome en 1822, visita les prisons de cette ville. Parmi les individus que le crime ou le malheur y avait rassemblés, il aperçut, assise sur un peu de paille, une femme qui tenait un enfant sur ses genoux. Son teint était basané; ses yeux noirs avaient le feu du soleil d'Italie; ce qui restait de ses vêtemens annonçait qu'avant sa captivité elle portait le costume des paysannes romaines. Sa physionomie expressive provoqua l'attention et la curiosité du peintre: il apprit que cette femme s'appelait Maria Grazia; que c'était la femme d'un brigand de l'État-Romain, dont elle avait partagé avec courage le sort et les fatigues, jusqu'au moment où, arrêtée

hauteur 60 pouces.
largeur 42 pouces.

avec son enfant par la force armée, elle avait été conduite dans les prisons de Rome.

M. Schnetz, dans le beau portrait qu'il en a fait, a représenté Maria Grazia cachant son enfant dans une grotte, à l'instant où elle craignait, avec raison, d'être surprise.

G. S.

N° 91.

Steuben.

GUILLAUME TELL

S'ÉLANÇANT HORS DU BATEAU DE GESSLER, SUR LE LAC DES QUATRE-CANTONS.

1821.

Gessler (Hermann) était gouverneur, pour l'Autriche, des cantons de Schwitz et d'Uri, au commencement du XIV^e^ siècle. Après l'aventure de la pomme, qu'on prétend être arrivée sur la place d'Altorf, en 1307, il fit saisir Guillaume Tell, le fit lier et jeter dans son bateau sur le lac des Quatre-Cantons, et s'y embarqua avec lui pour le transporter lui-même à son château de Schwanau; mais bientôt il s'éleva sur le lac une tempête si violente, que les mariniers perdirent la tête, et lui déclarèrent que Guillaume Tell était seul capable, par son expérience et son adresse, de les préserver du danger qui les menaçait, et de sauver la barque. Alors Gessler le fit délier,

hauteur 63 pouces.
largeur 70 pouces.

et lui confia le gouvernail. Tell parvint à conduire la barque au rocher qu'on appelle encore le Tellen-Blatt ; mais lorsqu'il y fut arrivé, il s'élança à terre, et avant que personne autre que lui eût pu débarquer, il repoussa la barque de Gessler au milieu des vagues, dans l'espoir qu'elle y périrait. Cependant il fut trompé dans son attente, car la tempête se calma, et Gessler débarqua à Küssnacht. Mais Guillaume Tell avait recouvré sa liberté ; et quelque tems après, s'étant mis en embuscade dans le chemin creux qui conduit de Küssnacht à Imensec, il y attendit Gessler, et au moment où il y passait à cheval, il lui perça le cœur d'un coup de flèche.

A. S.

N° 92.

Storelli.

PAYSAGE

REPRÉSENTANT UNE CHUTE D'EAU.

1815.

C'était un lieu désert, du bonheur ignoré;
On eût dit le chaos dans un monde incréé.
Les vents se déchaînaient en fureurs inutiles;
La tempête battait des rochers immobiles;
A l'aspect de ces monts qui sont frappés de mort,
L'homme effrayé s'arrête, et n'attend rien du sort.
Tout-à-coup, franchissant leurs cimes éternelles,
Un aigle m'apparut; je demandai ses ailes;
J'essayai les détours d'un pénible chemin
Pour sortir du néant.... pour respirer enfin.
Et déjà l'air plus pur, le bruit des eaux lointaines
Promettaient à ma soif la fraîcheur des fontaines.
Une source appelait, hâtait mes pas errans;
L'azur des cieux courait dans ses flots transparens;
Le printems s'égarait dans l'aride vallée,

hauteur 24 pouces.
largeur 20 pouces.

Et je vis la nature en son deuil consolée;
Un asile où le saule, en courbant ses rameaux,
Nous rappelle les pleurs qu'on verse sur nos maux,
Où l'ame se rassure, et doucement rêveuse
Ose croire, un moment, que la vie est heureuse.

Des symboles de fleurs disent au cœur charmé
Que dans ce frais séjour des êtres ont aimé.
L'œil, en cherchant long-tems, distingue sur la pierre
Quelques mots effacés d'une longue prière;
L'espérance immortelle habite ce beau lieu;
Et l'on y souffre moins, car on y pense à Dieu.

Là le bruit lent et doux de l'onde solitaire
Endormait dans mon cœur les chagrins de la terre;
Comme un chant maternel, dans les pleurs commencé,
Endort un jeune enfant doucement balancé.
La ronce et les lys bleus détachés de la rive,
Qu'entraînait à la fois la source fugitive,
M'annonçaient que le tems, plus fort que le malheur,
Aussi bien que la joie emporte la douleur;
Et la nymphe de l'eau, sur ses algues couchée,
Versait tous les trésors de son urne penchée.
Ainsi que l'amitié, fidèle dans son cours,
Répandant ses bienfaits, les répandant toujours,
Elle donnait la vie à la terre inféconde,
Et les fleurs renaissaient sous l'écume de l'onde..,
Et toi, comme ces fleurs tu renaîtrais aussi,
Toi qui languis d'amour et souffres loin d'ici;

Toi dont la jeune vie est d'avance épuisée,
Dans ces lieux un beau ciel, une fraîche rosée,
Un air suave et pur viendraient te ranimer;
Tu reprendrais ta force; il en faut pour aimer!

Cte Jules de Rességuier.

N° 93.

Storelli.

PARC DE NEUILLY.

1822.

hauteur 23 pouces.
largeur 29 pouces.

Le peintre a choisi la vue du pont de Neuilly et du cours du grand bras de la Seine, prise de la tête de l'île de la Grande Jatte. (Voir la notice n° 33, sur le pont de Neuilly.)

N° 94.

Jaunay.

COMBAT DE CAVALIERS
CONTRE DES FANTASSINS.

A en juger par l'uniforme des combattans, cette escarmouche paraît se rapporter au tems de la bataille de Fontenoi ; mais elle ne se rattache spécialement à aucun souvenir historique.

hauteur 6 pouces.
largeur 8 pouces.

N° 95.

Thierriat (Augustin).

INTÉRIEUR
DU CLOITRE DE L'ABBAYE SAINT-ANDRÉ-LE-BAS,
A VIENNE, EN DAUPHINÉ.

1817.

hauteur 18 pouces.
largeur 15 pouces

N° 96.

Truchot.

INTÉRIEUR

DU COUVENT DES PETITS-AUGUSTINS, A PARIS.

hauteur 24 pouces.
largeur 20 pouces.

Le peintre y a représenté des religieuses, quoique ce couvent n'ait jamais été habité que par des moines. Ce fut la reine Marguerite de Valois qui fonda ce monastère dont elle fit donation à des Augustins réformés (de la réforme de Bourges) dans l'année 1613. Cette reine y avait fait bâtir une chapelle élégante, richement décorée, mais beaucoup trop petite (1). Ces religieux se trouvèrent bientôt par des quêtes des ressources suffisantes pour faire construire une plus grande église dont la reine Anne d'Autriche posa la première pierre le 15 mai 1617. La construction du cloître

(1) C'est là que fut déposé le cœur de cette princesse. Cette église servit aussi de sépulture aux seigneurs de Puylaurent, et aux peintres Porbus et Mignard.

et autres bâtimens, commencée le 27 juillet 1619, s'opéra avec le produit des aumônes particulières.

Pendant la révolution, l'église et l'enclos des Petits-Augustins devinrent le Musée des monumens français, qui pour la première fois fut ouvert au public le 15 fructidor an III. M. A. Lenoir en fut nommé conservateur. Il fit réunir dans cet établissement tous les monumens de sculpture les plus remarquables. Les productions de l'antiquité, du moyen âge, des tems modernes, étaient classées par siècle dans des salles spéciales, de manière à faire connaître la marche et les progrès des arts.

« Ce musée, dit Dulaure, se vit dépouillé de « plusieurs objets, lorsque, par suite du concor- « dat du 9 avril 1802, on donna une organisation « nouvelle au culte catholique. Plusieurs églises « réclamèrent des objets qu'elles avaient possédés, « ou qui ne leur avaient jamais appartenu, dans « le but de donner de l'éclat aux églises nouvelles. « Il y eut même quelques pièces qui en furent ti- « rées pour orner certains jardins particuliers. « Ces pertes étaient peu sensibles, et le musée des « antiquités nationales offrait encore une des plus « nombreuses et des plus intéressantes collections « de la capitale. Mais en 1815, l'anéantissement « de ce musée fut décidé. Une grande partie des « richesses qu'il contenait fut enlevée et dispersée. « Toutes celles qui étaient relatives aux princes

« et princesses des familles royales, tombeaux, « statues, bas-reliefs, etc., dont le nombre se mon- « tait, en 1820, à environ 140 articles, furent trans- « férées à l'église de l'abbaye de Saint-Denys. Di- « verses églises ou maisons religieuses, plusieurs « familles, sollicitèrent quelques parties de cette « précieuse collection, qui perdit dès-lors la qua- « lification de *Musée*, et reçut celle de *Dépôt de « monumens d'arts*. Une ordonnance du 24 avril « 1816 porte qu'il sera établi dans son emplacement « une *école royale des beaux-arts;* qu'au 15 octobre « 1819, cette école occupera la totalité des bâti- « mens du musée, et qu'il sera construit sur la « place du jardin un édifice destiné à cette école. « Le 3 mai 1820, le ministre de l'intérieur vint « poser solennellement la première pierre de ce « bâtiment, qui doit s'élever sur les dessins de « M. Debret, architecte. Ainsi cessa le *Musée des « Antiquités nationales*, et commença l'*École des « arts*. »

A. B.

N° 97.

Truchot.

INTÉRIEUR
DE L'ÉGLISE DE LOUVIERS.

1820.

La ville de Louviers, qui jouit aujourd'hui par ses fabriques d'une réputation européenne, a joué dans l'histoire du duché de Normandie un rôle qui n'est pas sans intérêt. Son origine paraît environnée de quelque obscurité; mais on sait qu'en l'année 1197 Louviers avait le titre de *ville*, lorsque Richard Cœur-de-Lion, quatorzième duc de Normandie, céda cette place à Vautier, archevêque de Rouen, en échange d'Andely. Elle figura dans les querelles des rois de France et d'Angleterre, soutint des siéges opiniâtres, et tantôt occupée par l'étranger, tantôt reprise par ses maîtres, elle eut à subir tous les maux attachés aux guerres d'invasion. En 1204, lorsque la Normandie rentra tout entière sous la domination de Philippe-Au-

hauteur 11 pouces.
largeur 8 pouces.

guste, les habitans de Louviers, plus tranquilles, s'occupèrent des embellissemens de leur cité. Les églises eurent leurs premiers soins. L'ancienne paroisse ne pouvait plus contenir le nombre des fidèles; on commença à édifier l'église de Notre-Dame.

En 1346, Édouard, roi d'Angleterre, ayant débarqué sur les côtes de Normandie, se mit à ravager cette province. La ville de Louviers fut occupée par ses troupes; cependant, un peloton de citoyens qui s'étaient réfugiés dans le clocher de l'église Notre-Dame leur opposait une honorable résistance; les Anglais, sans respecter le saint asile, mirent le feu au clocher pour les forcer à capituler. Sous le règne de Charles VIII, en 1493, le zèle des paroissiens de Notre-Dame venant à s'augmenter, on fit élargir cette église; à cet effet, on bâtit les chapelles qui sont depuis la tour des cloches jusqu'à l'autel de Saint-Nicolas.

Le 30 décembre 1709, un violent ouragan renouvela l'acte d'impiété commis par les soldats d'Édouard; il renversa le clocher de l'église de Notre-Dame qui avait été rétabli. La ville, depuis cette époque, a jugé prudent de ne le pas relever.

Le portail extérieur du côté du midi est d'un gothique très-élégant. A la droite du chœur, on remarque un bas-relief qui représente une scène de l'histoire de saint Hubert: c'est l'apparition

d'un cerf miraculeux à un chasseur ajusté d'une manière chevaleresque, et accompagné d'un chien.

C'est près de cette église que, vers la fin du douzième siècle, quelques chevaliers du Temple vinrent s'établir dans une maison qu'ils firent élever, et où ils restèrent jusqu'à ces jours de vengeance et de deuil qui virent périr ces guerriers dont les pieux concerts montaient, avec les flammes des bûchers, vers le ciel qu'ils prenaient à témoin de leur innocence.

R. R.

N° 98.

Truchot.

VUE INTÉRIEURE

DU VESTIBULE ET DU GRAND ESCALIER DU PALAIS-ROYAL (1).

1821.

hauteur 30 pouces.
largeur 37 pouces.

On a vu par la notice N° 14 sur le grand escalier du Palais-Royal peint par Bouhot, ce qu'était cet escalier en 1818 : le tableau de Truchot le représente tel qu'il devint dans l'hiver de 1819 à 1820, tel qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire débarrassé de toutes ces petites boutiques qui cachaient la vue de ce magnifique morceau d'architecture. Le peintre, pour animer son tableau, y a placé plusieurs personnages qui montent ou descendent le grand escalier du Palais-Royal, tandis que leurs domestiques, rassemblés dans le vestibule, se pressent autour du suisse majestueusement appuyé sur sa hallebarde.

(1) Les figures sont de Léopold Leprince.

N° 99.

Truchot.

CONVOI D'ISABEAU DE BAVIÈRE (1).

1821.

hauteur 29 pouces.
largeur 38 pouces.

Les voiles de la nuit enveloppaient la terre,
Et, dans les arbres noirs, la lune, avec mystère,
Jetant de ses rayons l'éclat pâle et tremblant,
Éclairait un cercueil couvert d'un linceul blanc.
Des feux légers, errant sur les eaux de la Seine,
Dirigeaient un esquif vers la rive prochaine,
Et des hommes marchaient, faisant trembler le bord
De leurs pas ralentis sous le poids de la mort.
Des voix qui se mêlaient au murmure de l'onde
Semblaient nous annoncer, par un chant solennel,

(1) On ne fit point de funérailles à cette indigne reine, morte à Paris, au pouvoir des Anglais, à qui elle avait vendu la France. Son corps fut remis à un batelier pour le transporter, la nuit, par la Seine à l'abbaye de Saint-Denis; un officier seulement fut chargé de l'accompagner et de remettre une lettre à l'abbé.

Qu'une vierge de moins gémissait dans ce monde,
Et qu'un ange de plus souriait dans le ciel.
Et moi, je m'avançai pour pleurer l'innocence,
Pour voir si le trépas ressemble à l'espérance,
Si la vierge appelée au céleste séjour
Conserve dans ses traits des souvenirs d'amour.
Mais je n'aperçus point les pieuses offrandes,
Les emblêmes touchans, les voiles, les guirlandes,
Et je cherchais encor, d'un regard attristé,
Ces fleurs que la mort même accorde à la beauté...
Tout-à-coup, d'un flambeau la rapide lumière
Me montra le convoi d'Isabeau de Bavière.

En signes menaçans, sur ce front réprouvé,
L'anathème éternel semblait être gravé,
Et, d'un ange vengeur au cercueil poursuivie,
Sa mort m'épouvanta presqu'autant que sa vie.
Je ne pus soutenir ce spectacle odieux :
Ses crimes tout vivans passaient devant mes yeux.

Parjure à ses sermens, femme et reine adultère,
Dans le sein de la France appelant l'Angleterre,
Humiliant nos lis sous de honteuses lois,
Elle affligea long-tems le règne des Valois :
Sur leur trône orageux funeste passagère,
Son peuple lui garda le nom de l'Étrangère.

Silence!.. elle fut reine, et l'on voyait encor
Briller sur son front pâle une couronne d'or.

Point de peuple à sa suite, et surtout point de larmes;
Un simple chevalier revêtu de ses armes,
Un serviteur, comme elle à la France étranger:
Dieu seul en ce moment semblait la protéger.
La Prière, montant sur ses ailes de flamme,
Ne désespérait pas du salut de cette ame;
La grande croix d'argent, les grands cierges bénits,
Par des sentiers étroits marchaient vers Saint-Denis;
Et, d'un pieux respect conservant l'apparence,
Des moines tristement conduisaient son cercueil,
Pour qu'il ne fût pas dit qu'une reine de France
Descendît au tombeau sans cortége et sans deuil!

E^le^ Gules de Reséguier.

N° 100.

Truchot.

INTÉRIEUR D'UNE SALLE MORESQUE (1).

1822.

L'Odalisque.

hauteur 21 pouces. largeur 16 pouces.

« Oh! que ne puis-je fuir le maître que je sers!
« Loin du sérail inaccessible,
« Joindre le bien-aimé sous le lotos flexible
« De la fontaine des déserts!

« Pourquoi, jeune guerrier, sous ta brillante armure
« Ne pas laisser ta grace et tes traits inconnus?
« Le vent a fait flotter ta longue chevelure;
« Ton casque à mes regards ne te dérobait plus.
« J'ai vu l'azur briller sous ta paupière humide;
« J'ai senti mon cœur battre et tout mon corps frémir.

(1) Les figures sont de Xavier Leprince.

« Comme une gazelle timide,
« Je tremble encore, émue à ce doux souvenir.
« J'en atteste du ciel les brillantes étoiles,
« J'en jure par ces nœuds et par ces chastes voiles,
« Dans le désert brûlant si j'étais près de toi,
« Mon paradis serait sous ta tente poudreuse,
« Et des houris la plus heureuse
« Serait moins heureuse que moi.

« La fortune à mes pieds peut répandre un nuage
« De perles, de rubis, d'or et de diamans;
« Va, ce sable léger qui vole à ton passage
« A pour moi plus de prix que ces vains ornemens.

« Libre, je deviendrais ton esclave fidèle,
« Et l'amour unirait nos cœurs;
« Comme au lait écumant le miel doré se mêle
« Dans la coupe de nos pasteurs.

« Ne crains pas le harem; sur moi sois sans alarmes,
« Le souffle d'un tyran ne m'approche jamais:
« Mon miroir seul a vu mes charmes,
« Et mon bain seulement a touché mes attraits.

« Nous avons la même prière
« Sans avoir les mêmes autels;
« Viens donc, viens m'expliquer les secrets éternels;

« Je marche dans la nuit, fais-moi voir la lumière;
« Que ta foi soit mon guide, et ton bras mon soutien.
« Je t'offre avec mon cœur ma crédule ignorance:
« Je veux tout partager, ton sort, ton espérance,
« Car je ne puis avoir d'autre dieu que le tien. »

« Comme la colombe éclatante
« Qui demande son frère aux beaux jours du printems,
« Parmi les Croissans d'or mon écharpe flottante
« Va t'annoncer que je t'attends. »

Le ciel est calme et pur; la nuit, silencieuse;
Cette plainte d'amour, douce et mélodieuse,
S'élève dans les airs, et le zéphir léger
La porte sur son aile au cœur de l'étranger.
Il veut répondre, et craint que sa voix imprudente
N'éveille le soupçon autour de son amante;
Il prend son luth d'ivoire; en sons harmonieux
Ses soupirs plus discrets s'exhalent vers les cieux.
Tels de faibles échos, sur des rives lointaines,
Répondent doucement aux accens des Sirènes.

Le signal attendu se montre sur les tours;
Un esclave séduit guide par cent détours
Le jeune amant aimé vers l'asile où repose
La beauté d'Orient sur sa couche de rose.
Ils s'enivrent d'amour, et se parlent tout bas,

Et laissent passer l'heure, et n'aperçoivent pas
Sous les plis du rideau qui lentement se lève,
La tête du sultan, son regard et son glaive.

Mme Jules de Rességuier.

N° 101.

Turpin de Crissé (Comte de).

VUE DE LA VILLE D'ALEXANDRIE

ET DE LA COLONNE DE POMPÉE (1).

(D'APRÈS LES DESSINS DE CASSAS.)

hauteur 40 pouces.
largeur 58 pouces.

Alexandrie, cette ville si célèbre dans l'antiquité, lorsque, pendant trois siècles d'une prospérité toujours croissante, la cour brillante des Lagides la voyait chaque jour s'étendre et s'embellir, n'est plus aujourd'hui que l'ombre d'elle-même. Ses rues sans pavé sont étroites et tortueuses; ses maisons, basses et malsaines; ses édifices publics, mesquins et de mauvais goût; et après avoir, au rapport de Diodore de Sicile, renfermé une population de trois cent mille hommes de condition libre, outre un nombre au moins double de femmes

(1) Ce tableau, ainsi que les trois suivans, a été acheté en 1818, à la vente de M. le comte de Choiseul-Gouffier.

et d'esclaves, elle ne compte plus aujourd'hui que quinze à vingt mille habitans.

Alexandrie se divise en vieille et nouvelle ville. La première est beaucoup plus étendue que l'autre; elle est en partie environnée de murailles d'architecture arabe, flanquées de tours. On évalue leur circonférence à deux lieues : mais l'espace qu'elles renferment ne forme qu'une petite partie de l'ancienne ville des Ptolémées, dont on aperçoit les ruines éparses sur une superficie trois fois plus considérable. Le pied du voyageur heurte ici à chaque pas des débris de monumens et des restes de fondations actuellement au niveau du sol; tout offre aux yeux les traces d'une affreuse destruction, et dans ces sables brûlans, jadis couverts de tant d'édifices, rien ne s'élève plus aujourd'hui que quelques dattiers d'une végétation décrépite, ou quelques colonnes isolées, muets témoins d'une splendeur qui n'est plus !

Parmi les débris antiques qui frappent plus particulièrement les regards, est la colonne dite de *Pompée*, que plusieurs voyageurs considèrent comme le morceau d'architecture le plus parfait qui existe dans ce genre, et dont la hauteur s'élève à près de cent quinze pieds : on remarque ensuite les deux obélisques vulgairement appelés aiguilles de Cléopâtre, dont l'un est encore debout et l'autre renversé. Quoiqu'ils aient tous

deux plus de 50 pieds de hauteur sur environ sept de large à leur base, ils sont formés cependant d'un seul bloc de granit. On a conjecturé qu'ils ornaient jadis l'entrée du palais des Ptolémées dont on voit près de là les ruines.

E^te De Moé.

N° 102.

Turpin de Crissé (Comte de),

HALTE DE VOYAGEURS ORIENTAUX

SUR LES RUINES DE PALMYRE.

(*D'après les dessins de Cassas.*)

Une caravane arrêtée dans ces déserts y multiplie les effets pittoresques. Le costume oriental allie bien sa noblesse à la noblesse des ruines.
(CHATEAUBRIAND.)

hauteur 40 pouces.
largeur 58 pouces.

« L'aspect d'une grande cité déserte, la mémoire des tems passés, la comparaison de l'état présent, tout éleva mon cœur à de hautes pensées. Je m'assis sur le tronc d'une colonne; et là, le coude appuyé sur le genou, la tête soutenue sur la main, tantôt portant mes regards sur le désert, tantôt les fixant sur les ruines de Palmyre, je m'abandonnai à une rêverie profonde.

« Ici, me dis-je, ici fleurit jadis une ville opulente; ici fut le siége d'un empire puissant. Oui, ces lieux maintenant si déserts, jadis une mul-

titude vivante animait leur enceinte, une foule active circulait dans ces routes aujourd'hui solitaires. En ces murs, où règne un morne silence, retentissaient sans cesse le bruit des arts et les chants d'allégresse et de fêtes; ces marbres amoncelés formaient des palais réguliers; ces colonnes abattues ornaient la majesté des temples; ces galeries écroulées dessinaient les places publiques! Là, pour les devoirs respectables de son culte, pour les soins touchans de sa subsistance, affluait un peuple nombreux. Là, une industrie créatrice de jouissances appelait les richesses de tous les climats, et l'on voyait s'échanger la pourpre de Tyr pour le fil précieux de la Sérique, les tissus moelleux de cachemire pour les tapis fastueux de la Lydie, l'ambre de la Baltique pour les perles et les parfums arabes, l'or d'Ophyr pour l'étain de Thulé.

« Et maintenant voilà ce qui subsiste de cette ville puissante, un lugubre squelette! Voilà ce qui reste d'une vaste domination, un souvenir obscur et vain! Au concours bruyant qui se pressait sous ces portiques a succédé une solitude de mort. Le silence des tombeaux s'est substitué au murmure des places publiques. L'opulence d'une cité de commerce s'est changée en une pauvreté hideuse. Les palais des rois sont devenus le repaire des bêtes fauves; les troupeaux parquent

au seuil des temples, et les reptiles immondes habitent le sanctuaire des Dieux !.... Ah ! comment s'est éclipsé tant de gloire ! comment se sont anéantis tant de travaux !.... Ainsi donc périssent les ouvrages des hommes ! ainsi s'évanouissent les empires et les nations ! »

On peut placer avec confiance, à côté de ce beau morceau de Volney, les vers que M. Chênedollé a consacrés aux ruines de Palmyre :

« Cherchons dans le désert les lieux où fut Palmyre.
« Restes majestueux qu'avec effroi j'admire,
« O temple du soleil ! ô palais éclatans,
« Voilà de vos grandeurs ce qu'ont laissé les ans !
« Quelques marbres rompus, des colonnes brisées,
« Des descendans d'Omar aujourd'hui méprisées ;
« Et les pompeux débris de ces vieux chapiteaux
« Où vient la caravane attacher ses chameaux ;
« Où, lorsqu'un ciel d'airain s'allume sur sa tête,
« L'Arabe voyageur nonchalamment s'arrête,
« Et, las des feux du jour, s'endort quelques instans
« Sur les restes d'un dieu mutilé par le tems. »

* * *

N° 103.

Turpin de Crissé (Comte de).

VUE DU PARTHÉNON, A ATHÈNES.

(*D'après le dessin de Cassas.*)

hauteur 40 pouces.
largeur 58 pouces.

« Vos yeux se tournent vers ce fameux temple de Minerve, un des plus beaux ornemens d'Athènes. Il est connu sous le nom de *Parthénon.* Ictinus fut un des deux architectes que Périclès chargea du soin de le construire; l'autre s'appelait Callicrate. De quelque côté qu'on arrive par mer, par terre, on le voit de loin s'élever au-dessus de la ville et de la citadelle. Il est d'ordre dorique, et de ce beau marbre blanc qu'on tire des carrières du Pentélique, montagne de l'Attique. Sa largeur est de 100 pieds; sa longueur d'environ 227; sa hauteur d'environ 69. Le portique est double aux deux façades, simple aux deux côtés. Tout le long de la face extérieure de la nef, règne une frise où l'on a représenté une procession en l'honneur de Minerve.

« Dans le temple est cette statue célèbre par sa grandeur, par la richesse de la matière et la beauté du travail. A la majesté sublime qui brille dans les traits et dans toute la figure de Minerve, on reconnaît aisément la main de Phidias. Les idées de cet artiste avaient un si grand caractère qu'il a encore mieux réussi à représenter les dieux que les hommes. On eût dit qu'il voyait les seconds de trop haut, et les premiers de fort près.

« Ce temple, celui de Thésée et quelques autres encore, sont le triomphe de l'architecture et de la sculpture (1). »

Tel était le Parthénon ; qu'en reste-t-il aujourd'hui ?

« Maintenant, adossant sa hutte de roseaux
« Aux portiques brisés du temple de Minerve,
« L'indifférent pêcheur, sur ces flots qu'il observe,
« Dans le calme des nuits jette ses longs filets;
« Et rien ne lui redit si jamais Périclès
« D'édifices pompeux a couronné ces rives,
« Si les arts ont brillé sur ces plages oisives,
« Et si, près de ces bords, Thémistocle et Xercès
« Ont disputé d'orgueil, d'empire et de succès. (2) »

(1) Voyage d'Anacharsis.

(2) Chênedollé.

* * *

N° 104.

Turpin de Crissé (Comte de).

VUE DU TEMPLE D'ANTONIN ET FAUSTINE,

ET D'UNE PARTIE DU CAMPO-VACCINO A ROME.

Peint à Rome d'après nature (1).

hauteur 42 pouces.
largeur 59 pouces.

Campo Vaccino! tel est le nom moderne de ce *forum romanum* qui a tant de fois retenti à notre oreille comme l'écho de toutes les gloires! C'est là que comparaît en ruines toute la majesté des tems antiques; c'est dans ce vaste mausolée que le voyageur peut interroger l'histoire de ce peuple-roi dont les vertus furent si long-tems les lois du monde. Entre le mont Palatin et le Capi-

(1) « J'ai rendu ce monument tel qu'il était il y a plusieurs années; des fouilles intéressantes ont été faites depuis; la base des colonnes est à découvert; une partie des constructions modernes ont disparu, et l'aspect général du site est tout-à-fait changé. » (Fragment d'une lettre de M. le comte de Turpin, sous la date du 24 janvier 1825.)

tole, depuis l'arc de Septime Sévère jusqu'à l'arc de Titus, que la voie sacrée traverse de souvenirs! D'un côté était cette tribune du haut de laquelle l'éloquence gouvernait les maîtres de l'univers : on en chercherait vainement aujourd'hui quelque trace ; mais le génie est hors de la puissance des siècles, et les noms d'Hortensius, de Cicéron, sont toujours debout sur ces pierres mutilées par le tems. Ici on trouve quelques colonnes du temple dédié par la reconnaissance d'Auguste à Jupiter Tonnant; là, c'est l'arc triomphal de Septime Sévère, élevé par l'ordre du sénat et du peuple, en l'honneur de cet empereur et des princes ses fils, après ses deux expéditions contre les Parthes; les restes des prisons du roi Tullus, où, dans les jours de la république, un barbare orgueil faisait jeter les princes destinés à orner de leur deuil la pompe triomphale des vainqueurs; les débris du temple dédié par Marc-Aurèle à Antonin et à Faustine : on lit encore ces deux noms sur la frise du portique, dont il reste en pied plusieurs colonnes de marbre d'ordre corinthien. Plus loin, on voit les restes du temple de Vénus, bâti par l'empereur Adrien, dont l'orgueilleuse jalousie coûta la vie à l'architecte Apollodore.

De l'autre côté du Campo Vaccino on aperçoit les vestiges du temple de la Paix, magnifique

édifice bâti par Vespasien, après la conquête de la Judée ; et ceux du temple de Jupiter Stator, brûlé sous l'empire de Néron. Ces colonnes de granit oriental d'ordre ionique sont les restes de ce temple de la Concorde, où le sénat s'assemblait pour décider des affaires les plus importantes de la république. Non loin du temple de Jupiter on montre la place où Curtius se précipita dans un gouffre pour sauver la patrie. Enfin l'arc de Titus couronne l'aspect triste et solennel de ce *Forum Romanum*, qui était autrefois le séjour des dieux, le tribunal des rois, et comme le bazar des dépouilles du monde.

E. S.

N° 105.

Turpin de Crissé (Comte de).

VUE DU CHATEAU DE L'ŒUF, A NAPLES (1).

(CLAIR DE LUNE).

1819.

hauteur 12 pouces.
largeur 15 pouces.

Ainsi qu'une jeune beauté,
Silencieuse et salutaire,
Des flancs d'un nuage argenté
La lune sort avec mystère.

Fille aimable du ciel, à pas lents et sans bruit
Tu glisses dans les airs où brille ta couronne,
Et ton passage s'environne
Du cortége pompeux des soleils de la nuit.
Que fais-tu loin de nous, quand l'aube blanchissante
Efface à nos yeux attristés
Ton sourire charmant et tes molles clartés?

(1) Voir la notice n° 85, sur ce château bâti sur une petite île, près du rivage de Naples.

Vas-tu, comme Ossian, plaintive et gémissante,
Dans l'asile de la douleur
Ensevelir ta beauté languissante?
Fille aimable du ciel, connais-tu le malheur?
Maintenant, revêtu de toute sa lumière,
Ton char voluptueux roule au-dessus des monts:
Prolonge, s'il se peut, le cours de ta carrière,
Et verse sur les mers tes paisibles rayons.

Baour-Cormian.

N° 106.

Vallin.

PAYSAGE.

UNE FEMME, FRAPPÉE DE LA FOUDRE DANS UNE FORÊT, EST RENVERSÉE DE SON CHEVAL, A COTÉ DE SON CHIEN QUI LA PLEURE.

1822.

hauteur 26 pouces.
largeur 36 pouces.

Elvire, sur ton blanc coursier,
Où vas-tu par ce tems d'orage?
A la chapelle du village
Pour ta mère vas-tu prier,
Ou, sous le solitaire ombrage
Des vieux chênes de la forêt,
Fidèle, accomplir en secret
Un plus tendre pélerinage?
Va, poursuis, sans jeter les yeux
Sur ce vaste amas de nuages;
L'Amour se rit des noirs présages,
La prière attendrit les cieux.
Est-il rien qu'on ne sacrifie

Ou pour sauver ou pour charmer
Celle qui nous donna la vie,
Celui qui nous la fait aimer?
Mais si l'attrait seul d'une fête
Vers le hameau guide tes pas,
Aux menaces de la tempête,
Elvire, ne t'expose pas.
Des vents déchaînés sur la terre
Écoute l'affreux sifflement;
Du char qui porte le tonnerre
Écoute le sourd roulement:
Vers sa mère, sous le feuillage,
La fauvette timide et sage,
Cherchant le plus sûr des abris,
Semble t'avertir par ses cris
Des prochains dangers de l'orage....
Ne poursuis donc pas ton voyage,
Imprudente! il est d'autres jours
Où tu pourras danser et plaire;
Et d'ailleurs ces brillans atours,
Et cette gaze blanche et claire,
Et cette écharpe dont l'azur
A le tendre éclat d'un ciel pur,
Que seront-ils lorsque la pluie
Aura compromis leur fraîcheur?
Et toi-même, après ce malheur,
Tu ne seras plus si jolie:
Qu'au moins cela te fasse peur!
Tu le sais, un peu de parure

A tout âge ne gâte rien,
Et la plus charmante figure
Même à quinze ans s'en trouve bien.
De ta beauté, je t'en conjure,
Ne trahis pas les intérêts;
Fuis, abandonne ces forêts
Où gémit en deuil la nature.
Fuis.... mais ces inutiles veux
N'ont point arrêté la coquette:
Elle se hâte vers la fête....
Tout-à-coup en flèche de feux
La foudre descend sur sa tête.
Adieu danses, plaisirs et jeux!
Son corps roule sur la bruyère,
Et son cheval en liberté,
Agitant sa blanche crinière,
Frémit, se rejette en arrière,
Et la regarde, épouvanté.
Et toi qu'éleva sa tendresse,
Médor, par tes gémissemens
Tu redemandes ta maîtresse:
Malheureux! à tes hurlemens
L'écho seul des bois s'intéresse;
Et quand le pasteur du hameau
La bénira par la prière,
Tu la suivras au cimetière,
Et tu mourras sur son tombeau.

C. L.

N° 107.

Vallin.

CHATEAU DE NEUILLY.

1822.

hauteur 23 pouces.
largeur 19 pouces.

Vue d'une partie de la façade du château, du côté du grand parc.

N° 108.

Van-Os.

TABLEAU DE FLEURS ET DE FRUITS.

1819.

Parmi tous ces trésors prodigués sans mesure, hauteur 15 pouces.
Puis-je oublier les fleurs, luxe de la nature? largeur 12 pouces.
Les fleurs, son plus doux soin, les fleurs, berceau des fruits?
Quelle forme élégante et quel frais coloris!
C'est l'azur, le rubis, l'opale, la topaze,
Tournés en globe, en frange, en diadème, en vase.
Les fleurs charment le goût, l'odorat et les yeux.
Dans les palais des rois, dans les temples des dieux,
Souvent l'or fastueux le cède à leurs guirlandes:
Amour ne reçoit point de plus douces offrandes.
Agréables encor, même dans leurs débris,
Nous changeons en parfums leurs feuillages flétris.
Odorante liqueur, pâte délicieuse,
Quels dons ne nous fait pas leur sève précieuse!
Les fleurs du doux plaisir sont l'emblème riant.
Si j'en crois le récit des peuples d'Orient,

Pour donner un langage à ses douleurs secrètes,
Souvent plus d'un captif en fit ses interprètes :
En peignant par leur teinte ou l'espoir ou l'ennui,
Les fleurs interrogeaient et répondaient pour lui.
Pour rendre leurs contours, leur flexible souplesse,
Le marbre même semble emprunter leur mollesse ;
Le peintre les chérit ; sous les doigts du brodeur,
L'art n'en laisse au désir regretter que l'odeur,
Et dresse un piège adroit au papillon volage :
Tant l'homme aime les fleurs jusque dans leur image!
Si ces tems ne sont plus où, dans les jours de deuils,
Les fleurs suivaient les morts ou paraient les cercueils;
Si nous ne voyons plus dans les jeux funéraires
Les fleurs s'entrelacer aux urnes cinéraires,
La pastourelle encor en forme ses bouquets ;
Elles parent nos fronts, parfument nos banquets,
Et parmi nos cristaux, belles sans artifice,
De nos brillans desserts couronnent l'édifice.
Hôte aimable des champs, ce peuple quelquefois
Vient vivre parmi nous, et se plaît sous nos toits ;
Trompe l'hiver jaloux dans l'abri d'une serre,
Se mire dans les eaux et tapisse la terre ;
Et sur la mer enfin souvent aux matelots
Leur parfum présagea la terre et le repos.

J. Delille.

N° 109.

Van-os.

TABLEAU DE FLEURS ET DE FRUITS.

1819.

hauteur 15 pouces.
largeur 12 pouces.

Ce tableau revêtu des plus fraîches couleurs
Aux doux trésors des fruits mêle l'éclat des fleurs.
Parure du printems, image de la vie,
O fleurs ! à votre aspect, cette jeune Octavie
Qui passa comme vous dans ce champ de douleurs,
Redisait ces accens achevés dans les pleurs :

« Je ne suis pas la fleur qu'un doux rayon colore ;
« Les baisers du zéphir ne me font pas éclore
« Au bord des paisibles ruisseaux :
« Sur la terre d'oubli, je nais dans le silence :
« Au vent seul de la mort ma tige se balance,
« Et je suis la fleur des tombeaux !

« Je n'orne point le front de la jeune bergère ;
« Le papillon me fuit, et je suis étrangère
« Aux douces fêtes des hameaux.
« Pour les infortunés mon deuil a quelques charmes,
« Et l'amour en secret a souvent de ses larmes
« Arrosé la fleur des tombeaux !

« Vierges qui pour l'hymen tressez une couronne,
« Jeunes amans des arts, nobles fils de Bellone
« Qui rêvez des succès si beaux :
« Sur l'avenir d'un jour votre espoir se repose ;
« Tout passe dans un jour, le laurier et la rose,
« Et même la fleur des tombeaux ! »

A. S.

N° 110.

Vernet (Horace).

EMBUSCADE ESPAGNOLE,

POUR SURPRENDRE UN CONVOI FRANÇAIS.

1817.

Au midi de l'Europe, un grand peuple languissait : la discorde s'élève au sein de la famille royale : sous le nom de médiateur, un conquérant forme le projet de jeter une nouvelle couronne sur la tête de son frère. D'augustes captifs sont livrés à ses terribles mains ; trois cent mille hommes passent les Pyrénées ; tout prend les armes : des ruisseaux de sang coulent ; des députés courageux opposent avec succès l'amour de la patrie à la domination étrangère ; l'indépendance nationale triomphe ; le conquérant rappelle ses légions vainement épuisées de glorieuses fatigues ; le roi rentre dans ses états. Des conseils désastreux l'emportent : partout la proscription, les

hauteur 24 pouces.
largeur 20 pouces.

fers, la mort.... Un cri de liberté se fait entendre; toute l'armée le répète, la nation y répond, le prince paraît l'accueillir, et les formes de la monarchie constitutionnelle succèdent au pouvoir absolu. Bientôt de nouveaux troubles éclatent; le roi invoque l'appui d'un allié ; l'épée d'un prince français lui remet la couronne sur le front; mais à peine l'héritier de nos rois a-t-il repassé l'Èbre, que la discorde reparaît... Telle a été jusqu'à nos jours cette déplorable révolution, dans les premieres périodes de laquelle M. Horace Vernet a placé la scène de guérillas que représente ce tableau.

L'expérience avait appris aux Espagnols que dans des attaques de vive force sur des points déterminés d'avance, leur courage échouait devant la tactique, la valeur et la discipline des Français : la guerre des partisans leur parut un moyen plus sûr pour les combattre avec succès : on vit donc succéder à la guerre régulière une guerre en détail, une espèce de désordre organisé qui fut la source première du système des *guérillas* si conforme au caractère national. Tout-à-coup, comme par enchantement, l'Espagne se couvrit de partisans. Tout prit les armes ; les laboureurs tenaient d'une main la charrue et de l'autre un mousquet qu'ils enterraient à l'approche des Français, s'ils ne se croyaient pas assez forts

pour les combattre. Les moines, portant le crucifix et un poignard, mêlaient le fanatisme religieux à l'exaltation de l'amour de la patrie; les femmes, les enfans mêmes s'associaient, au moins par la ruse, à cette énergique animosité. « J'ai « vu, dit M. de Rocca, un jeune garçon de « huit ans venir jouer entre les jambes de nos « chevaux, et s'offrir à nous pour nous servir « de guide; il conduisit un petit parti de nos « hussards dans une embuscade, et se sauva tout- « à-coup dans les roches en jetant son bonnet en « l'air et en criant de toutes ses forces : *Vive notre « roi Ferdinand VII!* » Les armées françaises ne pouvaient faire venir leurs vivres et leurs munitions que sous l'escorte de forts détachemens : leurs convois étaient sans cesse harcelés et souvent enlevés. On ne rencontrait que de faibles résistances dans les plaines; mais on était obligé de se frayer un chemin par la force des armes, dès qu'on entrait dans les montagnes. C'est sur leurs sommets que les partisans établissaient leurs camps; c'est de là qu'ils observaient tous les mouvemens de nos armées. Quand nos trompettes avaient sonné le réveil au lever de l'aurore, on ne tardait pas à entendre des cornets de bergers réveiller les montagnards; et le soir, leur plus doux passe-tems était de se placer derrière des rochers pour tirer sur nos vedettes en fumant

leurs cigarres (1). Les chefs de guérillas étaient connus sous les noms *d'el pastor*, le berger ; *il medico*, le médecin ; *el manco*, le manchot ; *el frayle*, le moine ; *el cura*, le curé ; *el cantarero*, le potier ; surnoms pris des qualités qui les caractérisaient, de leurs occupations ou des professions qu'ils remplissaient avant de prendre les armes. Un autre chef de parti était appelé *el abuelo*, l'aïeul : c'était un vieillard qui avait commencé à organiser sa bande avec son fils et son petit-fils. Mais les noms les plus fameux parmi les guérillas sont ceux de l'Empecinado et de Mina. L'Empecinado, ayant vu massacrer plusieurs des membres de sa famille, fit le vœu de ne jamais suspendre ses vengeances, tant qu'un Français respirerait sur le sol de l'Espagne, et il s'efforça de tenir cette sanglante parole. Mina régnait par la terreur en Navarre et en Biscaye. Il était d'une adresse incroyable pour choisir les lieux de ses embuscades, pour intercepter un convoi, pour surprendre les cantonnemens ; il avait établi dans ses bandes une austère discipline... Il est aujourd'hui en Angleterre.

(1) Mémoires de la guerre des Français en Espagne.

R. P.

N° 111.

Vernet (Horace).

COMBAT D'AVANT-POSTE

ENTRE DES FRANÇAIS ET UNE GUÉRILLE ESPAGNOLE,

DANS LA GUERRE D'ESPAGNE EN 1810.

1817.

hauteur 24 pouces.
largeur 20 pouces.

Dans le morne sommeil d'une fièvre accablante,
S'il rêve qu'un poignard se lève sur son sein,
Voyez ce moribond, fort de son épouvante,
Pâle et les bras tendus pour saisir l'assassin,
S'élancer frissonnant de sa couche brûlante :
Ainsi la faible Espagne, à ses derniers momens,
Secouant le sommeil d'une lente agonie,
Pour écraser la tyrannie
S'arracha de ses fondemens.

Le Cid! voilà le Cid, dont l'ombre désolée,
Brisant son mausolée,
Paraît, le glaive en main, la douleur sur le front :

Il frémit, le héros, de colère et de honte,
Comme au jour où, cherchant le comte,
Il perdit sa maîtresse et vengea son affront.

« Arrière, cria-t-il, guerriers dont la vaillance
« Sous tant de cieux divers vengea l'honneur français,
« Arrière, par pitié pour trente ans de succès!
« Par respect pour ta gloire, arrière, noble France!

« Ils m'entendent du moins : je les ai vus frémir,
« Ces drapeaux mutilés et fiers de leurs blessures;
« Ils empruntent des vents une voix pour gémir,
« Et semblent murmurer de sinistres augures.
« Au récit des revers qui vous sont préparés,
« Baissez vos fers sanglans, étendards intrépides!
« O vainqueurs de Valmy, pleurez!
« Pleurez, vainqueurs des Pyramides!

« Du ciel vomissant les feux,
« Le plus brûlant des mois accourt et vous dévore :
« C'est peu : de notre sang des vengeurs vont éclore,
« Semblables à leurs aïeux
« Dont les bras victorieux
« Ont brisé dans Burgos les bannières du Maure.
« Des montagnes d'Urgel aux murs de l'Alhambra,
« Pelage a réveillé nos tribus assoupies :
« Du guérillas fuyant le plomb vous atteindra.
« Son stylet dans la main, le meurtre vous suivra
« Sur la crête des Asturies,
« Dans les gorges de la Sierra....

« Ils ne sont plus ces jours où, vous prenant pour guides,
« Les arts, d'un héroïque essor,
« Suivaient, en combattant dans des déserts arides,
« Les pas de Sultan Juste et de Sultan Bras-d'or (1).

« Ils ne sont plus ces jours de liberté, de gloire,
« Jours sauveurs, et par vous à jamais consacrés,
« Où la France abreuvait ses sillons altérés
« Du sang dont Kellermann arrosait sa victoire.

« Infortunés débris de tant d'exploits passés,
« Vous allez perdre dans nos sables
« Les derniers lambeaux vénérables
« Que le boulet vous a laissés.

« Arrière, étendards intrépides...
« Mais non, la charge sonne et vous obéirez;
« O vainqueurs de Valmy, pleurez!
« Pleurez, vainqueurs des Pyramides! »

---

(1) Surnoms que les Arabes avaient donnés à Desaix et à Kléber.

Casimir Delavigne.

N° 112.

Vernet (Horace).

LE DUC D'ORLÉANS

PASSANT LA REVUE DU PREMIER RÉGIMENT DE HUSSARDS (BERCHINY), AU MOIS DE JANVIER 1815.

1817.

« La patrie avec joie accueille l'exilé
« Que sous nos vieux drapeaux la gloire a signalé,
« Et de ce souvenir noblement occupée,
« D'un œil reconnaissant regarde son épée. »

hauteur 33 pouces.
largeur 43 pouces.

Le colonel Oudinot (aujourd'hui maréchal de camp) prend les ordres du prince qui porte l'uniforme de colonel général des hussards, et qui est accompagné par deux de ses aides-de-camp, le baron Atthalin et le comte Camille de Sainte-Aldegonde.

A son avénement au trône, S. M. Charles X a nommé S. A. R. monseigneur le duc de Chartres colonel du premier régiment de hussards.

R. M.

N° 113.

Vernet (Horace).

SOUVENIR DE VENDOME (1).

1817.

Dans ces bosquets du Pinde, asiles solitaires,
Où les sœurs d'Apollon célèbrent leurs mystères,
S'élèvent deux autels où pour le dieu des vers
On voit fumer l'encens de deux cultes divers.

hauteur 18 pouces.
largeur 22 pouces.

(1) En 1791, le duc d'Orléans (alors duc de Chartres) était allé prendre à Vendôme le commandement du 14e régiment de dragons dont il était colonel. Un jour, pendant une procession conduite par un prêtre constitutionnel, la multitude voulait massacrer un prêtre insermenté qu'elle accusait d'avoir souri dédaigneusement à cette cérémonie. Le duc de Chartres eut le bonheur de l'arracher lui et son vieux père à la fureur populaire. La municipalité de Vendôme décerna au duc de Chartres une couronne civique. Retrouvée après trente années, cette couronne a été offerte à S. A. R. madame la duchesse d'Orléans, qui l'a placée dans ses appartemens.

C'est S. A. R. mademoiselle d'Orléans qui a fait présent de ce tableau au prince son frère.

Paré de vaines fleurs, de trompeuses images,
L'un des adulateurs recueille les hommages :
Le mensonge, l'audace et la cupidité
Sont le triple attribut de leur divinité.
C'est là que trahissant son noble caractère,
Le poète au pouvoir vend sa voix adultère;
C'est là qu'à la patrie insultant sans danger,
Ces valets-troubadours aux pieds de l'étranger
Étalaient les transports d'un insolent délire;
C'est là que sans pudeur ces bâtards de la lyre,
Des braves endormis profanant les tombeaux,
Du drapeau de Jemmape outrageaient les lambeaux.
L'intrigue n'a jamais, par ses noirs artifices,
Souillé de l'autre autel les chastes sacrifices :
C'est là que le poète honore en liberté
Le culte des vertus et de la vérité.
Il chante tour-à-tour le héros ou le sage,
Le juste à l'infortune opposant son courage,
Le prince philosophe, appui des saintes lois,
L'homme qui, revêtu de la pourpre des rois,
Au peuple libre et fier dont l'amour l'environne
Sait faire pardonner son rang ou sa couronne.
C'est là que pour t'offrir mes vœux et mon encens,
Prince, j'ai de mon luth consacré les accens.
Des vaines fictions j'ai dédaigné l'empire,
Et la vérité seule est le Dieu qui m'inspire.

. . . . . .

. . . . . .

Quels cris ont retenti dans Vendôme en alarmes?

Quel est donc ce vieillard dont les pieuses larmes
Cherchent à protéger un prêtre infortuné
Sur la foi d'un sourire à la mort entraîné?
Vains souhaits! des bourreaux l'implacable furie
Va frapper ce martyr qui pardonne et qui prie,
Et de son sang versé par leurs impures mains
Offrir un holocauste au père des humains....
Tout-à-coup un guerrier vers la foule s'avance,
Et son geste et sa voix commandent le silence.
Sa jeunesse, l'éclat qui brille dans ses yeux,
Tout semble révéler un envoyé des cieux
Qui vient pour épargner un forfait à la terre,
Et venger des autels le sacré ministère:
On écoute, on admire, on tombe à ses genoux;
Des assassins troublés l'homicide courroux
Expire en murmurant aux pieds de la victime;
Et, dérobant ses jours aux menaces du crime,
L'homme de Dieu rend grace à son libérateur,
Et le nom de Philippe échappe de son cœur....
Reçois, jeune héros, la couronne civique,
Ce gage noble et pur de l'estime publique!
Vendôme inscrit ton nom, pour la postérité,
Aux fastes du courage et de l'humanité.

N° 114.

Vernet (Horace).

LE DUC D'ORLÉANS

A L'HOSPICE DU MONT SAINT-GOTHARD (1), LE 27 AOUT 1793.

1818.

hauteur 25 pouces.
largeur 26 pouces.

« La gloire trop souvent n'est qu'un titre au malheur;
« Et Philippe exilé pour prix de sa valeur,
« Salue en gémissant la liberté flétrie,
« Et s'éloigne à regret d'une ingrate patrie.
« Suivi d'un seul ami fidèle à ses dangers (2),
« Il dirige ses pas vers les bords étrangers.
« Cachant son nom royal, errant de ville en ville,
« Au sénat helvétique il demande un asile;

(1) Cet hospice, fondé pour servir d'asile aux pauvres voyageurs, n'existe plus : il fut détruit en 1800, lorsque les Français et les Russes se battirent sur le Saint-Gothard.

(2) Le comte Gustave de Montjoie qui, après avoir partagé à la guerre les périls du prince, demeura fidèle à ses malheurs, et lui rendit dans l'exil ces services si doux qu'on ne peut attendre que d'une courageuse et sincère amitié.

« Mais la proscription a glacé tous les cœurs,
« Et partout de Jemmape on poursuit les vainqueurs.
« Partout aussi Philippe a porté son courage.
« Malheureux, il sourit au destin qui l'outrage.
« La jeunesse est toujours si riche d'avenir !
« Dans l'exil cependant que va-t-il devenir ?

« Glaciers éblouissans, merveilleuses montagnes,
« Vallons aimés du ciel, beaux lacs, fraîches campagnes,
« Puisse le doux aspect de vos sites chéris
« Distraire ses regards fixés sur son pays !
« Ce magique appareil de neige et de verdure
« Apporte quelque charme aux regrets qu'il endure.
« Tantôt il va s'asseoir sur ce roc immortel
« Où, son arc à la main, le fier Guillaume Tell
« S'élança triomphant des flots et de l'orage,
« Et dévoua Gessler aux horreurs du naufrage.
« Tantôt aux bords du lac dont les flots amoureux
« Baignent les noirs rochers où soupirait Saint-Preux,
« Ses vœux impatiens demandent Meillerie,
« Où tous les cœurs aimans trouvent une patrie,
« Et Clarens, et Vevay, lieux obscurs que Rousseau
« A dotés des trésors de son brillant pinceau.

« Hâte-toi d'admirer ce tableau romantique,
« Philippe ! la misère, hélas ! moins poétique,
« Outrage ta chaussure, et fane tes habits.
« Crains encor sous ses traits l'accueil que tu subis,
« Lorsqu'au mont Saint-Gothard des pères de l'hospice
« Tu vins solliciter la pieuse avarice,
« Et que la charité du révérend portier
« T'exila sous le toit d'un pauvre muletier (1).

(1) Fragment d'une épître au duc d'Orléans.

En effet, le duc d'Orléans (alors duc de Chartres) proscrit en France par ceux qui dressaient les échafauds, était parti de Mons pour la Suisse, le 12 avril 1793. Après avoir cherché vainement à s'établir soit à Zurich, soit à Zug, il obtient pour son auguste sœur un asile dans le couvent de Bremgarten, par l'entremise du général Montesquiou, et commence ses voyages dans l'intérieur de la Suisse et des Alpes, suivi d'un seul domestique (Beaudouin) (1), à pied et presque sans argent. C'est dans une de ces courses aventureuses qu'il se présenta devant l'hospice du Saint-Gothard, le 29 août 1793. Il sonna; un capucin, se montrant à un vasistas, lui cria en italien : *Che volete?* — Je voudrais, répondit le duc d'Orléans, quelque nourriture pour mon compagnon et pour moi. — On ne reçoit point ici les piétons et les gens de votre espèce. — Mais, révérend père, nous paierons tout ce que vous voudrez. — Non, non, cette auberge-là est bonne pour vous, réplique le capucin, en montrant du doigt un mauvais hangard où des muletiers se partageaient un fromage des Alpes; et il referma la fenêtre.

(1) C'est lui qui, dans ce tableau, frappe à la porte de l'hospice.

R. B.

N° 115.

Vernet (Horace) (1).

UN GRENADIER FRANÇAIS

SUR LE CHAMP DE BATAILLE DE WATERLOO, OU IL A ÉTÉ BLESSÉ.

1818.

La Bataille de Waterloo.

Ils ne sont plus, laissez en paix leur cendre; hauteur 17 pouces. largeur 20 pouces.
Par d'injustes clameurs ces braves outragés
A se justifier n'ont pas voulu descendre;
Mais un seul jour les a vengés;
Ils sont tous morts pour vous défendre....

(1) Lorsque ce tableau parut en 1818, M. le comte Anatole de Montesquiou adressa cette épître en vers à Horace Vernet:

« Ah! que j'aime votre guerrier
« Tombé dans les champs de la gloire!
« Ce héros malheureux trahi par la victoire
« Est consolé par un laurier.
« Cet arbre est une juste image:

Sur nos défenseurs expirans
Quel Français n'a versé des larmes?
Prêt à revoir les rois qu'il regretta vingt ans,
Quel vieillard n'a rougi du malheur de nos armes?
En pleurant ces guerriers par le destin trahis,
Quel vieillard n'a senti s'éveiller dans son ame
Quelque reste assoupi de cette antique flamme
Qui l'embrâsait pour son pays?

Que de leçons, grand Dieu! que d'horribles images
L'histoire d'un seul jour présente aux yeux des rois!
Clio, sans que la plume échappe de ses doigts,
Pourra-t-elle en tracer les pages?

Cachez-moi ces soldats sous le nombre accablés,
Domptés par la fatigue, écrasés par la foudre,

« Même dans nos revers nous comptons des exploits;
« A ce noble prix du courage
« Le Français abattu conserva tous ses droits....
« O vous qui méritez la palme héréditaire,
« Digne émule de votre père,
« Vous dont le dieu des arts guide l'heureux pinceau;
« Du sublime génie allumez le flambeau,
« Et répandez sur nous l'éclat de la lumière.
« Horace, poursuivez une belle carrière :
« Soyez Français jusqu'au tombeau !
« Des faits brillans de notre histoire
« Retracez-nous quelque tableau;
« Que votre habile main protége notre gloire!
« La France, vous devant ses durables plaisirs,
« Gardera votre nom au temple de mémoire
« Parmi ses plus doux souvenirs. »

Ces membres palpitans dispersés sur la poudre,
Ces cadavres amoncelés!
Éloignez de mes yeux ce monument funeste
De la fureur des nations:
O mort! épargne ce qui reste....
Varrus! rends-nous nos légions!

Les coursiers frappés d'épouvante,
Les chefs et les soldats épars,
Nos aigles et nos étendards
Souillés d'une fange sanglante,
Insultés par les léopards,
Les blessés mourant sur les chars,
Tout se presse sans ordre, et la foule incertaine,
Qui se tourmente en vains efforts,
S'agite, se heurte, se traîne,
Et laisse après soi dans la plaine
Du sang, des débris et des morts.

Parmi des tourbillons de flamme et de fumée,
O douleur! quel spectacle à mes yeux vient s'offrir?
Le bataillon sacré, seul devant une armée,
S'arrête pour mourir.
C'est en vain que, surpris d'une vertu si rare,
Les vainqueurs dans leurs mains retiennent le trépas;
Fier de le conquérir, il court, il s'en empare:
La garde, avait-il dit, *meurt et ne se rend pas.*

On dit qu'en les voyant couchés sur la poussière,

D'un respect douloureux frappé par tant d'exploits,
L'ennemi, l'œil fixé sur leur face guerrière,
Les regarda sans peur pour la première fois.

Les voilà ces héros si long-tems invincibles!
Ils menacent encor les vainqueurs étonnés!
Glacés par le trépas, que leurs yeux sont terribles!
Que de hauts faits écrits sur leurs fronts sillonnés!
Ils ont bravé les feux du soleil d'Italie,
De la Castille ils ont franchi les monts;
Et le nord les a vus marcher sur les glaçons
Dont l'éternel rempart protége la Russie.
Ils avaient tout dompté..... Le destin des combats
Leur devait, après tant de gloire,
Ce qu'aux Français naguère il ne refusait pas...
Le bonheur de mourir dans un jour de victoire!

Casimir Delavigne.

N° 116.

Vernet (Horace).

ÉTABLE A VACHES.

1818.

Tranquille et doux abri de la vache pesante,
Dont le lait exprimé par d'innocentes mains
Remplit de son nectar une cruche écumante.
(Léonard.)

La vache est un des animaux les plus utiles à l'homme. Jadis on lui rendait un culte ; aujourd'hui on la traite avec moins d'honneur, mais non pas avec moins de bonté. M. le comte Anatole de Montesquiou, dans une de ses charmantes fables, a retracé l'image de ces soins bienveillans. C'est la génisse qui les raconte elle-même :

hauteur 18 pouces.
largeur 22 pouces.

« Pour nous l'homme prévoit jusqu'aux saisons stériles :
« Sans lui, que ferions-nous dans ces jours difficiles,
« Dans ces jours malheureux où l'abondance a fui,

(1) Fait d'après nature, dans le parc d'une maison, à Sèvres, qui appartenait autrefois à madame de Coislin.

« Où la terre languit, sans moissons, sans asiles?
« Le tort de la nature est compensé par lui;
« Les tems nous semblent tous également fertiles,
« Et tout nous arrive à souhait.
« Il n'est pas moins soigneux quand nous devenons vieilles.
« Aussi, lui consacrant et mes jours et mes veilles,
« Je suis laborieuse et le suis sans regret.
« A lui seul je donne mon lait;
« Pour lui seul je consens à des faveurs pareilles,
« Lui rendant bienfait pour bienfait.
« Jamais il ne m'impose un surveillant rigide:
« C'est pour mieux me soigner qu'un gardien me suit,
« Et je n'ai pas besoin de guide:
« Pour rentrer au logis le cœur seul me conduit. »

M. le comte Anatole de Montesquiou a prêté à la vache le sentiment de la reconnaissance; notre Virgile lui a donné la plus touchante sensibilité:

« Regardez la génisse inconsolable mère:
« Hélas! elle a perdu le fruit de ses amours!
« De la noire forêt parcourant les détours,
« Ses longs mugissemens en vain le redemandent.
« A ces cris que les monts, que les rochers lui rendent,
« Lui seul ne répond point: elle va mille fois
« Et du bois à l'étable, et de l'étable au bois,
« S'en éloigne plaintive, et revient éplorée,
« Et s'en retourne enfin seule et désespérée. »

Un des plus grands bienfaits de la vache, celui qui lui assure l'amour de toutes les mères, et la reconnaissance de toutes les jolies femmes, c'est d'avoir reçu de la nature ce venin salutaire par qui meurt dans sa source même le fléau qui répandait

le deuil dans tant de familles, ou gravait sur le front d'irréparables outrages. Lorsque Junon, pour se venger de la beauté d'une femme, la métamorphosa en vache, elle ne se doutait pas qu'un jour ce serait une vache qui conserverait aux femmes leur beauté!

« Au fond du Glocester, dont les vertes campagnes
« Nourrissent des taureaux les utiles compagnes,
« Jenner opposait l'art à ce fléau cruel,
« Tribut que la naissance impose à tout mortel.
« Ses bienfaisantes mains prévenaient la nature,
« Et déposant au sein d'une heureuse blessure
« Du poison éprouvé le germe moins fatal,
« Transmettaient à la fois le remède et le mal.....
« O triomphe immortel dans les fastes du monde!
« Beauté! fille des cieux, toi dont la main féconde
« Se plaît à varier ses trésors enchanteurs,
« Joint la forme élégante à l'éclat des couleurs,
« Imprime au front de l'homme une mâle noblesse,
« Et d'un sexe adoré fait régner la faiblesse;
« Premier lien des cœurs et volupté des yeux,
« Beauté, toi dont l'éclat, sur des traits gracieux,
« Détruit avant le temps, passait comme un sourire,
« Nous pourrons désormais prolonger ton empire(1)! »

C'est à cette même occasion que M. A. Soumet adresse à la vache ce vœu poétique :

« O toi que l'on révère aux plaines de Surate,
« Ma muse envers tes dons ne sera pas ingrate,

(1) Casimir Delavigne.

« Douce génisse! viens: que les cailloux tranchans,
« Que l'insecte pour toi s'écartent de nos champs;
« Qu'en tout tems sous tes pieds la glèbe s'amollisse;
« Que tes riches gazons s'embaument de mélisse;
« Et puissé-je, en faveur de tes nouveaux tributs,
« Te rendre quelques-uns de tes vieux attributs! »

R. R.

N° 117.

Vernet (Horace).

COMBAT DE CORSAIRES

AU LEVER DU SOLEIL.

1818.

hauteur 24 pouces.
largeur 36 pouces.

Ce n'est pas un des problèmes les moins surprenans de la diplomatie européenne, que l'existence politique de ce ramas de bandits qui, répandus sur les côtes de l'Afrique, insultent à tous les pavillons, et imposent aux plus grandes puissances l'infamie de leurs traités. Les ministres de la chrétienté laissent tranquillement égorger les défenseurs de la Croix, et Alger est debout, et l'Europe négocie par ambassadeurs avec ce repaire de brigands qui vivent de rapines, et enlèvent nos fils et nos femmes pour en faire des esclaves !... C'est une de ces scènes déplorables que M. Horace Vernet a retracée dans ce tableau. Une chaloupe barbaresque vient de faire sa capture; elle em-

porte une femme et des effets que les pirates ont enlevés pendant la nuit. Le mari de cette infortunée, qui les a poursuivis dans un canot, aborde la chaloupe et s'efforce d'en arracher sa femme, qui s'évanouit sous la hache des barbares, tandis que ses compagnons se battent contre les Algériens en attendant la barque armée qui vient de la côte à leur secours.

Le soleil se lève; l'orient paraît tout en flammes, et l'azur de la mer se colore de pourpre.

E. S.

N° 118.

Vernet (Horace).

PRÊTRESSE DRUIDE

IMPROVISANT AU SON DE SA HARPE (1).

1818.

Chant Poétique.

hauteur 22 pouces.
largeur 18 pouces.

Silence!... Elle paraît au pied du chêne antique;
Le feu de ses regards a dévoré ses pleurs,
Et ses cheveux, mêlés à la verveine en fleurs,
Ombragent de son front la pâleur prophétique.

Elle dit: « O douleur! peuple, prosternez-vous;
« Druides, balancez nos étendards funèbres:
« Teutatès m'a parlé dans le sein des ténèbres;
« Le glaive de la mort est suspendu sur nous!

(1) Ce tableau a été donné par mademoiselle d'Orléans au prince son frère, le premier janvier 1819.

« Déjà de nos autels je vois tomber la pierre;
« La faucille sacrée a tremblé dans ma main;
« Un Dieu combat notre culte inhumain;
« Il défend de mêler le sang à la prière.
« De la vengeance il a maudit le nom;
« Sur ses propres autels victime volontaire,
« A ses lois il soumet la terre
« Par la puissance du pardon.

« Une reine (1) à ce Dieu va servir d'interprète.
« C'en est fait; contre nous son triomphe s'apprête,
« Je l'entends... à son fils, à son royal époux,
« Elle parle du ciel, et commande à genoux.
« Les femmes, imitant sa pieuse tendresse,
« Aux horreurs des combats renoncent sans retour,
« Et désormais quittant l'armure qui les blesse,
« Leur puissance est dans leur faiblesse,
« Et leur génie est dans l'amour.

« O rocher d'Erminsul! O tombe révérée,
« Vous que ce peuple altier n'approchait qu'en tremblant.
« L'ingrat vous abandonne, et sur l'autel sanglant
« Il ne répandra plus la verveine adorée!
« Ce peuple, à la clarté d'un céleste flambeau,
« Des plus lointains déserts franchira la distance,
« Et, jusque sur la mort portant son inconstance,
« Ira prier sur un autre tombeau.

---

(1) Clotilde, femme de Clovis.

« Et toi qui des vainqueurs suspendais la framée [1],
« Chêne ! seul confident de nos destins secrets,
« Au magique pouvoir d'une fleur embaumée
« Va céder en un jour ta vieille renommée !
« Roi détrôné de nos vastes forêts,
« Tu mêleras ton deuil au deuil de nos cyprès :
« C'est alors qu'on verra tomber les pleurs du saule ;
« Le gui ne ceindra plus le front de nos guerriers ;
« Car les nobles fils de la Gaule
« Ne cueilleront que des lauriers.

« O berceau des Gaulois ! Armorique [2] sauvage !
« Adieu ! d'un long oubli tu subiras l'affront,
« Jusqu'au jour où sur ton rivage
« Naîtra le barde au sublime langage [3],
« Dont les chants te ranimeront.
« Ces chants dans le passé réveilleront l'histoire ;
« Ils te rendront à l'immortalité :
« Ton malheur deviendra ta gloire,
« Dès que sa voix l'aura chanté !

« Mais d'un autre art encor la puissance infinie
« Te réserve un autre génie,
« Pour retracer ta gloire et tes malheurs.

---

(1) Espèce de javeline, arme de jet et de main. (Dict. de Boiste.)

(2) Nom que les anciens donnaient à la Bretagne, parce qu'en langage gaulois il signifie *maritime*. (Dict. de Moréri.)

(3) L'auteur des *Martyrs*.

« Par ses brillans pinceaux moi-même rajeunie,
« Je revivrai sous ses riches couleurs :
« Sa main rendra mon image immortelle ;
« Au culte de nos dieux seule restant fidèle,
« Je garderai la harpe et la faucille d'or ;
« Mes yeux d'un feu divin s'enflammeront encor,
« Et les siècles futurs sauront que j'étais belle!

« Non, d'un culte si grand tout ne périra pas :
« Votre divinité chérie,
« La victoire suivra vos pas!
« Gaulois, vous resterez la terreur des combats,
« L'appui des opprimés, l'honneur de la patrie! »

La vierge alors reprend sa sombre rêverie,
Du chêne d'Erminsul disperse les rameaux,
Et, plus fière, s'éloigne en répétant ces mots,
Ces mots sacrés : « Honneur, Patrie! »

Ce cri, cher aux Gaulois, n'a pas été perdu :
Les échos de la Seine en résonnent encore ;
Et la France, aux accens de cette voix sonore,
Par des siècles de gloire a déjà répondu !

Delphine Gay.

N° 119.

Vernet (Horace).

ISMAYL ET MARYAM.

1819.

hauteur 96 pouces.
largeur 72 pouces.

Ismayl, fils d'Ahmed, chef des Ouahydieh, une des tribus les plus considérables des Arabes Bédouins, avait été fait prisonnier à la suite d'un combat où il s'était défendu avec le courage des lions. Transporté mourant à Jérusalem, il allait périr de ses blessures, lorsque les soins de Maryam, la plus belle des filles de la Palestine, le rappelèrent à la vie. « Maryam, lui dit alors l'Arabe, tu « me fais oublier mon père, le prophète et ma « tribu : ou mes os deviendront une cendre légère « dont se jouera le vent d'Yamyn, ou je plante- « rai pour toi la tente nuptiale au désert. »

Maryam, attendrie et troublée, lui répondait qu'elle était chrétienne, que tout dans la vie les

séparait. « Hélas! la mort, ajoutait-elle avec un « cruel pressentiment, sera peut-être moins in- « juste ! »

Le nouveau motsallam de Jérusalem avait fait tomber la tête du père de Maryam : il la destinait elle-même à son harem. Effrayée de cette menace, elle consent à fuir au désert avec Ismayl. L'innocence pure et sacrée les enveloppait de sa robe virginale : elle tempérait l'ardeur de leurs ames, elle y faisait régner cette sainte confiance, charme tendre et religieux du premier amour. Mais bientôt Maryam se sent épuisée de lassitude, ses pieds délicats sont déchirés par les épines. Ismayl voit ses efforts, sa souffrance, et son cœur est brisé. Il la soulève dans ses bras, la porte long-tems : « O Maryam ! lui disait-il, prends courage : avant « la fin du jour nous trouverons la fontaine d'En- « gaddi, et demain nous serons près de mon père. » Et, tremblant, haletant, il pressait son trésor contre sa poitrine. Ils arrivent à la fontaine tant souhaitée. Ismayl puise de l'eau dans sa main, il en humecte les lèvres de Maryam. Elle ouvre lentement des yeux humides de larmes qu'un faible sourire voudrait vainement déguiser. Inquiète de l'état d'Ismayl, elle ne s'occupe que de lui.... Enfin ils parviennent sur le plateau d'Harma, où ils rencontrent le vieux cheikh des Ouahdiyeh. « O « mon père ! lui cria de loin Ismayl, voici l'ange

« qui t'a conservé ton fils, fais tuer en son hon-
« neur le chameau nouveau-né, et présente-lui le
« pain et le sel. »..... Hélas ! la mort s'était déjà em-
parée du cœur de Maryam. Elle aimait Ismayl ; mais sa piété, la terreur d'une autre vie, si puissantes chez une chrétienne née au pied du mont sacré de Golgotha, tout se réunissait pour troubler son ame ; elle croyait sans cesse entendre la voix de son père qui l'appelait vers lui, et la fièvre et l'insomnie la consumaient. Un jour la tête de Maryam tomba sur sa poitrine ; un dernier soupir sortit de ses lèvres décolorées, et son ame pure remonta vers le Tout-Puissant. On cacha sous des palmiers la dépouille mortelle de la vierge chrétienne, et on plaça sur sa tombe le crucifix que la jeune infortunée n'avait cessé de porter sur son cœur.

Cependant le conseil des vieillards venait de décider une retraite générale jusqu'au désert de Mephaat, derrière la mer Morte, au pays des Moabites. Chacun était occupé de ce départ, lorsqu'au coucher du soleil cet astre parut environné d'une auréole couleur de sang. Le ciel, devenu tout-à-coup jaunâtre, ne donnait qu'une lumière livide et sans ombre. Les oiseaux fuyaient vers l'occident en rasant la terre. Le sol paraissait lumineux, tandis que l'air était terne et opaque. Le palmier immobile laissait tomber vers le sable ses branches

flexibles que le moindre vent élève et secoue dans les airs. Tout se taisait, la peur régnait sur l'espace; les cris plaintifs des animaux annonçaient l'approche du terrible *semoun*, ce vent pestilentiel, l'effroi du désert. Ismayl, souriant à l'espérance de ce fléau, embrasse la tombe de celle qu'il aimait. Ses mains écartent le sable qui la couvre. Il a déjà touché, pressé le linceul sur son cœur. Le voile qui enveloppait le visage de la vierge est soulevé. Ismayl contemple d'un regard avide ces traits que la mort respecte encore. Maryam paraît sourire à son ami : « Viens, semble-t-elle lui dire, « viens, ô mon bien-aimé : quitte la terre des lar- « mes pour le séjour de la paix. » — « Oui, s'é- « crie Ismayl en imprimant ses lèvres sur le front « glacé de Maryam, reçois le chaste baiser de l'é- « poux du sépulcre. Ma chaîne va se briser; nous « serons réunis à jamais. » L'infortuné attend avec une joie impatiente la mort qui doit confondre ses restes avec ceux de l'objet de ses cruels regrets. Bientôt un nuage rougeâtre arrive du côté de l'orient. Le souffle de l'ouragan fait un chaos de ce désert tranquille; des vagues de sable se heurtent; les plus hauts dattiers sont déracinés : quelques minutes suffisent pour combler une vallée. Ismayl disparaît dans cette épouvantable destruction. Ah! celui vers qui la prière des cœurs affligés s'élève plus vite encore que l'encens des tabernacles, ce-

lui qui juge les pensées les plus secrètes des hommes, voulait sans doute réunir ces deux ames nobles et pures dans la région des joies saintes, éternelles et ineffables.

C^te. de Forbin.

N° 120.

Vernet (Horace).

LA FOLLE PAR AMOUR (1).

1819.

hauteur 22 pouces. largeur 18 pouces.

Un jour, livrant mon ame à sa mélancolie,
J'avais porté mes pas errans
Dans ces prisons où la folie
Est offerte en spectacle aux yeux indifférens.

C'était à l'heure qui dégage
Quelques infortunés des fers et des verroux;
Et mon cœur s'étonnait d'écouter leur langage
Où se mêlaient les pleurs, le rire et le courroux.

(1) Ce tableau, destiné à faire pendant à celui de la prêtresse druide, représente une jeune personne qui est devenue folle en apprenant que son amant avait péri dans un combat. Elle tient dans une main le hausse-col qu'il portait lorsqu'il fut tué. Ce hausse-col est percé par la balle qui frappa son amant, et elle s'écrie en montrant de l'autre main sur son sein l'endroit où il reçut le coup mortel :

« C'est là qu'il fut frappé. »

Tandis que leur gardien les menace ou les raille,
Une femme paraît, pâle, et le front penché;
Sa main tient l'ornement qui, les jours de bataille,
Brille au col des guerriers, sur l'épaule attaché,
Et de ses blonds cheveux s'échappe un brin de paille
A sa couche arraché.

En voyant sa jeunesse et ce morne délire
Qui doit par la prison la conduire au tombeau,
Je me sentis pleurer.... Elle se prit à rire,
Et cria lentement, « Waterloo, Waterloo! »

« Quel malheur t'a donc fait ce malheur de la France? »
Lui dis-je; et son regard craintif,
Où, sans voir la raison, je revis l'espérance,
S'unit pour m'appeler à son geste furtif.

« Français, parle plus bas, dit-elle... Oh! tu m'alarmes!
« Peut-être ces Anglais vont étouffer ta voix,
« Car c'est à Waterloo que la première fois
« Adolphe m'écouta sans répondre à mes larmes.

•

« Lorsque dans ton pays la guerre s'allumait,
« Il me quitta pour elle... en disant qu'il m'aimait!...
« C'est là le seul adieu dont mon cœur se souvienne...
« La gloire l'appelait... il a suivi sa loi!....
« Et comme son amour n'était pas tout pour moi,
« Il servit sa patrie.... et j'oubliai la mienne.

« Et quand je voulus le chercher,
« Pour le voir... dans le sang il me fallut marcher!...
« J'entendais de longs cris de douleur et d'alarmes....
« La lune se leva sur ce morne tableau....
« J'aperçus sur le sol des guerriers et des armes!...
« Et des Anglais criaient : Waterloo ! Waterloo!

« Et moi, fille de l'Angleterre,
« Indifférente aux miens qui dormaient sur la terre,
« J'appelais un Français et pleurais sans remord....
« Tout-à-coup une voix mourante et solitaire
« S'éleva de ce champ de mort....

« Adolphe,... me dit-on, des héros de la garde
« Il était le plus brave et marchait avec nous....
« Nous combattions ici... va... baisse-toi... regarde...
« Tu l'y retrouveras... car nous y sommes tous!... »

« Je tremblai de le voir... et je le vis lui-même!
« Dis-moi, quel est ce mal qu'on ne peut exprimer?
« Ses yeux sous mes baisers n'ont pu se ranimer!
« Oh! comme j'ai souffert à cette heure suprême!...
« Car il semblait ne plus m'aimer!

« Et puis... je ne sais plus... connaît-il ma demeure?
« Jadis, quand il venait, il venait tous les jours,
« Et sa mère en pleurant accusait nos amours :
« Hélas! il ne vient plus, et pourtant elle pleure. »

La folle vers la porte adresse alors ses pas,
Attache à ses verroux un regard immobile,
M'appelle à ses côtés, et d'une voix débile :
« Pauvre Adolphe,... dit-elle, en soupirant tout bas,
« Comme il souffre!.. il m'attend, puisqu'il ne revient pas. »

Elle dit. Dans les airs la cloche balancée
Apprit à la douleur que l'heure était passée
D'espérer que ses maux un jour pourront finir :
La folle se cachait ; mais dans le sombre asile
Où jeune elle portait un si long avenir,
A la voix du gardien d'où la pitié s'exile,
Seule il lui fallut revenir.

« Adieu... Je ne crains pas qu'un Français me refuse, »
Dit-elle en me tendant la main :
« Si tu le vois là-bas qui vient sur le chemin,
« D'un aussi long retard si son amour s'accuse,
« Dis-lui que je le plains.... dis-lui que je l'excuse....
« Dis-lui que je l'attends demain...! »

E. Soulié de Cavelanet.

N° 121.

Vernet (Horace).

BATAILLE DE JEMMAPES.

1821.

hauteur 66 pouces. largeur 108 pouces.

L'Europe s'était coalisée pour anéantir la liberté française; la France avait couru aux armes, et déjà Valmy avait révélé aux Prussiens ce que peut un grand peuple combattant pour son indépendance: il était réservé à Jemmapes de le faire sentir aux Autrichiens. Leur armée, forte de vingt-deux mille hommes de vieilles troupes bien disciplinées, était commandée par Clairfait, sous les ordres du duc Albert de Saxe-Teschen, gouverneur des Pays-Bas. L'armée française, venue de la Champagne à grandes journées sous les ordres du général Dumouriez, se composait de quarante-huit bataillons d'infanterie dont environ le tiers était d'anciennes troupes de ligne, et les autres des volontaires nationaux de nouvelle levée. Il n'y

avait d'autre cavalerie dans cette armée que des hussards, des chasseurs à cheval qui formaient l'avant-garde avec quelques bataillons d'infanterie légère, sous les ordres des généraux Beurnonville et Dampierre; plus, deux petits corps de flanqueurs de droite et de gauche commandés par les généraux Stengel et Henri de Frégeville. Le général Dumouriez partagea son corps d'armée en deux ailes de vingt-quatre bataillons chacune. La droite était sous les ordres du duc de Chartres, aujourd'hui duc d'Orléans, qui la commandait comme lieutenant-général, ayant sous lui les maréchaux de camp Desforêts, Drouet et Stetenhoff. La gauche devait être sous les ordres du lieutenant-général Miranda et des maréchaux de camp Ferrand, Blottefière et Berneron; mais le général Miranda n'étant pas encore revenu de Paris, le commandement de l'aile gauche fut dévolu au général Ferrand qui était le plus ancien. Ces différens corps formaient un total d'environ vingt-sept mille hommes, non compris la division du lieutenant-général d'Harville, campée sous Maubeuge et forte de six mille hommes, mais qui n'arriva qu'après le gain de la bataille.

Un petit combat, peut-être imprudemment engagé, le 2 novembre 1792, près le village de Thulin, décida Dumouriez à renforcer son avant-garde d'une partie de la division du duc de Char-

tres, qui, opérant sur la droite, attaqua l'ennemi le 3, emporta le moulin de Boussu avec la batterie qui le défendait, tandis que les généraux Beurnonville, Dampierre, Stengel et Frégeville délogeaient les Autrichiens de poste en poste et les repoussaient jusqu'à Saint-Ghislain. Le 4, le général Dumouriez, pour profiter de ces avantages, mit toute son armée en mouvement; le 5, elle bivouaqua en face du camp des Autrichiens qui s'étaient retranchés sur les hauteurs de Jemmapes. Le 6 novembre au matin, Dumouriez fit avancer douze pièces de seize, douze de douze et douze obusiers sous les ordres du colonel d'artillerie Labayette, et les plaça en batterie sur le front de sa ligne, en même tems que son aile gauche attaquait le village de Quarégnon, vivement défendu par les Autrichiens. L'avant-garde française fit alors un mouvement pour se mettre en ligne avec le reste de l'armée, de sorte qu'elle en devint l'aile droite, et que l'aile droite, commandée par le duc de Chartres, en devint le centre. La position des Autrichiens était formidable; leur droite, appuyée au village de Jemmapes, formait une équerre avec leur front, et leur gauche se prolongeait sur la hauteur jusqu'à l'endroit où le terrain commence à baisser vers Berthaimont. Ils occupaient ainsi une colline garnie de redoutes et de batteries, et dont le front était en outre couvert par

des bois dans lesquels ils avaient fait quelques abattis.

Dumouriez avait fixé l'heure de l'attaque à midi, afin de donner à la division du général d'Harville le temps d'arriver. Mais après une canonnade de trois heures, voyant que le régiment autrichien des dragons de Cobourg descendait au grand trot et paraissait se diriger sur notre artillerie, il résolut de ne pas attendre le général D'Harville, et donna l'ordre à toute l'armée d'attaquer immédiatement. Aussitôt le duc de Chartres, qui commandait le centre, rompit sa division en colonnes de bataillons et marcha sur le bois de Flénu, qui couvrait le centre des Autrichiens. Il mit six de ses bataillons en réserve, et avec les dix-huit autres il culbuta l'infanterie légère autrichienne qui défendait les abattis, traversa le bois, et arriva sur le plateau. Mais l'infanterie autrichienne, soutenue par l'artillerie des redoutes qui tirait à mitraille, fit un tel ravage dans la tête des colonnes, qu'il devint impossible de les faire déboucher : elles rentrèrent dans le bois et le traversèrent rapidement dans le plus grand désordre. C'est là que furent frappés le colonel Dubouzet du 104e régiment de ligne, qui fut tué sur la place ; le général Drouet, qui eut les deux jambes emportées, et mourut peu d'heures après; les colonels Dupont de Chaumont et Gustave de Montjoye, adjudants-généraux, qui

reçurent des coups de feu. Tout était perdu si les Autrichiens avaient su profiter de cet avantage momentané; mais leur infanterie resta immobile, et ils se contentèrent de lancer quelques hussards et quelques chasseurs à pied qui ne parvinrent point à traverser le bois. En sorte que, tandis qu'ils étaient contenus par la résistance des deux bataillons du 83e (Foix), commandés par le colonel Champollon et le lieutenant-colonel Villars; du 98e (Bouillon) colonel Leclerc; du 29e (Dauphin) colonel Laroque, et de quelques autres, le duc de Chartres, formant derrière le bois une chaîne de chasseurs à cheval du 3e régiment pour arrêter les fuyards, parvint enfin à les rallier. Ce fut alors que leur adressant quelques-unes de ces paroles si puissantes sur le cœur du soldat, il fit succéder l'enthousiasme à la terreur. Les bataillons s'étaient mêlés; il en fit une colonne à laquelle il donna le nom de *Bataillon de Mons*, y plaça les cinq drapeaux (1) dont les bataillons étaient dispersés; et, renforcé des six bataillons qu'il avait mis en réserve à l'entrée du bois, il fit de nouveau battre la charge; et ces mêmes soldats que la frayeur

(1) Ces cinq drapeaux, abandonnés par les fuyards, avaient été recueillis par le général Desforêts, qui, après les avoir long-tems embrassés, les porta en faisceau, malgré leur poids, au centre de la colonne.

venait d'emporter un moment loin du champ d'honneur attaquent avec intrépidité l'infanterie autrichienne qui remplissait l'intervalle des redoutes, y pénètrent la baïonnette en avant, et s'emparent d'une partie de l'artillerie ennemie que la cavalerie autrichienne s'efforçait vainement de faire rentrer dans Mons. De ce moment la victoire n'est plus douteuse; les prodiges de valeur se multiplient dans nos rangs. A l'aile gauche, le colonel Thouvenot et le général Ferrand, qui eut un cheval tué sous lui; à l'aile droite, Beurnonville et Dampierre, à la tête du 19e (Flandre), colonel Desponchez, et lieutenant-colonel d'Arménonville, du 71e (Vivarais), colonel de Bannes, et des bataillons de Paris; Dumouriez qui charge lui-même à la tête d'un escadron; partout enfin les soldats français prodiguent leur sang et leur courage. L'ennemi, chassé de toutes ses positions, fuit en laissant le champ de Jemmapes couvert de ses morts et de ses canons.

Le tableau d'Horace Vernet est une représentation fidèle de cette mémorable victoire; le paysage, peint d'après nature, est d'une parfaite exactitude. La houillère ou fosse de charbon de terre qui est incendiée, dans le coin droit du tableau, est celle du village de Frameries, devant lequel le spectateur est placé. On voit dans le fond la ville de Mons, le village de Cuesme et le

village de Quarégnon sur la gauche. Le village de Jemmapes, qui a donné son nom à la bataille, est situé entre Cuesme et Quarégnon, mais on ne l'aperçoit pas, parce qu'il est masqué par la colline sur laquelle l'armée autrichienne était retranchée. Le général Dumouriez, suivi de quelques officiers de l'état-major et d'un groupe d'ordonnances, est sur le premier plan. Il est arrêté dans son mouvement par la rencontre de quelques prisonniers autrichiens qu'on lui présente, et surtout par l'aspect du général Drouet blessé, que des soldats portent à l'ambulance. Parmi les officiers qui suivent le général Dumouriez, on remarque le maréchal Macdonald, qui était alors un de ses aides-de-camp, et auquel la victoire devait donner un titre dans les champs de l'Italie; le général Belliard, qui était officier d'état-major, et que la gloire a tant de fois retrouvé sous nos étendards; le duc de Montpensier, qui était lieutenant-colonel, adjudant-général, et qui, du champ de bataille où il avait servi la patrie, devait passer dans les cachots de Marseille, dont il a laissé une peinture si touchante et quelquefois si énergique. Près du chirurgien qui rend compte au général Dumouriez de la blessure du général Drouet, un jeune guerrier attire l'attention par l'élégance de son uniforme et la grâce de sa figure : la douceur de ses regards, la déli-

catesse de ses traits révèlent une autre Clorinde ; c'est la jeune Fernig, entraînée aux combats par l'enthousiasme de la liberté (1).

On voit sur un plan plus éloigné l'attaque de la gauche de l'armée autrichienne par l'avant-garde française, sous les ordres du lieutenant-général Beurnonville et du maréchal de camp Dampierre. Les dragons de Cobourg, après avoir été repoussés par l'infanterie française, sont chargés par le 1er régiment de hussards (Berchiny), qui prit la redoute qu'on voit devant lui.

On aperçoit dans le lointain la division du duc de Chartres attaquant le bois de Flénu, et plus loin encore quelques bataillons de celle du général Ferrand, se portant sur l'extrême droite des Autrichiens.

On se demande pourquoi le peintre a placé sur un point aussi éloigné le prince qui a contribué à cet important succès. Un fait l'explique : c'est que le tableau de la bataille où se signala le

---

(1) On voit aussi derrière elle, à cheval, son père qui l'accompagna à Jemmapes. Il demeurait à Mortagne, et là, harcelé tous les jours par les maraudeurs autrichiens, il avait appris à ses filles à faire le coup de fusil. Lors de la formation du camp de Maulde, deux d'entre elles s'attachèrent à la fortune de Dumouriez. La troisième, qui est aujourd'hui la femme du général Guilleminot, était seule restée dans la maison paternelle.

jeune duc de Chartres a été commandé par le duc d'Orléans. On doit aussi regretter que dans cette magnifique composition, M. Horace Vernet n'ait pas eu la faculté de faire ressortir les traits d'une foule de nos guerriers qui, confondus dans les rangs à Jemmapes, ont pris bientôt après un si brillant essor vers les honneurs militaires, et dont la victoire a inscrit les noms sur les murs de toutes les capitales de l'Europe. Là étaient Davoust, depuis maréchal prince d'Eckmüll, Mortier, duc de Trévise, Moreau, Serrurier, Jourdan, Augereau, Maisons, Gérard, et ce général Foy, dont la vie et la mort sont deux si grands souvenirs pour la France.

A. S.

N° 122.

Vernet (Horace).

MORT

DU PRINCE JOSEPH PONIATOWSKI.

1816.

Le prince Joseph Poniatowski, né le 7 mai 1762, était neveu de Stanislas Poniatowski, dernier roi de Pologne. Ami de la gloire et de la liberté, il ne put voir sans une généreuse indignation le démembrement de sa patrie, et il courut aux armes. En vain Catherine et Paul I^er^ lui firent les offres les plus brillantes pour l'attirer à leur service; il crut voir dans les Français les futurs libérateurs de la Pologne; il ne voulut servir que les Français. La glorieuse, mais funeste bataille de Leipsick, (19 octobre 1813) devint le terme des exploits et de la vie de ce prince, à qui Napoléon venait d'accorder le titre de maréchal d'Empire en récompense des héroïques efforts de son corps d'armée pendant cette sanglante action. Chargé

hauteur 24 pouces.
largeur 30 pouces.

de couvrir la retraite de l'armée française, il était déjà parvenu à l'extrémité du faubourg de Leipsick, lorsqu'il se trouva presque seul sur le bord de l'Elster, dont les Français avaient fait sauter le pont. Dans ce danger, le brave et malheureux Poniatowski se précipita sans hésiter dans les flots, s'abandonnant à son cheval qui ne put surmonter la rapidité du fleuve. Ainsi périt le dernier rejeton d'une illustre famille, l'honneur des chevaliers polonais, l'ami de Kosciusko.

A. S.

N° 123.

Vernet (Horace).

BATAILLE DE MONTMIRAIL.

1822.

Le 11 février 1814, vers cinq heures du matin, Napoléon mit son armée en mouvement sur Montmirail, et y arriva de sa personne à dix heures: d'un regard, il saisit l'ensemble du champ de bataille: c'est un beau plateau couvert de bouquets de bois, de fermes et de buissons, limité au sud par un vallon étroit, où coule le petit Morin. Le hameau de l'Épine-aux-Bois, situé à égale distance de Fontenelle et de Vieux-Maisons, à gauche de la route de Paris, dans un léger pli de terrain, en occupe à peu près le milieu.

hauteur 68 pouces.
largeur 108 pouces.

Le premier soin de Napoléon, après sa reconnaissance, fut d'envoyer le général Ricard garder le village de Pormesonne, situé dans le fond du vallon, par où les Russes semblaient vouloir déboucher, et d'ordonner au prince de la Moskwa

de porter ses deux divisions dans le vallon de Marchaix : la cavalerie vint se placer sur deux lignes, à droite, entre les routes de Château-Thierry et de la Ferté. Les deuxième et quatrième légers, détachés de la division Ricard, prirent position pour la soutenir à la lisière du petit bois de Bailly sur la droite de la ferme de Haute-Épine. La division Friant occupa la route de Châlons, en colonne serrée par pelotons, chaque bataillon à cent pas de distance.

Le général russe, baron Sacken, dans la vue de forcer le passage par le vallon du petit Morin, forma sa droite aux ordres du comte de Liéven, près de la ferme de Haute-Épine, située sur le bord de la route de Châlons à la Ferté. Son front se trouva couvert sur une étendue de mille mètres par un ravin tapissé de buissons, qui conduit de la ferme au village de l'Épine-aux-Bois. Quarante pièces de canon en défendaient les approches : des essaims de tirailleurs garnissaient les buissons, derrière lesquels s'étendaient ses lignes d'infanterie en colonnes par bataillons. La cavalerie se prolongeait à l'extrême gauche sur deux lignes.

Dès que le duc de Trévise eut amené la division Michel, le signal de l'attaque fut donné : il était deux heures. Napoléon prescrivit au général Ricard de céder avec mesure le village de Porme-

sonne, afin d'enhardir Sacken par l'apparence d'un succès sur le Morin. En même tems le général Friant, avec deux bataillons de chasseurs et deux de gendarmes, s'avança à trois cents pas de la tête de colonne de la vieille garde, prêt à fondre sur la ferme. Le général Sacken, donnant dans le piége, dégarnit le point important pour renforcer à la fois sa gauche menacée et sa droite victorieuse. Tout-à-coup, le prince de la Moskwa, à la tête des quatre bataillons conduits par le général Friant, se jette avec intrépidité dans la ferme de Haute-Épine. Le baron Sacken, reconnaissant trop tard la méprise, chercha du moins à se lier aux Prussiens; il y parvint vers Fontenelle. Le général York ordonna à quatre bataillons de s'avancer sur le flanc droit des Français; mais le duc de Trévise s'avança au moment même avec six bataillons de la division Michel, nettoya le bois, balaya tout ce qui se trouvait devant lui, et entra de vive force dans Fontenelle.

Napoléon, désirant terminer la journée par un coup d'éclat, ordonna au comte de France de se porter avec les gardes d'honneur sur la route de la Ferté, jusqu'à la hauteur de l'Épine-aux-Bois, et là de faire un à-gauche pour couper la retraite aux Russes qui tenaient Marchaix. Au même instant deux bataillons de la vieille garde, conduits, l'un par le maréchal duc de Dantzick,

l'autre par le grand maréchal du palais comte Bertrand, marchent baïonnettes croisées sur le village. A la vue de cette double attaque, le général Ricard se précipite de Pormesonne dans le vallon pour le mettre entre deux feux. Les trois colonnes y pénétrant en même tems, les Russes se défendent pendant quelques minutes avec le courage du désespoir; mais chassés du village, ils se débandent et cherchent un refuge dans les bois. On courut à leur poursuite jusqu'à la lisière de la forêt de Nogent, dans laquelle la division Ricard tua ou prit tout ce qui fut rencontré les armes à la main.

La nuit vint enfin arrêter la poursuite des vainqueurs entre les mains desquels restèrent six drapeaux, vingt-six bouches à feu tant russes que prussiennes, deux cents voitures de bagages ou de munitions, et sept cent huit prisonniers seulement; mais plus de trois mille tués ou blessés ensanglantèrent le champ de bataille.

A huit heures l'armée française établit ses bivouacs sur le champ de bataille; Napoléon coucha dans la ferme de Haute-Épine; le duc de Trévise, à Fontenelle.

Le moment que le peintre a choisi est celui où les chasseurs de la vieille garde, conduits par le duc de Dantzick, se précipitent sur l'ennemi dont ils font un effroyable carnage. Sur la droite

du tableau, on voit le maréchal dirigeant et animant cette course intrépide. L'officier qui donne des ordres à ses côtés est M. le baron Atthalin, colonel du génie, aujourd'hui aide-de-camp de S. A. R. monseigneur le duc d'Orléans.

A. R.

N° 124.

Vigneron.

LES APPRÊTS D'UN MARIAGE, A PARIS.

1817.

hauteur 30 pouces.
largeur 37 pouces.

C'est un grand jour pour une jeune fille que celui où elle se marie! Éveillée long-tems avant l'aurore, que de pensées se pressent dans son imagination! Que de douces inquiétudes agitent son ame! Sa première distraction, c'est sa toilette. Un aréopage de femmes, présidé par sa mère, se groupe autour d'elle pour prendre soin de sa parure, et pour admirer les trésors de la corbeille. Un seul homme est admis, c'est *Frédéric* (1): dès que sa main légère a bâti sur le front de la mariée l'édifice aérien de ses cheveux, il sort; mademoiselle *Victorine* (2) est introduite, et l'assemblée se forme en comité secret. Chacune

(1) Le coiffeur à la mode, l'*élu de la coiffure.*

(2) La couturière par excellence, *la privilégiée de la robe.*

des parentes croit de sa dignité de coopérer à la toilette de la mariée : la cousine pose le voile, et sourit ; la vieille tante attache la fleur d'orange, et soupire ; la jeune sœur apporte le bouquet virginal, et s'éloigne toute rêveuse. Cependant le jeune époux, dans son amoureuse impatience, accuse la lenteur de ces apprêts ; heureux profane, il ose entr'ouvrir la porte du sanctuaire ; mais la grand-maman, sévère sur les mœurs, intercepte ses regards indiscrets. Enfin la mariée paraît ; et belle de jeunesse, d'attraits et de pudeur, elle monte en tremblant dans la voiture qui la conduit à l'église. Là, dans un saint recueillement, prosternée au pied des autels, elle promet au ciel de rendre heureux sur la terre celui qui doit présider à sa vie, et après avoir reçu un anneau d'or en échange de sa destinée, elle traverse, les yeux baissés, des flots de curieux et de mendians, et revient faire une seconde toilette pour présider le banquet de famille. Le poète de la maison chante au dessert de petits couplets que l'innocence de la mariée ne comprend pas ; et le soir, au milieu du bal et du bruit de la fête, elle disparaît ; et le lendemain elle se troublera au nom de *madame*.... C'est un grand jour pour une jeune fille que celui où elle se marie !

E. S.

N° 125.

Vigneron.

UNE MÈRE

FORCÉE PAR LA MISÈRE D'ABANDONNER SON ENFANT.

1822.

La Pauvre Fille.

hauteur 20 pouces.
largeur 16 pouces.

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne.
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.
S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sous l'aubépine en fleurs;
Sa mère lui portait la douce nourriture:
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.

Oh! pourquoi n'ai-je pas de mère?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau?

Rien ne m'appartient sur la terre ;
Je n'eus pas même de berceau ;
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parens exilée,
De leurs embrassemens j'ignore la douceur ;
Et les enfans de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur.
Je ne partage point les jeux de la veillée ;
Jamais, sous son toit de feuillée,
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir ;
Et de loin, je vois sa famille,
Autour du sarment qui pétille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.
Vers la chapelle hospitalière,
En pleurant, j'adresse mes pas,
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois pas étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas !
Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs ;
J'y cherche la trace des pleurs
Qu'en m'y laissant, peut-être, y répandit ma mère.
Souvent aussi, mes pas errans
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire ;
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférens ;
La pauvre fille est sans parens
Au milieu des cercueils, ainsi que sur la terre.

J'ai pleuré quatorze printems,
Loin des bras qui m'ont repoussée.
Reviens, ma mère! je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée.

Alex. Sonnet.

N° 126.

Watelet.

PAYSAGE.

VUE PRISE AUPRÈS DE LA CAVA, DANS LE ROYAUME DE NAPLES.

1817.

hauteur 30 pouces.
largeur 40 pouces.

Nous partîmes de Salerne pour nous rendre à *la Cava*. Un beau chemin taillé à mi-côte sur le rocher nous conduisit bientôt à *Vietri*, qui est un superbe village bien bâti, avec de belles fabriques. Là, le chemin entre dans les montagnes, et se resserre sans cesser d'être roulant. Le paysage est si riche et si varié que l'on peut dire que tout ce pays est pour des yeux de peintre une charmante galerie de tableaux. Les montagnes au pied desquelles est situé le bourg de *la Cava* offrent de loin le point de vue le plus pittoresque, et toute la campagne est couverte de jolies cassines ou maisons de plaisance.

Nous quittâmes la grande route pour prendre à gauche celle du monastère de *la Trinita*, fameux par ses archives et la singularité de son site, et où l'on dit que Le Poussin et Salvator Rosa ont été chercher les modèles de ce genre grand, noble et sévère qui les caractérise. Nous n'y trouvâmes cependant rien qui ait pu plaire beaucoup à ces deux peintres célèbres de paysages : l'on n'y voit qu'une nature sauvage, sans des formes très-heureuses, des rochers pauvres et des montagnes couvertes de taillis et de broussailles, qui n'inspirent et ne peignent point l'idée que l'on peut se faire des belles horreurs en ce genre.

Ce triste désert fut dans son origine la retraite des habitans du canton dans le tems de l'invasion des Sarrasins. Le moine Alphieri, parent du comte Drogon le normand, auquel la principauté de Salerne tomba en partage, rassembla les habitans épars, et fonda la ville et le couvent de *la Cava*, appelé ainsi à cause de la grotte qui leur avait d'abord servi de retraite, et qui devint le site mal sain du couvent.

Ce monastère fut par la suite rétabli et doté par le comte Roger, qui lui donna la seigneurie de la ville et de tous les pays d'alentour ; cette première ville de *la Cava* fut abandonnée pour le bourg que l'on voit aujourd'hui de dessus le chemin, et de l'autre côté d'un ravin profond que

l'on passe pour y arriver. Ce couvent fut aussi rebâti tel qu'il existe actuellement, c'est-à-dire plus grand, plus commode qu'il n'était, dans une position plus élevée et plus saine, mais sans magnificence. On a détruit la grotte pour bâtir l'église. Les archives sont précieuses en ce qu'elles contiennent des concessions qui attestent les titres de possession du couvent. On nous fit voir la donation du comte Roger, signée de sa main, et les manuscrits du code des lois des princes lombards. Les grandes familles y retrouvent aussi des titres qui n'existent que là, parce que, dans les troubles du royaume, *la Cava* est le seul dépôt qui ait toujours été respecté.

De Saint-Non.

(Voyage pittoresque de Naples.)

N° 127.

Watelet.

PAYSAGE DE COMPOSITION.

1818.

hauteur 3o pouces.
largeur 4o pouces.

Vallon aimé des cieux, vallon tranquille et sombre
Qu'habitent le travail, la paix et le bonheur,
Que j'aime à respirer ce reste de fraîcheur
A l'ardeur des étés échappé sous ton ombre !
Le zéphyre se plaît dans tes longs peupliers ;
Ces monts, où deux forêts balancent leur verdure,
Environnent ton sein d'une double ceinture.
Courbez-vous sur mon front, rameaux hospitaliers ;
Source fraîche, où ma main recueille une onde pure,
Reviens par cent détours aux bords que tu chéris ;
Poursuis, que ton murmure, en charmant mes oreilles,
Se mêle au bruit léger de cet essaim d'abeilles
Qui vole en bourdonnant sur les buissons fleuris.
Des chênes ébranlés mutilant les racines,

Puissent les noirs torrens, dont le cours inégal
Dans un lit de gravier gronde au pied des collines,
Ne jamais obscurcir ton paisible cristal!
Puisse le dieu des champs et ses nymphes divines
Écarter loin de toi le chasseur inhumain,
Quand l'oreille aux aguets, sortant du bois voisin,
La biche aux pieds légers, ou le chevreuil timide
Vient se désaltérer à ta source limpide.
Ah! si jamais le ciel, soigneux de mes plaisirs,
Fixe ma vie errante au milieu de ces plaines,
Je veux que leur enceinte enferme mes désirs,
Que mon travail soit libre, ainsi que mes loisirs:
J'y veux couler en paix des jours exempts de peines.
Quand l'ardent Sirius blanchit l'azur des cieux,
Quel bonheur de fouler des herbes verdoyantes,
Ou, dans les nuits d'hiver, quand un vent pluvieux
Vient battre à coups pressés les vîtres frémissantes,
De rêver à ce bruit qui vous ferme les yeux!
Si je meurs entouré de riantes images,
Je ne veux pour tombeau que ces gazons épais.
Les passans, fatigués de quelques longs voyages,
Pourront s'y reposer sous des peupliers frais.
Mon ombre écartera de leurs couches tranquilles
L'insecte malfaisant, le reptile odieux:
Un regret, un soupir, en quittant ces beaux lieux,
Me paîront au-delà mes soins et mon asile.
Voilà mes seuls désirs! Puissent-ils plaire aux Dieux!

O vallon fortuné! paisibles promenades,

Tout ce faste imposant que Paris va m'offrir,
Ces palais, ces jardins et leurs tristes naïades,
Du besoin de vous voir ne me sauraient guérir ;
Entre vos monts altiers, au bruit de vos cascades,
Que ne m'est-il donné de vivre et de mourir !

Casimir Delavigne.

N° 128.

Watelet.

PARC DE NEUILLY.

VUE DU COURS DU PETIT BRAS DE LA SEINE DANS LE PARC, PRISE DU PONT DE L'ILE DE CAPAHEU.

1823.

hauteur 23 pouces.
largeur 29 pouces.

L'abbé Delille, dans son poème des Jardins, a consacré au nom de Watelet un souvenir qui a toute la fraîcheur des tableaux du peintre d'aujourd'hui, et des belles eaux qui baignent les îles et le parc de Neuilly :

« La rivière aime aussi que des arbres divers,
« Les pâles peupliers, les saules demi-verds,
« Ornent souvent son cours : quelle source féconde
« De scènes, d'accidens ! Là, j'aime à voir dans l'onde
« Se renverser leur cime, et leurs feuillages verts
« Trembler du mouvement et des eaux et des airs.
« Souvent, d'un bord à l'autre étendant leur feuillage,
« Ils semblent s'élancer et changer de rivage.
« Ainsi l'arbre et les eaux se prêtent leur secours :
« L'onde rajeunit l'arbre, et l'arbre orne son cours,

« Et tous deux, s'alliant sous des formes sans nombre,
« Font un échange aimable et de fraîcheur et d'ombre.
« Sachez donc les unir; ou si, dans de beaux lieux,
« La nature sans vous fit cet hymen heureux,
« Respectez-la. Malheur à qui ferait mieux qu'elle!
« Tel est, cher Watelet (1), mon cœur me le rappelle,
« Tel est le simple asile où suspendant son cours,
« Pure comme tes mœurs, libre comme tes jours,
« En canaux ombragés la Seine se partage,
« Et visite en secret la retraite d'un sage.
« Ton art la seconda; non cet art imposteur,
« Des lieux qu'il croit orner hardi profanateur:
« Digne de voir, d'aimer, de sentir la nature,
« Tu traitas sa beauté comme une vierge pure
« Qui rougit d'être nue et craint les ornemens. »

---

(1) Membre de l'Académie, et auteur d'un ouvrage sur la peinture.

* * *

SUPPLÉMENT.

SUPPLÉMENT.

N° 129.

Berré.

UNE PANTHÈRE ET SES PETITS.

hauteur 28 pouces.
largeur 36 pouces.

1813.

N° 130.

Berré.

UNE LIONNE ET SES PETITS.

hauteur 28 pouces.
largeur 36 pouces.

1813.

N° 131.

Bidauld (Joseph).

PARC DE NEUILLY.

VUE DU COURS DU PETIT BRAS DE LA SEINE, A SON ENTRÉE DANS LE PARC, PRISE DE L'ILE DE LA GRANDE-JATTE.

1823.

Aux Nymphes de la Seine.

hauteur 23 pouces. largeur 29 pouces.

Nymphes, qui répandez sur ces brillantes rives
Les limpides trésors de vos eaux fugitives;
Nymphes, dont la ceinture embrasse les contours
De ce jeune archipel qui grandit tous les jours,
Retenez un moment dans vos urnes captives
Les flots dont vous pressez le trop rapide cours.

Depuis les bords heureux où le vainqueur du Gange,
Assis sur un tonneau, préside à la vendange,
Et de festons de pampre orne votre berceau,
Jusqu'aux lieux où le Havre, au sein des mers profondes,

Voit finir sans retour vos courses vagabondes,
Quels jardins plus rians, quel rivage plus beau
Avez-vous rafraîchis du cristal de vos ondes?
De ces verts peupliers admirez le rideau
Qui s'agite dans l'air, et protége ces îles,
De calme et de fraîcheur mystérieux asiles;
Et ces gazons où règne un printems éternel,
Et ces saules en pleurs, dont le pâle feuillage
De la mélancolie offre la douce image,
Et mille arbres divers, dont l'accord fraternel
Aux bosquets de Neuilly prête un suave ombrage.
Voyez-vous ces vitreaux, ces dômes transparens
Que surmonte du vent le mobile interprète?
C'est le boudoir des fleurs, l'élégante retraite
Où les arbustes nés sous des cieux différens,
Retrouvant le soleil qui leur donna la vie,
Dotent de leurs parfums leur nouvelle patrie.
Jacque (1) est l'heureux sultan de ce sérail de fleurs.
Il protége leurs goûts, règle leur hyménée,
Et dans un même amour sa charte fortunée
Unit tous les pays et toutes les couleurs:
A ses doctes travaux Flore daigne sourire,
Et de ses plus beaux dons enrichit son empire.
C'est là que Redouté, dont les brillans pinceaux
Ont semé sur la toile un vaste champ de roses,
Vient dérober aux fleurs nouvellement écloses
Cet éclat naturel qui vit dans ses tableaux.

(1) Premier jardinier des jardins de Neuilly.

Plus loin, c'est le gymnase imité de la Grèce,
Où la force en jouant s'embellit par l'adresse ;
Et l'appareil pompeux de ces quatre coursiers
Qui, Pégases de bois, galopent immobiles,
Tandis qu'armés d'un fer, leurs joyeux cavaliers
Poursuivent, en tournant, des anneaux indociles:
Innocent carrousel, qui n'a jamais coûté
De sang aux combattans, de pleurs à la beauté!

Mais le château paraît: que votre œil le contemple,
Nymphes! vous y verrez moins un palais qu'un temple,
Où l'encens que l'on offre à la divinité,
Comme elle noble et pur, n'est jamais acheté
Au prix toujours trop cher de notre indépendance:
La liberté s'y plaît auprès de la puissance,
Et pour seul courtisan trouve la vérité.
Là, tout respire l'ordre et la magnificence :
Sous des lambris dorés, les tissus de Lyon
A l'éclat merveilleux des tapis d'Aubusson
Mêlent leurs flots de pourpre et de moire et de soie;
Ou, plus brillante encor, la peinture déploie
Le luxe des Gérard, des Gros, des Girodet,
Et Jemmape et Valmy, chefs-d'œuvre de Vernet.
Quel cortége se presse autour du péristyle ?
Que de chars! que d'éclat, de plumes, de cordons!
C'est l'Europe et la France, et la cour et la ville
Qui viennent, à grands flots inondant les salons,
Aux maîtres de Neuilly présenter leur hommage....
Loin du faste et du bruit, sur votre beau rivage,

Nymphes, recueillez-moi ! ma muse un peu sauvage
Aime bien mieux, le soir, détacher un bateau
De l'anneau qui l'enchaîne aux saules du bocage,
Et, doucement rêveuse au murmure de l'eau,
S'enivrer de fraîcheur, de silence et d'ombrage.

A. S.

N° 132.

Boilly.

LE MARCHAND DE TISANE.

1796.

hauteur 12 pouces.
largeur 9 pouces.

Ce vieil uniforme déchiré par les balles et usé par le tems; ce chapeau triangulaire dont la cocarde a changé de couleurs; ce visage bruni et cicatrisé, annoncent que ce paisible marchand de tisane avait fait long-tems la guerre avant de vendre en 1796, sur les boulevards de Paris, cette pâle limonade. Sans doute il avait servi sous le maréchal de Richelieu; plus tard peut-être il avait combattu pour l'indépendance de l'Amérique; ou, dans une lutte plus nationale encore, il avait vu fuir les Prussiens à travers les plaines de la Champagne, dont la tisane est meilleure que la sienne.... L'usage de ces fontaines de Jouvence portatives, qui rafraîchissent à si peu de frais, est toujours à la mode; et le bruit argentin d'une petite sonnette précède les brillans échansons qui servent en plein air le *punch de la petite propriété.*

G. S.

N° 133.

Malbranche.

ESCALIER DU VATICAN.

1822.

« Corinne se fit conduire au pied de l'escalier du Capitole actuel. L'entrée du Capitole ancien était par le *Forum*. « Je voudrais bien, dit Corinne, que « cet escalier fût le même que monta Scipion lors- « que, repoussant la calomnie par la gloire, il alla « au temple pour rendre graces aux Dieux des « victoires qu'il avait remportées; mais ce nouvel « escalier, mais ce nouveau Capitole ont été bâtis « sur les ruines de l'ancien, pour recevoir le pai- « sible magistrat qui porte à lui seul ce nom im- « mense de sénateur romain, jadis l'objet des « respects de l'univers. » Oswald et Corinne s'arrêtèrent pour considérer les deux lions de basalte qu'on voit au pied de l'escalier du Capitole. Ils viennent d'Égyte. Les sculpteurs égyptiens saisissaient avec bien plus de génie la figure des ani-

hauteur 19 pouces.
largeur 15 pouces

maux que celle des hommes. Ces lions du Capitole sont noblement paisibles, et leur genre de physionomie est la véritable image de la tranquillité dans la force. Non loin de ces lions, on voit une statue de Rome mutilée que les Romains modernes ont placée là sans songer qu'ils donnaient ainsi le plus parfait emblème de leur Rome actuelle. Au haut de l'escalier sont deux colosses qui représentent, à ce qu'on croit, Castor et Pollux; puis les trophées de Marius, puis les deux colonnes milliaires qui servaient à mesurer l'univers romain, et la statue équestre de Marc-Aurèle, belle et calme au milieu de ces divers souvenirs. Ainsi, tout est là : les tems héroïques représentés par les Dioscures, la république par les lions, les guerres civiles par Marius, et les beaux tems des empereurs par Marc-Aurèle. »

Baronne de Staël.

N° 134.

Michallon.

ÉTUDE

FAITE DANS LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU (1).

1822.

Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré!
Dans vos sombres détours en rêvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude.
Prestiges de mon cœur! je crois voir s'exhaler
Des arbres, des gazons une douce tristesse.
Cette onde que j'entends murmure avec mollesse,
Et dans le fond des bois semble encor m'appeler.
Oh! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière
Ici, loin des humains! au bord des frais ruisseaux,
Sur un tapis de fleurs, dans ce lieu solitaire,
Qu'ignoré je sommeille à l'ombre des ormeaux!

hauteur 17 pouces.
largeur 12 pouces.

(1) On remarque dans ce tableau le chêne dit *de la reine Blanche*.

Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes tranquilles;
Ces genêts, ornemens d'un sauvage réduit,
Ce chevrefeuille, atteint d'un vent léger qui fuit,
Balancent tour-à-tour leurs guirlandes mobiles:
Forêts, agitez-vous doucement dans les airs;
Moi, de vos charmes seuls j'entretiens vos déserts.

De Chateaubriand (1).

---

(1) M. de Chateaubriand composa ces vers à l'âge de quinze ans.

N° 135.

Michallon.

PASSAGE

QUI CONDUIT A SAN-PIETRO-IN-VINCOLI (SAINT-PIERRE AUX LIENS) A ROME.

Cette église, selon une ancienne tradition, fut érigée par l'apôtre saint Pierre; mais une opinion plus généralement adoptée attribue ce monument à Eudoxie, femme de Valentinien III, empereur d'Occident, qui avait fait vœu d'y conserver la chaîne que portait saint Pierre, lorsque, revenu à Jérusalem pour célébrer la Pâque de l'an 44, il fut jeté dans les prisons de cette ville par ordre d'Hérode-Agrippa. Plusieurs papes, notamment Adrien Ier et Jules II, firent restaurer et agrandir cette église. On y admire le tableau de saint-Pierre aux liens par le Dominicain, et le tombeau de Jules II, élevé sous la direction de Michel-Ange qui l'a orné de cette belle statue de Moïse que l'on regarde comme le chef-d'œuvre de ce grand maître.

hauteur 9 pouces.
largeur 7 pouces.

G. S.

N° 136.

Michallon.

VUE DE NAPLES,

PRISE DU TOMBEAU DE VIRGILE (1).

hauteur 9 pouces.
largeur 8 pouces.

« Hélas ! je n'ai point vu ce séjour enchanté,
« Ce séjour où Virgile a tant de fois chanté ;
« Mais j'en jure et Virgile et ses accords sublimes,
« J'irai, de l'Apennin je franchirai les cimes ;

(1) Ce tombeau se trouve placé immédiatement au-dessus de l'entrée de la grotte de Pausilippe, et à soixante pieds d'élévation au-dessus du sol même du chemin. Il est bâti en *maltoni* ou briques posées en losange ; ce qui annoncerait qu'il a été bâti du tems d'Auguste, puisque les antiquaires assurent que c'est le tems où l'on a fait le plus usage de ce mode de construction. On sait que Virgile mourut à Brundusium, port de mer, aujourd'hui *Brindes* dans la terre d'Otrante. Ce poète n'avait alors que cinquante-deux ans. Auguste le pleura, et ordonna que l'on portât ses cendres à Naples, se rappelant combien, pendant sa vie, il avait aimé le séjour de cette ville. On a révoqué en doute l'authenticité de ce monument ; mais plusieurs auteurs, notamment Stace, en parlent. C'est là, dit ce poète, qu'il allait méditer pour exalter son génie :

« Sæpe ego, Maronis sedens in margine templi,
« Sumo animum, ac magni tumulis accanto magistri. »

« J'irai, non pas cueillir le stérile rameau
« Dont l'ignorance avide ombrage son tombeau,
« Mais au bord de ces mers, sur ces rives chéries
« Où souvent s'égaraient ses douces rêveries,
« J'irai, plein de son nom, plein de ses vers sacrés,
« Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés. »

Tel était le vœu du poète qui a transporté dans la langue française les accens mélodieux du cygne de Mantoue. S'il l'avait réalisé, qu'aurait-il vu ? une masure informe qui n'a plus pour décoration que le nom qu'elle porte. Il paraît que plus d'un voyageur regarde cette ruine d'un œil désenchanté, s'il faut en croire la poétique indifférence de M. Jules Lefèvre :

« De l'Homère latin je cherchais le tombeau :
« Tandis que j'avançais vers cette solitude
« Qu'implorent de si loin le travail et l'étude,
« Mes yeux, du Pausilippe abordant la hauteur,
« Y cherchèrent l'autel du coteau protecteur.
« Alors je vis la tombe où mon humble prière
« Allait du grand poète invoquer la poussière,
« Et déjà plein du dieu qu'admire l'univers,
« Comme pour l'adorer, je répétais ses vers.
« Les amandiers courbés sous leur blanche parure,
« Et du printems en fleur la première verdure,
« Ombragèrent mes pas jusqu'au fond des vergers
« *Où dort le chantre heureux des rois et des bergers* (1).
« N'ai-je point dû frémir d'une ardeur inquiète
« Sur ce sol consacré qui doit rendre poète?

(1) Mantua me genuit : Calabri rapuere ; tenet nunc Parthenope. Cecini pascua, rura, duces.

« Morne, hélas! et plus froid que le marbre glacé
« Où le nom de Virgile est le seul effacé,
« Sans pouvoir de sa cendre arracher quelque flamme,
« Du désir de penser je tourmentais mon ame.
« L'aspect d'un beau pays si pur, si jeune encor
« Qu'il faut y voir mourir pour y croire à la mort,
« Cet asile où Pétrarque, inclinant son génie,
« Vint d'un nouveau langage inventer l'harmonie,
« Ce monument sacré, ce temple, ce tombeau,
« Que le Tasse peut-être aperçut du berceau,
« Rien n'a pu, réveillant ma paupière alourdie,
« Ramener quelques pleurs sur ma lyre engourdie.
« Vous qui vous souvenez du laurier qu'en ces lieux
« Avait planté d'Arqua le fils harmonieux,
« Vous n'y trouverez plus son ombre solennelle:
« Cet arbre de la gloire est plus fragile qu'elle;
« L'espace qu'il couvrait sous la ronce est caché.
« Autrefois poétique et des muses cherché,
« Le lierre indifférent semble les méconnaître,
« Rampe autour de leur temple et le dégrade en maître.
« Sous l'humide gazon qui surcharge le seuil,
« J'aperçus à mes pieds la violette en deuil,
« Je cherchai son parfum; mais elle était de celles
« Qui vivent pour nos yeux, et n'ont pas, quoique belles,
« Ce langage embaumé que nous parlent les fleurs:
« Muette comme moi sous ses sombres couleurs,
« J'y fus presque sensible, et de mon beau voyage
« Je n'ai rien rapporté que cette fleur sauvage. »

* * *

N° 137.

Michallon.

VUE

DU CHATEAU ET DES RESTES DE LA VILLE D'OSTIE,

PRÈS L'EMBOUCHURE DU TIBRE.

La ville d'Ostie qui, du tems de la gloire des Romains, était l'entrepôt des richesses du monde, n'offre plus que les restes d'une grandeur éteinte et d'une prospérité qui ne peut renaître; car son port est aujourd'hui à plus d'une demi-lieue de la mer. Cet attérissement paraît surtout formé des sables fins et légers que le Tibre entraîne en grande quantité des terres qu'il détache de ses bords, et des autres matières qu'il ramasse dans son cours. Les vestiges d'une tour qui servait jadis de phare; quelques colonnes mutilées, des bases de statues, des restes d'inscriptions gravées sur le marbre; quelques pans de murailles d'un vieux château qui tombe en ruines, voilà quelle est Ostie! Le voyageur qui visite les environs de

hauteur 9 pouces.
largeur 12 pouces.

cette ancienne cité y consulte avec intérêt quelques monumens des jours héroïques de Rome, tels que le tombeau des Horaces, et le mausolée où Cornélie déposa les cendres de Pompée.

R. R.

N° 138.

Michallon.

RUINES DU TEMPLE DE VÉNUS, A BAIES.

hauteur 9 pouces.
largeur 14 pouces.

Parmi les ruines de Baies, la première qui attire l'attention du voyageur, c'est les vestiges d'un temple qui passe pour avoir été consacré jadis à Vénus. Il a 128 pieds de circonférence. Ses murs se sont conservés entiers ; on y remarque quatre niches où sont des statues. A l'entour de ce temple, on voit du côté du nord trois chambres qui semblent avoir été destinées à l'usage des bains. On y aperçoit des vestiges de stuc, de peinture, et les conduits, aujourd'hui brisés, d'une source d'eau minérale. Stace et Martial s'accordent à dire que Vénus était adorée à Baies : *Littus beatæ Veneris aureum.*

Dupaty, dans ses Lettres sur l'Italie, parle de Baies avec le plus tendre enthousiasme : « Je suis « allé (dit-il) visiter les restes des temples de « Vénus-génitrix, de Diane, de Mercure, les débris

« des bains de Néron (1), les ruines d'une foule « de maisons de campagne, d'étuves où l'on trou- « vait la santé, de thermes où l'on trouvait mille « délices, et surtout ces charmans rivages, si fu- « nestes à la pudeur et si favorables à l'amour, « où les zéphirs, où la mer, où l'air, tout déta- « chait les esprits et les cœurs du joug des pen- « sées austères; où parmi les chants voluptueux « de voix et d'instrumens efféminés, mêlés au « souffle des zéphirs et aux accens des oiseaux, « venaient se perdre les accens des trompettes « guerrières, qui, dans tous les pays du monde, « célébraient les victoires de Rome, et en sollici- « taient de nouvelles; où enfin pendant que des « généraux, des consuls, des empereurs, chan- « taient, dansaient, soupiraient, toutes les nations « essuyaient leurs larmes et respiraient un mo- « ment.

« Oui, je conçois, au milieu de ces ruines, dans « l'état même où sont ces rivages, que lorsque ces « temples étaient entiers, qu'on y célébrait des « fêtes et les mystères de Vénus, qu'on y sacrifiait « à Mercure; que lorsque tous ces thermes, toutes « ces étuves, tous ces bains, tous ces lieux de dé- « lices, de santé et de force, étaient incessamment « fréquentés; que tous ces théâtres étaient rem-

(1) Lire dans Suétone les voyages de cet empereur à Baies.

« plis de l'élite des grands de Rome et des beautés « de l'Italie ; que ce golfe était couvert de voiles de « pourpre, de banderolles flottantes, et de mâts « ornés de fleurs, qui emportaient et rapportaient « sans cesse, sur une mer jonchée de roses, une « jeunesse folâtre et brillante ; qu'enfin à l'heure « où le soleil descendait des cieux dans la mer, à « cette heure la plus corrompue des heures de « toute la soirée, lorsque tout s'abandonnait ici à « la volupté, comme à une convenance même du « soir et du lieu : oui, je conçois qu'alors ce fut « un reproche à faire à Cicéron d'avoir une mai- « son de campagne à Baies ; que Sénèque en voya- « geant craignit d'y dormir une nuit, et que Pro- « perce crut sa Cynthie infidèle dès qu'elle y fut « arrivée. Moi-même je trouve ce séjour, quoique « tant changé par les siècles et les volcans, quoi- « que désert, quoique couvert de ruines qui pen- « dent, et tombent et disparaissent incessamment « dans les ondes, je le trouve encore dangereux ; « il me semble que cet air a retenu quelque chose « de son ancienne corruption, dont il n'est pas « épuré : je sens mes pensées s'amollir à ces as- « pects, à cette situation, à cette ombre vague et « légère, qui successivement éteint dans le ciel, « sur la mer, sur toutes les montagnes, sur tous « les sommets des arbres, les dernières lueurs du « jour ; mes pensées s'amollissent surtout à ce si-

« lence qui se répand, de moment en moment,
« sur ces rivages, et du sein duquel s'élève par
« degrés le touchant concert du soir, composé du
« bruit mélancolique des rames qui sillonnent des
« flots éloignés, des bêlemens des troupeaux ré-
« pandus dans les montagnes, des ondes qui ex-
« pirent en murmurant sur les rochers, du fré-
« missement des feuilles des arbres, où les zéphyrs
« ne se reposent jamais; enfin de tous ces sons
« insensibles, épars au loin dans les cieux, sur les
« flots, sur la terre, qui forment en ce moment
« comme une voix incertaine, comme une respira-
« tion mélodieuse de la nature endormie. »

Horace, dans ce frais séjour;
Dans une retraite embellie
Par les plaisirs et le génie,
Fuyait les pompes de la cour;
Properce y visitait Cynthie,
Et, sous les regards de Délie,
Tibulle y modulait les soupirs de l'amour.
Plus loin, voici l'asile où vint chanter le Tasse,
Quand, victime à la fois du génie et du sort,
Errant dans l'univers sans refuge et sans port,
La pitié recueillit son illustre disgrace.
Non loin des mêmes bords, plus tard il vint mourir;
La gloire l'appelait, il arrive, il succombe;
La palme qui l'attend devant lui semble fuir,
Et son laurier tardif n'ombrage que sa tombe.
Colline de Baïa! poétique séjour!
Voluptueux vallon qu'habita tour-à-tour
Tout ce qui fut grand dans le monde;
Tu ne retentis plus de gloire ni d'amour.

Pas une voix qui me réponde,
Que le bruit plaintif de cette onde,
Ou l'écho réveillé du débris d'alentour.

Ainsi tout change, ainsi tout passe;
Ainsi nous-mêmes nous passons,
Hélas! sans laisser plus de trace
Que cette barque où nous glissons
Sur cette mer où tout s'efface (1).

---

(1) De Lamartine, Méditations poétiques.

* * *

N° 139.

Moongin.

BATAILLE DE VALMY.

(ESQUISSE).

1820.

hauteur 20 pouces.
largeur 24 pouces.

L'armée française, commandée par le général Kellerman (depuis maréchal de France et duc de Valmy), battit à Valmy, le 20 septembre 1792, l'armée prussienne sous les ordres du duc de Brunswick (1).

(1) Voir pour les détails de cette bataille la notice du tableau d'Horace Vernet sur le même sujet.

N° 140.

Oméganck.

DEUX BŒUFS

DANS UNE PRAIRIE AU BORD DE L'EAU.

(COUCHER DE SOLEIL.)

(Point sur bois.)

hauteur 12 pouces.
largeur 16 pouces.

Le soleil, plus brillant au bout de sa carrière,
Des couleurs de l'iris nuance sa lumière;
Il embrase les cieux, et son disque incliné
Descend sur l'horison, de flamme environné.
J'entends les sons aigus de l'instrument rustique
Rappelant les troupeaux à cette ferme antique.
Au pâtre fatigué la nuit permet enfin
De suspendre un travail qu'il reprendra demain.
Au signal du repos, le laboureur ramène
Le bœuf laborieux, compagnon de sa peine;
Ils foulent à pas lents la mousse des vallons,
Et le soc retourné traîne dans les sillons.

La Harpe.

N° 141.

Roonmy.

LABAN CHERCHANT SES IDOLES.

1821.

hauteur 13 pouces.
largeur 18 pouces.

Laban, fils de Bathuel, habitant de la Mésopotamie, avait donné ses deux filles Lia et Rachel à Jacob son neveu, à condition qu'il le servirait pendant quatorze ans. Après ce délai, Jacob voulut se retirer; Laban, qui avait vu que la bénédiction du Seigneur s'était répandue sur ses troupeaux depuis que son gendre en avait la garde, le conjura de rester à son service. Jacob y consentit; mais six ans plus tard, s'étant aperçu que les fils de Laban lui portaient envie, il s'en alla pendant que son beau-père était occupé à tondre ses brebis. Laban, averti du départ de Jacob, se mit à sa poursuite, et l'atteignit, après sept jours de marche, à la montagne de Galaad. Dieu, qui protégeait visiblement Jacob, apparut en songe à Laban pour lui défendre de faire aucun mal à son

gendre. Laban se contenta de lui reprocher d'avoir dérobé ses idoles. Jacob, qui ignorait que Rachel eût commis ce larcin, permit à Laban de faire des recherches dans son bagage; Rachel cacha les idoles sous le bât d'un chameau, s'assit dessus, et pria son père de l'excuser si l'état de sa santé ne lui permettait pas de se lever devant lui (1). Laban, abusé par cette supercherie, se réconcilia avec Jacob, offrit avec lui un sacrifice au Seigneur, bénit ses deux filles, et s'en retourna dans son pays.

(1) Voir le Dictionnaire de Bayle, notes de l'article *César*.

* * *

N° 142.

Schnetz.

BATAILLE DE VALMY (1).

1821.

hauteur 60 pouces.
largeur 84 pouces.

O plaines de Valmy! champs sacrés pour la France!
Vous fûtes le tombeau d'une vaine espérance,
Vous fûtes le berceau de nos premiers succès.
La jeune liberté, souriant aux Français,
Guidait leurs escadrons sur le char de la gloire,
Et sous nos étendards enchaîna la victoire.
Kellerman, chef heureux de soldats-citoyens,
Vit fuir à son aspect les bataillons prussiens;
La France fut sauvée, et loin de son rivage
Le fastueux Brunswick remporta l'esclavage.

A. M.

(1) Voir pour les détails de la bataille la notice du tableau d'Horace Vernet sur le même sujet.

N° 143.

Steuben (1).

LE SERMENT DES TROIS SUISSES,

VERNER STAUFFACHER, WALTER FURST ET ARNOLD MELCHTAL,

AU GRUTLI, SUR LE LAC DES QUATRE-CANTONS, LE 17 NOVEMBRE 1307.

1822.

Seul debout, contemplant l'Europe assujétie,
Le descendant de Tell, aux monts de l'Helvétie,
Fidèle à ses vertus, à sa mâle fierté,

hauteur 72 pouces.
largeur 60 pouces.

(1) Lorsque ce tableau parut, madame Amable Tastu envoya à S. A. R. Monseigneur le duc d'Orléans ces vers que nous aimons à rappeler ici :

« Ils étaient là tous trois. A travers les nuages,
« La lune révélait, sur leurs mâles visages,
« D'un héroïque espoir les présages vainqueurs ;
« Sous leurs habits grossiers battaient de nobles cœurs.
« Un serment généreux sort de ces bouches pures ;
« Et l'écho menaçant, par l'écho répété,
« Redit de monts en monts, avec de sourds murmures :
« Liberté! Liberté!

Respire, près des cieux, l'air de la liberté.
La liberté ! c'est là, qu'auprès d'un peuple austère,
S'arrête encor son vol prêt à quitter la terre.
Sur ces monts, défiant les tems et les dangers,
Qui fonda son autel ? l'accord de trois bergers.

La nuit a dans les cieux jeté ses voiles sombres.
Près du lac des cantons, la lune, au sein des ombres,
Glisse un pâle rayon entre les rocs déserts
Que le Grütli sauvage élève dans les airs;
Plus loin, des hauts glaciers brille la cime blanche
Où mugit l'ouragan, d'où tombe l'avalanche.
Tous trois ont en secret fui leur canton natal;
C'est Verner, Valther-Furst et le jeune Melchtal.

« On l'entendra ce nom que la Suisse réclame,
« Comme un céleste accord retentir d'ame en ame;
« Et déjà descendu de ces sommets déserts,
« Puissant, mystérieux, il plane dans les airs:
« A toute heure, en secret, du peuple qu'on opprime,
« Un pouvoir inconnu ranimant la fierté,
« Dit au cœur assez fort pour ce fardeau sublime:
« Liberté! Liberté!

« Orgueilleux gouverneur, quelle terreur te presse?
« Pourquoi fermer sur toi la sombre forteresse?
« Ah! de la liberté dénonçant les efforts,
« Un traître l'aurait-il livrée à tes trésors?....
« Non; mais à ton effroi tu sens qu'elle s'éveille;
« Tu lis partout son nom d'un œil épouvanté;
« Partout un dieu vengeur répète à ton oreille:
« Liberté! Liberté!

« Elle eût dormi long-tems, sans cette voix cruelle,
« Qui tourna vers un fils la flèche paternelle:
« Mais les yeux des tyrans d'un bandeau sont couverts!
« En croyant les river, ils ont brisé vos fers,

Complice des forfaits, l'ombre ici les rassemble,
Mais c'est pour la vertu qu'ils conspirent ensemble.
Ils disent le pays dans un long deuil plongé;
L'honneur du citoyen dans sa fille outragé;
La liberté flétrie, et son symbole antique
Qu'on érige, en trophée, au pouvoir despotique;
Guillaume Tell forcé, par Gessler triomphant,
D'abattre un but impie au front de son enfant.
« De plus noires fureurs ont été signalées, »
S'écrie alors Melchtal : « Au sein de nos vallées,
« Je labourais en paix le champ de mes aïeux;
« Un satellite armé se présente à mes yeux,
« M'aborde, et détachant, de ses mains despotiques,

. . . . . .

« Enfans de l'Helvétie, achevez leur ouvrage :
« Déjà livrant Gessler à l'abîme irrité,
« La vengeance de Tell crie au sein de l'orage :
« Liberté! Liberté!

« Liberté! C'est ton jour, ce sol est ton empire;
« Là, nulle ambition sous tes traits ne conspire;
« D'un peuple pauvre et fier toi seule armes les mains!
« Sur ces pics sourcilleux, vierges de pas humains,
« L'aigle au vol indompté semble te rendre hommage,
« Le bleu miroir des lacs réfléchir ta beauté,
« Et le bruit des torrens dire à l'écho sauvage :
« Liberté! Liberté!

« Héritier de ces biens, toi qui les abandonnes
« Et soutiens à prix d'or les lointaines couronnes!
« D'où vient qu'aux premiers sons d'un air mélodieux
« J'ai vu des pleurs furtifs s'échapper de tes yeux?
« Sans doute en l'écoutant tu rêvais ta patrie,
« Et des vallons natals l'agreste majesté;
« Sans doute il murmurait à ton ame attendrie :
« Liberté! Liberté! »

« Les taureaux, compagnons de mes travaux rustiques:
« *S'il veut du pain*, dit-il, *que le vil laboureur*
« *S'attelle au soc lui-même.* A ces mots, de fureur
« L'ame d'un citoyen s'embrase tout entière.
« Mon bras de l'ennemi combat l'audace altière ;
« Devant un homme libre il fuit épouvanté,
« Et l'exil me dérobe au tyran irrité.
« Mais, avide d'un sang que sa fureur espère,
« Landenberg devant lui fait traîner mon vieux père.
« Livre-nous lui dit-il l'asile de Melchtal:
« Son supplice l'attend. A cet arrêt fatal,
« Mon père offre au tyran sa tête octogénaire;
« Et les lâches bourreaux d'un monstre sanguinaire
« Renversent à leurs pieds le vieillard tout tremblant,
« Et dans ses yeux éteints, ô crime! un fer brûlant !!!
« Vous frémissez! C'est peu: chassé de sa chaumière,
« Dépouillé de ses biens, privé de la lumière,
« Ce vieillard déplorable, un bâton à la main,
« Est mendiant, proscrit, jeté sur le chemin ! »
Il dit: des trois héros l'ame vers Dieu s'élève ;
D'une sainte révolte ils ont tiré le glaive.
Dans leurs rustiques mains, des cantons fraternels
La liberté reçoit les sermens solennels.
Et déjà des tyrans tombent les forteresses ;
Déjà sur les sommets des Alpes vengeresses,
La flamme du signal brille, et Guillaume Tell
Au chemin de Kusnach tend son arc immortel.

Pichald.

N° 144.

Swebach.

SCÈNE DE CHASSE.

1821.

Un jeune chasseur, monté sur un élégant coursier, est arrivé dans les bois où il doit se livrer au plaisir de la chasse; ses chiens attendent le signal du départ, et menacent déjà leur proie de leurs hurlemens. Une dame semble former des vœux pour que la journée soit heureuse, et, nouvelle Eucharis, se flatte de voir bientôt à ses pieds les trophées du vainqueur.

hauteur 9 pouces.
largeur 12 pouces.

N° 145.

Verboeckhoven (E. J.).

DES BOEUFS

DANS UNE PRAIRIE DE HOLLANDE.

(*Point sur bois, en 1823*).

hauteur 17 pouces.
largeur 24 pouces.

Un sol bas, uni, spongieux, chargé des vapeurs d'une atmosphère souvent pluvieuse, long-tems froide, a fait des prairies la principale culture de la Hollande. Ce pays produit très-peu de blé, point de vin, peu de bois : aussi a-t-on dit « que la Nor-« wège était sa forêt; les bords du Rhin et de la « Garonne, ses vignobles; la Poméranie et la « Prusse, ses champs; les Indes et l'Arabie, ses jar-« dins. »

Les prairies hollandaises sont couvertes de bestiaux, qui forment une branche d'industrie très-considérable. Les Hollandais en tirent tous les ans du Jutland une grande quantité, qu'ils transportent dans leurs pâturages pour les y engraisser.

Les bœufs sont en général grands et élancés; les vaches donnent beaucoup de lait; on les trait tous les jours deux ou trois fois : elles ne restent dans l'étable que cinq mois de l'année; on apporte les soins les plus minutieux à ce qu'elles y soient chaudement et proprement; et, dès que le printems ramène les beaux jours, on les rend aux pâturages.

Tous les jours les paysannes se rassemblent, pour traire leurs vaches, dans un lieu de la prairie appelé *Melkplaats*. On croirait assister à une fête de village digne du pinceau de Teniers. Parmi les paysans de la Gueldre, on retrouve encore des usages qui se pratiquaient il y a plusieurs siècles. Le jour de la Pentecôte, on se rassemble de grand matin par groupes, pour accompagner dans les prés les jeunes filles qui vont traire les vaches, et pour se régaler de lait chaud. Ces excursions n'ont pas seulement le plaisir pour but; on y juge aussi les bergères : celles qui passent pour méchantes ou peu soigneuses trouvent à l'entrée de leur prairie un mannequin de paille, tandis que leurs compagnes plus propres, plus douces, plus aimables, trouvent leur plus belle vache couronnée de fleurs.

Ces prairies n'offrent pas toujours un spectacle aussi tranquille : parfois le taureau y fait entendre ses mugissemens d'amour et de fureur, et donne

une terrible vérité à ces vers du Virgile français :

« Les chefs d'un grand troupeau se déclarent la guerre :
« Au bruit dont leurs débats font retentir la terre,
« Mon œil épouvanté ne voit plus deux taureaux ;
« Ce sont deux souverains, ce sont deux fiers rivaux,
« Armés pour un empire, armés pour une Hélène,
« Brûlans d'ambition, enflammés par la haine.
« Tous deux, le front baissé, s'entrechoquent ; tous deux,
« De leur large fanon battant leur cou nerveux,
« Mugissent de douleur, d'amour et de vengeance.
« Le vaste olympe en gronde, et la foule en silence
« Attend, intéressée à ces sanglans assauts,
« A qui doit demeurer l'empire des troupeaux. »

Q. Q.

N° 146.

Vernet (Horace).

NAPOLÉON

MÉDITANT SUR UNE CARTE MILITAIRE EN 1815.

1823.

A M. Horace Vernet.

Sous tes pinceaux féconds, peintre de notre gloire, hauteur 12 pouces. largeur 15 pouces.
Un chef triste et pensif médite la victoire:
Puis-je le méconnaître et faut-il le nommer?
C'est l'homme que le monde eut peine à renfermer,
Qui nous sembla long-tems le seul dieu des armées,
Et qui reste toujours, en dépit des pygmées,
Après tant de revers vengeurs de nos succès,
Le premier des soldats et des soldats français.
Aux yeux de l'étranger son ombre menaçante
Remplit encor nos camps de sa grandeur absente.

Sur le pan mutilé d'un vieux débris de mur,
La carte déployée attend ce coup-d'œil sûr

Qui sait prescrire au sort la loi qu'il a tracée :
Mais ses yeux sont bien loin et surtout sa pensée.
Le regret ou la crainte éteignent son regard :
De quoi donc peut douter cet enfant du hasard ?
Jadis, ouvrant soudain ses ailes triomphales,
Il vit fuir sous son vol ses ténèbres natales.
Ce n'est plus, il est vrai, le vainqueur de Lodi,
Jeune, à des vœux sans fin par son âge enhardi,
Qui pour un sol nouveau plus cher à son génie,
En conquérant blasé, dédaignait l'Ausonie,
Et voyageur armé sur les bords africains,
Leur jetait en passant ses fers républicains.
Ce n'est plus le consul, quand, tyran populaire,
Demandant à l'état l'état pour son salaire,
Déjà plus que Cromwell, bientôt plus que César,
Inscrivant sa grandeur au front du Saint-Bernard,
De la cime orgueilleuse à nos canons frayée
Ses pas précipitaient l'avalanche effrayée.

Sur ce front dépouillé, des travaux et des ans
S'impriment à nos yeux les vestiges pesans.
S'affaissant par degrés, dès long-tems la nature
A du héros d'Arcole épaissi la stature.
L'habit même qu'il porte atteste que déjà
Ce guerrier, que toujours le destin protégea,
Arme d'autres guerriers pour sa propre défense.
Un signe, dont surtout l'égalité s'offense,
Que Bonaparte eût vu naguère avec horreur,
L'étoile de son sein dit que c'est l'Empereur.

Le ciel change pour toi, moderne Charlemagne !
Quand, au fort des hivers de la froide Allemagne,
Il prodiguait à l'aigle usurpateur des lis
Les rayons éclatans du soleil d'Austerlitz,
La terre en souriant s'offrait à ta conquête,
Et tes jours de combat semblaient des jours de fête.
Mais hélas ! aujourd'hui ce lugubre horizon
Peut-être dans l'été montre une autre saison.
Je reconnais le Nord, ses brumes éternelles :
Aussi n'entends-je pas les clochers solennelles,
Des murs de Sarragosse au camp des oppresseurs
Porter les chants de mort de ses fiers défenseurs.
Je n'entends pas non plus d'une voix affamée
Mugir ce grand débris qui fut la Grande-Armée,
Alors qu'avec son chef l'espoir l'abandonna
Sur les glaçons rompus de la Bérésina.
Dans mon ame je sens comme un écho magique
Qui me nomme tout bas les champs de la Belgique.
Les voilà !.... voilà bien ces torrens pluvieux
Que le Cancer ardent versa du haut des cieux,
Pour retarder d'un jour, dans la terrible lutte,
Du géant ébranlé l'irréparable chute !

Dans son ivresse impie et ses joyeux festins,
Balthazar, égaraut ses regards incertains,
Vit en mots inconnus sur le mur de porphyre
Un doigt vengeur tracer la fin de son empire ;
Il semble que ce doigt dans le fond du tableau
En traits ensanglantés a gravé : WATERLOO.

Ton règne va cesser, mais tu règnes encore,
Soldat ! fier et jaloux d'un devoir qui l'honore,
Ce serviteur obscur retient ton blanc coursier.

C'est un ordre de toi qu'attend cet officier :
Parle, et tu le verras dans la plaine enflammée
Disparaître au galop sous les flots de fumée.

D'un trot précipité, s'avançant à la mort,
Un escadron poudreux défile avec transport.
Ce sont nos vieux dragons, et l'œil qui les regarde
Retrouve avec respect les dragons de la garde ;
Leurs casques aux longs crins, leurs larges revers blancs,
Leurs sabres dans leurs mains par trop d'ardeur tremblans,
Levés pour saluer celui qu'ils vont défendre ;
C'est bien eux : je les vois, et je crois les entendre.
Le cri tumultueux de VIVE L'EMPEREUR !
Dans les rangs ennemis court semer la terreur ;
Ce cri du combattant, que le mourant répète,
Couvre d'un vaste écho l'écho de la trompette :
Le son retentissant de l'instrument d'airain
Perce, et sur la hauteur où le fier souverain
Aux yeux de son armée apparaît comme un phare,
Vient mourir à ses pieds l'éclatante fanfare.

Et pourtant il doit voir avant la fin du jour
Son nom impérial détrôné sans retour :
Ce nom qui n'est qu'à lui, par sa noble harmonie,
Semblait fait pour son sort et fait pour son génie.

Adieu, Napoléon, l'unique, le dernier !
Le roc de Sainte-Hélène attend son prisonnier.

Tes os y resteront, exilés de la terre,
Captifs de l'Océan, captifs de l'Angleterre ;
Et la gloire y viendra partager leur exil.
Qui nous rendra ces jours d'audace et de péril,
Où toi, de ta splendeur, grand astre de la guerre,
Tu prêtais un reflet à la valeur vulgaire?
Le tems nous garde encor quelques sanglans débats ;
Mais de quel front, après tes sublimes combats,
Revendiquer sa part d'une obscure victoire,
Dans l'avenir peut-être inconnue à l'histoire ?
Et moi, moi qui devrais désarmer aujourd'hui
Mon bras que lasse enfin la paix et son ennui,
A peine seulement ma muse oserait-elle
Pendre un sabre sans gloire à ton urne immortelle.

Si ma voix militaire exalte tes hauts faits,
De ton sceptre accablant j'ai trop senti le faix.
J'ai béni ton déclin, je le bénis encore,
Car de la liberté ton déclin fut l'aurore;
Mais pur et par mon âge à ton règne étranger,
Je ne forcerai pas ma lyre à t'outrager.
Moi, je te renierais, quand ma rêveuse enfance
Si souvent en espoir vainquit pour ta défense !
Quand mon sang n'aspirait qu'à couler à grands flots
Pour conquérir un jour le regard du héros !
Aux soupirs maternels fermant mon ame entière,

Soldat enfant, au son de cette voix altière,
Qui lançait à son gré les arrêts du destin,
De ce tambour français dont le Wolga lointain
Nous renvoyait, mêlée à des clameurs sauvages,
La charge à coups pressés battant sur ses rivages,
Méditant des exploits tout grecs et tout romains,
Le moderne fusil résonnait sous mes mains.
Salut, toi qui frappant ton siècle d'épouvante,
Révélais à mon cœur l'antiquité vivante!
Au bruit des flots jaloux, sur ton humble cercueil
Le laurier de César se courbe avec orgueil:
Dans ton humble berceau, pour affronter l'orage,
Il t'abritait déjà d'un invisible ombrage.
Malgré ta chute immense et l'envie en fureur,
Tu naquis Général et mourus Empereur.

M^te G. de Pons.

N° 147.

Vernet (Horace).

ALLAN MACK-AULAY,

PORTANT LA TÊTE D'HECTOR, CHEF DES ENFANS DU BROUILLARD.

1823.

hauteur 24 pouces.
largeur 20 pouces.

Le pinceau de M. Horace Vernet a reproduit dans ce tableau les traits de l'un des héros de Walter Scott. Les romans de cet écrivain sont en quelque sorte des reflets de l'histoire : ils se distinguent surtout par la fécondité de l'imagination, la vérité des détails, l'énergique peinture des passions; qualités qui se retrouvent à un degré d'analogie très-remarquable dans les brillantes compositions de M. Horace Vernet.

Allan Mack-Aulay est un des personnages les plus remarquables du roman intitulé *L'officier de fortune*. C'est lord Menteith qui, dans cet ou-

vrage, raconte à un de ses amis le fait qui a fourni le sujet du tableau; il s'exprime en ces termes :

« Le lair de Darlinvarach, père d'Allan Mack-
« Aulay, était chef d'un clan de montagnards, et
« s'était uni à une femme d'une famille honorable.
« Le frère de son épouse, jeune homme brave et
« entreprenant, obtint du roi Jacques VI la con-
« servation des forêts royales dans une étendue
« assez considérable autour de son château; et,
« dans l'exercice de ses fonctions, il eut le malheur
« d'avoir des querelles avec quelques maraudeurs
« ou caterans highlandais. Parmi eux se trouvait
« une petite troupe de bandits surnommés les En-
« fans du Brouillard, parce qu'ils étaient sans
« toit et sans asile, et errans continuellement dans
« les montagnes et les vallons. Ils épièrent toutes
« les démarches du malheureux conservateur des
« forêts, le surprirent un soir à la chasse sans au-
« cune suite, et le massacrèrent avec tous les raf-
« finemens de la cruauté. Lui ayant ensuite coupé
« la tête, ils résolurent par bravade de la porter
« au château de son beau-frère. Le lair était absent
« quand ils s'y présentèrent, et son épouse effrayée,
« n'osant leur refuser sa porte, leur fit servir des
« rafraîchissemens.

« La dame étant sortie un instant pendant qu'ils
« étaient à table, ils prirent la tête de son frère,

« qu'ils avaient apportée enveloppée dans un « plaid (1), la placèrent sur la table, lui mirent « un morceau de pain dans la bouche, en lui di- « sant de manger sur cette table qui avait servi « à tant de bons repas; ce fut le premier objet « qu'aperçut sa malheureuse sœur quand elle ou- « vrit la porte pour rentrer. Elle poussa un cri « horrible, s'enfuit avec la rapidité d'une flèche « et disparut dans les bois. Le lendemain son mari « revint et fit des efforts inutiles pour découvrir « ses traces. Cette perte était d'autant plus déplo- « rable qu'au moment de sa disparition elle était « enceinte. Enfin, après plusieurs mois de re- « cherches vaines, on parvint à la retrouver dans « une caverne qui lui servait de retraite, et on la « ramena au château; mais elle avait entièrement « perdu la raison.

« Environ un mois après son retour chez son « mari, elle donna le jour à un fils qui fut nommé « Allan. Non-seulement cet enfant ne paraissait « nullement avoir souffert des maux physiques que « sa mère avait eu nécessairement à supporter, « mais il annonçait une force et une santé peu « communes. Sa malheureuse mère après ses cou- « ches recouvra la raison en partie, mais jamais

(1) Manteau écossais.

« la santé et la gaité. La vue seule d'Allan pouvait « lui procurer des sentimens de plaisir. Elle ne « le quittait pas un instant, et elle lui communi- « qua sans doute, dès sa plus tendre enfance, une « partie des idées superstitieuses dont son carac- « tère sombre et atrabilaire le rendait naturelle- « ment susceptible. Il avait environ dix-sept ans « quand elle mourut. Elle voulut à ses derniers « momens avoir un entretien secret avec lui, et « il y a tout lieu de croire que c'était pour lui re- « commander la vengeance contre les Enfans du « Brouillard, injonction à laquelle il obéit fidè- « lement dans la suite.

« Depuis ce moment, Allan Mack-Aulay se livra « aux exercices les plus violens, et devint même « redoutable pour les jeunes compagnons de ses « jeux. Souvent il passait les jours et les nuits dans « les bois, sous prétexte d'aller à la chasse, et ce- « pendant il n'en rapportait pas toujours du gibier. « Son père en était d'autant plus inquiet, que plu- « sieurs Enfans du Brouillard avaient reparu dans « les environs, et le danger que courait Allan dans « ses excursions de rencontrer ces brigands était « une source perpétuelle d'inquiétudes. Il se pré- « parait cependant une crise qui ne se fit pas at- « tendre long-tems. Un jour que j'étais au château, « j'étais rentré vers le soir après avoir inutilement « cherché Allan dans les bois des environs, où il

« s'était rendu avant le lever du soleil. La nuit « était obscure et orageuse. Son père, véritable- « ment inquiet, parlait d'envoyer à sa recherche « un détachement de montagnards, quand, tout- « à-coup, tandis que nous finissions de souper, « la porte s'ouvrit et Allan entra d'un air radieux, « fier et content de lui-même. Son caractère in- « traitable et l'égarement accidentel de son esprit « avaient tant d'influence sur son père, qu'il n'osa « lui donner aucune marque de mécontentement. « Il se borna à lui dire que je n'avais été que « quelques heures dans les bois où j'avais tué un « daim superbe, et que probablement il n'en rap- « portait rien, lui qui y avait passé toute la jour- « née. « En êtes-vous bien sûr? » lui demanda Allan « d'un air de fierté. « J'ai ici quelque chose qui vous « prouvera le contraire. »

« Nous remarquâmes alors que ses mains et ses « habits étaient ensanglantés, et nous attendions « avec impatience le résultat de cette annonce mys- « térieuse, quand, ouvrant le coin de son plaid, « il fit rouler sur la table la tête d'un homme en- « core toute sanglante et nouvellement séparée « du corps, en disant : « Trouvez-moi un daim qui « vaille celui-là! » A sa barbe et à ses cheveux roux « un peu blanchis par l'âge, et à ses traits bien « remarquables, quoique changés par la pâleur « de la mort, on reconnut facilement cette tête

« pour celle du chef des Enfans du Brouillard, « brigand redoutable par sa force et sa férocité, « qui avait été l'un des assassins du malheureux « conservateur des forêts.

« On prit toutes les mesures possibles pour « mettre Allan à l'abri de la vengeance de ces ban- « dits; mais, ni ses blessures, ni les ordres posi- « tifs de son père, ne purent l'empêcher d'aller « chercher encore les gens dont il devait redou- « ter l'animosité. Tous les jours il trouvait quel- « que nouveau moyen pour se soustraire à la sur- « veillance de son père, et il rapporta encore « plusieurs têtes des Enfans du Brouillard. Ces « brigands, malgré leur férocité, finirent par être « épouvantés de l'audace et de la haine invétérée « avec laquelle Allan les cherchait dans leurs re- « traites les plus cachées. Comme il avait toujours « l'avantage dans toutes les rencontres, ces hommes « superstitieux finirent par en conclure qu'il pos- « sédait un charme qui le rendait invincible, ou « que sa vie était protégée par quelque puissance « surnaturelle. Enfin les choses en vinrent au point « que le son de sa voix ou le bruit de son cor au- « rait suffi pour mettre en fuite une demi-dou- « zaine de ces bandits. »

Plusieurs années après, Allan Mack-Aulay disparut sans qu'il fût possible de découvrir ses traces. Quelques-uns prétendirent qu'il avait péri dans

une embuscade où l'avaient attiré les Enfans du Brouillard ; d'autres que, par suite d'une passion malheureuse, il était passé sur le continent, et s'était enseveli dans un cloître.

G. Delavigne.

N° 148.

Duvidal (Mademoiselle).

BACCHUS ENFANT.

hauteur 23 pouces.
largeur 19 pouces.

« Vous savez, déesses, dit Bacchus, que je dois le « jour à Sémélé fille de Cadmus, frère d'Europe « qui a donné son nom à la plus belle partie de « l'univers. Ma mère entrait dans cet âge où la « laideur même brille des charmes du printems : « jugez de quel éclat devait briller sa beauté. Ju- « piter lui-même en fut ébloui..... Sémélé, trom- « pée par les conseils de Junon, pressa son amant « de paraître à ses yeux dans tout l'éclat de sa « puissance. Jupiter, trop tendre pour résister à ses « désirs, parut dans un nuage de lumière, tenant « d'une main le sceptre, et de l'autre la foudre. « Sémélé, ivre de gloire et d'amour, se précipita « dans ses bras ; elle fut aussitôt consumée par la « foudre. Son ame s'envola dans l'Élysée ; Junon « sourit, et Jupiter, versant des larmes, me recueillit « parmi les cendres de ma mère, et me mit dans

« sa cuisse où il me porta jusqu'au terme de ma « naissance. Alors Mercure me confia secrètement « aux nymphes de la montagne Nissa, en leur di- « sant :

« Élevez cet enfant à l'ombre du mystère.
« Il était orphelin avant de voir le jour.
« Que son enfance vous soit chère;
« Et dans le sein de votre amour,
« Puisse-t-il oublier qu'il a perdu sa mère! »

« Je la retrouvai en effet près de ces fidèles « nourrices qui, en récompense de leurs soins, « brillent maintenant au milieu des astres sous le « nom des Hyades.

« Quand je sortis de leurs bras, le bon Silène « devint mon précepteur. Il était toujours monté « sur un âne, et c'est à lui que je dois mes pre- « mières leçons d'équitation :

« Son caractère était la bonhomie.
« Il buvait sec, mais il avait le vin
« Joyeux et tendre : il eût, le verre en main,
« Fait rire en chœur toute une académie.
« Auprès de lui jamais le noir chagrin
« N'osa rider le front de la folie.
« Si la bacchante, avec un ris malin,
« Dans un repas le barbouillait de lie,
« Il se prêtait à la plaisanterie,
« Et se vengeait par un tendre larcin
« Qu'il n'allait pas raconter à sa mie.
« Nymphes, bergers, dryades et sylvains,
« De ses chansons répétant les refrains,

« L'environnaient de leur bruyante orgie,
« Et promenaient le meilleur des humains
« Sur le meilleur des coursiers d'Arcadie. »

« Formé par les leçons d'un si bon maître, je « résolus, dès ma jeunesse, de marcher sur les « traces des héros et de surpasser la gloire des « plus illustres conquérans. Mais les idées de con- « quêtes que Silène m'avait données n'avaient « rien de sanguinaire. Je voulais faire des heu- « reux et non pas des esclaves, et les peuples « échappés à ma puissance devaient envier le « sort des vaincus.

« Mon plan étant ainsi conçu, je partis à la tête « d'une armée innombrable :

« Les Dryades, le thyrse en main,
« Ouvraient la marche. Au lieu de machines de guerre,
« Les Sylvains roulaient sur la terre
« Des milliers de tonneaux de vin.
« La Folie et l'Amour, le front ceint de raisin,
« Remplaçaient parmi nous la Fureur et la Gloire;
« Et quand l'armée, au son du tambourin,
« Faisait halte, c'était pour boire. »

De Moustier.

(Lettres à Émilie.)

N° 149.

Boilly.

INTÉRIEUR D'UN CAFÉ.

1824.

hauteur 25 pouces.
largeur 34 pouces.

Boilly, de ton pinceau les fidèles couleurs
Font rire nos regards au tableau de nos mœurs.
Que j'aime ton Café, ses jeux, ses personnages,
Des cercles de Paris pittoresques images !
Il a son côté gauche, il a son côté droit;
Des rois, des nations on y juge le droit;
Mais si les deux partis se déclarent la guerre,
Ce n'est pas pour troubler la paix du ministère,
Briguer le portefeuille, ou voter le rejet
Du chétif trois pour cent ou du pesant budjet :
Leur politique est douce, et leurs tranquilles armes
Aux puissances du jour ne causent point d'alarmes.
Ici, près d'une table, un groupe de guerriers
Contemple ce tournois où deux preux chevaliers,
Sous des drapeaux divers, opposent avec gloire
Des Clorindes d'ébène aux Clorindes d'ivoire :

Coblentz, en cheveux blancs, lutte contre Austerlitz,
Et l'aigle en demi-solde est le rival du lis.
Un vieux juge du camp les observe en silence :
Le parapluie à canne a remplacé sa lance ;
Son chapeau laisse voir, sous deux angles aigus,
En ailes de pigeon ses cheveux étendus,
Et, fidèle aux couleurs qu'il servait au jeune âge,
C'est à l'escadron blanc qu'il promet l'avantage.
Là, sur un autre point du faubourg Saint-Germain,
Un gros baron poudré, le journal à la main,
Tandis qu'à ses côtés dort sa petite chienne,
Savoure les douceurs de la Quotidienne.
L'un, pour se rafraîchir, a déjà préparé
L'économique espoir d'un verre d'eau sucré ;
L'autre, aimable et coquet au déclin de son âge,
Aux Ninons du comptoir offre un gothique hommage,
Et, petit Richelieu, d'une tremblante voix,
Raconte sa jeunesse et ses galans exploits.
A gauche, du tableau le caractère change.
D'amateurs libéraux c'est un nombreux mélange.
Un jeune colonel rêve à nos vieux succès ;
Un jeune étudiant lit le Courrier français,
Et voit avec plaisir qu'aux larmes de la Grèce
Par les plus nobles vœux la beauté s'intéresse.
L'heureux agent de change entretient le banquier
Des chances de la rente. Un petit financier,
Dans ses rêves hardis, détrône le Grand-Livre.
A de moins hauts calculs innocemment se livre
Ce modeste joueur, rival de Munito,

Qui compte sur ses doigts les points du domino ;
S'il triomphe, pour prix de son humble victoire,
La mousse du houblon arrosera sa gloire.
Un autre, plus gourmet, s'enivre des saveurs
De ce brûlant nectar qui, chéri des neuf sœurs,
Croît en grains parfumés aux champs de l'Arabie.
Enfin, tous ont leurs goûts, leurs plaisirs, leur manie;
Et, dans un cadre étroit, ce petit univers
Du pauvre genre humain renferme les travers.

R. R.

N° 150.

Bouton.

INTÉRIEUR

DE LA SACRISTIE DE L'ABBAYE DE SAINT-WANDRILLE, EN NORMANDIE.

hauteur 17 pouces.
largeur 14 pouces.

L'abbaye de Saint-Wandrille fut fondée en 648 par un cénobite de ce nom, allié à l'illustre famille de Pepin. Le maire du Palais lui fit don du terrain situé sur les bords du joli ruisseau de Fontenelle, dans les environs de Caudebec. C'est là que saint Wandrille vint cacher sa vie et établir un monastère qu'il dirigea jusqu'à l'âge de 96 ans. Le dernier descendant de la race de Mérovée y finit ses jours sous le cilice. Aujourd'hui cette abbaye n'offre plus que des ruines qui attirent l'admiration du voyageur. Il semble que ce soit en la contemplant que l'abbé Delille ait composé ces vers :

« Plus loin, une abbaye antique, abandonnée,
« Tout-à-coup s'offre aux yeux, de bois environnée;
« Quel silence! C'est là qu'amante du désert,

« La méditation avec plaisir se perd.
« Sous ces portiques saints où des mortels austères,
« Jadis, comme ces feux, ces lampes solitaires
« Dont les mornes clartés veillent dans le saint lieu,
« Pâles, veillaient, brûlaient, se consumaient pour Dieu,
« Le saint recueillement, la paisible innocence
« Semble encor de ces lieux habiter le silence.
« La mousse de ces murs, ce dôme, cette tour,
« Les arcs de ce long cloître impénétrable au jour,
« Les degrés de l'autel usés par la prière,
« Ces noirs vitraux, ce sombre et profond sanctuaire,
« Où peut-être des cœurs, en secret malheureux,
« A l'inflexible autel se plaignaient de leurs nœuds,
« Et pour des souvenirs encor trop pleins de charmes
« A la religion dérobaient quelques larmes,
« Tout parle, tout émeut dans ce séjour sacré. »

* * *

N° 151.

Géricault.

OFFICIER DE CHASSEURS A CHEVAL

DE L'EX-GARDE IMPÉRIALE (1).

hauteur 108 pouces.
largeur 72 pouces.

Quel est ce brave qui, le sabre à la main, l'œil étincelant de courage et de gloire, appelle au combat ses compagnons d'armes, et s'élance, sur un cheval écumant, à la poursuite des canons ennemis ? C'est un de ceux qui, escortant la victoire des bords du Nil aux rives de la Moskowa, campèrent dans les plaines de Marengo, sous les remparts de Vienne, dans les palais de Madrid, sur les tours du Kremlin. Son intrépidité peint tous nos héros; son uniforme rappelle toutes nos conquêtes. Ce fut *Lenoir*, lieutenant des Guides, qui, le premier, donna à Bassano le signal de cette réputation que plus tard les Chasseurs à cheval

(1) Cet officier est M. Dieudonné.

de la Garde (1) agrandirent par tant d'exploits et au prix de tant de sang. Il était venu de Paris avec vingt-cinq hommes: avec vingt-cinq hommes il fit prisonnier 7000 Croates et s'empara de 200 canons ou caissons; mais il paya de sa vie ce trait d'une audace surnaturelle. A la bataille d'Arcole, lorsque la mitraille renversa dans les fossés de l'Adige le général en chef de l'armée d'Italie qui avait planté le drapeau sur le pont, ce furent deux Guides qui l'arrachèrent à ce péril. Les Pyramides ont retenti des triomphes de ces braves. Austerlitz les a vus tailler en pièces les Chevaliers-gardes qui entouraient l'empereur de Russie. A Eylau, ils chargèrent 835 contre 30,000 hommes; à l'exception de quatorze, ils furent tous tués ou blessés; mais la déroute de l'ennemi consola ceux qui leur survivaient. J'atteste encore à leur honneur Ratisbonne, Essling, Wagram, Hanau, Montmirail ! Il n'est pas un lieu illustré par les armes françaises qu'ils n'aient visité en vainqueurs; il

(1) Le premier consul n'eut d'abord qu'une seule compagnie de Chasseurs à cheval dans sa garde. Le fond de cette compagnie fut formé des *Guides*. Par un arrêté du 17 nivôse an X, la compagnie de Chasseurs à cheval devint un régiment de deux escadrons. Un décret du 29 juillet 1804 porta ce régiment à quatre escadrons; enfin, le 18 janvier 1813, Napoléon décréta que le régiment des Chasseurs à cheval serait fort de huit escadrons, chacun au complet de 250 hommes.

n'en est pas un qui ne garde la mémoire des Le noir, des Hercule, des Beauharnais, des Bessières, des Daumesnil, des Junot, des Corbineau, des Musi, des Paillès, des Barbanègre, des Desmichels, des Lallemant, des Barthelemy, des Rabusson, des Monfroi, des Lefèvre-Desnouettes, des Laroche, des Dallemagne, et de tant d'autres qui échappent à ma plume, mais dont la gloire s'est saisie.

Quelle énergie dans l'attitude de cet officier! quelle vigueur! quelle brillante audace! On dirait que Géricault a fait passer dans cette ame guerrière le mâle caractère de son propre talent. Pourquoi faut-il qu'un double regret vienne se mêler à notre admiration? Pourquoi faut-il qu'un rapprochement douloureux attriste à la fois et la pensée qui se souvient et l'œil qui contemple? C'est que la plupart de ces vieux soldats ont péri, et qu'à peine il reste encore quelques débris de cette troupe d'élite, qui a laissé quatorze mille morts au champ d'honneur; c'est aussi que Géricault, l'espoir de l'école moderne, a disparu à la fleur de son âge, et qu'à peine il a eu le tems de nous léguer quelques monumens de son génie.

Q. Z.

N° 152.

Géricault.

CUIRASSIER BLESSÉ.

hauteur 108 pouces.
largeur 84 pouces.

Depuis Henri IV, la grosse cavalerie a éprouvé de nombreux changemens. Ce monarque lui retira une partie de son armure; ses successeurs la réduisirent encore. Louis XV la remplaça entièrement par des gilets de buffle, qu'elle porta peu de tems à cause de leur incommodité. Un seul régiment, excepté de la mesure générale, conserva toujours sa cuirasse : ce fut le régiment du Roi ou 7^me^ régiment de cuirassiers. On lui accorda cette espèce de faveur, en considération de la haute valeur qu'il avait montrée en dix combats différens, entre autres à celui de Lutzerberg. Le 7^me^ régiment, pendant les premières campagnes de la révolution, soutint son ancienne et brillante réputation.

Lorsqu'en 1801 le premier consul, voulant donner une nouvelle organisation à la cavalerie,

lui rendit le casque et la cuirasse, le 7me régiment fut celui qu'on choisit pour modèle. Il ne faut pas croire que par la cuirasse le cuirassier soit garanti des coups de feu ; car ils la traversent, s'ils sont tirés de près. L'effet de la cuirasse est, si l'on peut s'exprimer ainsi, plus moral que réel : il inspire de la confiance au cavalier et impose à l'ennemi. Aujourd'hui presque toute la cavalerie de l'Europe a adopté cette armure, preuve incontestable de ses avantages.

On sait la gloire que se sont acquise les cuirassiers, soit à Marengo sous Kellermann, soit à Austerlitz, en Pologne, à Eylau, à Hof, sous les ordres de d'Hautpoul, de Saint-Sulpice, de d'Espagne, de Murat, de Montbrun, de Caulaincourt. C'est à la tête du 5e régiment de cuirassiers que Caulaincourt s'empara de la fameuse redoute défendue par l'infanterie russe à la bataille de la Moskowa.

Dans la campagne de 1813, les cuirassiers acquirent encore beaucoup de gloire en Silésie, sous les ordres de Sébastiani, de Belliard, de Maubourg, et surtout à Dresde et à Leipsick, commandés par Murat.

Pendant les campagnes de 1814 et de 1815 en France, le corps des cuirassiers, malgré son affaiblissement, ne montra pas moins de valeur que dans tout le cours de la guerre, et mêla gé-

néreusement son sang aux derniers sacrifices de la patrie défendant ses autels contre l'invasion étrangère (1).

---

(1) Je dois ces notes à M. le lieutenant-général Excelmans, dont le nom glorieux se lie à toutes les actions d'éclat de notre cavalerie légère.

R. S.

N° 153.

Géricault.

UN CHEVAL BLANC DANS UNE ÉCURIE.

hauteur 16 pouces. largeur 21 pouces.

Le cheval que j'estime est jeune et vigoureux ;
Il est superbe et doux, docile, valeureux ;
Son encolure est haute et sa tête hardie ;
Ses flancs sont larges, pleins, sa croupe est arrondie ;
Il marche fièrement, il court d'un pas léger ;
Il insulte à la peur, il brave le danger.
S'il entend la trompette ou les cris de la guerre,
Il s'agite, il bondit, son pied frappe la terre.
Son fier hennissement appelle les drapeaux,
Dans ses yeux le feu brille, il sort de ses naseaux ;
Son oreille se dresse et ses crins se hérissent ;
Sa bouche est écumante, et ses membres frémissent.

Rosset.

N° 154.

Géricault.

UN CHEVAL NOIR SORTANT DE L'ÉCURIE.

hauteur 13 pouces.
largeur 16 pouces.

C'est Horace Vernet qui a peint le garçon d'écurie que l'on voit dans ce tableau. Géricault, arrêté dans sa carrière au printems de sa vie, n'a pas eu le temps d'achever plusieurs de ses ouvrages.

Les funérailles de ce peintre, mort en 1824 à l'âge de 32 ans, étaient une cérémonie touchante. Ses élèves, ses nombreux amis entouraient sa tombe, qui avait pour tout ornement le laurier des arts et les larmes de l'amitié. Une voix se fit entendre : c'était celle d'un des avocats les plus distingués du jeune barreau français (1). « O vous, « s'écria-t-il, qui entriez à peine sous ses auspices « dans cette carrière trop tôt fermée pour lui, « quelle sagesse dans ses conseils ! quelle finesse

(1) M. Mocquart.

« de tact ! quelle précision d'aperçus ! que de sim-
« plicité ! que de naïveté ! et pourtant que de
« chaleur à faire passer dans votre ame ce feu sa-
« cré qui animait la sienne ! A la veille même de
« ce jour fatal, lorsqu'il était déjà si avant dans la
« mort, ne l'avez-vous pas vu se ranimer tout-à-
« coup par des idées dignes de devenir des pré-
« ceptes, et revivre tout entier dans son art qu'il
« semblait ressaisir ! Il était inspiré, il dictait pour
« les peintres à venir, et par malheur personne
« n'écrivait.

« Hé bien ! messieurs, dans cet homme vraiment
« rare, il s'est rencontré quelque chose de supé-
« rieur au génie même, le caractère et le courage.
« Qui peut songer sans frémir que cette tombe
« où il repose maintenant froid et inanimé, de-
« vait depuis long-tems être pour lui et pour vous
« comme le terme désiré d'un long supplice ? Tan-
« dis que l'art épuisait ses ressources pour détour-
« ner la mort, une lente agonie sans espérance
« forçait nos vœux à l'appeler. O vous, assidus
« sans relâche à son lit de souffrance, amis persé-
« vérans, infatigables, dont le dévouement fut à
« la fois son plus bel éloge et le vôtre, vous vous
« en souvenez : dans les accès du mal le plus vio-
« lent, sa sécurité s'est-elle altérée ? lui est-il échappé
« un cri ? Sa sollicitude pour vous imposait silence
« à sa douleur ; il respectait vos craintes, il cal-

« mait vos émotions : ce n'est pas lui qui semblait « souffrir !

« Adieu donc, Géricault ! il est un autre lieu « pour les belles ames et pour les beaux talens ; « ta place y est marquée. Repose désormais pai- « siblement ; rien ne t'aura manqué à ta dernière « heure, ni l'amitié pour te fermer les yeux, ni « les arts pour te pleurer. »

A. M.

N° 155.

Géricault.

UNE FILEUSE ET SES ENFANS.

(*Esquisse.*)

hauteur 9 pouces.
largeur 11 pouces.

Pauvre dame Marguerite,
Les derniers jours sont venus,
Et ces fuseaux que j'agite
Bientôt ne tourneront plus.
Que je voie encor mes maîtres
Au château de leurs ancêtres,
Avant de mourir, voilà
Le seul bonheur que j'implore.
Fuseaux légers, tournez encore,
Tournez encore jusque-là.

Et toi dont la souvenance
Reste en mon cœur maternel;
Toi dont j'élevai l'enfance,
Pauvre Julien d'Avenel !
Dussé-je en mourir de joie,

Qu'un seul jour je te revoie!
Avant de mourir, voilà
Le seul bonheur que j'implore.
Fuseaux légers, tournez encore,
Tournez encore jusque-là.

(La Dame Blanche.)

N° 156.

Géricault.

UN GREC

DANS UNE BATTERIE AU BORD DE LA MER.

hauteur 16 pouces. largeur 13 pouces.

Ouvrez les yeux, ô Grecs! ô Grecs! prêtez l'oreille:
Vous verrez le tombeau, vous entendrez les cris
De tout un peuple qui s'éveille,
Poursuivi par le fer, la foudre et les débris.
Vous verrez une plage horrible, inhabitée,
Où, chassé par les feux vainqueurs de ses efforts,
Le flot, qui se recule en roulant sur des morts,
Laisse une écume ensanglantée.

Vengez vos frères massacrés,
Vengez vos femmes expirantes;
Les loups se sont désaltérés
Dans leurs entrailles palpitantes.

Vengez-les, vengez-vous!... Ténédos! Ténédos!
Deux esquifs à ta voix ont sillonné les flots:

Tels, vomis par ton sein sur la plaine azurée,
S'avançaient ces serpens hideux,
Se dressant, perçant l'air de leur langue acérée,
De leurs anneaux mouvans fouettant l'onde autour d'eux,
Quand la triste Ilion les vit sous ses murailles,
A leur triste victime attachés tous les deux,
La saisir, l'enlacer de leurs flexibles nœuds,
L'emprisonner dans leurs écailles.

Tels et plus terribles encor
Ces deux esquifs de front fendent les mers profondes (1).
De vos rames battez les ondes,
Allez vers ce vaisseau, cinglez d'un même essor;
L'incendie a glissé sous la carène ardente;
Il se dresse à la poupe, il siffle autour des flancs;
De cordage en cordage il s'élance, il serpente,
Enveloppe les mâts de ses replis brûlans;
De sa langue de feu qui s'allonge à leur cime,
Saisit leurs pavillons consumés dans les airs,
Et pour la dévorer embrassant la victime,
Avec ses mâts rompus, ses ponts, ses flancs ouverts,
Ses foudres, ses nochers engloutis par les mers,
S'enfonce en grondant dans l'abîme.

(1) Les deux brûlots commandés par Constantin Canaris.

Casimir Delavigne.

N° 157.

Granet.

INTÉRIEUR D'UNE CUISINE ITALIENNE.

Une jeune cuisinière, assise devant une colonne, près d'un four dont elle vient d'allumer le feu, s'occupe à éplucher des graines. On voit à ses côtés des poteries, des paniers, une lanterne et plusieurs autres ustensiles de cuisine.

« O Berchoux! C'est à toi dont le gras Apollon
« Donnait des dîners fins dans le sacré vallon,
« C'est à toi d'embellir des couleurs du génie
« Les fastes odorans de la gastronomie. »

G. L.

N° 158.

Hue.

NAUFRAGE.

La tempête a jeté sur un rocher au milieu de la mer une famille réunie pour mourir : un homme nu tient sur ses genoux sa femme et son enfant qui déjà n'existent plus ; lui-même est près d'expirer. Cette scène de deuil est éclairée des pâles rayons de la lune.

hauteur 8 pouces.
largeur 106 pouces.

N° 159.

Isabey (Eugène).

MARINE.

1824.

Adieux à la Mer.

hauteur 15 pouces.
largeur 20 pouces.

Murmure autour de ma nacelle,
Douce mer, dont les flots chéris,
Ainsi qu'une amante fidèle,
Jettent une plainte éternelle
Sur ces poétiques débris.

Que je t'aime, ô vague assouplie,
Quand sous mon timide vaisseau,
Comme un géant qui l'humilie,
Sous ce vain poids l'onde qui plie
Me creuse un liquide berceau!

Que je t'aime, quand, le zéphyre
Endormi dans tes antres frais,
Ton rivage semble sourire

De voir dans ton sein qu'il admire
Flotter l'ombre de ses forêts !

Viens, à ma barque fugitive
Viens donner le baiser d'adieux ;
Roule autour une voix plaintive,
Et de l'écume de ta rive
Mouille encor mon front et mes yeux.

Partout sur ta rive chérie
Où l'amour éveilla mon cœur,
Mon ame, à sa vue attendrie,
Trouve un asile, une patrie
Et des débris de son bonheur.

Flotte au hasard ; sur quelque plage
Que tu me fasses dériver,
Chaque flot m'apporte une image ;
Chaque rocher de ton rivage
Me fait souvenir ou rêver.

De Lamartine.

N° 160.

Michallon.

VUE DE LA CASCADE DE TERNI,

DANS L'ÉTAT ROMAIN.

hauteur 17 pouces.
largeur 13 pouces.

Cette cascade est formée par la rivière de Vélino qui prend sa source dans les montagnes de l'Abbruze ultérieure, se jette dans le lac de Luco d'où elle sort beaucoup plus grosse, beaucoup plus rapide, coule jusqu'à la montagne *del Marmore*, et là trouve un escarpement d'où elle fait un saut perpendiculaire d'environ deux cents pieds de hauteur, et tombe dans un abîme que les eaux se sont creusé par leur propre poids dans le rocher dominé par la cascade. Ces flots qui tantôt se précipitent avec fureur et mugissent comme les vents des orages, tantôt se brisent et s'élèvent comme un nuage de poussière humide; les rayons du soleil qui viennent colorer de mille iris ces vapeurs éblouissantes; l'escarpement de la montagne; la fraîcheur perpétuelle des bois qui cou-

ronnent son sommet; le silence involontaire qu'imposent la grandeur et le bruit de ce spectacle; tout contribue à faire de la cascade de Terni une des merveilles de l'Italie et une des plus brillantes solennités de la nature.

F. D.

N° 161.

Michallon.

VUE

DE LA VILLE ET DU GOLFE DE SALERNE.

hauteur 9 pouces.
largeur 14 pouces.

Dans les beaux tems de l'empire romain, Salerne était riche et puissante. Sa situation fut chantée par tous les poètes du siècle d'Auguste, et elle fut mise au rang des colonies romaines. Dans les siècles postérieurs, après avoir été saccagée par les Sarrasins, elle fut rendue au christianisme par le duc Robert, au onzième siècle. C'est vers cette même époque qu'elle acquit une si grande célébrité par son école de médecine. Des rois eux-mêmes venaient la consulter. Cette académie composa, sous le titre de *De conservandâ valetudine*, ce fameux ouvrage qu'elle dédia à Robert, fils de Guillaume-le-Conquérant (1).

Lorsque Salerne était la résidence des princes

(1) Saint-Non.

normands, elle fut embellie par leurs soins aux dépens des belles ruines de Pœstum (1). Il ne reste aujourd'hui que de faibles traces de cette poétique magnificence; mais la position de cette ville sur les bords de la mer au pied des belles montagnes, qui lui prêtent un pittoresque abri, en fait un séjour charmant. « Salerne (dit le comte de « Forbin) (2) me parut la ville la plus recherchée : « ses délices m'y retinrent plusieurs jours. »

(1) Comte Edmon de Bourke.

(2) Souvenirs de la Sicile.

* * *

N° 162.

Robert (Léopold).

PÊCHEUR Nnapolitain

IMPROVISANT SUR LES BORDS DE LA MER.

1824.

hauteur 36 pouces.
largeur 45 pouces.

L'homme est sombre et rêveur sous notre ciel glacé;
Toujours contre le tems armé d'un long reproche,
Il se fait malheureux jusque dans son passé :
L'avenir n'est pour lui qu'un présent qui s'approche.
C'est en vain que son cœur palpite de désirs,
Il semble avec regret savourer ce qu'il aime,
Et le luth, qu'il condamne à chanter ses plaisirs,
Prête un air de tristesse à la volupté même.

Oh! qu'il fait bien plus doux d'être né sous les cieux
Qu'embellit du soleil la chaleur familière,
Soit aux champs d'Orient, soit aux bords radieux
Où le Vésuve éclate en gerbes de lumière!

C'est là que l'existence a tout l'éclat du jour :
Là, par ses passions l'homme enivré de flamme,
Même en le combattant, sait jouir de l'amour,
Et son luth est encor moins léger que son ame.

De nos vallons du Nord le riche laboureur
Fait-il plier ses chars sous les blés qu'il moissonne ;
Sa joie est un éclair qu'efface la terreur,
Et changeant de calcul, sa prudence frissonne.
Le prix qu'il en attend ne paiera point ses grains !
Un orage imprévu peut consumer ses granges !
Sa prévoyance avare est fertile en chagrins,
Et sûr de ses moissons, il craint pour ses vendanges.

Regardez le pasteur du sol napolitain !
Jamais sa pauvreté n'a connu la souffrance :
Si la terre est ingrate et le ciel incertain,
Sa gaîté paresseuse a l'air de l'espérance.
De son toit qui s'écroule il fuit sans s'émouvoir,
Et lentement couché sur la mousse des grèves,
Il rend grace aux zéphyrs, quand la vague du soir
Vient baigner ses pieds nus ou distraire ses rêves.

Quand sur les flots brunis la brise est de retour,
Quand les filets tirés s'endorment sur le sable,
Quand la barque, oubliant les fatigues du jour,
A l'anneau du rivage a rattaché son cable,
Près du cap de Misène écoutez le pêcheur !
Au bruit léger des eaux, qui semble lui sourire,

Il prélude, inspiré par leur molle fraîcheur,
Et sa propre indigence a fui devant sa lyre.

Une femme à ses pieds, son fils à ses genoux,
Environné d'amis qu'il doit à sa misère,
Il s'en fait admirer, sans les rendre jaloux.
Ce n'est point, comme ici, ce chant héréditaire,
Qui, transmis d'âge en âge et d'aïeux en aïeux,
Accompagne le soc criant dans nos campagnes:
Il chante ce qu'il voit, ce qu'admirent ses yeux,
Son beau ciel, son soleil, sa mer et ses montagnes.

Que lui font ces rochers par la pourpre avilis,
Où de l'impur Tibère a pourri la mémoire!
Que lui font ces côteaux par Virgile embellis,
Et contre nos soldats protégés par sa gloire!
Ce qu'il ne connaît pas n'inspire pas ses vers.
Le bonheur qu'il se croit enrichit ses paroles,
Comme l'on voit les fleurs, en parfumant les airs,
Ignorer les trésors qu'exhalent leurs corolles.

Peuple, tu veux chanter! chante donc ton réveil:
Ce sol qui te nourrit, ce climat qui t'enivre,
Rien n'est à toi: l'Autriche usurpe ton soleil,
Et le Dieu qui t'éclaire attend qu'on le délivre.
N'est-il pas tems enfin d'épurer tes concerts?
Si tu n'es qu'engourdi, géant, lève la tête,
Lève-toi du sommeil, et fais craquer tes fers:
Ce bruit féroce et dur vaut bien tes chants de fête.

Fais voile vers la Gloire et vers la Liberté.
Ne lasse plus les mers de tes bateaux d'esclaves,
Sois digne du pays où le ciel t'a jeté.
La Liberté, pêcheurs, vous a connus plusbraves :
Vers ses ports généreux tournez vos avirons.
Qu'un nouveau Masaïa parmi vous se remarque!
Il quitta ses filets pour venger vos affronts ;
A la rame ! son ombre est debout sur sa barque (1).

Jules Lefèvre.

Prologue d'un poème inédit de Masaniello.

---

(1) L'heureuse et sage politique de S. M. le roi de Naples vient d'exaucer les vœux du poète pour l'indépendance de ce beau pays.

N° 163.

Verboeckhoven (E. J.)

hauteur 9 pouces.
largeur 11 pouces.

DEUX VACHES DANS UNE PRAIRIE.

(SITE DE HOLLANDE.)

1824.

N° 164.

Verboeckhoven (Louis.)

hauteur 15 pouces.
largeur 22 pouces.

VUE DES ENVIRONS DE BLANKENBERG,

PETITE VILLE PRÈS D'OSTENDE.

1824.

N° 165.

Vernet (Horace).

BATAILLE DE HANAU,

(20 OCTOBRE 1813).

1824.

hauteur 66 pouces.
largeur 108 pouces.

Après la bataille de Leipsick, l'armée française, se repliant d'abord sur Erfurt, continua sa retraite vers Francfort et Mayence. Une armée austro-bavaroise, commandée par le comte de Wrède, tenta vainement d'intercepter sa marche devant Hanau. C'est cette bataille qui est représentée dans le tableau. Le récit suivant est copié littéralement de l'ouvrage de M. le baron Fain sur la campagne de 1813.

« Le 29 octobre 1813, Napoléon fait établir son quartier-général à Langen-Sébold, dans le château du prince d'Ysembourg. Là, il reçoit des renseignemens qui ne laissent plus aucun doute sur l'occupation de Hanau. Deux fois, dans la matinée, des colonnes qui précédaient notre

avant-garde ont réussi à forcer le passage; mais elles n'avaient eu affaire qu'à quelques éclaireurs. Le corps d'armée bavarois est arrivé dans l'après-midi. Il a fait sa jonction avec les Cosaques; il est en mesure de nous barrer le chemin..... Il faut s'apprêter au combat.

Une épaisse forêt que la route traverse couvre les approches de Hanau. Au-delà du bois, la Kintzig forme un coude qui resserre le débouché de la forêt. La ville se présente sur la rive opposée. La route la laisse sur la gauche, en suivant les contours de la rivière pour gagner la chaussée de Francfort. Tel est le long défilé dont il faut forcer le passage. L'empereur passe la nuit à faire ses dispositions. Son premier soin est de diminuer la file des voitures : tous les bagages seront jetés sur la droite, dans la direction de Coblentz; la cavalerie du général Lefebvre-Desnouettes et celle du général Milhau protégeront ce mouvement; en même tems elles éclaireront la droite du champ de bataille.

Le 30 au matin, l'empereur n'a encore sous la main que l'infanterie du duc de Tarente et celle du duc de Bellune, qui ne présentent guère que cinq mille baïonnettes réunies. Il les jette en tirailleurs dans la forêt, et les fait soutenir par la cavalerie du général Sébastiani. Le duc de Tarente prend le commandement de cette première ligne.

Quelques coups de mitraille et une charge de cavalerie ont bientôt dissipé l'avant-garde ennemie qui se tenait à l'entrée du bois. Nos tirailleurs s'engagent sur les pas des Bavarois ; ils les poussent d'arbre en arbre. Les étincelles d'une vive fusillade brillent au loin dans les ombres de la forêt, et la bataille commence comme une grande partie de chasse. Le général Dubreton sur la gauche, le général Charpentier sur la droite, conduisent nos attaques, et la cavalerie du général Sébastiani profite de toutes les clairières pour charger l'ennemi.

En peu de tems nous parvenons au débouché de la forêt; mais alors une ligne de quarante mille hommes s'offre à la vue de nos tirailleurs et les arrête. L'armée ennemie est couverte par quatre-vingts bouches à feu.

De Wrede est persuadé que l'armée française n'a pas cessé, depuis Leipsick, d'être talonnée à outrance par la grande armée des alliés; il s'imagine que devant des troupes rompues, exténuées, hors d'haleine, il n'y a plus qu'à se présenter pour leur faire déposer les armes : et dans son empressement, négligeant toute considération de prudence, il est venu nous attendre sur la lisière du bois, la rivière à dos.

Si les 80,000 Français qui suivent les pas de l'empereur se trouvaient en ce moment rangés

par bataillons, par divisions, et par corps d'armée, de Wrede paierait cher cette témérité. Un mouvement vigoureux de notre gauche suffirait pour lui enlever le pont de Lamboy, le seul qu'il ait pour sa retraite, et mettrait cette armée entière à notre discrétion. Mais la force de nos troupes ne peut plus être calculée sur leur nombre. D'ailleurs le général Bertrand et le duc de Raguse sont encore loin, et l'arrière-garde du duc de Trévise ne fait que d'arriver à Hunefeld. L'empereur ne peut réellement disposer que des braves qui se sont portés à l'avant-garde; ils sont tout au plus dix mille; c'est assez du moins pour forcer le passage.

A mesure que l'artillerie de la garde arrive, le général Drouot met les pièces en batteries. Il commence à tirer avec quinze pièces : sa ligne s'accroît de moment en moment, et finit par présenter cinquante bouches à feu. Elle s'avance alors sans qu'aucunes troupes soient derrière elle. Mais à travers l'épaisse fumée qu'elle vomit, l'ennemi croit entrevoir, dans l'enfoncement des arbres, l'armée française tout entière. Ce prestige a frappé les Bavarois de terreur. Leur effroi est à son comble quand ils reconnaissent les bonnets à poil de la vieille garde. C'est le général Curial qui débouche à la baïonnette avec quelques bataillons. Après le premier moment d'hésitation, les Bavarois se décident à faire charger leur cavalerie sur nos pièces,

et bientôt une nuée de chevaux environnent les batteries. Mais nos canonniers saisissent la carabine et restent inabordables derrière leurs affûts. Le général Drouot leur donne l'exemple; il a mis l'épée à la main, et oppose un front calme à l'orage. Le secours ne se fait pas attendre long-tems. La cavalerie de la garde s'élance: Nansouty est à sa tête; en un clin d'œil elle dégage cette partie du champ de bataille. Les dragons commandés par Letort, les grenadiers commandés par Laferrière-l'Evêque, et les vieux cuirassiers du général Saint-Germain se précipitent sur les carrés, enfoncent ceux qui résistent et dispersent tout à coups de sabre. Le reste de la cavalerie Sébastiani chasse au loin les Cosaques. Bientôt la ligne bavaroise est en déroute.... De Wrède se voit dans la position la plus critique; il n'a plus qu'une ressource, c'est de porter tous ses efforts sur sa droite pour dégager sa gauche et donner à sa ligne de bataille le tems de gagner le pont.

Cependant nos troupes ne cessaient d'arriver; elles s'entassaient au milieu de la forêt, où Napoléon lui-même était arrêté, non loin du coude qu'y fait la route. Une foule inquiète l'entourait. Il se promenait en long et en large sur le chemin, donnant des ordres et causant avec le duc de Vicence. Un obus tombe près d'eux, dans le fossé qui borde la route. Le duc de Vicence se place

aussitôt entre Napoléon et le danger, et leur conversation continue comme si rien ne les menaçait. Autour d'eux on respirait à peine! heureusement l'obus, enfoui dans la terre, n'a pas éclaté.

La forêt retentissait du bruit du canon, répété par tous les échos. Les boulets sifflaient dans les branchages, et les rameaux hachés tombaient de tous côtés avec fracas. L'œil cherchait en vain à percer la profondeur des bois; à peine pouvait-on entrevoir la lueur des décharges d'artillerie qui brillaient par intervalles. Dans cette situation la bataille paraissait longue! Tout-à-coup la fusillade se rapproche de notre gauche; la cime des arbres est agitée plus violemment par les boulets, et les cris des combattans se font entendre; c'est l'attaque désespérée que de Wrède essaie par sa droite. L'empereur envoie de ce côté les grenadiers de la vieille garde. Il charge le général Friant de les conduire, et bientôt ils ont triomphé de ce dernier obstacle. Dès ce moment le chemin de Francfort nous est abandonné. De Wrède n'est plus occupé que de retrouver celui d'Aschaffenbourg, et la victoire de la garde est complète.

La cavalerie du général Sébastiani prend aussitôt les devans pour gagner Francfort. Quelques colonnes la suivent, mais la plus grande partie de l'armée passe la nuit dans la forêt. L'empereur y reste au bivouac.

Au jour toute l'armée défile, laissant la ville de Hanau sur sa gauche; on s'est contenté de la faire occuper par un détachement qui s'y est introduit dans la nuit.

A peine l'empereur a-t-il fait quelques lieues qu'il apprend que la bataille recommence derrière lui. Les Bavarois, voyant que nous sommes plus pressés de gagner le Rhin que de les poursuivre, ont repris confiance et sont revenus sur leurs pas; mais le général Bertrand et le duc de Raguse viennent d'arriver à Hanau et sont en mesure de les recevoir.

Ce qui se passe derrière nous n'apporte donc aucune hésitation dans la marche de l'armée sur Francfort. La division bavaroise qui occupait cette ville la cède aux fourriers de l'empereur, et peu de momens après, Napoléon vient y prendre son logement dans une maison du faubourg appartenant au banquier Bethman.

Dans la soirée, le récit de la seconde bataille achève de dissiper les inquiétudes. On a laissé de Wrède s'engager encore une fois au-delà de la Kintzig, et ses têtes de colonnes, reçues par nos baïonnettes, ont été culbutées; de Wrède lui-même a été atteint d'une balle; son gendre, le prince d'Œttingen, a été tué; c'est maintenant le général autrichien Fresnel qui commande l'armée ennemie. Son premier soin a été d'ordonner la re-

traite. Désormais notre marche s'achèvera tranquillement (1). »

---

(1) Le moment que représente le tableau est celui où le général Drouot, qui s'était porté en avant sur la lisière du bois avec la seule artillerie de la garde, reçoit la charge des chevau-légers Bavarois, qui pénétrèrent jusqu'au milieu des pièces. Le général Drouot aurait été tué par un de ces chevau-légers, si, à l'instant où il allait être frappé, un canonnier français n'avait cassé les reins du Bavarois par un coup de son levier de pointage. Sur la gauche du général Drouot, on voit quelques officiers qui se détachent pour le dégager. On distingue parmi eux le jeune Oudinot, alors dans les chasseurs à cheval de la garde, le jeune Moncey, mort depuis si malheureusement, et surtout le lieutenant Guindey (*), qui y fut tué et qu'on voit par derrière. La gauche du tableau représente la charge des chasseurs et des dragons de la garde, qui s'élancent sur les Bavarois. Le général Nansouty, qui les commandait, est représenté vu par derrière, lorsqu'il venait de donner des ordres au comte Élie de Périgord, alors son aide-de-camp. Près de lui se trouvent le général Flahaut, qui est à cheval, parlant à un officier d'ordonnance, et le général Excelmans, qui est à pied, portant encore sur son habit les marques d'une chute de cheval qu'il vient de faire.

Sur la droite du tableau, on aperçoit l'infanterie de la vieille garde, accourant au secours de l'artillerie, et prête à déboucher de la forêt.

(*) Il avait été fait officier pour sa brillante conduite dans l'affaire où le prince Louis de Prusse avait été tué par lui-même, deux jours avant la bataille d'Iéna.

N° 166.

Gudin.

VUE DE GRENOBLE.

1826.

hauteur 40 pouces.
largeur 25 pouces.

Les points principaux de cette vue, prise de la rive droite de l'Isère, sont, sur un côté, l'enceinte fortifiée qu'on décore du nom de citadelle ; et vers le côté opposé, le clocher de l'église St.-André, et trois arches du pont de bois qui unit la ville au faubourg St.-Laurent.

Ce pont de bois fut substitué très-anciennement à un pont en pierre défendu par une tour construite sur le milieu de sa longueur, et qui fut emporté par une inondation extraordinaire. Un document historique des anciennes archives delphinales relate les circonstances de ce désastre. C'est un mandement, en original, de l'évêque de Grenoble, Jean, de la maison de Sassenage, qui raconte que dans la nuit du 15 septembre 1219,

le diable ayant rompu les digues des lacs de l'Oisan, et les eaux de ces lacs ayant prodigieusement grossi celles du Drac, torrent qui se jetait alors dans l'Isère au-dessus de Grenoble, cette ville fut submergée; et qu'une foule d'habitans qui, pour chercher un refuge sur les montagnes de la rive droite, voulurent traverser ce pont et y furent retenus quelque tems, parce que les grilles de la tour étaient fermées, y périrent avec le pont qui fut emporté par la masse des eaux.

L'existence d'un pont en pierre au XIII^e^ siècle, et sur une rivière comme l'Isère, donne une idée avantageuse de la ville à cette époque. Grenoble est en effet un des lieux les plus anciens de France, et son existence remonte jusqu'aux tems de l'autonomie des Gaules. Elle portait alors le nom de Cularo ; elle est mentionnée aussi sous ce nom dans la relation de la guerre civile qu'alluma, dans l'empire romain, la mort de Jules-César ; et c'est de Cularo que L. Munatius Plancus, resté seul alors avec D. Brutus à la tête des partis républicains, donne l'état de sa position à Cicéron, le 8 des ides de juin de l'an 44 avant l'ère chrétienne.

Soumise au régime municipal des Romains, cette ville obéit à leurs lois, adora leurs dieux, et leur consacra des monumens qui existent en-

core. En 288, Maximien, qui visitait les Gaules, releva les murs de Cularo, saccagée par les paysans des Alpes, alors insurgés contre l'autorité désordonnée des Romains, et les deux portes principales du Municipe furent appelées Herculéenne et Jovienne, du surnom de ce soldat pannonien fait empereur par l'audacieuse prophétie d'un druide, et du surnom de Dioclétien qui, comme Adrien, fut un méchant homme et un grand prince, et donna le singulier exemple de ne rechercher les honneurs du plus éclatant triomphe que pour les faire suivre par l'abdication d'une autorité partout dominante.

On croit que Cularo porta la flatterie envers Gratien jusqu'à renoncer à son nom originaire, pour prendre celui de cet empereur chrétien. Cette ville avait alors un évêque qui assista au concile d'Aquilée en 381. Les Lombards l'assiégèrent à la fin du VI^e^ siècle; elle fut enclavée ensuite dans le royaume de Bourgogne; et dès que la puissance des Dauphins de Viennois eut triomphé de toutes les rivalités, Grenoble s'accrut par l'effet de son dévouement à ces souverains nouveaux. Guigues lui donna une université; Humbert II, un conseil delphinal qui fut érigé en parlement par le roi Louis XI, après la réunion du Dauphiné à la couronne de France, par un traité qui fut, pour la nouvelle province fran-

çaise, jusqu'en 1790, la charte de ses libertés et de ses droits civils et politiques.

Grenoble, dont les habitans se distinguèrent à toutes les époques par le goût des lettres et une aptitude singulière aux sciences positives ou spéculatives, eut aussi ses troubadours et ses grands hommes ; donna deux membres à l'Académie française dès son origine, et de savans jurisconsultes au barreau; mais elle effaça, durant le grand siècle, toutes ses supériorités d'alors par des célébrités plus durables. Mably et son frère Condillac seront long-tems encore l'honneur des lettres françaises; Vaucanson, un exemple de ce que peut, tout seul, le génie inventif de l'homme qui sait vouloir; Gentil-Bernard, un modèle de grace et de délicatesse dans la poésie légère, et Mounier, des États-généraux, par l'étendue de sa science en politique, la probité de ses vues, l'éclat de son éloquence, et les circonstances mémorables pour lesquelles il se trouva tout prêt, comme s'il les avait prévues dans sa laborieuse solitude, un des plus grands citoyens d'une époque où la France se montra si riche en talens supérieurs et en vertus publiques.

Tous les grands édifices de Grenoble sont l'ouvrage de François de Bonne, pauvre seigneur des Alpes delphinales, et qui se fit le connétable de Lesdiguières. Le manoir paternel de Bayard

est à quelques lieues de la ville, et son cénotaphe dans l'église de St.-André. Bayard eut toutes les vertus d'un loyal chevalier qui ne connaît que son Dieu et son roi, et Lesdiguières, tous les mérites d'un chef de partisans, unissant la ruse à l'audace, et la bravoure au savoir-faire. C'était d'un côté l'ardente ambition; de l'autre la piété chevaleresque.

Champollion Figeac.

N° 167.

Isabey (Eugène).

MARINE.

1824.

hauteur 48 pouces. largeur 72 pouces.

Oui, je reviens encore au spectacle des flots;
Un charme douloureux m'attache à ces tableaux;
Leur sombre majesté, dans mon ame oppressée,
Attendrit les regrets, élève la pensée,
Mobile comme l'onde au sein des vastes mers.
Que de fois, du sommet de ces rocs entr'ouverts
Dont les flancs caverneux semblent vomir l'orage,
Contemplant à mes pieds les débris du naufrage,
Sur un tronc dépouillé de ses rameaux mouvans,
Au cri des Alcyons, au murmure des vents,
Pleurant de mes beaux jours l'illusion ravie,
La tempête m'offrit l'image de ma vie!
Et quand des flots calmés le miroir onduleux
D'un soleil bienfaisant réfléchissait les feux;
Quand l'onde était sans trouble, et l'auster sans haleine,

Le fragile canot qui, sur l'humide plaine,
Dans ce calme trompeur, élancé loin du port,
A la foi du zéphyr abandonnait son sort,
Errant sur mille écueils sans crainte et sans défense,
A mon cœur agité rappelait mon enfance.

Esménard.

(Poème de la Navigation.)

N° 168.

Roqueplan.

MARINE.

1824.

hauteur 12 pouces.
largeur 14 pouces.

« C'est en revenant des bords de l'Océan que « je vous écris ces mots, qui, plus heureux que « moi, seront bientôt sous vos yeux. Mon ami, « vous avez dû l'éprouver : rien ne porte à la mé- « lancolie comme la vue de la mer. Son immensité « a quelque chose d'effrayant, soit qu'elle humi- « lie notre orgueil, soit qu'elle nous donne la « plus terrible idée de ces barrières qui par fois « nous séparent du bien que nous aimons le mieux. « La première rêverie a quelque douceur. Lors- « qu'on voit une de ces belles vagues qui vien- « nent mourir à nos pieds, on voudrait être em- « porté par elle auprès de l'être qu'on regrette. « Si l'on aperçoit au bord de l'horizon une voile « blanche, on se demande si c'est la barque qui « doit l'amener sur le rivage ou nous conduire

« auprès de lui; mais ces flatteuses illusions font « bientôt place à des réflexions plus tristes. Hélas! « et quand on creuse sa pensée, pourquoi faut-il « que l'on y trouve toujours des larmes ? J'é- « prouve alors un charme fatal à contempler cet « abîme immense; à la puissance magique des « eaux se joint je ne sais quel attrait, qui me « tient penchée vers les flots; il me semble que « le bonheur serait de disparaître avec la vague « qui s'enfuit... J'ai besoin de tous mes souvenirs « pour ne pas succomber à cette horrible et douce « tentation; et l'espoir seul de vous revoir un jour, « et de retrouver ce cœur si tendre et si noble à « la fois, me donne encore des forces pour subir « et l'absence et la vie. Adieu! »

* * *

N° 169.

Burtel.

VUE DU CHATEAU D'EU.

1824.

hauteur 24 poucs.
largeur 30 poucs.

S'il est impossible de fixer l'époque précise de la fondation du château d'Eu, des témoignages historiques en montrent l'existence dès le neuvième siècle.

La Neustrie ayant été cédée à ses conquérans, le château d'Eu devint la résidence et la forteresse du capitaine à qui cette contrée échut en partage. Le premier possesseur fut, selon quelques historiens, Guillaume Longue-Épée, fils de Rollon, à qui succéda son fils, Richard Sans-Peur, lequel eut pour successeur Guillaume, son fils puîné, qu'on regarde comme le premier comte d'Eu. C'est à cette époque, c'est-à-dire en 1002, qu'un acte authentique fait connaître le véritable emplacement et l'étendue du château d'Eu. Guil-

launne, fondateur de l'abbaye d'Eu, en érigea l'édifice dans l'intérieur de son château.

L'édifice qui servait d'habitation était situé dans la partie aujourd'hui démolie qui domine la vallée de Bresle. On ignore dans quel état il était, et celui où il fut maintenu jusqu'à l'époque de sa destruction complète, opérée par ordre de Louis XI qui, sur le faux avis qui lui fut donné que Jean de Bourgogne, comte d'Eu, avait promis à Édouard IV, roi d'Angleterre, de lui livrer Eu et son château, ordonna l'incendie et la démolition de cette place, ce qui fut exécuté le 18 juillet 1475. Le comte d'Eu, après cet affreux désastre, fit reconstruire à la hâte, en 1480, sur les ruines, une habitation très-simple dont on trouve la description dans une pièce authentique (l'évaluation du comté d'Eu, faite en 1508, par ordre du roi Louis XII, tuteur des enfans d'Engilbert de Clèves et de Marguerite de Bourbon).

Le château resta dans cet état jusqu'au moment où le comté d'Eu échut à Henri II, duc de Guise, dit le Balafré, par son mariage avec Catherine de Clèves, comtesse d'Eu. Ce prince, venu pour la première fois à Eu en 1579, conçut dès-lors le plan de l'édifice, dont la partie qui subsiste aujourd'hui fut exécutée de 1581 à 1583. Il devait être d'une étendue double de ce qu'il était avant la destruction de l'aile où étaient l'es-

calier et la salle des gardes ; cette aile fut démolie en 1806. Le duc de Guise aimait cette résidence, à raison de son voisinage de la mer, de sa distance de la capitale, de son rapprochement des possessions espagnoles, et de l'esprit des habitans, dont il confia d'ailleurs la direction à la société de Jésus, en faveur de laquelle il fonda, bâtit et dota un collége. Le souvenir est resté long-tems des conférences qu'il eut à Eu avec le révérend père Mathieu, provincial de la compagnie, que Mézerai appelle le courrier de la ligue (1). Catherine de Clèves, après la fin tragique de son mari, habita souvent son château d'Eu. Elle y reçut sa fille, la princesse de Conti, qui, y ayant été exilée, y mourut presque subitement le 30 avril 1631.

Charles de Lorraine, duc de Guise et comte d'Eu, fils et successeur de Catherine de Clèves, morte à Paris le 11 mai 1633, ne vint jamais à Eu. Henri de Guise, son fils, était éloigné du royaume, quand le roi Louis XIII venant d'Abbeville, se rendant à Dieppe, arriva au château d'Eu, où il séjourna le 26 juin 1641. Louis XIV, faisant le même voyage avec sa cour, y vint et s'y

(1) On prétend que ces conférences se tenaient souvent sur un petit tertre surmonté de hêtres qu'on voit encore dans *la hêtrière*, auprès du château d'Eu.

arrêta le 31 juillet 1647. Mademoiselle de Montpensier accompagnait le monarque.

Henri de Lorraine, prisonnier des Espagnols, après avoir échoué dans sa tentative chevaleresque sur le trône de Naples, ayant recouvré sa liberté après 5 ans de détention à la citadelle de Gaëte, vint à son château d'Eu, le 18 septembre 1653. Il n'y passa que 9 jours. L'objet de ce voyage fut la cession qu'il fit alors de son comté à son frère, le duc de Joyeuse, qui eut pour héritier son fils Joseph, Louis de Lorraine, duc de Joyeuse-Angoulême, prince de Joinville, comte d'Eu et de Ponthieu, sur qui le comté d'Eu fut saisi et vendu par décret en 1660. Ce domaine fut acheté par S. A. R. Anne-Marie-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, *Mademoiselle*. Cette princesse vint reconnaître sa nouvelle acquisition le 24 août 1661. « J'arrivai fort tard, dit « *Mademoiselle* en ses Mémoires; j'allai descen- « dre à l'église; le château me parut assez beau; « je ne l'avais vu que lorsque j'y avais passé avec « la cour, il y avait déjà fort long-tems. On juge, « par ce que M. de Guise y avait bâti, ce qu'il « avait envie d'y faire; il n'y a que la moitié de « la maison de faite, et une partie du vieux loge- « ment des anciens comtes d'Eu, qui étaient de « la maison d'Artois : la situation en est très-

« belle, on voit la mer de tous ses apparte-« mens ; il n'y avait pas de jardins. »

Cette princesse prit à gré cette demeure ; elle l'augmenta, elle y créa les jardins qui y manquaient, en acquérant le terrain où est le parc actuel ; elle fit construire dans ce parc le petit château pour le logement des équipages ; elle fit aussi quelques changemens dans l'intérieur. « J'a-« vais fait changer le dedans d'un pavillon, dit « *Mademoiselle ;* avant d'en partir, j'eus le plai-« sir d'y voir les menuisiers et les peintres. » Ce pavillon est celui du sud où étaient l'appartement et le cabinet de la princesse, dont la distribution et le décor ne semblent pas avoir subi de changement depuis cette époque. Parlant du premier voyage que fit M. de Lauzun, après sa sortie de Pignerol, *Mademoiselle* dit : « Il trouva le château « joli, et qu'il avait un air de grandeur ; il est « vrai que je l'avais fort bien fait arranger. » Malgré ce jugement favorable, il ne paraît pas que Lauzun partageât bien sincèrement le goût de son auguste bienfaitrice, puisque pendant les dix-sept jours qu'elle eut peine à le retenir, l'ingrat lui donna fréquemment lieu de se plaindre de ses nombreuses excursions.

Cette princesse aimait cette résidence, dont la vue grave et imposante de la mer, dont la situation pouvaient convenir d'ailleurs à une ame

si long-tems et si étrangement agitée; aussi dit-elle à propos de ce séjour : « Les plaisirs qu'on goûte « à la campagne, lorsqu'on commence à se dé- « sabuser de ceux de la cour, me paraissent plus « agréables que jamais. »

Mademoiselle avait meublé complètement tous les appartemens; elle les avait décorés des portraits de tous les princes des maisons de Bourbon et de Lorraine; elle n'avait rien négligé pour en faire un séjour digne d'un grand prince.

Après sa mort, arrivée le 5 avril 1693, le château d'Eu ne vit pas son nouveau propriétaire, M. le duc du Maine; ses fils, M. le prince de Dombes et M. le comte d'Eu, y furent exilés après la découverte du complot de Cellamare, et y restèrent jusqu'au commencement du mois de février 1720. Madame la duchesse du Maine y vint avec les princes ses fils, à la fin de juillet 1726, et y resta jusqu'au 22 août suivant. Depuis ce dernier voyage jusqu'en 1776, c'est-à-dire l'espace de 50 ans, ce château cessa d'être fréquenté par ses propriétaires; M. le prince de Dombes n'y parut qu'une seule fois, le 26 août 1751, et n'y coucha pas; M. le comte d'Eu n'y vint jamais depuis son exil. Pendant ce tems, le mobilier se dissipa, s'anéantit; les logemens qu'on accorda avec trop de facilité opérèrent leur effet ordinaire, celui de dégrader et rendre inha-

bitables les appartemens. Monseigneur le duc de Penthièvre, venant en 1776 pour prendre possession de son comté, ne put descendre à son château, et accepta la maison de son lieutenant général; il ordonna les réparations et les restaurations nécessaires. Depuis 1778 jusqu'en 1791, ce prince y vint chaque année. L'excellent esprit des habitans et leur dévouement à sa personne lui avaient fait choisir et préférer ce séjour au commencement des orages politiques; il espérait y trouver un asile tranquille; mais contraint de s'écarter du rivage de la mer, il se retira à Vernon où il mourut le 4 mars 1793. Peu de mois après, son auguste fille, madame la duchesse d'Orléans, se vit dépouillée de tous ses biens; le château d'Eu fut séquestré, le mobilier fut saisi, la plus grande partie fut vendue à l'encan. Heureusement que les tableaux, considérés comme objets d'arts, furent déposés au chef-lieu du district de Dieppe, d'où ils furent retirés et rapportés à Eu, lorsque, par suite d'un arrêté des comités de la convention, madame la duchesse d'Orléans fut remise en possession de ses biens-meubles.

Le château, dépouillé de son mobilier, fut considéré comme domaine national. Il eût été vendu, sans les entraves que mirent à son aliénation plusieurs fonctionnaires publics qui, à

·tte époque, conservèrent un respectueux dé-
›uement pour la légitime propriétaire, et ne
erdaient pas l'espoir d'un retour à l'ordre et à
‹ justice.

On y établit à grands frais en 1795 un hôpital
›ilitaire; les succès des armes françaises dans
· nord rendirent cet établissement inutile; il
ıt supprimé, sans qu'il y fût jamais entré de ma-
ıdes. Le château, dès-lors affecté à un service
›ilitaire, entra dans les attributions du corps du
génie, ce qui le préserva de la rapacité des spé-
›ulateurs de la bande noire qui l'eussent détruit
›t vendu pièce à pièce. Enfin, lors de la dotation
du sénat, ce château avec ses dépendances fut
affecté à l'habitation du titulaire de la sénatorerie
de Rouen. Le général comte Rampon, sénateur,
en vint prendre possession, et y résida pendant
quelques jours en 1805. Témoignant le plus pro-
fond respect pour la mémoire de monseigneur
le duc de Penthièvre, ce brave général ordonna la
parfaite conservation des appartemens qui avaient
été habités par ce prince, et ce fut avec un véri-
table regret que, considérant l'étendue des bâti-
mens qui étaient hors de toute proportion avec
les moyens de représentation d'un sénateur, il
vit l'administration du sénat ordonner la suppres-
sion de tout le corps de logis du côté de la val-
lée de Bresle, contenant l'escalier, la salle des

gardes, l'intendance, les cuisines, etc., etc. Les mêmes motifs déterminèrent aussi la démolition du petit château, considéré comme étant désormais inutile.

Malgré cette réduction considérable, le château n'était pas encore en harmonie avec l'état qu'on pouvait supposer à un sénateur; c'est ce qui détermina le chef du gouvernement à réunir cet édifice et ses dépendances au domaine de la couronne. Sans présumer quel était le dessein ultérieur qu'on avait en faisant cette acquisition, on est porté à croire qu'il était question d'en faire une des résidences impériales, à laquelle eussent été réunies les forêts d'Eu et d'Aumale, dont l'estimation contradictoire entre l'administration de la couronne et celle de l'état fut faite en 1812. Les événemens politiques et militaires de 1813 firent ajourner l'exécution de tout projet à cet égard.

Le château d'Eu fut rendu en 1814 à sa légitime propriétaire, madame la duchesse douairière d'Orléans, qui ordonna sur-le-champ les réparations que nécessitait l'édifice. On y exécuta les travaux intérieurs, et on y plaça le mobilier nécessaire pour rendre cette demeure habitable. Cette vertueuse princesse est venue visiter son domaine, et a résidé pendant quelques jours à son château, à la fin de septembre 1818. Depuis,

elle ne put y revenir, mais elle fut si touchée des sentimens que lui témoignèrent les habitans de cette contrée, qu'elle a daigné en consigner le souvenir et en exprimer sa sensibilité dans son testament.

Lorsque LL. AA. RR. Monseigneur le duc, Madame, Mademoiselle d'Orléans, sont venus au château d'Eu (1), ils ont reconnu que les sentimens d'amour et de vénération que ce pays témoigna toujours à leurs augustes auteurs font partie de leur héritage.

---

(1) S. A. R. M. le duc d'Orléans a fait restaurer et compléter la collection des portraits laissés par mademoiselle de Montpensier, et cette précieuse collection attire aujourd'hui la curiosité des voyageurs dans ce beau séjour.

Estancelin.

N° 170.

Girodet (Trioson).

PORTRAIT DU KATCHEF DAHOUTH.

1804.

hauteur 58 pouces.
largeur 41 pouces.

Le Katchef Dahouth, représenté dans ce tableau à l'âge de soixante-dix ans, était natif de Géorgie et officier de Mamelucks. Il vint en France avec l'armée d'Égypte.

N° 171.

Girodet (Trioson).

TÊTE DE TYDÉE,

UN DES SEPT CHEFS DEVANT THÈBES.

Cette tête était destinée à entrer dans la composition du tableau qui devait représenter le *serment des sept chefs devant Thèbes* : la mort n'a pas permis que Girodet honorât l'école française de ce nouveau chef-d'œuvre ! hauteur 22 pouces. largeur 18 pouces.

Tydée, fils d'OEnée roi de Calydon, et de Péribée, ayant été banni de sa patrie pour avoir tué involontairement un de ses amis, se retira à la cour d'Adraste, roi d'Argos, qui lui donna sa fille Déiphile en mariage. Adraste le chargea d'aller réclamer auprès d'Étéocle les droits de Polynice à la couronne de Thèbes. Tydée, mécontent de la réception que lui fit Étéocle, l'appela lui et les grands de sa cour en combat singulier, et les vainquit. En revenant à Argos, il fut attaqué par cinquante Thébains qui s'étaient placés en embuscade

sur le chemin. Il les tua tous, à l'exception d'un seul qui alla porter à Thèbes la nouvelle de leur défaite. Tydée fut un des sept chefs qui marchèrent contre Thèbes. Après avoir fait dans cette guerre des prodiges de valeur, il fut enfin blessé par Ménalippe. Il en fut si furieux, qu'ayant tué son ennemi, il lui coupa la tête et la déchira avec ses dents. Minerve fut si offensée de cette action barbare, qu'elle lui retira sa protection et le laissa périr. Son corps fut porté à Argos, où on lui éleva un tombeau qui existait encore du tems de Pausanias. Tydée fut père du vaillant Diomède.

* * *

N° 172.

Girodet et Gros.

TÊTE D'UN JEUNE TURC.

Cette tête, plus grande que nature, peinte par Girodet, n'était pas finie, lorsque ce grand peintre fut enlevé aux arts qui déploreront long-tems la perte d'un génie si brillant et si poétique. C'est M. Gros dont le digne pinceau a achevé, dans cette étude, ce que son illustre rival n'avait pas eu le tems de terminer.

hauteur 22 pouces.
largeur 18 pouces.

N° 173.

Bidault.

SOUVENIR DES BORDS DE L'ISÈRE.

1824.

hauteur 15 pouces.
largeur 21 pouces.

Je vous revois, lieux chers à mon enfance,
Fleuve, témoin de mes premiers plaisirs;
J'ai respiré l'air pur de l'innocence,
J'ai retrouvé mes rians souvenirs!

Quel doux prestige embellit cette rive!
Celle que j'aime, absente de ces lieux,
Retient mon ame auprès d'elle captive,
Et leur aspect séduit encor mes yeux.

Je suis content; le retour du jeune âge
M'ôterait plus qu'il ne peut m'apporter,
Et sur ces bords qui m'en rendent l'image,
Un trouble heureux vient en vain m'arrêter.

Oui, ce beau fleuve, il est vrai, me retrace
Des plaisirs purs que je ne goûte plus;

Mais de plus doux ont occupé leur place ;
Dois-je pleurer les biens que j'ai perdus ?

Non, du passé l'image n'est qu'un songe :
Qu'il se dissipe ! ai-je besoin d'erreur ?
Que l'infortune embrasse un vain mensonge ;
La vérité suffit à mon bonheur.

S. Delorme.

N° 174.

Crépin.

hauteur 24 pouces.
largeur 40 pouces.

CHATEAU DE NEUILLY.

VUE DE LA FAÇADE DU CÔTÉ DE L'AVENUE.

1825.

N° 175.

Swebach.

hauteur 19 pouces.
largeur 41 pouces.

LA MALLE-POSTE EN ROUTE.

1821.

N° 176.

Monvoisin.

MENTOR

ÉLOIGNANT TÉLÉMAQUE D'EUCHARIS.

1824.

Télémaque était demeuré seul avec Mentor; il embrasse ses genoux, il verse un torrent de larmes.... Mentor le console, l'encourage, et lui dit: « Fils du sage Ulysse, que les dieux ont tant « aimé et qu'ils aiment encore, voyez le fruit de « votre témérité : vous demandez la mort, et c'est « l'unique espérance qui vous reste : la déesse trou- « blée ressemble à une furie infernale; Eucharis « brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs « de la mort; toutes ces nymphes jalouses sont « prêtes à s'entredéchirer; et voilà ce que fait le « traître amour qui paraît si doux! Rappelez tout « votre courage. A quel point les dieux vous aiment- « ils, puisqu'ils vous ouvrent un si beau chemin

hauteur 112 pouces.
largeur 96 pouces.

« pour fuir l'amour et pour revoir votre chère « patrie! Calypso elle-même est contrainte de vous « chasser; le vaisseau est tout prêt, que tardons- « nous à quitter cette île où la vertu ne peut ha- « biter? »

En disant ces paroles, Mentor le prit par la main et l'entraînait vers le rivage. Télémaque suivait à peine, regardant toujours derrière lui; il considérait Eucharis. Ne pouvant voir son visage, il regardait ses beaux cheveux noués, ses habits flottans et sa noble démarche; il aurait voulu baiser les traces de ses pas. Lors même qu'il la perdit de vue, il prêtait encore l'oreille, s'imaginant entendre sa voix. Quoiqu'absente, il la voyait; elle était peinte et comme vivante devant ses yeux; il croyait même parler à elle, ne sachant plus où il était et ne pouvant écouter Mentor.

Fénélon,

(Télémaque, liv. VII.)

N° 177.

Monvoisin.

JEUNE PATRE ROMAIN

ENDORMI SOUS LA GARDE DE SON CHIEN.

1825.

hauteur 54 pouces.
largeur 69 pouces.

Il est une place au bocage,
Où, s'arrondissant en berceaux,
Le lierre et la vigne sauvage
Au chêne enlacent leurs rameaux.
C'est là qu'étendu sous l'ombrage,
Un berger du prochain village
Du sommeil goûte la douceur;
Et près de lui son chien fidèle
Veille, attentive sentinelle,
Sur les troupeaux et le pasteur.

Tu dors! jeune fils des montagnes,
Et mon regard autour de toi
Reconnaît ces vastes campagnes
Où florissait le peuple-roi!....

Tu dors, bercé par d'heureux songes;
La gloire et ses brillans mensonges
Ne tourmentent pas ton repos;
Et sa voix ne vient pas te dire
Que ton pied foule un vieil empire
Et la poussière des héros!

Ces grands noms qu'aux siècles qui naissent
Lèguent les siècles expirans,
Et qui toujours nous apparaissent
Debout sur les débris des ans,
De nos cœurs sublimes idoles,
Sont pour toi de vaines paroles
Dont les sons ne t'ont rien appris;
Et si ta bouche les répète,
C'est comme l'écho qui rejette
Des accens qu'il n'a pas compris.

Conserve donc cette ignorance,
Gage d'un paisible avenir,
Et qu'une molle indifférence
T'épargne même un souvenir!
Que tes jours passent sans nuages!
Si du fleuve écoulé des âges
Tu voulais remonter les bords,
Que verrais-tu sur le rivage?
Des fers usés par l'esclavage,
Du sang, des débris et des morts.

Que dirais-tu lorsque l'histoire
Offrirait à tes yeux surpris
Des héros expiant la gloire
D'avoir vaincu pour leur pays !
Ici, les fils de Cornélie,
Martyrs, qu'une foule avilie
Punit d'avoir vécu trop tard ;
Là, trahi du dieu des batailles,
Caton déchirant ses entrailles,
Pour fuir le pardon de César.

Près de ces illustres victimes
Que pleure encor la liberté,
Tu verrais à force de crimes
Les grands fonder l'impunité.
Lorsque sa rage est assouvie,
Un Sylla terminant sa vie,
Tranquille au toit de ses aïeux ;
Un Tibère que l'on encense,
Et qu'à sa mort un peuple immense
Ose placer au rang des Dieux !

Alors, à cette heure voilée
Où l'ombre remplace le jour,
Quand les échos de la vallée
Redisent de doux chants d'amour,
Seul, peut-être, au pied des collines
D'où Rome sort de ses ruines,

Viendrais-tu sans chien, sans troupeaux,
Et regrettant ton ignorance,
Fuirais-tu les jeux et la danse
Pour soupirer sur des tombeaux ?....

Alex. Dumas.

N° 178.

Géricault.

MAMELUCK.

Ce Mameluck, peint à mi-corps, est habillé de bleu avec un dolman rouge. Il a un poignard à sa ceinture.

hauteur 12 pouces.
largeur 9 pouces.

N° 179.

Blondel

LA VISITATION DE LA VIERGE.

hauteur 62 pouces.
largeur 46 pouces.

« En ce tems-là, Marie partit avec promptitude,
« et s'en alla au pays des montagnes de Judée,
« en une ville de la tribu de Juda; et étant en-
« trée dans la maison de Zacharie, elle salua Éli-
« sabeth. Aussitôt qu'Élisabeth eut entendu la voix
« de Marie qui la saluait, son enfant tressaillit
« dans son sein, et elle fut remplie du Saint-Es-
« prit; et élevant la voix, elle s'écria : Vous êtes
« bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos
« entrailles est béni. Et d'où me vient ce bonheur
« que la mère de mon Seigneur vienne vers moi?
« Car votre voix n'a pas plutôt frappé mon oreille
« lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant
« a tressailli de joie dans mon sein. Et vous êtes
« bienheureuse d'avoir cru, parce que ce qui vous
« vous a été dit de la part du Seigneur sera accom-

« pli. Alors Marie dit ces paroles : Mon ame glo-
« rifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie
« en Dieu mon sauveur. »

(Evangile selon saint Luc.)

N° 180.

Gafsies.

hauteur 18 pouces.
largeur 22 pouces.

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE SAINT-NICOLAS,

(A BOULOGNE-SUR-MER).

1826.

N° 181.

Girodet.

INCONNUE.

hauteur 17 pouces.
largeur 16 pouces.

N° 182.

Gudin.

PAYSAGE. hauteur 38 pouces, largeur 24 pouces.

MOULIN A VENT DE MARIAKERK, PRÈS D'OSTENDE.

1826.

N° 183.

Granet.

LA BÉNÉDICTION DES FRUITS DE LA TERRE. hauteur 28 pouces, largeur 37 pouces.

1826.

N° 184.

Gudin.

MARINE.

(*Peint en 1822.*)

hauteur 68 pouces.
largeur 108 pouces.

En septembre 1796, le duc d'Orléans s'était embarqué à Hambourg, pour passer aux-États-Unis, sur le vaisseau marchand américain l'*América*, capitaine Ewing, du port de 320 tonneaux. Il n'était connu à bord que d'une seule personne (Beaudoin) qui avait été son palefrenier, et qui l'accompagnait en Amérique. Étant muni de passeports danois qu'il avait exhibés au capitaine, il passait à bord pour être de cette nation. Il n'y avait outre lui qu'un seul passager de *cabine*, un émigré français, ancien habitant de Saint-Domingue, qui, loin de soupçonner que son camarade de *cabine* fût le duc d'Orléans, eut beaucoup de peine à se le persuader, lorsqu'on le lui apprit en arrivant à Philadelphie. Il y avait encore huit

ou neuf passagers dans le *steeràge* (1), dont un était un jeune prêtre hanovrien que les matelots américains tourmentaient en lui disant qu'il était un Jonas, et que comme tel ils le jetteraient à la mer, s'il survenait du mauvais tems. Un autre passager du *steerage* était un gros paysan alsacien, qui fuyait la réquisition avec cinq cents louis en or dans sa malle, somme qui lui fut volée à Philadelphie par un aventurier qui lui servait de domestique et d'interprête, et dont il avait payé le passage à bord de l'*America*. Les autres passagers du *steerage* étaient des paysans allemands qui s'étaient vendus pour leur passage. Le cuisinier du bord était un nègre.

Le 27 septembre 1796, dans la matinée, un brouillard très-épais, commençant à se dissiper, fit voir qu'on était très-près de Calais; un petit corsaire français y conduisait deux bâtimens danois qu'il venait de prendre allant en Angleterre, et vint visiter l'*America* lorsque l'éclaircis du tems lui permit de l'apercevoir. L'*America* mit en panne aussitôt pour se laisser fouiller. L'émigré fut saisi d'une grande frayeur lorsqu'il vit le canot du corsaire français s'approcher de l'*America*, et se hâta de quitter le pont pour se retirer dans la cabine.

(1) Steerage, dans les vaisseaux américains, est une chambre intermédiaire entre la cabine et le grand mât.

Étant sur l'escalier, il s'aperçut qu'il n'était pas suivi par le duc d'Orléans qui restait sur le pont et dont le calme l'impatientait, et se tournant vers lui avec un peu d'humeur, il lui dit : « Ma « foi, Monsieur, si vous étiez Français comme moi, « vous ne seriez pas aussi à votre aise dans ce « moment-ci. »

Les corsaires étant montés à bord, le capitaine Ewing leur montra ses papiers qui étaient fort en règle, et après les avoir lus : « Ah ! fort bien ! « lui dirent-ils, de Hambourg à Philadelphie, c'est « de port neutre à port neutre, nous n'avons rien « à dire à cela ; continuez votre route, bon voyage ; « mais serrez la côte d'Angleterre, elle vaut mieux « que celle de France ; » et après avoir donné ce sage conseil, ils quittèrent le bord, sans s'occuper des passagers. Le duc d'Orléans s'empressa de descendre dans la cabine pour porter cette bonne nouvelle à l'émigré qu'il trouva presque évanoui, et qui s'écria : « Ils sont partis ! Ah ! que le diable « les emporte, mais ils m'ont donné là une fière « venette. »

Le tableau représente le moment où le corsaire visite l'*America*. On voit la côte de Calais et la ville à travers le brouillard, les deux bâtimens danois capturés cinglant vers le port, sur le premier plan ; le vaisseau l'*America* en panne avec son grand pavillon américain, le petit corsaire

(un lougre) avec son pavillon tricolore et son canot le long de l'*America;* les hommes du corsaire montant à bord; sur le pont de l'*America*, l'équipage et les passagers en mouvement, le capitaine Ewing présentant ses papiers au capitaine du corsaire, le duc d'Orléans assis sur le bastingage, regardant froidement cette scène, et l'émigré descendant précipitamment l'escalier de la cabine.

* * *

N° 185.

Vernet (Horace).

BATAILLE DE VALMY (1).

20 SEPTEMBRE 1792.

1826.

hauteur 66 pouces.
largeur 108 pouces.

Le territoire français était envahi. Une armée combinée de Prussiens, d'Autrichiens, de Hessois, etc. marchait sur Paris sous les ordres du duc de Brunswick. Le roi de Prusse y était en personne,

(1) Le moment représenté dans le tableau est celui où Kellermann eut un cheval tué sous lui. Ce général, renversé par la chute de son cheval, porte un grand cordon tricolore, qui était alors celui de l'ordre de Saint-Louis, devenu la décoration militaire. L'officier général qu'on voit à sa gauche est le général Pully, qui commandait les cuirassiers, et une brigade de grosse cavalerie faisant partie de la division du duc de Chartres. Derrière lui, et à pied, est le général Sénarmont, de l'artillerie, blessé à la cuisse. Sur la droite du général Kellermann est un groupe d'officiers généraux où se trouvent le général Valence, le duc de Chartres et le duc de

et un groupe nombreux de princes se faisait remarquer dans son état-major. Le général Dumou-

---

Montpensier son frère, qui était alors son aide de camp (*). Le général Schauenbourg, chef de l'état-major du général Kellermann, et plusieurs autres, et plus loin les généraux Lynch et Muratel, qui commandaient des brigades d'infanterie dans la division du duc de Chartres. C'est cette division qui entoure le plateau du moulin de Valmy, dont la défense lui était confiée, et qui forme le premier plan du tableau. C'est ce moulin qu'on voit sur la gauche du tableau; l'ambulance est établie auprès de la maison du meûnier. Les troupes qu'on voit se prolonger entre le moulin et le village de Gisaucourt étaient de la division du général Valence; celles qui s'étendent depuis le moulin jusqu'à la droite du tableau étaient de la division du duc de Chartres. Le bataillon de volontaires nationaux qu'on voit en colonne auprès du moulin, est le 1er. bataillon de Saône et Loire; devant lui se trouvent le 30^{e}. (Perche) colonel de Baudre, le 44^{e}. (Orléans) colonel Lagrange, le 81^{e}. (Conty) colonel Dupuch, le 90^{e}. (Chartres), le 94^{e}. (Salm-Salm) colonel Rothenbourg, le 96^{e}. (Nassau) colonel Rewbell, etc.; et enfin le bataillon qui marche en bataille sur la droite du tableau est le 1er. régiment de ligne (colonelgénéral) commandé par le colonel Bris de Montigny.

L'armée française fait face vers Châlons et Paris. Devant elle sont les batteries prussiennes, derrière lesquelles on voit la cense de la Lune et toutes les lignes et les colonnes de l'armée du duc de Brunswick.

(*) Le duc de Montpensier se conduisit dans cette bataille de manière à mériter l'honorable témoignage que Kellermann a consigné dans la relation officielle dont voici l'extrait :

« Du quartier général de Dampierre-sur-Auve, le 21 septembre 1792, à neuf heures du soir.

. . . . . .

« Embarrassé du choix, je ne citerai parmi ceux qui ont montré un grand « courage, que M. Chartres et son aide-de-camp, M. Montpensier, dont l'ex- « trême jeunesse rend le sang-froid, à l'un des feux les plus soutenus qu'on « puisse voir, extrêmement remarquable. »

(*Moniteur*, 22 septembre 1792.)

riez venait de remplacer le général Lafayette dans le commandement de l'armée française qui était campée près de Sedan, tandis que le général Kellermann succédait au maréchal Luckner dans le commandement de celle qui était campée sous Metz. L'armée de Dumouriez ne comptait que trente-trois mille hommes dans ses rangs, et celle de Kellermann n'en comptait que vingt-sept mille. Mais la proclamation du danger de la patrie avait fait partir de toutes parts des bataillons de volontaires et de fédérés, qui arrivaient à marches forcées pour s'opposer aux progrès de l'armée étrangère qui pénétrait en France. En trois jours, la seule ville de Paris avait mis sur pied, armé, équipé, et envoyé à l'armée quarante-huit bataillons d'infanterie, formant trente-deux mille hommes effectifs. Cependant ces troupes, plus ardentes qu'aguerries et disciplinées, étaient presque toutes retenues à Châlons-sur-Marne par des ordres que dictait la crainte qu'elles ne devinssent nuisibles au bon ordre des armées agissantes; Luckner, décoré du vain titre de généralissime, était chargé du commandement de cette grande réserve, qui paraissait destinée plutôt à en imposer à l'ennemi par sa masse, qu'à le combattre réellement.

Aussitôt que le général Dumouriez avait pris le commandement de l'armée campée près de Se-

dan, il s'était porté sur l'Argonne, dont les défilés lui paraissaient la ligne de défense la plus efficace pour arrêter la marche rapide de l'armée ennemie. Ce fut en y prenant position à Grandpré, qu'il apprit la perte de Verdun, et qu'il écrivit au conseil exécutif cette lettre remarquable que les événemens postérieurs ont rendue si glorieuse :

« Verdun est pris, et j'attends les Prussiens. Le « camp de Grandpré et celui des Islettes sont les « Thermopyles de la France, mais je serai plus « heureux que Léonidas. »

Il le fut en effet ; mais différentes causes ébranlaient la confiance que méritait le plan de défense qu'il avait conçu, et pour le soutenir, il fut obligé de lutter constamment avec le conseil exécutif et avec plusieurs de ses généraux qui considéraient la Marne comme la véritable ligne de défense, et qui s'efforçaient de lui faire prendre cette timide attitude. En sorte qu'au lieu de presser la jonction de l'armée de Kellermann avec la sienne, le conseil exécutif engageait Kellermann à rester sur la Haute-Marne, tantôt à Saint-Dizier, et tantôt à Vitry-le-Français. Il est probable qu'on espérait, par cette inaction, amener Dumouriez à adopter le système qu'on préférait à Paris, et à se replier derrière la Marne ; mais il resta seul et inébranlable dans ses camps de Grandpré et des Islettes, jusqu'à ce que son aîle gauche eût été bat-

tue et enfoncée à la Croix-aux-Bois le 14 septembre. Ce succès ouvrait à l'armée du duc de Brunswick un débouché dans les plaines de la Champagne, où il se jeta aussitôt avec la plus grande partie de ses forces : Dumouriez fut obligé d'abandonner Grandpré; mais il conserva les Islettes et la Chalade, et il se replia sur Sainte-Menehould, en prenant ces deux postes importans pour pivot, et faisant un grand quart de conversion en arrière. En faisant ce mouvement rétrograde dans la journée du 16 septembre, une terreur panique se répandit dans l'armée; la cavalerie passa au galop sur l'infanterie, tous les corps se mêlèrent et le désordre devint général ; mais les ennemis ne s'en aperçurent point: le chaos fut débrouillé avant qu'ils en eussent connaissance, et l'armée occupa en bon ordre le camp de Sainte-Menehould. Par cette nouvelle position, Dumouriez restait maître de la grande route de Verdun à Châlons, et forçait les Prussiens à établir leurs communications par des chemins et dans un pays que la mauvaise saison commençait à rendre impraticables.

Ce fut dans cette position que Dumouriez pressa de nouveau son collègue Kellermann de se joindre à lui, et que celui-ci s'y décida enfin. L'armée de Kellermann prit donc position sur la gauche de celle de Dumouriez, le 19 septembre au soir, entre Valmy et Dommartin-la-Planchette. Elle campa sur

deux lignes, la première sous les ordres du lieutenant-général Valence, la seconde sous ceux du lieutenant-général duc de Chartres. L'avant-garde de Kellermann, commandée par le général Desprez de Crassier, prit poste à Hans, ayant derrière elle à Valmy le général Stengel avec un corps de troupes légères de l'armée de Dumouriez. Gisaucourt fut occupé par le colonel Tolozan avec le 1er régiment de dragons.

Cependant l'armée prussienne, défilant par Grandpré et la Croix-aux-Bois, s'avançait dans les plaines de la Champagne, et pénétrait jusqu'à la route de Châlons, en sorte qu'elle s'interposait entre l'armée française et Paris.

Le 20 septembre, avant le jour, les hussards prussiens de Kœhler surprirent le 1er régiment de dragons dans Gisaucourt, qui, comme on l'a déjà dit, était derrière le camp de Kellermann. Le colonel Tolozan n'eut que le tems de faire monter son régiment à cheval et de sortir du village où il perdit tous ses équipages. Heureusement les hussards prussiens n'avaient point d'infanterie avec eux, en sorte qu'ils n'osèrent pas rester à Gisaucourt, et que ce poste important, ayant été peu après repris par les troupes françaises, ne leur fut plus enlevé. Vers six heures et demie du matin, on entendit une forte canonnade du côté de Hans où était l'avant-garde, et on battit la générale au camp.

Desprez de Crassier fit avertir Kellermann qu'étant attaqué par des forces considérables, il allait se replier : il ajoutait que le brouillard épais de cette matinée ne lui permettait pas de bien reconnaître le corps qui l'attaquait, mais qu'il croyait que c'était toute l'armée prussienne qui s'avançait en masse. Desprez de Crassier suivit de près cet avis, et revint au camp avec toute l'avant-garde. Kellermann le dirigea aussitôt sur Gisaucourt, afin d'assurer la conservation de ce poste important. En même tems, il plaça sa première ligne, sous les ordres du général Valence, devant Orbeval, entre la rivière d'Auve et la colline de Valmy, perpendiculairement à la chaussée de Châlons. La seconde ligne, commandée par le duc de Chartres, fut placée parallèlement à la chaussée, et perpendiculairement à la première, sur la crête de la colline de Valmy, en sorte que les deux lignes formaient une équerre. Une forte batterie d'artillerie de position fut établie au moulin de Valmy, qui était le point le plus élevé de ces coteaux. Quelle qu'eût été la promptitude du duc de Chartres à se mettre en mouvement, la nécessité de détendre le camp et de charger les chevaux de bât (1) lui avait fait perdre tant de tems qu'il était

(1) Sur les douze bataillons qui composaient l'infanterie de la division commandée par le duc de Chartres, il n'y en avait qu'un

près de huit heures lorsqu'il arriva au moulin de Valmy avec la tête de son infanterie. « Arrivez « donc, arrivez donc, » lui dit le général Stengel, « car je ne peux pas quitter le poste où je suis « sans y être relevé, et pourtant si je ne devance « pas les Prussiens là dessus, » ajouta-t-il en montrant la côte de l'Hyron, « nous serons écrasés « ici tout-à-l'heure. » En même tems, après avoir ordonné à son infanterie de le suivre comme elle pourrait, il partit au grand trot avec quelques escadrons de troupes légères qu'il avait sous ses ordres et les deux compagnies d'artillerie à cheval des capitaines Barrois et Anique, traversa rapidement le village de Valmy et le vallon qui le séparait de la côte de l'Hyron, et y arriva au moment où une

---

seul de volontaires nationaux, qui était le premier bataillon de Saône-et-Loire. Ce bataillon était animé d'un si bon esprit et d'une telle émulation avec les troupes de ligne, que les soldats commandés pour la garde des équipages refusèrent de faire ce service, et que le commandant n'en trouva point qui voulussent les remplacer. Lorsqu'on en rendit compte au duc de Chartres, devant le front du bataillon, un soldat sortit des rangs et lui dit, au nom de ses camarades: « Mon général, nous sommes ici pour défendre « la patrie, et nous vous demandons de ne pas exiger qu'aucun de « nous quitte le drapeau de notre bataillon pour aller garder des « équipages. » — « Eh bien, mon camarade », lui répondit le duc de Chartres, « je ne l'exigerai point; vos équipages se garderont « tout seuls aujourd'hui, et votre bataillon marchera tout entier « avec nos camarades de la ligne, auxquels vous montrerez que « vous êtes aussi bien qu'eux des soldats français. »

colonne prussienne s'avançait pour l'occuper : mais il repoussa cette colonne, et défendit l'Hyron pendant toute la journée avec la plus grande vigueur.

Le général Dumouriez, voyant que l'attaque se dirigeait sur l'armée de Kellermann, vint trouver son collègue (1) et l'instruisit lui-même des dispositions qu'il avait faites pour le soutenir. Il avait partagé son armée en trois corps qu'il avait mis en mouvement sur-le-champ, sans compter la réserve qu'il avait laissée dans le camp de Sainte-Menehould, et le corps du général Arthur Dillon qui occupait les Islettes. Le corps de gauche, fort de neuf bataillons et de huit escadrons, sous les ordres du général Chazot, se porta par la chaussée de Châlons, sur les hauteurs de Dampierre-sur-Auve et de Gisaucourt, pour soutenir le général Desprez de Crassier et la gauche du général Valence. Celui du centre, de seize bataillons, sous les ordres du général Beurnonville, fut dirigé sur la côte de l'Hyron pour soutenir le général Stengel ; et celui de droite, de douze bataillons et de huit escadrons, sous les ordres du général Leveneur, fut chargé de s'étendre sur la droite

(1) Dumouriez et Kellermann étaient alors généraux en chef et indépendans l'un de l'autre, quoique Dumouriez fût plus ancien officier général que Kellermann.

de Beurnonville, afin de tâcher d'entamer l'arrière-garde des Prussiens, et de tomber sur leurs équipages.

La canonnade, qui avait déjà commencé au moulin de Valmy, avant que le duc de Chartres y eût relevé le général Stengel, devint très-vive vers dix heures (1). Les Prussiens établirent contre le moulin deux batteries principales qu'ils renforcèrent ensuite successivement. L'une d'elles était sur le prolongement de la colline du moulin, et l'autre sur la colline en face du côté de la chaussée, devant la cense dite de la Lune, que cette journée a rendue célèbre, et où le roi de Prusse fixa le lendemain son quartier-général. Ces batteries firent perdre beaucoup de monde à l'armée française, mais cette perte n'ébranla point la fermeté des troupes, et il n'y eut qu'un instant de désordre dans deux bataillons de la division commandée par le duc de Chartres (2), entre lesquels un obus fit sauter deux caissons pleins de cartouches. Cette explosion les dispersa momen-

(1) Ce fut alors que le cheval que montait le général Kellermann fut blessé, et que le général Sénarmont, de l'artillerie, eut la cuisse froissée par un boulet, ce qui l'obligea de quitter le champ de bataille. Le colonel Lormier (des grenadiers volontaires) fut tué un peu plus tard.

(2) Ces deux bataillons étaient les anciens régiments allemands, au service de France, de Salm-Salm et de Nassau, (le 94e. et le 96e.) commandés par les colonels Rothenbourg et Rewbell.

tanément, mais ils se rallièrent promptement, malgré le feu auquel ils étaient exposés, et reprirent immédiatement leur place dans la ligne. L'ardeur des troupes était même si grande ce jour-là, que tous les cavaliers, carabiniers et dragons, dont les chevaux étaient tués ou blessés, couraient aussitôt, la carabine sur l'épaule, se placer dans les rangs de l'infanterie.

Vers onze heures, le brouillard s'étant entièrement dissipé, on découvrit l'armée ennemie qui s'avançait dans le plus grand ordre sur plusieurs colonnes, et qui se déploya avec autant de précision qu'elle aurait pu le faire sur une esplanade, dans la grande plaine qui s'étend de Somme-Bionne vers la Chapelle-sur-Auve. L'œil pouvait alors embrasser plus de cent mille hommes prêts à se livrer bataille, et ce spectacle était d'autant plus imposant qu'on n'était pas encore habitué à voir des armées aussi nombreuses que celles qu'on a vues depuis, et qu'à cette époque il y avait trente ans que l'Europe n'avait mis sur pied une aussi grande réunion de combattans.

Le déploiement de l'armée prussienne fut très-lent, et ce ne fut que vers deux heures, quelque tems après qu'il eut été complètement achevé, qu'on la vit se rompre en colonnes d'attaque. Il semblait alors qu'elle allait engager le combat, et des cris de *Vive la Nation*, *Vive la France*, se

firent entendre aussitôt dans tous les rangs de l'armée française; mais, soit que la belle contenance des troupes ait fait pressentir au duc de Brunswick qu'il éprouverait plus de résistance qu'il ne l'avait calculé d'abord; soit, ce qui est assez probable, qu'il ait voulu attendre le corps autrichien du général Clerfait, qui n'arriva que dans la nuit, les colonnes prussiennes se formèrent et se déployèrent trois fois successivement sans jamais se décider à l'attaque : le combat se réduisit à une simple canonnade qui dura toute la journée, et qui ne cessa que lorsque l'obscurité de la nuit eut rendu impossible de la continuer davantage. Les officiers d'artillerie évaluèrent le nombre de coups de canon tirés par les deux armées à plus de quarante mille, et les munitions du parc d'artillerie de l'armée de Kellermann furent presque épuisées.

Tel fut le premier succès des armées françaises dans cette longue guerre où elles recueillirent ensuite tant de lauriers. Considéré en lui-même, on peut n'y voir qu'une canonnade où chacune des armées belligérantes se maintint dans sa position; mais l'armée prussienne manqua son but, tandis que l'armée française atteignit le sien; et lorqu'on raisonne sous le point de vue stratégique; lorsqu'on considère l'époque, les circonstances, l'effet moral et politique de cette canonnade, les

conséquences qu'elle a entraînées, on doit reconnaître qu'elle a bien mérité d'être considérée comme une bataille et comme une victoire. En effet, ce fut dans cette glorieuse journée que les armées étrangères commencèrent à éprouver combien la résistance d'une grande nation, qui défend son indépendance et sa liberté, peut devenir formidable. Valmy décida le roi de Prusse et le duc de Brunswick à demander immédiatement un armistice aux généraux français; cet armistice fut bientôt suivi de l'évacuation totale du territoire français, et de l'abandon d'une entreprise dans laquelle ils s'étaient si imprudemment engagés.

* * *

N° 186.

Génod.

UNE CUISINIÈRE APPRÊTANT DES LÉGUMES.

hauteur 17 pouces.
largeur 13 pouces.

(C'EST MADAME GÉNOD QUE SON MARI A REPRÉSENTÉE SOUS LES TRAITS DE LA CUISINIÈRE).

1826.

TABLEAUX
SANS NUMÉROS.

TABLEAUX

SANS NUMÉROS.

Bourbon (Mme la Duchesse de).

VUE

DE L'INTÉRIEUR DU FORT SAINT-JEAN, A MARSEILLE.

Madame la duchesse de Bourbon a donné à Monseigneur ce tableau qu'elle a peint d'après nature au mois de septembre 1793, pendant qu'elle était détenue au fort Saint-Jean. Elle y a représenté monseigneur le duc de Montpensier et monseigneur le comte de Beaujolais, quoiqu'à cette époque ils n'eussent pas encore obtenu la permission de se promener dans le fort. Ils étaient alors dans les cachots de la tour, dont ils ne sortirent pas une seule fois pendant les onze mois qu'ils y passèrent. Dans ce tableau, monseigneur le duc de Montpensier est assis sur un parapet, et monseigneur le comte de Beaujolais entre dans une arcade au fond de la cour. M. Jacquelin est sur

hauteur 15 pouces.
largeur 12 pouces.

la terrasse, devant la chambre qu'occupait monseigneur le prince de Conty. La chambre dans laquelle on voit du feu est celle qu'occupait madame la duchesse de Bourbon.

Bourdon (Sébastien).

LE TRIOMPHE DE BACCHUS.

(Ce tableau a été restitué par le Roi, en 1817.) hauteur 48 pouces. largeur 67 pouces.

Coypel.

SUJET ALLÉGORIQUE.

La Vérité, assistée par la Sagesse et par le Tems, dissipe les ténèbres de l'Erreur et renverse l'Ignorance et la Calomnie. hauteur 144 pouces. largeur 114 pouces.

(Ce tableau a été restitué par le Roi, en 1817.)

Debret.

hauteur 68 pouces.
largeur 55 pouces.

SAINT CHARLES BORROMÉE.

Delaroche.

DESCENTE DE CROIX.

hauteur 114 pouces.
largeur 55 pouces.

(Ce tableau a été donné à Monseigneur par S. A. R. madame la duchesse d'Orléans).

Garneray (L.).

VUE DE L'ÎLE D'OR A LA CHINE.

hauteur 13 pouces.
largeur 22 pouces.

(Peint en 1822).

Giroust (Antoine).

LES ENFANS DE SAINTE FÉLICITÉ

CONDUITS AU MARTYRE.

hauteur 108 pouces.
largeur 72 pouces.

Celui des enfans que la sainte tient encore est le comte de Beaujolais. Les deux jeunes gens dans le coin du tableau sont le duc de Chartres et le duc de Montpensier. Madame de Genlis est peinte en Félicité.

(Ce tableau a été peint pour la chapelle de Saint-Leu, en 1789, et a été restitué par le Roi, en 1817).

Gros (Louis).

(D'après Berlin.)

hauteur 13 pouces.
largeur 9 pouces.

COPIE D'UN PETIT PAYSAGE.

Konig (de Berne).

VUE

DU VILLAGE D'INTERLACHEN ET DU JUNGFRAU,

DANS LE CANTON DE BERNE.

hauteur 14 pouces.
largeur 19 pouces.

(*Point sur cuivre.*)

Le même.

VUE

DU LAC DE BRIENZ ET DU LAC DE THUN

DANS LE FOND DU TABLEAU.

hauteur 14 pouces.
largeur 19 pouces.

(*Point sur cuivre.*)

Lancret.

LE DÉJEUNER DE JAMBON,

DIT DU DUC D'ORLÉANS.

(Peint en 1735.)

hauteur 68 pouces.
largeur 48 pouces.

Ce tableau était de la forme bizarre des panneaux de boiserie où il était enchâssé. M. le duc d'Orléans, en le faisant restaurer, lui a fait donner une forme régulière. Il a été peint en 1735, suivant ce qui est écrit dessus. Cette circonstance fait douter que ce tableau ait été réellement peint pour un duc d'Orléans; car en 1735, le duc Louis-Philippe, grand-père du prince actuel, n'avait que douze ans, et son père, le duc Louis, dit de Ste.-Geneviève, était déjà retiré dans ce monastère, où il menait une vie trop pieuse et trop dévote pour qu'on puisse croire qu'il ait fait faire des tableaux de déjeuner.

Masaccio.

Deux portraits d'un même personnage qui est inconnu, peints sur le même panneau, d'un côté la tête de face et de l'autre la tête de profil. Ces portraits sont antérieurs à l'invention de la peinture à l'huile.

hauteur 13 pouces.
largeur 8 pouces.

(Peint sur bois.)

Montpensier (1) (le Duc de)

INTÉRIEUR

D'UN CACHOT DU FORT SAINT-JEAN, A MARSEILLE.

1805.

hauteur 17 pouces.
largeur 16 pouces.

« Un matin, après m'avoir apporté mon déjeuner, on me permit de rester un instant sur le pas de la porte : j'entendis avec émotion la voix de mon père, car c'était la première fois depuis bien

(1) Antoine-Louis-Philippe d'Orléans, duc de Montpensier, né le 3 juillet 1775, fut élevé, comme les princes ses frères, par madame la comtesse de Genlis. Il montra de bonne heure du goût pour les arts; il avait de l'élégance dans l'esprit, il écrivait avec pureté; il a cultivé la peinture avec succès. A l'époque de la révolution, le duc de Montpensier parut dans les rangs des défenseurs de la patrie, et donna des preuves de son courage à Valmy et à Jemmapes. Dans le courant de l'hiver de 1793, il passa dans l'armée d'Italie, sous les ordres du général Biron. Au mois d'avril, il fut arrêté à Nice et transféré dans les forts de Marseille, où arrivèrent, quelques jours plus tard, le duc d'Orléans, son père; le comte de Beaujolais, son frère; la duchesse de Bourbon, sa tante, et le prince de Conty, son oncle, qui y furent enfermés en vertu d'un décret de la convention nationale. Après une captivité de quarante-

long-tems.... Il demandait à la sentinelle l'heure qu'il était, je m'empressai de lui crier : « Il est « neuf heures.... bonjour mon père, comment « vous trouvez-vous? » — « Ah! Montpensier, me « répondit-il aussitôt, que je suis aise d'entendre « ta voix! Ma santé n'est pas très-bonne, mon « pauvre enfant; mais si je te voyais, cela me fe- « rait du bien. » Puis j'entendis qu'il demandait la permission de me voir au moins un instant; mais on la lui refusa, et on ferma sur-le-champ la porte.

« Ces deux premiers mois de la Tour furent

---

trois mois, le duc de Montpensier, remis en liberté avec le comte de Beaujolais, partit pour l'Amérique, où les avait devancés leur frère aîné, le duc d'Orléans actuel. Après de longs voyages dans le Nouveau-Monde, ces trois princes repassèrent en Europe où l'Angleterre leur offrit un asile : ils résidaient à Twickenham. Là, la vie du duc de Montpensier s'écoulait tranquillement entre la douceur d'aimer ses frères et le plaisir de cultiver les arts. Une maladie de poitrine l'enleva le 18 mai 1807. Il repose à Westminster.

Le duc de Montpensier a écrit lui-même les détails de sa longue captivité à Marseille. On retrouve, dans le style de ses mémoires, la délicatesse de son goût et les graces naturelles de son esprit; dans les jugemens qu'il porte, sa franchise et son respect pour la vérité; dans les scènes déchirantes qu'il décrit, l'extrême sensibilité de son ame; dans ses rapports avec sa famille, sa piété filiale et l'habitude des plus douces affections.

Ce prince a retracé tout à la fois avec la plume et avec le pinceau une des scènes qui firent sur lui, dans son cachot, une des plus vives impressions.

certainement le tems le plus affreux de ma captivité; car, quoique j'aie éprouvé dans la suite des chagrins plus violens que ceux que j'éprouvais alors, je n'ai jamais eu à souffrir, depuis cette époque, une suite aussi complète, aussi accablante, de tourmens et de vexations : je dis deux mois, quoique j'en aie passé trois dans ce cachot sans mettre une seule fois le pied hors du seuil de la porte; mais c'est qu'au bout de ces deux premiers mois, ou plutôt quelques jours après leur expiration, je commençai à goûter une consolation qui contribua infiniment à adoucir mon sort. Au moment où je m'y attendais le moins, je vis ouvrir ma porte et paraître Beaujolais, auquel un homme qui le suivait demanda à quelle heure il voulait qu'on vînt le reprendre : « Dans deux heures, si vous voulez bien, » répondit-il; et l'homme s'en alla en refermant la porte sur lui. Aussitôt je me jetai à son cou ; et ma joie de le revoir et de me trouver seul avec lui fut pendant quelques instans si vive, qu'il m'était impossible de proférer une parole. A la fin, je lui demandai à quelle heureuse circonstance je devais ce plaisir inattendu. « Je n'en sais rien moi-même, « me dit-il; je crois que c'est seulement un heu- « reux hasard. Celui qui vient de me faire entrer « ici n'est qu'un secrétaire du département que « les administrateurs ont envoyé pour me faire

« prendre l'air (1). En descendant l'escalier, je lui « ai demandé si je ne pouvais pas te voir, et à « mon grand étonnement il m'a ouvert la porte; « mais ce qui y a mis le comble, c'est lorsqu'il m'a « demandé combien de tems je voulais rester « ici. Cependant je me suis bien gardé de le lui « témoigner, de peur qu'il ne se ravisât; et main- « tenant la seule peur que j'aie, c'est que les ad- « ministrateurs ne le grondent et ne me renvoient « chercher. Mais en attendant, jouissons du plai- « sir d'être ensemble, et disons-nous bien vite « tout ce que nous avons à nous dire. »

« Je m'empressai de lui demander des nouvelles de mon père, dont il me semblait que cette étroite réclusion devait horriblement affecter l'esprit et la santé. Il me dit qu'effectivement sa santé avait un peu souffert, mais qu'elle était assez bonne

---

(1) Le duc de Montpensier a mieux aimé placer dans son tableau un sergent du régiment de Bourgogne, qui, quelques jours plus tard, facilita également une entrevue entre les deux frères. Ce sergent est représenté avec un trousseau de clefs dans une main, et l'autre sur la bouche, leur disant : « Ah! çà! chut! et n'allez pas « vous vanter d'avoir été ensemble, car je serais perdu si on le sa- « vait, et je ne me soucierais pas qu'on me mît à votre place. » Gamache, le fidèle valet de chambre du duc de Montpensier (aujourd'hui concierge de Mousseaux), se tord les mains dans un coin, éprouvant à la fois une grande joie de voir enfin les frères ensemble, et une vive inquiétude que cette entrevue n'occasionnât pour eux quelque conséquence fâcheuse.

maintenant. Il me donna ensuite sur la situation de Marseille, sur celle de l'armée de Carteaux et des Marseillais, beaucoup de détails intéressans qu'il avait recueillis dans la conversation des administrateurs et des gardes nationaux, lorsque ces derniers ne se méfiaient pas de lui. Puis nous nous contâmes réciproquement les mille et une persécutions que nous avions éprouvées depuis que nous nous étions vus; enfin, nous conclûmes qu'elles devaient être bien près de leur terme, et que le bonheur si inattendu dont nous jouissions en était un présage presque certain. Ce qui augmentait notre joie, c'était de voir que les administrateurs ne renvoyaient pas chercher Beaujolais; et ne pouvant ignorer le lieu où il était, il fallait nécessairement qu'ils consentissent à ce que nous fussions ensemble. Au bout de ces deux heures qui s'écoulèrent avec une rapidité extrême, on vint, comme on en était convenu, reprendre Beaujolais, et nous nous séparâmes. »

(Extrait des Mémoires du Duc de Montpensier.)

Montpensier (Duc de).

PREMIÈRE VUE DE WARWICK CASTLE,

PRISE DE L'ENTRÉE.

1802.

hauteur 11 pouces.
largeur 13 pouces.

Le même.

DEUXIÈME VUE DE WARWICK CASTLE,

PRISE DU JARDIN.

1802.

hauteur 11 pouces.
largeur 13 pouces.

Montpensier (Duc de).

hauteur 25 pouces.
largeur 36 pouces.

COPIE D'UN PAYSAGE DE SWANEWELD,

DONT L'ORIGINAL APPARTENAIT AU COMTE DE MOIRA.

1802.

Le même.

hauteur 20 pouces.
largeur 16 pouces.

COPIE D'UN PAYSAGE DE CLAUDE GELÉE,

dit le Lorrain,

DONT L'ORIGINAL APPARTENAIT A SIR GEORGES BAUMONT.

1803.

Montpensier (Duc de).

VUE

DU GROUPE DE BLANCS DE HOLLANDE,

dans le terrain de la maison de M. Pocock à Twickenham, au bord de la Tamise, de l'île aux pâtés d'anguilles, de la maison de Pope, du village, etc. etc.

hauteur 19 pouces.
largeur 25 pouces.

1803.

Le même.

VUE DE LA CASCADE DE MELLINCOURT,

DANS LA PRINCIPAUTÉ DE GALLES.

hauteur 20 pouces.
largeur 16 pouces.

1803.

Montpensier (Duc de).

VUE D'UNE CASCADE

DANS LE PARC DE M. JOHNES, A HAFOD,

DANS LA PRINCIPAUTÉ DE GALLES.

1803.

hauteur 25 pouces.
largeur 19 pouces.

Cette cascade tombe dans un puits de rochers, où la lumière pénètre par la même ouverture à travers laquelle l'eau se précipite.

La vue est prise d'une grotte pratiquée dans les parois du puits, à laquelle on arrive par un chemin latéral très-sombre.

Le duc de Montpensier a voulu exprimer, par le geste d'une des figures et par la surprise de l'autre, la manière dont cette cascade est formée, et l'étonnement qu'elle cause lorsqu'on la découvre au fond de la grotte qu'on a traversée.

Montpensier (Duc de).

ESQUISSE D'UNE MARINE.

1803.

Des pêcheurs dans un coup de vent, au milieu des rochers. hauteur 8 pouces. largeur 12 pouces

Le même.

VUE DE LA CATARACTE DE NIAGARA,

DANS L'AMÉRIQUE DU NORD.

1804.

L'espace qui sépare les deux chutes dans la nature est resserré dans le tableau, afin qu'elles soient réunies dans un seul point de vue (1). hauteur 30 pouces. largeur 45 pouces.

(1) Voir la notice du tableau de M. Bidault, n° 9.

Montpensier (Duc de).

hauteur 13 pouces.
largeur 19 pouces.

PORTRAIT DE SYMONDS,

MENDIANT DE KINGSTON SUR LA TAMISE.

1804.

Le même.

hauteur 15 pouces.
largeur 11 pouces.

UN MENDIANT

APPUYÉ SUR LE TRONC D'UN VIEUX ARBRE.

1804.

Montpensier (Duc de).

VUE

DES RUINES DE L'ABBAYE DE VALE-CRUCIS,

DANS LA PRINCIPAUTÉ DE GALLES.

1805.

hauteur 12 pouces.
largeur 14 pouces.

Le même.

VUE

DES RUINES DE KILGARAN-CASTLE,

DANS LA PRINCIPAUTÉ DE GALLES.

1805.

Pendant que le duc de Montpensier prenait cette vue d'après nature, des petits garçons, le prenant pour un espion français qui levait des plans, vinrent lui jeter des pierres. Il a représenté cette scène dans le tableau.

hauteur 11 pouces.
largeur 14 pouces.

Montpensier (Duc de).

VUE DES RUINES DE BERRY-CASTLE,

DANS LE DÉVONSHIRE.

1805.

hauteur 23 pouces.
largeur 32 pouces.

Ce vieux château appartient au duc de Somerset.

Le même.

hauteur 19 pouces.
largeur 26 pouces.

VUE DU PONT DE MALLWYD,

DANS LA PRINCIPAUTÉ DE GALLES.

1805.

Montpensier (Duc de).

VUE

PRISE DANS LE PARC DE BENHAM EN BERKSHIRE

QUI APPARTIENT AU MARGRAVE D'ANSPACH.

1806.

Le duc s'y est peint à cheval avec la margravine. hauteur 15 pouces. largeur 20 pouces.

Le même.

PAYSAGE D'IMAGINATION

ENTIÈREMENT COMPOSÉ PAR S. A.

hauteur 25 pouces. largeur 36 pouces.

1806.

Montpensier (Duc de).

hauteur 21 pouces.
largeur 26 pouces.

VUE D'UN PETIT LAC

SUR LA ROUTE DE BEDKELLERT A CAERNARVON,

DANS LA PRINCIPAUTÉ DE GALLES.

1806.

Le même.

hauteur 21 pouces.
largeur 26 pouces.

VUE DE LA MONTAGNE DE SNOWDEN,

DANS LA PRINCIPAUTÉ DE GALLES.

1806.

Montpensier (Duc de).

SIX PETITS TABLEAUX

PEINTS SUR DES CARTES.

SAVOIR:

Un portrait du duc d'Orléans son frère (peint en 1803).

Un portrait de George White, son valet de chambre (peint en 1803). (Ce portrait a été perdu en 1815).

Une tête de vieillard (peint en 1807).

Trois paysages de sa composition (peints en 1807).

Montpensier (Duc de).

COPIE D'UNE TÊTE DE REMBRANDT,

DONT L'ORIGINAL EST DANS LA COLLECTION DU ROI D'ANGLETERRE. (SUJET INCONNU.)

1807.

hauteur 23 pouces.
largeur 19 pouces.

Ce tableau n'est pas fini : il était encore sur le chevalet quand le duc est mort, le 18 mai 1807.

Petit (Pierre Joseph).

PAYSAGE

hauteur 24 pouces.
largeur 36 pouces.

OU L'ON VOIT UNE CALÈCHE A SIX CHEVAUX DANS LAQUELLE SE TROUVENT MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS DOUAIRIÈRE, ET D'AUTRES PERSONNES.

1818.

Le même.

VUE DE LA MAISON

QUE MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS DOUAIRIÈRE HABITAIT A IVRY, ET DANS LAQUELLE ELLE EST MORTE LE 23 JUIN 1821.

1816.

Cette maison a été léguée à madame la baronne de Talleyrand avec tout ce qu'elle contenait.

hauteur 14 pouces.
largeur 20 pouces.

Petit (Pierre-Joseph).

VUE DU PAVILLON DE GABRIELLE,

A CHARENTON.

1818.

hauteur 14 pouces.
largeur 18 pouces.

Ce pavillon, bâti par Henri IV, et donné par lui à Gabrielle d'Estrées, duchesse de Beaufort, fut acheté par madame la duchesse d'Orléans douairière, en 1819. Après l'avoir fait réparer, meubler et arranger, cette princesse le légua par son testament à madame de Wigier.

Raoux.

hauteur 42 pouces.
largeur 54 pouces.

TÉLÉMAQUE

RACONTE SES AVENTURES A CALYPSO, EN PRÉSENCE D'EUCHARIS ET DES AUTRES NYMPHES.

Bonnay.

D'après Mr. le Duc de Montpensier.

VUE

DE LA CATARACTE SUPÉRIEURE DE GENESSÉE,

PRÈS LE LAC ONTARIO, DANS L'ÉTAT DE NEW-YORK.

(Peint d'après une gouache en 1823.)

Les figures sont le duc d'Orléans et ses deux frères, le duc de Montpensier et le comte de Beaujolais, qui visitèrent ces lieux en 1797.

hauteur 9 pouces.
largeur 12 pouces.

Bonnay

D'après M^gr^. le Duc de Montpensier.

VUE DU PONT NATUREL

DANS LE COMTÉ DE ROCKBRIGDE, EN VIRGINIE.

(Peint d'après une gouache, en 1828.)

hauteur 9 pouces.
largeur 12 pouces.

Les figures sont le duc d'Orléans et ses deux frères, qui visitèrent ces lieux en 1797.

Storelli.

SOUVENIR DU MISSISSIPI.

hauteur 21 pouces.
largeur 18 pouces.

Ce tableau est une copie faite en 1819 de celui que le duc de Montpensier peignit en 1805 et qu'il donna à la reine d'Angleterre. Le site est d'imagination, ou plutôt, comme il le disait lui-même, c'est un souvenir de la nature du fleuve et des paysages qu'on voit sur ses bords. Le Mississipi est très-rapide et ses eaux sont bourbeuses, ce qui est mieux indiqué dans l'original que dans la copie. Il traverse un pays plat dénué de rochers et même de pierres : son lit éprouve des changemens presque tous les ans. Il est rempli d'îles et de bancs de sable que les créoles français de la Louisiane et des Illinois appellent des *battures*, et sur lesquels s'amoncellent les arbres déracinés que le fleuve charrie continuellement. On a représenté sur le devant du tableau un wigwam, petite cabane de mousse et de feuillage que les sauvages construisent dans les endroits où ils ont coutume de s'arrêter dans leurs chasses. Les groupes de

sauvages, tant sur la rive du fleuve que dans les canots, ont été faits d'après les croquis que le duc de Montpensier en avait pris sur les lieux en 1797 et 1798.

Storelli.

VUE DE TOKONO,

SUR LES BORDS DU TENASSÉE, DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

Ce tableau est copié d'après celui que le duc de Montpensier peignit en 1804, et qu'il donna à S. A. R. le duc de Kent. La vue, faite de souvenir, n'est point exacte; mais elle rappelle le site de Tokono, et donne une idée des sites sauvages. Celui-ci est habité par les Cherakis. La construction de leurs habitations est représentée exactement, ainsi que leur arrangement sur le terrain. La maison de roseau avec un toit conique, qu'on voit dans le fond, est ce qu'ils appellent la *maison de ville*. On y entre par un couloir circulaire, qui est fait de manière que le jour ne pénètre pas. L'intérieur est une salle autour de laquelle sont des bancs de roseaux. Le plafond de la salle est soutenu par des piliers de bois auxquels sont suspendus les écussons des différentes tribus de

hauteur 21 pouces.
largeur 28 pouces.

la nation. Il y en avait trois dans la maison de ville de Tokono, dont les emblèmes, peints en noir sur un fond blanc, étaient la tortue, le lézard et le serpent. Ces écussons étaient des boucliers octogones. Personne n'habite les maisons de ville; les sauvages ne s'y réunissent que pour leurs danses et leurs méditations, et on assure que les femmes n'y sont jamais admises. Il paraît qu'ils attachent quelque superstition à la conservation de ces monumens rustiques; car, lorsque leur vétusté les fait écrouler, ils en construisent un nouveau, et comblent l'ancien de terre, ce qui produit autour de leurs villes des monticules qui ont la forme d'un cône tronqué. On en voit un qui sert de repoussoir sur le premier plan du tableau.

Les différentes figures de sauvages qu'on voit dans ce tableau ont été toutes dessinées d'après nature, par le duc de Montpensier.

Tardieu.

LE CRI DE L'INNOCENCE.

(Exposé au Musée en 1817).

Une servante faussement accusée d'avoir volé de l'argenterie fut condamnée à mort et exécutée. Un chirurgien, ayant acheté son corps, le fit transporter dans un laboratoire, où son frère, qui était capucin, se retirait souvent pour méditer sur la mort. Ce vénérable vieillard était plongé dans une de ces méditations, lorsque la malheureuse fille, dont la strangulation avait été incomplète, revint à elle, et se croyant déjà devant Dieu, elle se jette à ses genoux et l'implore en disant : « Père « éternel, vous connaissez mon innocence ! » Ce cri d'une ame pure persuada les juges : ils ordonnèrent des recherches, et on découvrit qu'une pie avait emporté et caché les objets que cette infortunée avait été accusée d'avoir volés.

hauteur 12 pouces.
largeur 15 pouces.

(Ce tableau avait été acquis par S. A. S. madame la duchesse d'Orléans douairière.)

Troy (de).

LE DÉJEUNER D'HUITRES,

DIT DU DUC D'ORLÉANS.

(Voir ci-dessus la note du tableau du *déjeuner de jambon* par Lancret.)

Zuccharini.

EFFET DU SOLEIL LEVANT

DANS LE BROUILLARD SUR LA MÉDITERRANÉE.

On croit que ce tableau a été fait à Palerme, mais on n'est pas bien sûr du nom du peintre.

ANONYMES.

PAYSAGE. — DES VACHES.

hauteur 20 pouces.
largeur 24 pouces.

PAYSAGE. — DES VACHES.

hauteur 20 pouces.
largeur 24 pouces.

PREMIÈRE VUE

DU CHATEAU DE GOVONE, EN PIÉMONT.

1818.

hauteur 16 pouces.
largeur 25 pouces.

DEUXIÈME VUE

DU CHATEAU DE GOVONE, EN PIÉMONT.

1818.

hauteur 16 pouces.
largeur 25 pouces.

Ces quatre tableaux appartiennent à S. A. R. madame la duchesse d'Orléans.

SALON

DE M. LE PRINCE DE CONTY, AU TEMPLE, EN 1770.

hauteur 20 pouces.
largeur 24 pouces.

VUE DE SCEAUX.

hauteur 36 pouces.
largeur 29 pouces.

VUE DE SCEAUX.

hauteur 36 pouces.
largeur 29 pouces.

PAYSAGE.

hauteur 46 pouces.
largeur 35 pouces.

VUE DU CHATEAU D'ANET.

hauteur 4 pouces.
largeur 6 pouces.

(*Point une suivie.*)

TABLEAUX-SUJETS

DU CHATEAU D'EU.

TABLEAUX-SUJETS

DU CHATEAU D'EU.

N° 1.

ECCE HOMO. hauteur 8 pouces. largeur 6 pouces.

(*Peint sur velin.*)

N° 2.

TÊTE DE VIERGE D'APRÈS RAPHAEL. hauteur 18 pouces. largeur 14 pouces.

N° 2 (*bis*).

LA VIERGE ET L'ENFANT JÉSUS. hauteur 30 pouces. largeur 24 pouces.

N° 2 (*ter*).

hauteur 6 pouces.
largeur 5 pouces.

LA VIERGE ET L'ENFANT JÉSUS.

N° 2 (4°).

hauteur 8 pouces.
largeur 6 pouces.

UNE VIERGE VÊTUE DE BLEU.

N° 3.

hauteur 5 pouces.
largeur 4 pouces.

SAINT LUC.

N° 4.

hauteur 5 pouces.
largeur 4 pouces.

SAINT MARC.

N° 4 (*bis*).

SAINT MARC.

hauteur 5 pouces.
largeur 4 pouces.

N° 5.

SAINT JEAN.

hauteur 5 pouces.
largeur 4 pouces.

N° 6.

SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

(Peint sur cuivre.)

hauteur 7 pouces.
largeur 5 pouces.

N° 7.

SAINT JEAN DANS LE DÉSERT,

D'APRÈS RAPHAEL.

hauteur 15 pouces.
largeur 13 pouces.

N° 8.

hauteur 9 pouces.
largeur 7 pouces.

UNE FEMME FAISANT DANSER UN CHIEN.

N° 9.

hauteur 9 pouces.
largeur 7 pouces.

UN MUSICIEN.

N° 10.

COPIE D'UNE SAINTE FAMILLE,

D'APRÈS RAPHAEL.

hauteur 40 pouces.
largeur 48 pouces.

(Envoyé à Bizy le 6 mai 1824.)

N° 10 (*bis*).

UNE SAINTE FAMILLE.

(Ce travail fait sur bois argenté et doré ressemble à celui de la gravure sur cuivre.)

hauteur 14 pouces.
largeur 12 pouces.

N° 11.

PASSAGE DU RHIN EN 1672,

PAR L'ARMÉE FRANÇAISE SOUS LES ORDRES DE LOUIS XIV.

hauteur 19 pouces.
largeur 72 pouces.

N° 12.

UNE BATAILLE.

(PAR LARUE.)

hauteur 12 pouces.
largeur 21 pouces.

N° 13.

hauteur 12 pouces.
largeur 21 pouces.

UNE BATAILLE.

(PAR LARUE).

N° 14.

hauteur 11 pouces.
largeur 20 pouces.

ENTREVUE

DE MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE AVEC LOUIS XIV, SUR LA BIDASSOA.

N° 15.

hauteur 5 pouces.
largeur 6 pouces.

LA MAIN CHAUDE.

N° 16.

hauteur 9 pouces.
largeur 17 pouces.

REVUE DE MOUSQUETAIRES

DANS LA COUR DU CHATEAU DE VERSAILLES, EN PRÉSENCE DU ROI LOUIS XIV.

N° 17.

MELÉAGRE.

hauteur 9 pouces.
largeur 9 pouces.

(*Peint sur bois.*)

N° 18.

JUNON

FAISANT ARRACHER LES YEUX D'ARGUS POUR EN PARER LES PLUMES DU PAON.

hauteur 62 pouces.
largeur 89 pouces.

N° 19.

UNE DAME RICHEMENT VÊTUE

PARAÎT DÉLIVRER UN PRISONNIER.

hauteur 9 pouces.
largeur 7 pouces.

(*Peint sur cuivre.*)

N° 20.

FÊTE FLAMANDE.

hauteur 9 pouces.
largeur 17 pouces.

N° 21.

UN DESSIN AU CRAYON ROUGE,

PAR LE GRAND DAUPHIN.

hauteur 5 pouces.
largeur 3 pouces.

Ce dessin représente un homme, un crochet chargé sur le dos. Derrière ce tableau est écrit de la main de mademoiselle de Montpensier : *Faict par monsieur le Dofin*, 1677.

N° 22.

UN DESSIN A LA PLUME

REPRÉSENTANT UN HOMME APPUYÉ SUR UN ARBRE.

FAIT PAR LE GRAND DAUPHIN.

Derrière ce tableau est la même inscription que celle du N° 21.

hauteur 5 pouces.
largeur 3 pouces.

N° 23.

PARTIE DE PLAISIR DE PAYSANS.

hauteur 5 pouces.
largeur 6 pouces.

N° 24.

DES AMOURS CUEILLANT DES POMMES.

hauteur 9 pouces.
largeur 13 pouces.

N° 25.

hauteur 9 pouces.
largeur 16 pouces.

PAYSAGE.

UN TEMPLE, DES GUERRIERS, DES MUSICIENS.

N° 26.

hauteur 22 pouces.
largeur 11 pouces.

APOLLON ET L'AURORE,

D'APRÈS UNE GRAVURE DU GUÏDE.

N° 27.

hauteur 40 pouces.
largeur 31 pouces.

UNE BACCHANTE

PRESSANT UNE GRAPPE DE RAISIN.

(Octogone.)

N° 28.

PAYSAGE.

(*Peint sur bois.*)

On y voit quatre personnes qui dansent. hauteur 6 pouces. largeur 9 pouces.

N° 29.

UNE FEMME, UN SERPENT, UN SQUELETTE, L'AMOUR ET LES ATTRIBUTS DE LA ROYAUTÉ. hauteur 6 pouces. largeur 8 pouces.

N° 30.

UN BOMBARDEMENT NAVAL. hauteur 8 pouces. largeur 16 pouces.

N° 31.

hauteur 10 pouces.
largeur 8 pouces.

FEU D'ARTIFICE SUR LE PONT-NEUF.

N° 32.

hauteur 13 pouces.
largeur 17 pouces.

PAYSAGE.

UNE FEMME CONDUISANT DES VACHES.

N° 33.

hauteur 5 pouces.
largeur 6 pouces.

UNE SCÈNE VILLAGEOISE.

N° 34.

hauteur 10 pouces.
largeur 16 pouces.

PAYSAGE.

UNE RIVIÈRE DERRIÈRE LAQUELLE SE TROUVENT PLUSIEURS BATIMENS.

N° 35.

UN DESSIN A LA PLUME,

REPRÉSENTANT DES ROCHERS.

Derrière ce tableau est écrit de la main de mademoiselle de Montpensier : *Faict par monsieur le Dofin*, 1677.

hauteur 6 pouces.
largeur 3 pouces.

N° 36.

PAYSAGE.

UN COUP DE VENT.

hauteur 11 pouces.
largeur 15 pouces.

N° 37.

PAYSAGE

DANS LEQUEL SE TROUVENT DES PÊCHEURS.

(Peint sur bois.)

hauteur 5 pouces.
largeur 6 pouces.

N° 38.

hauteur 9 pouces.
largeur 13 pouces.

PAYSAGE

AU BAS DUQUEL, DANS L'ANGLE A GAUCHE, SE TROUVENT UN ÉCUSSON LOSANGÉ A TROIS FLEURS DE LIS ET UNE COURONNE DE PRINCE.

N° 39.

hauteur 6 pouces.
largeur 8 pouces.

PAYSAGE.

N° 40.

hauteur 16 pouces.
largeur 10 pouces.

PAYSAGE

DANS LEQUEL SE TROUVENT UNE CHUTE D'EAU ET UN PONT AU-DESSUS.

N° 41.

PAYSAGE

hauteur 13 pouces.
largeur 17 pouces.

DANS LEQUEL SE TROUVENT UNE RIVIÈRE ET DES PÊCHEURS.

N° 42.

PAYSAGE

hauteur 14 pouces.
largeur 19 pouces.

DANS LEQUEL ON VOIT UNE FEMME EN CHARRETTE.

N° 43.

PAYSAGE.

hauteur 11 pouces.
largeur 15 pouces.

N° 44.

PAYSAGE.

hauteur 9 pouces.
largeur 13 pouces.

(Peint sur bois.)

N° 45.

hauteur 30 pouces.
largeur 45 pouces.

PAYSAGE.

N° 46.

hauteur 32 pouces.
largeur 45 pouces.

PAYSAGE.

CHASSE AU LION.

N° 47.

hauteur 31 pouces.
largeur 45 pouces.

PAYSAGE.

CHASSE AU FAUCON.

N° 48.

hauteur 31 pouces.
largeur 46 pouces.

PAYSAGE.

COMBAT DU TAUREAU.

N° 49.

PAYSAGE.

ESPÈCE DE FOIRE; BATIMENS EN RUINE.

hauteur 51 pouces.
largeur 76 pouces.

N° 50.

PAYSAGE.

(*Peint sur bois.*)

hauteur 5 pouces.
largeur 6 pouces.

N° 51.

PAYSAGE.

(*Peint sur bois.*)

hauteur 4 pouces.
largeur 5 pouces.

N° 52.

hauteur 31 pouces.
largeur 25 pouces.

DES ATTRIBUTS DIVERS,

ET UNE TÊTE DE MORT.

N° 53.

UNE GUIRLANDE

AUTOUR DE LAQUELLE SE TROUVENT LA TÊTE DU CHRIST ET TOUS LES ATTRIBUTS DE LA PASSION.

hauteur 6 pouces.
largeur 10 pouces.

Dans la guirlande est écrit : « Ne jugez point, « afin que vous ne soyez point jugés selon que « vous aurez jugé les autres. St. Matth. ch. 7. 6. « 1. et 2. »

N° 54.

UNE COURONNE D'ORNEMENS

DANS LAQUELLE EST ÉCRIT :

« Ne vous laissez point vaincre par le mal, « mais travaillez à vaincre le mal par le bien. « Rom. ch. 12. v. 21. »

hauteur 6 pouces. largeur 8 pouces.

N° 55.

GUIRLANDE DE FLEURS

(Ovale)

dans laquelle est écrit : « Ne vous trompez pas, « on ne se moque pas de Dieu ; l'homme ne « recueillera que ce qu'il aura semé ! G. ch. 6. « v. 7. »

hauteur 6 pouces. largeur 8 pouces.

N° 56.

hauteur 10 pouces.
largeur 14 pouces.

UN FAISAN.

(Sur vélin.)

N° 57.

hauteur 10 pouces.
largeur 14 pouces.

UN PIGEON.

(Sur vélin.)

N° 58.

hauteur 10 pouces.
largeur 14 pouces.

UNE PERDRIX.

(Sur vélin.)

N° 59.

UN CANARD.

hauteur 10 pouces.
largeur 14 pouces.

Sur vélin.)

N° 60.

UNE LEVRETTE.

hauteur 17 pouces.
largeur 13 pouces.

N° 61.

UN CHIEN

REGARDANT UNE CHAUVE-SOURIS.

hauteur 17 pouces.
largeur 13 pouces.

N° 62.

hauteur 11 pouces.
largeur 16 pouces.

PAPILLONS, COQUILLAGES, INSECTES, ETC.

(Peint sur cuivre.)

N° 63.

hauteur 11 pouces.
largeur 16 pouces.

MÊME TABLEAU.

N° 64.

hauteur 22 pouces.
largeur 62 pouces.

TROIS VASES DE FLEURS.

N° 65.

UN VASE DE FLEURS

SUR UNE TABLE COUVERTE D'UN TAPIS ROUGE.

hauteur 12 pouces.
largeur 10 pouces.

N° 66.

UN VASE DE FLEURS ET UN COQUILLAGE

SUR UNE TABLE.

hauteur 16 pouces.
largeur 13 pouces.

N° 67.

UN VASE DE FLEURS

SUR UNE TABLE COUVERTE D'UN TAPIS ROUGEATRE.

hauteur 16 pouces.
largeur 13 pouces.

N° 68.

hauteur 16 pouces.
largeur 13 pouces.

UN VASE DE FLEURS ET UN COQUILLAGE

SUR UNE TABLE.

N° 69.

hauteur 12 pouces.
largeur 9 pouces.

FLEURS ET FRUITS.

N° 70.

hauteur 13 pouces.
largeur 10 pouces.

UN VASE DE FLEURS.

N° 71.

hauteur 16 pouces.
largeur 10 pouces.

UN VASE DE FLEURS

SUR UNE TABLE COUVERTE D'UN TAPIS VERT.

N° 72.

UN VASE DE FLEURS.

hauteur 6 pouces.
largeur 7 pouces.

N° 73.

UN VASE DE FLEURS.

hauteur 6 pouces.
largeur 7 pouces.

N° 74.

CORBEILLE DE FLEURS.

hauteur 6 pouces.
largeur 9 pouces.

(Point sur bois.)

N 75.

FLEURS.

hauteur 6 pouces.
largeur 9 pouces.

N° 76.

hauteur 11 pouces.
largeur 8 pouces.

UN VASE DE FLEURS.

N° 77.

hauteur 6 pouces.
largeur 9 pouces.

CORBEILLE DE FLEURS.

N° 78.

hauteur 6 pouces.
largeur 9 pouces.

CORBEILLE DE FLEURS.

N° 79.

hauteur 11 pouces.
largeur 12 pouces.

UN VASE DE FLEURS.

(*Peint sur bois.*)

N° 80.

BATAILLE DE CASSANO

GAGNÉE LE 16 AOUT 1705, PAR L'ARMÉE FRANÇAISE, COMMANDÉE PAR LE DUC DE VENDÔME SUR L'ARMÉE AUTRICHIENNE COMMANDÉE PAR LE PRINCE EUGÈNE.

On voit dans le fond à gauche le lac de Côme ou de Lecco d'où sort l'Adda, et à droite la ville de Bergame. hauteur 107 pouces. largeur 141 pouces.

Ce tableau, peint par Martin, vient d'Anet.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE GÉNÉRALE

DES TABLEAUX-SUJETS

CONTENUS DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

Nos.	DÉSIGNATION DES TABLEAUX.	NOMS DES PEINTRES.	Nos des pages.
1	Jules-César se rendant au sénat.	ABEL DE PUJOL.	1
2	Cadmus combattant le dragon.	ALAUX.	6
3	Paysanne romaine se faisant dire la bonne aventure.	id.	9
4	Paysage.	BALTARD.	11
5	Délivrance d'un extrait baptistaire.	BEHAEGHEL.	14
6	Paysage, clair de lune.	BELMONT (Mlle SARRAZIN DE).	16
7	Vue du parc de Neuilly.	BERTIN.	18
8	Vue de San-Germano.	BIDAULT.	21
9	Cataracte de Niagara.	id.	25
10	Philippe-Auguste avant la bataille de Bouvines.	BLONDEL.	30
11	Entrée de l'ancien palais de la république à Florence.	BONNARD.	37
12	Vue de la maison Beaumarchais.	BOUHOT.	39
13	Cour de roulage.	id.	41
14	Grand escalier du Palais-Royal en 1818.	id.	42

Nos.	DÉSIGNATION DES TABLEAUX.	NOMS DES PEINTRES.	Nos des pages.
15	Chapelle du Calvaire à Saint-Roch.	Bouton.	46
16	Escalier de la piscine de Siloë.	id.	50
17	Paysage.	Bruandet.	53
18	Vue prise sur la marine à Palerme.	Catel.	55
19	Intérieur d'une église.	Clériau.	56
20	Mort de Masaccio.	Couder.	57
21	Intérieur du collége de Reichenau.	id.	62
22	Victoire de Marathon.	id.	65
23	Vue du Cap-Nord.	Crépin.	67
24	Sauvetage de l'équipage de l'Alouette.	id.	70
25	Intérieur de la maison de Drolling.	Drolling.	72
26	Marchande de pommes.	id.	74
27	Madame de la Vallière et Madame de Thémines.	Ducis.	77
28	Chaise de poste arrêtée par des voleurs.	Duclaux.	82
29	Vue de l'arc de Titus à Rome.	Fontaine.	83
30	Tour de l'église de Saint-Pierre près de Calais.	Gassies.	90
31	Les trois âges.	Gérard.	91
32	Daphnis et Chloë.	id.	94
33	Vue du pont de Neuilly.	Gérard. (L. A.)	100
34	Navires courant devant le vent.	Gilbert.	102
35	Combat de la Pomone avec l'Alceste et l'Active.	Gilbert.	104
36	Lavement de pieds d'un capucin.	Granet.	107
37	Saint-Paul prêchant dans les souterrains du théâtre de Marcellus.	id.	110
38	Vue intérieure de la Villa-Mécène.	id.	116
39	Mort de Jacone.	id.	118
40	Mort de Saint-Antoine.	id.	120
41	David introduit près de Saül.	Gros.	122
42	Marine.	Gudin.	127
43	Vue prise dans les environs de Grenoble.	Guérard.	129

Nos.	DÉSIGNATION DES TABLEAUX.	NOMS DES PEINTRES.	Nos des pages.
44	Vue du château de Neuilly.	GUÉRARD.	129
45	Abdication de Gustave Wasa.	HERSENT.	130
46	Vue de la pelouse du château de Neuilly.	JOANNIS.	136
47	Jeune page.	LAURENT.	137
48	Cendrillon.	id.	138
49	Façade du château de Neuilly.	LECOMTE (HIPPOLYTE).	142
50	Chapelle Minutolo, à Naples.	LEMASLE.	144
51	Vue du parc de Neuilly.	LEPRINCE (LÉOPOLD).	147
52	L'abri champêtre.	id.	148
53	Foire de Grotta-Ferrata.	LESCOT (Mo HAUDEBOURT).	152
54	Paysage, effet de neige.	MALBRANCHE.	152
55	Laurent de Médicis entouré des grands hommes de son siècle.	MAUZAISSE.	153
56	Ruines du théâtre de Taormino.	MICHALLON.	158
57	Vue du parc de Neuilly.	id.	164
58	Vue de Grotta-Ferrata.	id.	167
59	Vue du palais de la reine Jeanne à Naples.	id.	168
60	Vue de Subbiaco dans l'état Romain.	id.	172
61	Vue des glaciers de Grindelwald.	id.	173
62	Vue d'une cascade en Auvergne.	id.	176
63	Vue prise en Auvergne.	id.	179
64	Mazzocchi.	id.	182
65	L'hermite de l'île d'Ischia.	id.	187
66	Un Musulman.	id.	189
67	Paysanne romaine.	id.	194
68	Paysanne romaine.	id.	194
69	Paysanne romaine.	id.	194
70	Vue du temple de Ségeste en Sicile.	id.	195
71	Intérieur de l'atelier de peinture de Henri Truchot.	MONTHÉLIER.	197

Nos.	DÉSIGNATION DES TABLEAUX.	NOMS DES PEINTRES.	Nos des pages.
72	Un mouton.	Omégancк.	197
73	Prométhée livré au vautour.	Pallière (Léon).	198
74	L'Amour et Psyché.	Pigot.	201
75	Vue du château de Pierrefonds.	Regnier.	205
76	Entrée de la Cavée dans le parc de Saint-Leu.	id.	209
77	Vue prise dans les environs de Riom.	id.	210
78	Vue du parc de Neuilly.	id.	212
79	Ruines des casemates du Château-Gaillard.	Renoux.	213
80	Vue du parc de Neuilly.	Robin.	218
81	Enterrement de village.	Roger.	222
82	Vue prise à Genesano.	Ronmy.	225
83	Vue du collége de Reichenau.	id.	228
84	Un camp de Lapons.	id.	230
85	Vue du château de l'Œuf, à Naples.	id.	233
86	Vue de la terrasse du château de Neuilly.	id.	235
87	Un Grec en grand costume.	Sablet.	236
88	Chambre d'un cordonnier.	Senave.	237
89	Pasteur de l'État-Romain.	Schnetz.	238
90	Maria Grazzia.	id.	241
91	Guillaume Tell.	Steuben.	243
92	Paysage, chute d'eau.	Storelli.	245
93	Vue du pont de Neuilly.	id.	248
94	Combat de cavaliers.	Taunay.	249
95	Cloître de l'abbaye de Saint-André-le-Bas.	Thierriat (Augustin).	249
96	Couvent des Petits-Augustins à Paris.	Trachot.	250
97	Église de Louviers.	id.	253
98	Escalier du Palais-Royal en 1819.	id.	256
99	Convoi d'Isabeau de Bavière.	id.	257
100	Salle moresque.	id.	260
101	Vue d'Alexandrie.	Turpin de Crissé (le comte).	264

Nos.	DÉSIGNATION DES TABLEAUX.	NOMS DES PEINTRES.	Nos des pages.
102	Halte de voyageurs sur les ruines de Palmyre.	TURPIN DE CRISSÉ (le comte).	267
103	Vue du Parthénon, à Athènes.	id.	270
104	Vue du temple d'Antonin et de Faustine, à Rome.	id.	272
105	Vue du château de l'OEuf, à Naples.	id.	275
106	Une femme frappée par la foudre.	VALLIN.	277
107	Vue du château de Neuilly.	id.	280
108	Tableau de fleurs et de fruits.	VAN-OS.	281
109	Tableau de fleurs et de fruits.	id.	283
110	Embuscade espagnole.	VERNET (HORACE).	285
111	Combat d'avant-poste.	id.	289
112	Le duc d'Orléans passant la revue du premier régiment de Hussards.	id.	292
113	Souvenir de Vendôme.	id.	293
114	L'hospice du mont Saint-Gothard.	id.	294
115	Le grenadier de Waterloo.	id.	299
116	Étable à vaches.	id.	303
117	Combat de corsaires.	id.	307
118	Prêtresse druide.	id.	309
119	Ismayl et Maryam.	id.	313
120	La folle par amour.	id.	318
121	Bataille de Jemmapes.	id.	322
122	Mort de Poniatowski.	id.	331
123	Bataille de Montmirail.	id.	333
124	Les apprêts d'un mariage.	VIGNERON.	338
125	Une mère abandonnant son enfant.	id.	340
126	Vue de la Cava dans le royaume de Naples.	WATELET.	343
127	Paysage de composition.	id.	346
128	Vue du parc de Neuilly.	id.	349
129	Une panthère et ses petits.	BERRÉ.	353
130	Une lionne et ses petits.	id.	353
131	Vue du parc de Neuilly.	BIDAULT.	354
132	Le marchand de tisane.	BOILLY.	358

Nos.	DÉSIGNATION DES TABLEAUX.	NOMS DES PEINTRES.	Nos des pages.
133	Escalier du Vatican.	MALBRANCHE.	359
134	Étude faite dans la forêt de Fontainebleau.	MICHALLON.	361
135	Passage qui conduit à San-Pietro-in-Vincoli.	id.	363
136	Vue de Naples.	id.	364
137	Vue des ruines d'Ostie.	id.	367
138	Ruines du temple de Vénus près de Naples.	id.	369
139	Bataille de Valmy.	MONGIN.	374
140	Deux bœufs dans un pré.	OMÉGANCK.	375
141	Laban cherchant ses idoles.	RONMY.	376
142	Bataille de Valmy.	SCHNETZ.	378
143	Le Serment des trois Suisses.	STEUBEN.	379
144	Scène de chasse.	SWEBACK.	383
145	Bœufs dans une prairie.	VERBOECKHOVEN (E. J.).	384
146	Napoléon à Charleroi.	VERNET (HORACE).	387
147	Allan-Mack Aulay.	id.	393
148	Un petit Bacchus.	DUVIDAL (Mlle).	400
149	Intérieur d'un café.	BOILLY.	403
150	Sacristie de Saint-Wandrill.	BOUTON.	406
151	Chasseur à cheval.	MICHALLON.	408
152	Cuirassier blessé.	id.	411
153	Un cheval blanc.	id.	414
154	Un cheval noir.	id.	415
155	Une fileuse et ses enfans.	id.	418
156	Un Grec dans une batterie.	id.	420
157	Cuisine italienne.	GRANET.	422
158	Scène de naufrage.	HUE.	423
159	Marine.	ISABEY (EUGÈNE).	424
160	Cascade de Terni.	MICHALLON.	426
161	Vue de Salerne.	id.	428
162	L'improvisateur napolitain.	ROBERT (LÉOPOLD).	430
163	Deux vaches dans une prairie.	VERBOECKHOVEN (E. J.).	434

Nos.	DÉSIGNATION DES TABLEAUX.	NOMS DES PEINTRES.	Nos des pages.
164	Vue des environs de Blankenberg.	VERBOECKHOVEN (LOUIS).	434
165	Bataille de Hanau.	VERNET (HORACE).	435
166	Vue de Grenoble.	GUDIN (THÉOD).	443
167	Marine.	ISABEY (EUGÈNE).	448
168	Marine.	ROQUEPLAN.	450
169	Vue du château d'Eu.	BURTEL.	452
170	Portrait de Katchef Dahouth.	GIRODET.	462
171	Tête colossale.	id.	463
172	Tête d'étude d'un jeune turc.	GIRODET et GROS.	465
173	Souvenir des bords de l'Isère.	BIDAULT.	466
174	Vue du château de Neuilly, du côté de l'avenue.	CRÉPIN.	468
175	La malle-poste en route.	SWEBACH.	468
176	Mentor enlevant Télémaque à Eucharis.	MONVOISIN.	469
177	Jeune pâtre romain endormi.	id.	471
178	Mameluck.	GÉRICAULT.	475
179	Visitation de la Vierge.	BLONDEL.	476
180	Église Saint-Nicolas à Boulogne.	GASSIES.	478
181	Inconnue.	GIRODET.	478
182	Paysage, site de Hollande.	GUDIN.	479
183	La bénédiction des fruits de la terre.	GRANET.	479
184	Marine.	GUDIN.	480
185	Bataille de Valmy.	VERNET (HORACE).	484
186	Cuisinière apprêtant des légumes.	GÉNOT.	496
	TABLEAUX SANS NUMÉROS.		499
	ANONYMES.		535
	TABLEAUX DU CHATEAU D'EU.		539

FIN DE LA TABLE.